This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

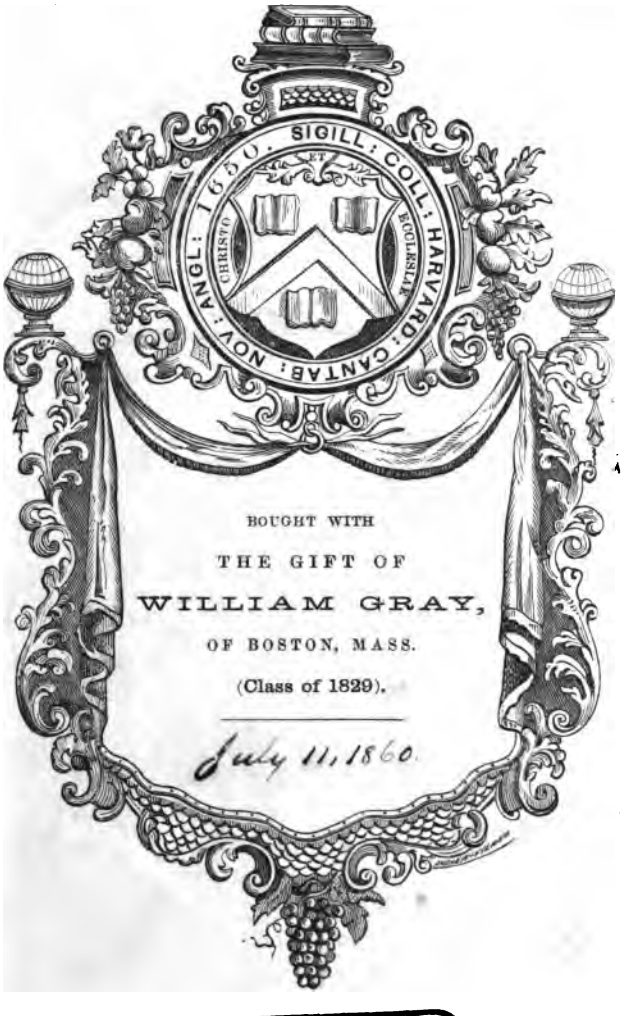
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Geog 4477.87.7



VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX,
ALLÉGORIQUES, AMUSANS,
COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT

Les HOMMES VOLANS, ou les aventures de PIERRE WILKINS, traduites de l'anglois, par Philippe Florent de Puisieux

VOYAGES
IMAGINAIRES,
SONGES, VISIONS,
ET
ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME VINGT-DEUXIÈME.

Seconde diviſion de la première claſſe, contenant les Voyages Imaginaires *merveilleux.*

A AMSTERDAM,
Et ſe trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

Geog 4477.82.7

1860, July 11.
Gray Fund.

PRESERVATION MASTER
AT HARVARD

LES HOMMES VOLANS, OU LES AVENTURES DE *PIERRE WILKINS*;

Traduites de l'anglois.

TOME PREMIER.

LES HOMMES VOLANS,

OU

LES AVENTURES

DE

JEREMIE WILKINS,

Traduites de l'Anglois.

TOME PREMIER.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

DES VOYAGES IMAGINAIRES.

DEPUIS que l'on eſt parvenu à s'élever dans les airs & à y faire des courſes aſſez longues pour être regardées comme de véritables voyages, les *Hommes Volans* ne doivent plus être rangés au nombre des merveilles. Mais ce que nous devons à l'art, les *Glums* en ſont redevables à la nature ; elle a orné leur dos & leurs épaules de longues & larges aîles avec leſquelles ils ſe promènent à leur gré dans les vaſtes régions des airs. Ce n'eſt pas le ſeul ſecours qu'ils tirent de ce bienfait : leurs aîles, différentes de celles des oiſeaux, ne ſont point couvertes de plumes ; ce ſont de larges peaux ou membranes qui ſe plient & s'étendent à volonté, de la même manière que nos paraſols ou les aîles des chauves-ſouris, & qui ſervent encore de bateau naturel au Glum, le

soutiennent sur les eaux, & lui donnent la même facilité de franchir les mers, que de parcourir les airs.

Avec des dons si distingués, l'espèce des Glums paroît particulièrement favorisée de la nature, & s'élever beaucoup au-dessus de l'espèce commune des mortels, qu'elle a condamnés à ramper sur la terre; cependant ces richesses apparentes couvrent une véritable indigence; ces peuples vivent dans une nuit éternelle; la lumière du jour blesse leur vue trop foible pour la soutenir; les arts & les sciences sont inconnus parmi eux, & l'industrie est une chose qui leur est tout-à-fait étrangère, & dont ils n'ont même aucune idée. Tout ce qu'ils ont, ils le tiennent de la nature; &, contens de ses libéralités, ils ne cherchent point ailleurs de nouvelles jouissances.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette singulière & intéressante production: nous ne voulons pas anticiper sur le plaisir que l'on aura à la lire.

On y trouvera des leçons d'une morale douce & saine, & les agrémens d'une fiction ingénieuse.

Nous en devons la traduction imprimée pour la première fois en 1763, à M. de Puisieux.

Philippe-Florent de Puisieux est né à Meaux en 1713; son goût pour les lettres le fixa à Paris, & il y prit une femme qui se montra une digne compagne de ses travaux littéraires. M. de Puisieux suivit d'abord le barreau; mais son amour pour les lettres l'entraîna, & lui fit préférer la littérature à la jurisprudence, à laquelle néanmoins il ne renonça pas tout-à-fait. La plupart des ouvrages de M. de Puisieux sont des traductions de l'anglois, parmi lesquelles on distingue quelques ouvrages d'histoire & de géographie, tels que la *Grammaire géographique*, l'*Histoire navale d'Angleterre*, & beaucoup de romans. Nous citerons *Amelie* & la *Vie de Joseph Tompson*. Ce premier roman, qui est de Fielding, a été aussi

By Ed. Kimber

traduit par madame Ricoboni ; cette seconde traduction, plus élégante & mieux écrite, eſt auſſi moins exacte que celle de M. de Puiſieux ; les *Voyageurs modernes* ; les *Frères*, ou *Hiſtoire de Miſs Oſmond* ; la *Campagne*, &c.

M. de Puiſieux eſt mort à Paris en 1772.

Nous avons dit que ſa femme s'eſt montrée ſa digne émule dans la carrière littéraire ; cependant, en produiſant un nombre preſqu'égal de volumes, elle a peu emprunté d'un fond étranger ; on obſerve que madame de Puiſieux a d'abord donné des ouvrages de morale & de critique, & qu'elle a fini par des romans. Quoi qu'il en ſoit, parmi cette multitude de volumes, il en eſt que l'on diſtingue, tels que les *Caractères*, ouvrage imprimé pluſieurs fois. Parmi les romans, quelques perſonnes liſent encore les *Mémoires de la comteſſe de Gurlac ; Algarac*, ou *la Néceſſité d'être inconſtant ;* & les *Mémoires de mademoiſelle de Terville.*

INTRODUCTION.

LE lecteur n'attend pas, ſans doute, qu'ayant à raconter la vie d'un autre, je l'entretienne ici de mes propres affaires, & du ſujet qui me fit voyager dans les mers du Sud. Je me contenterai donc de lui dire, qu'à mon retour en Angleterre ſur le vaiſſeau l'Hector, en qualité de paſſager, nous trouvant dans l'arrière ſaiſon à la hauteur du cap de Horn, les courants & les vents contraires chaſsèrent notre vaiſſeau hors de ſa route. Au 75e ou 76e degré de latitude ſud, le vent changea, & nous commençâmes à reprendre notre route. Vers le milieu de juin, ſaiſon où les jours ſont au plus court, par un beau clair de lune & un ciel bien étoilé, nous apperçûmes à quelque diſtance un nuage noir, qui n'étoit ni fort élevé, ni bien grand : il avançoit vers nous auſſi vîte que le vaiſſeau, & chacun

étoit monté sur le tillac pour en considérer le mouvement. Comme de tems à autre ce nuage se divisoit, se rassembloit, & ne restoit pas long-tems sous la même forme, notre capitaine, qui jamais n'avoit été si loin au sud, faisoit mille conjectures sur ce phénomène; chacun hasardoit son avis, & nous s'accordèrent à dire que, sans doute, il se formoit dans l'air une tempête, dont ce nuage étoit le pronostic. Comme il nous suivoit pas à pas & faisoit la même route, nous appréhendions qu'il ne crevât au-dessus de notre tête, & ne nous coulât à fond, si nous n'avions la précaution de l'éviter. Le commandant fit tirer un coup de canon, pour essayer si la répercussion de l'air ne pourroit pas l'écarter. Aussitôt nous entendîmes à quelque distance du vaisseau, du côté de bas bord, un bruit prodigieux dans l'eau, & de grands cris dans l'air; le nuage que le coup de canon avoit dissipé, se rassembla par

degrés, & disparut en un moment. Tout le monde étoit surpris de cet accident imprévu ; pour moi qui suis naturellement curieux, & qui cherche à connoître les causes de tout, je priai le capitaine d'envoyer la chaloupe pour voir, s'il étoit possible, ce qui étoit tombé du nuage ; je m'offris à y aller moi-même. Il s'y opposa beaucoup d'abord, à cause du retard que cela apporteroit au voyage, d'autant plus que nous avions le vent très-favorable. Pendant ce débat, nous entendîmes distinctement une voix qui appelloit au secours en anglois, & qui sembloit venir d'une personne dans la détresse. Je pressai le capitaine de ne pas laisser périr un homme sous prétexte d'un peu de retard. Vaincu par mes instances, il fit relâcher les voiles ; & la chaloupe ayant été mise à la mer, j'allai moi huitième au cri, & nous trouvâmes un vieillard les bras attachés à de longues perches fort légères, &

liées les unes aux autres. Les matelots hésitoient d'abord d'en approcher, disant que c'étoit, peut-être, un monstre qui renverseroit la chaloupe & nous feroit périr : mais l'entendant parler anglois, je leur reprochai en colère leurs vaines terreurs, & faisant glisser les rames dessous lui, nous le tirâmes dans la chaloupe. Il avoit une longue barbe & des cheveux tirant sur le noir. Il étoit presque épuisé : dès qu'il put parler, il me prit familièrement la main, parce que j'étois près de lui pour l'observer, & me remercia, ainsi que tous les matelots, de lui avoir sauvé la vie. Je lui demandai par quel accident il se trouvoit réduit en cet état ; il secoua la tête, & ne voulut pas satisfaire ma curiosité. Alors songeant que son épuisement le mettoit hors d'état de parler, & que nous aurions assez de loisir pendant le voyage, lui pour raconter, & moi pour entendre une histoire qui, de la manière surprenante dont il étoit

tombé, me paroiſſoit devoir contenir des choſes fort ſingulières, je n'inſiſtai pas davantage pour le moment.

Arrivé au vaiſſeau, & voyant ſes habits mouillés, je le fis mettre au lit dans ma chambre; j'avois beaucoup de proviſion à bord; je le pris en amitié, & lui fournis tout ce dont il avoit beſoin. Dans nos différentes converſations, il m'avoit dit certains traits des événemens de ſa vie, qui augmentoient en moi le deſir d'apprendre le reſte. Quand nous commençâmes à doubler le cap, le capitaine penſa à faire de l'eau au premier endroit; ainſi voyant que l'étranger n'avoit point d'argent pour payer ſon paſſage, & qu'il y avoit trente-cinq ans qu'il avoit quitté l'Angleterre, déſeſpérant par conſéquent d'en pouvoir rien tirer, il lui ſignifia qu'il ſeroit mis à terre, quand on iroit chercher de l'eau. Cette dureté allarma l'étranger, & me fit tant de peine, que je réſolus, en cas que le capitaine fût aſſez brutal

pour tenir parole, de me charger du paiement de son passage.

En approchant du lieu où l'on comptoit de faire aiguade, le capitaine s'expliqua plus nettement. Je n'avois encore parlé de mon dessein ni à lui, ni à personne. L'étranger, un matin, les larmes aux yeux, me vint dire que le capitaine alloit le mettre à terre. Ne voulant pas lui déclarer tout-d'un-coup ce que j'avois résolu de faire en sa faveur, je lui demandai s'il n'imaginoit pas quelque moyen pour payer le capitaine, ou tout autre qui s'engageroit pour lui; comment il prétendoit vivre en Angleterre, étant sans parens & sans biens. A quoi il me répondit: depuis que je suis à bord, en songeant à ma malheureuse destinée, j'ai conçu le dessein d'écrire mes aventures: chacun sera bien aise de les connoître, à cause de leur singularité; j'espère tirer de mon manuscrit de quoi me mettre en état de vivre: mais je sens très-clairement que

je

je ne reverrai plus l'Angleterre ſans votre ſecours ; ſi vous vouliez répondre de mon paſſage & écrire ma vie, je vous communiquerois de fidèles mémoires qui vous dédommageroient de la dépenſe que vous pourriez faire pour moi. Charmé de cette ouverture, je lui promis de l'aider, non par l'idée de gagner ſur ſon manuſcrit, mais par l'eſpérance d'apprendre ce que je déſirois depuis long-tems de ſavoir. Il en fut tranſporté de joie, & m'appella ſon libérateur ; il avoit déja la bouche ouverte pour l'aller dire au capitaine : n'en faites rien, lui dis-je ; je perſiſte toujours à apprendre votre hiſtoire ; mais le capitaine peut changer d'avis, & ne pas perſiſter à vous mettre à terre ; dans ce cas, je ne ſerois pas obligé de payer, ni vous d'engager votre manuſcrit pour me rembourſer. Il convint que j'avois raiſon, & reſta tranquille.

La proviſion d'eau étant finie, & la chaloupe allant à terre pour la dernière

fois, le capitaine appellant l'homme singulier (c'eſt ainſi qu'on le nommoit) lui dit qu'on alloit le conduire à terre avec quelques proviſions. Le pauvre homme trembloit qu'on ne le forçât d'entrer dans la chaloupe, ſans que j'en euſſe connoiſſance. Il demanda au capitaine avec inſtance la permiſſion de me parler avant que de partir. On me fit appeller, quoiqu'avec difficulté, car le capitaine ne m'aimoit guère, & avoit peine à me pardonner d'avoir pris ſouvent la liberté de lui reprocher ſon humeur brutale. Je lui repréſentai l'inhumanité d'une telle action, & qu'il eût mieux valu laiſſer ce pauvre homme périr dans la mer, lorſqu'il étoit à l'extrémité, que de le ſauver pour l'expoſer à une mort auſſi certaine, après avoir langui à terre quelques jours. Mais le cruel avoit pris ſa réſolution. Voyant donc que rien ne pouvoit l'émouvoir, je payai une partie du paſſage, & m'engageai de donner le reſte à notre arrivée en Angleterre.

Après avoir ainſi ſecouru ce pauvre homme, ce que j'eus de plus preſſé fut de commencer ma fonction de copiſte. Maîtres de notre tems, nous employions tous les matins deux heures à écrire ſes aventures qu'il me dictoit; & ſouvent, lorſque le vent ou le gros tems nous tenoit renfermés, nous donnions quelques momens de l'après-dîner à cet exercice, juſqu'à ce que nous eûmes fini entièrement.

Enfin l'ouvrage étant achevé à notre ſatisfaction, je le ſerrai ſous clef pour le lire dans mes momens de loiſir. J'avois deſſein de le lui remettre en arrivant en Angleterre, pour en diſpoſer comme il le jugeroit à propos, & de la manière la plus avantageuſe; car j'étois réſolu de n'en pas profiter, malgré nos conventions & les ſervices que je lui avois rendus. Mais ce pauvre homme étant tombé malade, ne fit que languir juſqu'à notre arrivée, & mourut la nuit même que nous débarquâmes. Ses funé-

railles ayant été faites à mes dépens, j'ai cru pouvoir disposer du manuscrit. Cependant je ne l'aurois pas fait imprimer, si quelques amis judicieux ne m'eussent engagé à ne pas priver le public d'une relation si intéressante.

LES

LES HOMMES VOLANS.

CHAPITRE PREMIER.

Naiſſance de l'auteur ; tendreſſe de ſa mère : il eſt mis en penſion par le conſeil de ſon ami ; ſes réflexions à ce ſujet.

PIERRE WILKINS, marchand de Newport, ayant, par ſon économie & ſon application, gagné un bien de 160 livres ſterlings de rente, & une bonne ſomme d'argent comptant, laiſſa en mourant un fils unique héritier des fruits de ſon travail : c'eſt à ce fils que je dois le jour. Je n'ai jamais eu la ſatisfaction de voir mon père ; car, s'étant trouvé enveloppé dans le parti du duc de Montmouth, qui vouloit uſurper le trône de la Grande-Bretagne ; il fut exécuté comme rebelle, & laiſſa ma mère, enceinte

alors de cinq mois, en poſſeſſion de ſes biens : de manière que je naquis à Penhale, au comté de Cornouaille, le 21 décembre 1685, quatre mois après la mort de mon père. Ma mère, qui m'aimoit beaucoup, ne s'occupa, pendant ma jeuneſſe, qu'à augmenter le bien que je devois poſſéder un jour.

A quatorze ans, je me regardois déja comme un homme de conſéquence ; je fréquentai les compagnies des environs, qui m'inſpirèrent du goût pour les voyages. Ma mère, qui, par excès de tendreſſe, ne pouvoit ſupporter l'idée de me laiſſer partir, me ſouffroit tout, pourvu que je reſtaſſe avec elle.

A ſeize ans, je fis connoiſſance d'un homme dont la fortune conſiſtoit en un petit bien de patrimoine, qui n'avoit pas fructifié entre ſes mains, car il étoit chargé de dettes. Cet honnête homme s'attacha à moi, dans l'eſpérance, comme j'ai eu lieu de m'en appercevoir par la ſuite, qu'en s'uniſſant avec ma mère, il pourroit réparer ſes affaires délabrées. Ma mère n'avoit jamais voulu entendre aucunes propoſitions de mariage, & j'ai tout lieu de croire que c'étoit par amitié pour moi qu'elle étoit reſtée veuve : elle étoit encore très-aimable, & n'avoit que trente-cinq ans. Mon campagnard connoiſſant ſon foible, avoit mille atten-

tions pour moi, & lui dit un jour, pour la flatter, qu'il avoit remarqué dans tout ce que je faisois, un certain tour d'esprit qui promettoit de grandes choses, & qui n'avoit besoin que d'un peu de culture.

Un pareil discours, de la part d'un homme qui passoit pour vrai, fit effet sur l'esprit de ma mère; le desir qu'elle avoit de seconder mes dispositions s'accrut de plus en plus; & elle en vint jusqu'à lui demander ce qu'il lui conseilloit de faire pour y parvenir. Mon gentilhomme fut au comble de ses desirs; car, après s'être défait de moi, il n'étoit pas embarrassé de gagner ma mère. Il demanda du tems pour songer à une matière si importante; & lui dit, peu de jours après, que le meilleur moyen, à son avis, seroit de me mettre chez un bon maître de pension; qu'il en connoissoit un à dix ou douze lieues de là, dans le comté de Sommerset; qu'à la vérité le nombre des pensionnaires y étoit fixé, mais que, si je pouvois y être admis, il ne doutoit pas que je ne justifiasse les grandes idées qu'il avoit prises de moi.

Ma mère, qui ne cherchoit que mon avancement, prêta l'oreille à cette proposition; mon ami s'offrit à aller voir s'il y avoit une place vacante, & à arranger les conditions.

En effet, trois jours après, il nous fit un rapport flatteur du pays, du maître, des écoliers, de la chambre qu'il avoit déja retenue : enfin il dit ce qu'il crut de plus capable de faire entrer ma mère dans son projet. Quoiqu'il eût un motif secret qui le faisoit agir, je ne puis m'empêcher d'avouer que c'étoit le seul parti à prendre pour un garçon de seize ans, né pour avoir un certain bien, & qui savoit à peine lire.

Dès ce moment, on ne fut plus occupé dans la maison que des préparatifs de mon départ. Mon ami, qui y avoit le plus contribué, ne passoit pas un jour sans s'informer exactement comment tout alloit ; &, pour s'insinuer de plus en plus dans l'esprit de ma mère, il tâchoit de m'égayer de son mieux, sans cependant qu'il parût la moindre affectation dans sa conduite.

Enfin le jour du départ arriva. Pour adoucir le moment de notre séparation, qui auroit rompu toutes ses mesures, si je ne m'y fusse pas prêté de bonne grace, ma mère, après les exhortations ordinaires en pareil cas, me donna une double pistole en or, & quelque monnoie, pour m'empêcher, disoit-elle, de la changer sitôt. Jamais je ne m'étois vu si riche ; car, excepté les jours de foire & d'autres occasions semblables, jamais je n'avois eu plus

d'un ſcheling dans ma poche ; encore étoit-ce pour le dépenſer ſur le champ. Notre ami voulut être du voyage, & m'introduire lui-même. Je montai donc en voiture avec plus de gaieté & de réſolution qu'on ne devoit en attendre d'un jeune homme qui n'avoit jamais perdu de vue la maiſon paternelle. L'idée de la liberté dont j'allois jouir dans ma penſion, les diſcours flatteurs de mon ami, & plus que tout cela, le poids de mon argent, dont je croyois ne pouvoir jamais trouver la fin, tout cela me ſoutint dans ce moment critique. Nous couchâmes le même ſoir dans une auberge voiſine de la penſion, & le lendemain matin je fus inſtallé. Mon ami me préſenta, en partant, une guinée. Il faut avouer que, me trouvant ſi riche, je ſouhaitois, de tout mon cœur, qu'ils fuſſent déja bien loin, pour avoir le loiſir de compter mes eſpèces, & d'en faire les diſpoſitions que j'avois déja préméditées.

Le lendemain, je me trouvai au comble de mes deſirs. Ma mère vint me dire adieu : elle ne s'attendoit guère que ce fût pour la dernière fois ; elle m'accabla de careſſes, fit mille ſouhaits pour ma ſanté, me donna encore une guinée, & partit.

Je ne vous raconterai point comment je fus reçu de mon maître & de mes compagnons.

ni de quelle manière je m'acquis l'amitié des derniers par de petites largeſſes que mes fonds me mettoient à portée de faire dans l'occaſion. Mais je vous avouerai qu'après avoir paſſé ſeize ans chez ma mère dans l'oiſiveté, je n'avois guère le cœur au travail, & que le rudiment étoit peu de mon goût. Comme j'étois le plus vieux de la bande, j'étois honteux de me voir au rudiment, tandis que d'autres qui avoient cinq ans moins que moi, liſoient déja les épîtres amoureuſes d'Ovide, & les odes d'Horace. Ainſi je regrettois d'avoir perdu tant de tems, & je déſeſperois de pouvoir jamais rien apprendre. Ces réflexions me jettèrent dans une mélancolie profonde. J'en écrivis bientôt à ma mère, de qui, ſans doute par le conſeil de mon ami qui la recherchoit alors, je ne reçus point d'autre réponſe, ſinon qu'elle ne me laiſſeroit manquer de rien, pourvu que je m'appliquaſſe.

CHAPITRE II.

Comment Wilkins passe le tems à sa pension ; son intrigue avec Patty ; il l'épouse secrettement. Il demande à sa mère de l'argent ; son beau-père le refuse. Patty va faire ses couches chez sa tante, revient ensuite continuer son service, & devient grosse une seconde fois.

J'AVOIS déja passé ainsi plus de trois mois dans ma pension, partagé entre le chagrin de me voir si peu avancé parmi des camarades qui l'étoient beaucoup, & le désespoir de jamais pouvoir les atteindre, quoiqu'ils fussent tous bien plus jeunes que moi. On imagine aisément qu'avec de pareilles dispositions, je faisois des progrès bien lents. Ces idées tristes me causoient un fond de chagrin qui altéroit mon humeur : pendant toutes les récréations, je me dérobois pour aller seul dans ma chambre rêver à ma situation. Un jour Patty, la première des gouvernantes des pensionnaires, m'y surprit ; &, me raillant de mon humeur taciturne : Wilkins, me dit-elle, il faut que vous ayez l'amour en tête, pour être si triste à votre âge. Vous me faites pitié ; je crains que vous

ne tombiez malade. Sérieuſement, continua-t-elle, ouvrez-moi votre cœur; y a-t-il ici quelque objet qui vous chagrine? Votre état, dont je m'apperçois depuis long-tems, m'intéreſſe en votre faveur: ſi je puis quelque choſe pour vous en tirer, je vous ſoulagerai, du moins par mes conſeils. Cette franchiſe me plut: je lui avouai le ſujet de mes peines. Puis, ſongeant quelle étoit maîtreſſe d'un ſecret que je ne voulois pas qui fût connu de mon maître, je lui demandai de la diſcrétion; &, pour mieux m'en aſſurer, je lui fis préſent d'un écu. Cette généroſité me la gagna abſolument. Depuis ce moment, elle étoit aſſidue à me chercher, & épioit toutes les occaſions de me rencontrer ſeul dans ma chambre. Ces fréquentes entrevues & ces converſations particulières établirent entre nous un commerce de confiance. Nous n'en reſtâmes pas long-tems aux termes de la ſimple amitié. Patty étoit jeune & jolie, & j'entrois dans l'âge où les paſſions commencent à ſe faire ſentir. Inſenſiblement, elle m'inſpira de l'amour. Peu accoutumé à me gêner ſur mes penchans, je ne tardai pas à lui déclarer mes ſentimens; malheureuſement je ne la trouvai que trop diſpoſée à y répondre; elle les partageoit déja en ſecret; &, même, à ce qu'elle m'a dit depuis, les ſiens avoient précédé les

miens. Ce commerce innocent dura quelque tems, & nous y trouvions mille douceurs. Je repris ma première gaieté ; il me sembloit même que je sentois moins de répugnance pour l'étude. Dans une de nos conversations, Patty m'avoit fait confidence de ses malheurs ; quoique réduite à la nécessité de servir, elle n'étoit pas née pour un état si abject. Son père, qui étoit un gros marchand, avoit essuyé plusieurs banqueroutes coup sur coup, qui l'avoient obligé d'en faire une lui-même. Des créanciers inhumains, sans égard pour son infortune & pour sa probité, l'avoient tenu long-tems en prison, où il étoit mort de chagrin. La mère de Patty n'avoit pas survécu plus de six mois à son mari ; ainsi cette pauvre fille, restée en bas âge, orpheline & sans biens, avoit été élevée chez une tante qui en avoit eu le plus grand soin. Cette tante elle-même avoit peu de fortune ; de sorte que la petite Patty, parvenue à un certain âge, avoit été obligée de prendre le parti de servir, du moins en attendant que les circonstances de sa fortune prissent un tour plus favorable. Car outre cette tante, dont elle devoit hériter, elle avoit encore un oncle à la Jamaïque, qui n'avoit pas voulu se marier, & dont elle espéroit un jour avoir quelque bien.

La violence de mon tempérament ne me permettoit point de mettre des bornes à mes desirs : j'avoue qu'ils n'étoient pas purs, & que je ne cherchai d'abord qu'à séduire cette pauvre fille ; mais je trouvai en elle une sagesse à toute épreuve ; rien ne put la vaincre : sermens, protestations, promesses même, car je lui promis de l'épouser un jour, rien ne put détruire les sentimens de vertu qu'on lui avoit inspirés dès son enfance.

Le petit fonds d'argent que ma mère m'avoit laissé en me quittant étant épuisé, je lui écrivis pour en demander une nouvelle provision. Quelle fut ma surprise, lorsque je reçus, quelques jours après, la réponse suivante !

« Mon fils Pierre,

» Après vous avoir si amplement pourvu » d'argent, nous sommes très-surpris, votre » mère & moi, que vous en demandiez encore. Il n'y a plus que quelques mois d'ici » aux vacances, nous pourrons vous envoyer » chercher pour les passer ici. En attendant, » tranquillisez-vous : un écolier qui trouve » dans sa pension tout ce qui lui est nécessaire, » ne peut pas avoir besoin d'argent. Je suis » votre affectionné beau-père, J. G. »

Jugez quelle dut être ma consternation, à

la lecture d'une telle réponse. Je commençai dès-lors à soupçonner que mon ancien ami cherchoit à me frustrer de ce que mon grand-père & mon père avoient amassé pour moi avec tant de peine. Il me passa mille idées par la tête, qui se combattoient les unes les autres, & je ne savois à laquelle m'arrêter. Je montrai la lettre à Patty, qui me plaignit, & chercha cependant à me consoler. La seule résolution que je pris, fut de m'attacher plus que jamais à l'étude, prévoyant que peut-être un jour elle seroit mon unique ressource. En effet, je fis en fort peu de tems des progrès si rapides, que mon maître lui-même ne pouvoit s'empêcher d'en marquer sa surprise.

Cependant mes liaisons avec Patty acquéroient de jour à autre de nouvelles forces, & la violence de mon amour devint telle, que je la pressai vivement de répondre à mes desirs. La pauvre fille se mit à pleurer. Wilkins, me dit-elle, j'ai toujours été sage. Ne vous flattez pas que j'abandonne la vertu. C'est le seul bien qui me reste. Voudriez-vous me l'arracher? Je vous aime; j'en renouvelle l'aveu avec plaisir. Mais vous, si vous m'aimez véritablement, comment pouvez-vous exiger de moi ce qui seroit capable de m'ôter votre cœur, si j'étois assez lâche pour y consentir?

Vous m'avez offert de m'épouser par la fuite ; si vous êtes sincère, que risquez-vous de commencer par-là ? Si vous ne l'êtes pas, ne serois-je pas bien malheureuse de me fier à vous ? Je sens que vous avez quelques raisons assez fortes du côté de votre mère, pour ne pas avouer un mariage si disproportionné en apparence. Mais telle est ma tendresse pour vous, que, si vous le voulez, je consens non-seulement à tenir le mariage caché, mais encore à rester dans la servitude, afin d'être toujours auprès de vous, jusqu'à ce que vos affaires changent. Examinez-vous bien ; à ce prix, je suis à vous. Autrement, je dois vous fuir, & je sors de la maison pour ne vous revoir jamais.

Cette alternative me fit trembler. Cependant considérant que tout mon bonheur étoit attaché à la possession de cette aimable fille, & que peut-être je trouverois un jour une ressource dans ce même mariage qui ne présentoit alors rien que de désavantageux, je consentis à sa proposition. Nous nous rendîmes, dès le lendemain, chez un ministre qui nous maria, & nous revînmes à la maison, sans qu'on eût soupçonné même que je fusse sorti. J'avois un intérêt sensible à ne pas laisser pénétrer mon secret à mon maître, qui auroit pu en donner connoissance à mon beau-père : j'étois bien

sûr que ce faux ami n'auroit pas manqué une occasion si favorable pour indisposer ma mère contre moi, & me ruiner absolument dans son esprit. Nous nous conduisîmes donc avec toute la prudence dont nous fûmes capables. Au bout de quelques mois, Patty devint grosse ; elle continua néanmoins à rester dans la maison tant qu'il fut possible d'en dérober la connoissance au public. Nous restâmes encore six mois ensemble. Alors voyant que nous n'avions plus de tems à perdre, & que, pour peu que nous voulussions tarder à prendre des mesures justes, la nature elle-même découvriroit ce que nous avions trop d'intérêt de cacher, Patty prévint sa tante de nos affaires, & elle en reçut une lettre par laquelle elle lui mandoit de l'aller voir, & passer quelque tems avec elle, après quoi elle pourroit s'en retourner. Elle mit donc une autre fille à sa place en son absence, & arriva en bonne santé chez sa tante.

Quoique Patty fût déja à deux mois près de ses couches, elle s'étoit si bien conduite, que personne n'avoit même soupçonné sa grossesse. Arrivée chez sa tante, elle y accoucha d'une fille, & m'écrivit qu'elle espéroit me voir dans un mois. Comment cela se peut-il, me disois-je à moi-même ? Je n'ai point d'argent ; quand j'en aurois, on ne me permettroit pas d'y aller :

faire le voyage ſans permiſſion, ce ſeroit fournir des armes à mon beau-père, dont je vois que les intérêts ſont incompatibles avec les miens. Tout examiné, je réſolus, pour voir ma femme, ma fille & notre bonne tante, d'attendre une occaſion plus favorable. Telles étoient les idées qui m'occupoient, lorſqu'un jour, revenant de me promener le long de la rivière au bout du jardin où j'allois prendre mes récréations, je fus ſurpris de trouver Patty dans la cuiſine avec ma vieille maîtreſſe, mère de mon maître, & ſurintendante de ſa maiſon. Sa vue me troubla. La vieille dame me voyant changer de couleur, m'en demanda la cauſe : je lui répondis ſur le champ, que, ſans doute, cela venoit de la fièvre que j'avois depuis le matin. La bonne femme me tâta le pouls, &, le trouvant un peu ému, courut dans ſon cabinet chercher d'une liqueur qui, à ce qu'elle diſoit, avoit fait des merveilles en pareil cas. Je profitai de cet inſtant pour embraſſer Patty, & lui demander des nouvelles de notre tante & de ma fille. Ma vieille maîtreſſe, à ſon retour, me fit boire de ſa liqueur, après quoi je ſongeai à me retirer, mais elle ne le voulut pas permettre. Il me fallut apprendre que cette eau étoit de ſa façon, de qui elle en avoit eu la recette, & le

détail des guériſons qu'elle avoit opérées : ce récit, qui dura au moins trois quarts-d'heure, nous donna la ſatisfaction de nous voir, Patty & moi. A la fin, la vieille ayant repris haleine : M. Pierre, me dit-elle, il ſemble que vous ne connoiſſiez plus la pauvre Patty ; il n'y a pourtant pas ſi long-tems qu'elle m'a quittée, pour l'oublier. C'eſt une bonne fille ; j'ai été fâchée de la perdre : elle eſt ſans condition, j'ai beſoin d'une gouvernante, & j'ai deſſein de la reprendre. Je lui répondis que perſonne ne ſe connoiſſoit mieux qu'elle en bons domeſtiques, & que puiſqu'elle jugeoit ainſi de Patty, je ne pouvois qu'être de ſon avis. Je me retirai enſuite, avec le cœur bien ſoulagé.

Je n'inſiſterai pas davantage ſur mes aventures avec Patty, & je dirai ſeulement qu'au bout de ſept mois, elle fit un nouveau voyage chez ſa tante pour la même cauſe que la première fois.

CHAPITRE III.

Wilkins s'applique à l'étude ; il instruit son maître du mariage de sa mère, & de la façon dont on agit avec lui. Il en apprend la mort ; choisit son maître pour tuteur, va avec lui pour se mettre en possession de son bien ; apprend que sa mère a tout donné au beau-père. Réflexions sur son état & sur le crime de son père.

J'AVANÇOIS dans ma dix-huitième année ; & quoique j'eusse bien d'autres choses à penser qu'à mes études, je me trouvois l'esprit plus tranquille depuis mes aventures avec Patty ; sans doute parce que j'avois alors quelqu'un à qui je pouvois confier mes chagrins pour soulager mes peines ; en effet, je prenois plus de plaisir au travail qu'à l'ordinaire ; &, me trouvant dans l'âge de comprendre tout ce que je lisois & ce que j'entendois, je m'étois formé, par une idée générale des choses, une méthode telle, que je composois passablement en latin, sans pouvoir pourtant dire par quelles règles je le faisois. Mon maître avouoit que j'étois le plus avancé de ses élèves : c'étoit le moyen le plus sûr de redoubler mon

application

application. Bientôt je m'affranchis de la règle : je n'étudiois plus aux heures marquées, mais à ma commodité, & j'en faisois toujours plus qu'on en avoit demandé ; enfin je gagnai si bien l'amitié de mon maître, qu'il me mit de toutes ses parties, de manière que je paroissois plutôt son compagnon que son écolier.

Ce fut dans une de ces parties, que je lui déclarai mon chagrin au sujet du second mariage de ma mère. Monsieur, lui dis-je, après l'affection qu'elle a toujours marquée pour moi, & mon attention à ne la désobliger en rien, il me semble, qu'à mon âge, j'aurois dû en être informé : son silence me donne lieu de craindre quelque chose de fâcheux ; car, depuis trois ans que je demeure avec vous, elle ne m'a écrit que trois fois ; encore étoit-ce dans les premiers mois. Je lui montrai alors la lettre de mon nouveau beau-père, en l'assurant que c'étoit la première nouvelle que j'avois de ce mariage.

L'attention que mon maître donna à mon récit, me fit voir qu'il soupçonnoit quelque complot à mon désavantage. Ne sachant à quoi s'arrêter d'abord, il me dit qu'il examineroit cette affaire ; qu'en attendant, il me conseilloit d'écrire à mon beau-père une lettre obligeante, & de lui demander permission d'aller le voir

aux vacances prochaines : je le fis sur le champ sous sa dictée, & j'en reçus, peu de tems après, cette réponse :

« Mon fils Pierre,

» Il y a quelque tems que votre mère est » morte : ce que vous demandez ne feroit que » coûter, sans être d'aucune utilité : un homme » destiné à vivre de ses études ne sauroit trop » s'y occuper ».

A cette nouvelle, le peu d'espérance qui me restoit, s'évanouit ; j'allai, les larmes aux yeux, la communiquer à mon maître, qui me vouloit du bien. Pierre, me dit-il, que signifie cette lettre ? Il y a du mystère là-dessous, quelque mauvais dessein caché. Puis prenant la lettre & lisant : « un homme destiné à vivre » de ses études » ! Ceci, continua-t-il, en dit plus que nous ne pensions. Quoi ! n'avez-vous pas un patrimoine qui doit vous revenir ? Pierre, je serois d'avis que vous allassiez voir votre père, & lui demander en quel état sont vos affaires. Mais il ne faut pas que vous y alliez seul. Quand mes écoliers seront partis, je vous y accompagnerai de tout mon cœur. J'ai déja songé à vous ; je trouve que vous êtes en âge de choisir parmi vos parens ou amis un tuteur qui vous fasse rendre justice. Je le remerciai de

cette ouverture ; &, comme je n'avois point de proches parens, ni d'autre ami que lui, je le priai d'accepter cet emploi de confiance : ce qu'il fit bien volontiers.

Dès que nos penſionnaires furent allés en vacances, mon maître me procura un cheval, & nous partîmes pour aller nous mettre en poſſeſſion des biens qui devoient m'appartenir. Arrivés à ma maiſon paternelle, on nous fit une réception qui ne nous fit rien augurer de bon ; tout ce que je pus dire, fut que j'étois bien affligé de la mort de ma mère. Mon beau-père répliqua froidement qu'il en étoit fâché auſſi ; & nous gardâmes un profond ſilence, qui dureroit encore, ſi mon maître, homme entendu, & qui ne vouloit laiſſer perdre aucun moment de notre ſéjour, qu'il prévoyoit bien ne devoir pas être long, ne l'eût rompu par ces mots : M. G,..., le chagrin que cauſe à M. Wilkins la mort de ſa mère, ne lui laiſſe point de termes pour s'expliquer : vous m'excuſerez, ſi, comme ſon précepteur & ſon ami, je prends la liberté de vous demander en quel état ſont ſes affaires, & comment on a diſpoſé de ſes effets ? Je ne doute pas que vous n'ayez pris ſoin de tenir état de ce qui doit lui revenir : quoiqu'il n'ait pas encore atteint l'âge de gouverner ſon bien, il eſt capable maintenant

d'en connoître la nature & la quantité, & d'approuver la diſpoſition qu'on en a faite, auſſi-bien que s'il avoit un ou deux ans de plus. Pendant ce diſcours, M. G. pâlit, rougit, étoit prêt à l'interrompre, & cependant ſe retint pour écouter mon maître juſqu'au bout. Monſieur, lui répondit-il, en ſecouant la tête, je ne ſais à quoi tend ce diſcours, auquel je ne comprends rien; je ne connois à M. Wilkins aucun bien dont j'aie à tenir état. Ce que je ſais, c'eſt que ſa mère poſſédoit un bien d'environ 100 guinées de revenu, quand je l'ai épouſée; mais elle m'en a fait donation avant le mariage, pour en diſpoſer après ſa mort en toute propriété. A l'égard de ſon argent & de ſes meubles, les loix me les adjugent en qualité de mari. Je fus prêt à tomber de mon haut en entendant ce diſcours: je n'eus pas la force de dire une ſeule parole. Mon maître, quoiqu'aſſez étonné de ce langage, répliqua: Monſieur, je ſuis informé que le bien & l'argent dont vous parlez, appartenoit à M. Wilkins au temps de ſa mort, & je ne puis concevoir que quelqu'un y prétende plus de droit que mon pupille ſon fils unique. Ce que vous dites a quelque vraiſemblance, & eſt vrai en partie, répondit M. G. Je conviens que M. Wilkins avoit ce bien, & quelques mille livres

d'argent comptant qu'il a poſſédé juſqu'à la mort ; mais on vous en a impoſé, en ce qu'on ne vous a pas informé, ſans doute, qu'immédiatement avant que d'entrer dans la rébellion fatale qui a fait ſa perte, il a paſſé un acte par lequel il a tout donné à feue ma femme, ſans réſerve & ſans aucune condition. Elle en a joui depuis ſa mort ; & maintenant, comme je vous l'ai déja dit, le tout m'appartient de droit. Cependant, comme je n'ai point d'enfans, ſi Pierre ſe conduit bien & que vous en ſoyez content, je conſens de payer encore une année de penſion pour lui ; après quoi, ce ſera à lui à ſonger à ſa fortune.

Hélas ! m'écriai-je, à quel ſort ſuis-je donc réſervé ? Pourquoi ne m'a-t-on pas placé chez quelque ouvrier laborieux, où j'aurois appris à travailler & à gagner ma vie ſelon mon état ? Je vois bien qu'il n'y a plus rien à prétendre pour moi ; il faut me ſoumettre à ma malheureuſe deſtinée.

Mon maître, qui étoit un homme droit, fut indigné de ce qu'il entendoit : n'ayant plus rien à faire, nous prîmes congé. Mon beau-père nous répéta que ſi je me conduiſois bien, il payeroit encore une année de penſion ; &, en le quittant, il me donna un écu que je n'oſai refuſer, de peur de déplaire à mon maître.

Nous retournâmes donc chez mon tuteur, où je ne reſtai qu'une ſemaine pour ſonger au parti que j'avois à prendre. Il fit tout ce qu'il put pour me conſoler ; & m'offrit, ſi je voulois reſter avec lui en qualité de ſous-maître, d'achever mon éducation *gratis*, & même de me donner des appointemens. Mais j'avois le cœur trop haut pour vouloir être domeſtique ſi proche de chez moi, tandis qu'un autre étoit en poſſeſſion de mon bien : cependant, n'ayant pas le premier ſol pour tenter de rentrer dans mes droits, je lui promis de réfléchir à ſa propoſition.

Tant que je demeurai chez lui, il chercha à me tranquilliſer, & parvint preſque à me perſuader de me ſoumettre à mon ſort. Un jour, qu'après m'être plaint des rigueurs de la fortune, & m'être écrié que j'étois né pour être malheureux : vous avez tort, me dit-il, ſi vous penſez que le haſard ait aucune part à vos malheurs ; il ne ſe paſſe rien ici bas qui n'ait été prévu par Dieu ; c'eſt à nous à nous ſoumettre, & à travailler nous-mêmes à notre félicité. Le moyen d'y parvenir eſt d'agir toujours ſuivant la juſtice & la piété. Toutes les choſes ont différentes faces. Enviſageons-les toujours du bon côté, & perſuadons-nous que ce qui nous arrive eſt pour notre bien ; quoiqu'on en puiſſe

dire, cet effort n'eſt pas hors de la portée d'un être raiſonnable ; & ſi nous nous perſuadons bien que nous ſommes nés pour être heureux, nous ne manquerons pas de faire tout ce qu'il faut pour le devenir ; au contraire, un homme qui ſe met dans l'eſprit qu'il eſt deſtiné pour le malheur, ſe relâche néceſſairement, & ſes actions elles-mêmes juſtifient ſa condamnation.

D'ailleurs, mon ami, vous n'ignorez pas que les crimes des pères ſont ſouvent punis dans la perſonne des enfans, auſſi-bien que ſur eux-mêmes. Votre père s'eſt élevé contre le magiſtrat légitime (bon ou mauvais, n'importe), il a voulu lui arracher ſa puiſſance. Son deſſein étoit formé, & ſes arrangemens pris de manière, qu'en tout événement, il croyoit que ſon bien paſſeroit à ceux à qui il le deſtinoit : dans tout événement, il a voulu empêcher la confiſcation ; mais ſa politique étoit comme un mur élevé ſur le ſable, que le moindre vent renverſe. Quand une action eſt mauvaiſe, les ſuites ne peuvent jamais en être bonnes. Ses biens ſont paſſés dans des mains étrangères par une ſuite des précautions mêmes dont il s'étoit ſervi pour vous l'aſſurer. Dieu l'a voulu, adorez ſes décrets, ſoumettez-vous, n'allez pas, par votre propre faute, mettre le

comble à un malheur qui ne vous eſt arrivé que par celle de votre père. Souvenez-vous plutôt que la main qui vous abat, eſt la ſeule qui peut vous relever.

CHAPITRE IV.

Il quitte ſecrettement ſon maître, voyage à Briſtol; ſes réflexions religieuſes en chemin ; il entre dans un vaiſſeau en qualité de munitionnaire du capitaine.

IL me ſembloit que mon maître parloit comme un ange, & que ſes diſcours m'avoient convaincu; cependant, dès que je le quittois, le même trouble venoit m'aſſaillir. Sans rien examiner davantage, je me levai un matin de fort bonne heure, & je partis; j'avois eu la précaution d'écrire à ma femme l'état de mes affaires, & ma réſolution de quitter l'Angleterre, en l'aſſurant que ſi je réuſſiſſois dans mes projets, je ne manquerois pas de lui en faire part, & que je l'inſtruirois du lieu où je me fixerois. Afin que mon maître ne fit pas courir après moi, je marchai fort vîte par des routes détournées, qui me conduiſirent le ſoir dans un petit village où je réſolus de m'arrêter. Il ſe trouva que j'avois déja fait douze lieues, ſans

manger de toute la journée ; la faim & la laſſitude m'accabloient, mais mon écu étoit encore entier. Cependant je mangeai peu, abſorbé par le mauvais état de mes affaires & la confuſion de mes penſées. Je dormis aſſez bien la nuit, & le jour ramena mes peines. M'étant informé de l'endroit où j'étois, on me dit que j'étois à cinq lieues de Briſtol : je me propoſai de m'y rendre. Je partis donc ; &, après avoir fait une lieue en ſongeant aux diſcours de mon maître, je me ſentis l'eſprit beaucoup plus tranquille qu'il n'avoit été depuis que j'avois quitté mon beau-père ; &, m'en étant demandé la cauſe, je me jettai dans des réflexions moins affligeantes. Je commençai à écarter les craintes & les difficultés de mon état ; &, m'encourageant dans ces mouvemens, je continuai ma route bien ſatisfait : j'arrivai à Briſtol ſur les quatre heures du ſoir. Après m'être un peu rafraîchi, j'allai le ſoir même ſur le quai m'informer des vaiſſeaux qui étoient dans le port, de leur deſtination, & du tems de leur départ. Je m'adreſſai à un grand nombre de gens ; mais, quoique je me propoſaſſe pour être matelot, je ne pus pas trouver d'emploi. Après avoir cherché inutilement, je retournai à la petite auberge où j'avois dîné, & je me couchai fort inquiet. Le lendemain je retournai ſur le quai,

demandant de l'emploi à tous ceux que je rencontrois, & qui avoient l'air de matelots ; mais n'en trouvant point, parce qu'il y avoit beaucoup de gens qui en cherchoient, je penſai que peut-être mon air, qui ne reſſembloit point à celui de ces ſortes de gens, étoit un obſtacle à mon deſſein. Découragé de ce peu de réuſſite, j'allai au lieu du débarquement, & je demandai à quelques matelots qui mettoient deux meſſieurs à terre, s'il n'y auroit pas de l'occupation pour moi ſur leur bord. L'un des deux, qui étoit le maître d'un vaiſſeau deſtiné pour la côte d'Afrique, ſe retourna, & m'ayant enviſagé : jeune homme, me dit-il, cherchez-vous de l'emploi à bord ? Oui, monſieur, lui répondis-je en le ſaluant. Hé bien, me dit-il, on ne ſauroit parler d'affaires ici, par le tems qu'il fait ; allez m'attendre dans cette auberge, (& il me la montra du doigt), je vous y joindrai dans l'inſtant. Je ne l'attendis pas long-tems. Il arriva ; &, après pluſieurs queſtions, il me demanda ſi j'avois déja été en mer. Je lui répondis que non, mais que j'apprendrois bientôt le métier de matelot. Alors, me regardant, il ſecoua la tête, & me dit que j'avois la main trop douce, & qu'il ne pouvoit pas me prendre. Je lui répliquai qu'étant déterminé à aller en mer, je travaillerois de cœur, & que ma main s'endurciroit. Il ſeroit

fâcheux, répliqua-t-il, de mettre un beau jeune homme tel que vous au pied d'un mât ; ſi vous ſaviez bien écrire & calculer, je pourrois vous prendre pour mon munitionnaire, & je vous inſtruirois de ce qu'il y a à faire. Je lui répondis que j'acceptois ſon offre avec joie. Il me demanda alors où étoit mon coffre ; car, dit-il, ſi le vent n'eût pas été contraire, je ſerois déja parti ce matin. Je lui dis franchement que je n'avois point d'autre équipage que ce que je portois. Jeune homme, dit-il, je vois que vous êtes encore novice : le moindre matelot a un coffre. Venez, venez, mon enfant, votre phyſionomie me plaît, ſoyez honnête homme, je vous avancerai de l'argent, & je le retiendrai ſur votre paye. A l'inſtant il tira ſa bourſe ; mais je le priai, puiſqu'il avoit tant de bontés pour moi, de me faire tout acheter par quelqu'un, parce que j'ignorois ce qu'il falloit avoir, & l'endroit où cela ſe trouvoit. Il me loua de ma prudence, m'aſſura qu'il l'acheteroit lui-même, & le feroit embarquer, ſans que je m'en mêlaſſe ; puis il me conſeilla d'aller à bord au retour de la chaloupe, & afin qu'on m'y reçût, il me donna un billet. Quand je fus au rivage, la chaloupe venoit de partir : j'appellai, & ayant montré mon billet, on revint me prendre, & on me conduiſit au vaiſſeau.

CHAPITRE V.

Sa réception dans le vaisseau. On met à la voile. Combat contre un corsaire françois. Wilkins est fait prisonnier & mis aux fers. Vingt prisonniers & lui sont abandonnés en mer dans une chaloupe avec des provisions pour deux jours.

QUAND je me vis à bord avec des appointemens, je me crus en bon chemin, & je songeai à la manière dont je devois me conduire. Personne ne savoit encore sur quel pied j'étois dans le vaisseau; on me prit pour un passager, d'autant que mes habits n'annonçoient pas un matelot. Ainsi, comme je me promenois de côté & d'autre, chacun me venoit accoster. Un jeune homme m'adressant la parole : monsieur, me dit-il, serviteur; à ce que je vois, notre capitaine a enfin trouvé un passager. Monsieur, lui répondis-je, vous vous trompez, je ne suis point passager. Que pouvez-vous donc être, me répliqua-t-il ? Je suis, lui dis-je, munitionnaire du capitaine. Vous, impertinent, reprit-il en fureur, vous, munitionnaire ? Non, monsieur, non, cette place est en des mains meilleures que les vôtres;

& il me tourna le dos. Je ne ſavois que penſer de cette algarade, & je craignis d'avoir donné dans quelque piége. D'autres vinrent cauſer avec moi; j'étois fort réſervé dans mes réponſes, de peur de les offenſer. Enfin un vieux matelot s'étant aſſis près de moi, nous causâmes de choſes indifférentes: je lui demandai qui étoit le jeune homme qui m'avoit ſi mal traité auſſitôt mon entrée dans le vaiſſeau. Ah! ah! dit-il, c'eſt un impudent, un drôle ſans conſéquence, le munitionnaire du capitaine. Il ne faut pas prendre garde à lui, il ne traite pas mieux le capitaine lui-même. Ils ont eu diſpute enſemble aujourd'hui; & ſi ce coquin-là m'en eût dit la moitié autant, je l'aurois ſans façon jetté à la mer. Monſieur, lui répondis-je, vous me ſurprenez; le capitaine m'a envoyé ici pour être ſon munitionnaire, & nous ſommes convenus de nos faits cette après-dînée. Ah! je vois ce que c'eſt, dit le matelot: à ſon retour le capitaine va ſans doute le congédier: il n'auroit pas dû le garder ſi long-tems; mais nous attendions le vent, & il n'en avoit point d'autre.

En effet, le capitaine vint à bord le ſoir même, & ayant redemandé les clefs à cet homme, il me les donna, & le fit mettre à

terre. Le lendemain le capitaine y alla auſſi lui-même. Vers le midi le vent nous étant favorable, il revint avec mon coffre, & avant la nuit nous mîmes à la voile, & deſcendîmes la riviere.

Je ne ſaurois vous dire ce qui ſe paſſa les quinze premiers jours du voyage ; je fus malade pendant tout ce tems, & ne parus preſque point ſur le tillac ; mais ma ſanté ſe rétablit enſuite : nous continuâmes notre route & relâchâmes près d'une ſemaine à Madère pour y prendre des rafraîchiſſemens. Le capitaine qui m'avoit pris en amitié, n'exigeoit de moi que des choſes faciles ; ainſi je paſſois le tems très-agréablement. Arrivés à ſoixante lieues du Cap de Palmes, un matelot découvrit une voile, & vint nous en donner avis. Le temps étoit aſſez calme ; cependant le peu de vent qu'il faiſoit ne nous étoit pas favorable. Le capitaine qui ne ſoupçonnoit point de danger, n'y fit point d'attention, & nous avançâmes chemin autant que le vent pouvoit le permettre ; mais la nuit étant venue, nous nous trouvâmes à la pointe du jour à portée d'un corſaire qui arborant pavillon françois, nous ſomma d'amener le nôtre. Il étoit ſi proche de nous, que notre capitaine eut à peine le tems de ſonger à ce

qu'il y avoit à faire : comme il avoit vingt-deux hommes & huit canons ſur ſon bord, il étoit en état de réſiſter ; ainſi ayant appellé tout ſon monde ſur le tillac, & fait entrevoir le danger qu'il y avoit de ſe rendre, il leur demanda s'ils vouloient le ſoutenir. Tous jurèrent de combatre & de couler à fond plutôt que de rendre le vaiſſeau. Le capitaine ordonna donc de vuider le pont, de préparer les armes, & d'être attentifs au commandement. Puis voyant que le corſaire avoit beaucoup plus de monde que nous, il fit apporter ſur le tillac la mouſqueterie toute chargée, il commanda d'amener tous les canons qu'on pourroit du même côté, & de les charger à mitraille, mais de ne point tirer ſans ordre. Le corſaire qui étoit un vaiſſeau léger, paſſa devant nous à la faveur d'un petit vent qui s'éleva, nous tira un coup de canon, puis un autre, nous ſommant toujours de nous rendre. Nous ne répondîmes point, juſqu'à ce qu'il fût à la portée du piſtolet ; alors voyant que notre vaiſſeau étoit petit, il voulut venir à l'abordage. Notre capitaine lui fit lâcher une bordée, & tout d'un coup le pont fut couvert de monde ; lui-même aſſiſta au premier feu le fuſil à la main, & j'étois à côté de lui avec un autre. Nous tuâmes huit hommes

& en bleſſâmes pluſieurs. Le corſaire nous renvoya une bordée en flanc, & tâchoit toujours de nous accrocher ; mais nous fîmes une décharge de mouſquéterie avec beaucoup de ſuccès, & chacun alla travailler à recharger les canons, à l'exception de quatre hommes qui reſtèrent avec moi pour charger les fuſils. On ne ſauroit croire avec qu'elle promptitude ils eurent tiré le canon & reparurent ſur le pont. Cette dernière bordée étant chargée à à boulets, endommagea très-fort le corſaire. Enſuite nous fîmes une décharge de mouſqueterie & retournâmes ſervir les canons. Nous eſſuyâmes trois bordées, & en rendîmes autant ſans perdre un ſeul homme ; & je crois que ſi nous euſſions fait une troiſième décharge, & qu'il ne fût pas venu de ſecours au corſaire, nous nous ſerions échappés. Le capitaine apperçut une voile qui avoit le deſſus du vent & venoit à nous, & diſtinguant avec ſa lunette que c'étoit un vaiſſeau françois, il en fut tout déconcerté. Le corſaire, au contraire, reprit courage & redoubla l'attaque. A la première volée de leur mouſquéteterie, notre capitaine fut tué roide. Quoique le lieutenant, homme fort expérimenté, fît tout ce qu'un brave homme pouvoit faire pour animer ſon monde, le découragement fut

fut visible, & notre perte inévitable; ainsi nous amenâmes notre pavillon, & les françois passèrent sur notre bord.

Nous eûmes sur la fin de l'action deux hommes tués, & cinq qui moururent ensuite de leurs blessures. On nous fit passer sur le vaisseau françois, où nous fûmes enchaînés deux à deux, & renfermés dans le fond de cale. Ensuite on pilla notre vaisseau; & l'autre corsaire, qui avoit beaucoup souffert la veille en combattant contre un vaisseau de guerre anglois de vingt canons, étant arrivé, on envoya le nôtre avec lui dans le port pour y être radoubé.

Je restai dans cet état pendant six semaines avec quatorze hommes de notre équipage; les chaînes nous avoient rongé la chair jusqu'aux os; & la puanteur du lieu pensa nous suffoquer.

Le Glorieux, c'est ainsi que se nommoit le corsaire qui nous prit, fut cinq semaines sans trouver occasion de rien faire, ce qui excitoit le murmure de son équipage; ainsi, ayant tenu conseil, il fut résolu que nous croiserions plus au nord entre Sierra-Leone & le Cap-Verd. Le lendemain à midi, on découvrit un navire marchand, qui faisoit route à l'ouest-nord-ouest par un vent frais: le capitaine fit tout préparer pour le recevoir, & l'attendit. Quoique ce vaisseau nous eût apperçu, il continua sa route,

ſeulement un peu plus au ſud. Alors le vent ayant ſauté au nord-eſt, il le prit à pleines voiles, & nous fîmes la même manœuvre pour lui donner la chaſſe. Quoique bon voilier, il étoit fort chargé ; ainſi nous gagnions ſur lui inſenſiblement, & nous l'atteignîmes avant la nuit : comme c'étoit un gros navire & qu'il faiſoit un tems gris, nous différâmes le combat juſqu'au lendemain. Au matin, nous trouvâmes qu'il s'étoit échappé ; nous le rejoignîmes ; & arborant pavillon françois, nous lui tirâmes un coup de canon, auquel il ne répondit pas ; le capitaine paſſa devant lui, & lui envoya une bordée ; puis reſſerrant les voiles, lui livra un combat fort vif. Les boulets frappoient tellement contre le vaiſſeau, que nous autres priſonniers qui étions à fond de cale, comptions toucher à notre dernière heure. Le vaiſſeau marchand, qui tiroit beaucoup d'eau, manœuvroit difficilement : il fut obligé de ſe rendre après un combat de deux heures, après avoir eu ſes mâts & ſes cordages fort endommagés. On y envoya douze hommes, & on fit paſſer ſur notre bord le capitaine & pluſieurs officiers.

L'équipage de cette priſe montoit en tout à trente-huit perſonnes, y compris les paſſagers, qui tous, à l'exception de cinq qui avoient été tués dans l'action, furent enchaînés & mis à

fond de cale avec nous qui y étions depuis près de six semaines. Cette capture mit le capitaine de bonne humeur, & le détermina à s'en retourner. Deux jours après, on apperçut que la prise faisoit une voie d'eau si proche du fond, qu'on n'en fut instruit que quand l'eau eut gagné de plusieurs pieds. On fit chercher la voie d'eau; les ouvriers assurèrent qu'elle étoit trop basse pour y atteindre. Les prisonniers furent employés à la pompe; mais ce fut en vain, l'eau gagnoit toujours de plus en plus. On déchargea tout ce que l'on put des marchandises, & le vaisseau coula à fond.

Au moyen de cette perte, les prisonniers étoient en trop grand nombre pour les pouvoir garder; d'ailleurs on appréhendoit qu'une si grande augmentation de bouches n'obligeât bientôt à diminuer les rations, parce qu'il restoit une longue route à faire. On résolut, pour s'en débarrasser, de les mettre dans la chaloupe de la prise qu'on avoit sauvée, & de les laisser au gré des eaux. Il y en avoit en tout quarante-trois. Le capitaine ayant perdu beaucoup de monde dans les deux combats, choisit, pour les remplacer, vingt-deux des plus vigoureux. Les vingt-un autres, du nombre desquels j'étois, furent embarqués dans

la chaloupe avec des provisions pour deux jours, & un peu de munitions, & envoyés à la dérive.

CHAPITRE VI.

La chaloupe se trouve à deux cens lieues de terre; bien loin d'en approcher, elle est chassée plus avant en mer par le vent. Wilkins & ses compagnons vivent pendant neuf jours à un quart de ration: il en meurt de faim neuf avant le quatorzième jour, & le lendemain un autre qu'ils mangent. Ils apperçoivent un vaisseau qui les reçoit, & obtiennent leur passage à la côte d'Afrique; ils sont envoyés à une expédition secrète; tombent dans une embuscade, sont faits esclaves, & conduits fort avant dans les terres.

QUOIQUE nous eussions accepté avec joie l'offre d'être embarqués dans la chaloupe, plutôt que de périr misérablement dans la prison infecte où nous étions depuis six semaines, nous ne fûmes pas plutôt abandonnés en mer, que notre état nous fournit des réflexions bien tristes. Nous nous trouvions à plus de deux cens lieues de terre, vers les huit degrès de latitude septentrionale, & par un vent de nord-est assez fort, qui nous empêchoit de faire

route. Nous aurions voulu gagner quelque port d'Afrique ; mais n'ayant ni voiles, ni bouſſole, ni inſtrumens, nous reculions plutôt que d'avancer ; nos obſervations ſe bornoient à nous régler ſur le ſoleil, & à courir au ſud, ou plutôt comme le vent nous conduiſoit : car nous avions perdu le pôle du nord. Avec des vivres ſeulement pour deux jours, nous ſentîmes qu'il falloit nous réſoudre à mourir de faim peu-à-peu, pour ne pas périr tout-d'un-coup ; car nous ne pouvions pas, en ſi peu de tems, gagner la côte, ſi jamais nous y parvenions, & même la choſe ne nous paroiſſoit pas poſſible, à moins que le vent ne changeât tout-d'un-coup, ou que la providence ne fît trouver tout-à-propos quelque vaiſſeau ſur la route pour nous délivrer. En un mot, nous vîmes arriver le neuvième jour ſans aucun ſecours, quoique nous nous fuſſions réduits à un quart de ration : il ne nous reſtoit plus qu'un peu d'eau, & rien du tout à manger : ce qui nous mettoit au déſeſpoir. Le douzième jour, quatre d'entre nous moururent de faim ; il nous reſtoit à peine aſſez de force pour les jetter à la mer. A la vérité, nous ne manœuvrions plus depuis quelque tems, perſuadés qu'à moins que le vent ne changeât, c'étoit épuiſer inutilement le peu de forces qui nous reſtoit. Le quatorzième jour,

pendant la nuit, il en mourut encore cinq, & un autre étoit prêt à expirer. Le quinzième au matin, notre charpentier se levant tout foible qu'il étoit, coupa la gorge au sixième qui venoit de mourir, & qui étoit encore chaud, pour en faire sortir le plus de sang qu'il pourroit : il le dépouilla, nous invita à dîner, & leva une pièce du cadavre qu'il dévora avec autant d'avidité, en apparence, que si c'eût été un morceau délicat. Son exemple fut suivi de tous les autres. Comme il étoit tombé de la pluie & de la rosée pendant la nuit, nous avions étendu nos linges & nos habits pour la recevoir : nous nous rafraîchîmes un peu en les tordant & buvant l'eau qui en sortoit ; après quoi nous les mîmes en un tas à couvert du soleil, pour en conserver l'humidité, qui servit à nous rafraîchir le palais peu-à-peu pendant deux jours ; car nous avions alors plus besoin d'eau que de nourriture. Je me suis souvent étonné depuis, comment nous avions pu nous déterminer si facilement à manger la chair de notre camarade qui venoit de mourir à nos yeux ; mais, quand une fois nous en eûmes goûté, nous nous estimâmes fort heureux de l'avoir, & nous la mangions avec aussi peu de scrupule que le meilleur mets du monde ; & même, après avoir mangé celui-ci, nous comptions bien,

s'il n'en mourroit pas quelqu'un, égorger un de nous pour nourrir les autres.

Notre plus grande peine, comme je viens de le dire, étoit de manquer d'eau ; chacun avoit si souvent bu la sienne, que nous n'urinions plus que du sang ; & encore goutte à goutte. La soif nous avoit écorché la langue & la bouche, & nos dents étoient prêtes à tomber. A la vérité, nous avions essayé de filtrer un peu d'eau de mer à travers les chemises & les habits de nos camarades morts ; mais cette opération ne lui ôtoit pas sa mauvaise qualité. Si elle nous rafraîchissoit un peu le gosier en passant, nous en étions fort incommodés, & un instant après la soif nous tourmentoit encore plus qu'auparavant. Le cadavre, ou du moins ce qui en restoit, sentoit très-fort, & chacun commençoit à regarder son camarade de travers. Le charpentier avoit déja fait la proposition de tirer au sort à qui seroit égorgé le premier, & le jour étoit fixé au lendemain. Telle étoit la malheureuse extrémité où nous étions réduits, lorsque, par un coup de la providence, le vingt-unième jour, nous apperçûmes un vaisseau du côté du nord-est. Notre sacrifice fut différé jusqu'à ce que nous visions si nous en serions apperçus ou non. Nous mîmes quelques hardes au bout d'une rame pour être

vues de plus loin. Nous ne pouvions pas aller à lui. Heureuſement il dirigea ſa courſe ſi près de nous, qu'une heure avant le coucher du ſoleil, nous n'en étions qu'à une lieue. Comme il ſembloit porter à l'eſt, nous craignions fort qu'il ne vît pas notre ſignal. Nous n'avions pas la force de crier & de faire entendre notre voix à trente toiſes de diſtance. Le charpentier fit un effort pour ſe lever; & prenant un fuſil, il en tira pluſieurs coups. En moins d'une demi-heure, le vaiſſeau vint à nous; & voyant notre état déplorable, il nous reçut à bord au nombre de onze. Quoiqu'on ne négligeât rien pour nous rétablir, il en mourut quatre, & les ſept autres revinrent peu-à-peu. Ce vaiſſeau étoit portugais, & deſtiné pour Saint-Salvador. Nous priâmes le capitaine de nous laiſſer gagner notre paſſage avec lui, juſqu'à ce que nous priſſions terre, en quelque endroit que ce fût; & nous lui dîmes qu'alors, s'il ne vouloit plus nous garder, nous tâcherions de trouver quelque moyen de retourner en Europe. Mais lui ayant rendu, pendant le voyage, tous les ſervices dont nous étions capables, il nous engagea de reſter pour travailler à la manœuvre du vaiſſeau, la fièvre lui ayant enlevé pluſieurs hommes auſſitôt qu'il avoit mis à la voile.

Nous arrivâmes au port; & peu de jours

après, le capitaine, qui avoit une entrepriſe ſecrète à faire, loua un navire côtier, & l'envoya à dix-ſept lieues plus loin ſur la côte, pour prendre des ordres de quelques comptoirs du pays. On choiſit neuf hommes pour le conduire, & je fus du nombre. Faute d'entendre la langue portugaiſe, j'ignorois ce que nous allions y faire. Après avoir ſuivi la côte pendant dix jours, ſur le ſoir, nous nous trouvâmes au milieu d'une flotte de chaloupes en embuſcade, qui nous firent priſonniers. On nous mena fort avant dans le pays, & nous fûmes enfermés dans une priſon, où nous mourions de faim. Aucun de nous n'en ſavoit la cauſe; il n'y avoit que notre officier qui, à ce qu'on nous dit, avoit été mené plus loin juſqu'à Angola; mais nous n'en entendîmes plus parler, quoiqu'on nous eût promis qu'il nous ſeroit renvoyé.

Nous reſtâmes dans cette priſon près de trois mois, au bout deſquels notre geolier vint nous dire qu'on alloit nous transférer. En effet, on nous enchaîna deux à deux, & on nous envoya ſous ſûre garde à Angola: puis, ayant traverſé une grande rivière, on nous fit travailler à enlever les décombres & les pierres d'un château ou fortereſſe qui avoit été détruite depuis peu par un tremblement de terre & par le ton-

nerre. Nous y reſtâmes encore environ cinq mois, fort mal nourris, & renfermés à clef toutes les nuits.

Cependant ce lieu nous ſembloit un paradis en comparaiſon de notre première priſon ; & comme on ne nous ſurchargeoit point d'ouvrage, nous nous trouvions aſſez bien, étant en compagnie, & ayant de l'air pour nous rafraîchir pendant la chaleur : nous étions au moins trois cents ; & je m'imaginois être à la tour de Babel, où chaque ouvrier parloit une langue différente.

Les travaux tirant à leur fin, nos gardiens ſe relâchèrent un peu de leur exactitude. J'avois fait ſociété en arrivant avec un naturel du pays, mais d'un autre royaume, qui étoit eſclave auſſi-bien que moi. Etant parvenus à nous entendre paſſablement, il me dit un jour qu'il déſiroit fort de revoir ſa patrie & ſa famille, à qui il n'avoit pu donner aucune de ſes nouvelles depuis long-temps. Elle ne ſavoit s'il étoit mort ou vivant, depuis ſept ans qu'il l'avoit quittée pour venir faire la guerre dans ce royaume. Il me fit comprendre, qu'ayant de l'amitié pour moi, ſi je voulois tenter de m'échapper avec lui, & que nous en vinſſions à bout, il prendroit ſoin de moi : car, voyez-vous, continua-t-il, à pré-

ſent que nos travaux vont finir, nous ſommes gardés plus négligemment; mais ſi nous reſtons juſqu'à la fin, on pourra nous commander pour de nouveaux ouvrages à l'autre extrémité du royaume, & notre captivité durera autant que notre vie: pour moi j'aime mieux mourir en tâchant de recouvrer ma liberté, que de languir plus long-tems dans l'eſclavage.

Ces raiſons & beaucoup d'autres me déterminèrent à me joindre à lui, d'autant mieux qu'il connoiſſoit le pays, pour y avoir voyagé précédemment en faiſant la guerre à différentes nations. Ainſi ayant pris notre réſolution, le lendemain au ſoir après notre ouvrage de la journée, & avant le tems de nous renfermer, nous nous retirâmes à l'écart, mais toujours à portée d'entendre ce qui ſe paſſoit, afin que ſi on nous trouvoit de moins & qu'on nous appellât, nous puſſions paroître & nous excuſer, ſinon, avoir toute la nuit devant nous pour marcher.

Au commencement on avoit eu grand ſoin de nous appeller tous les jours matin & ſoir, & on prenoit garde à toutes nos démarches: mais aucun de nous ne s'étant jamais abſenté, on ſe relâcha peu-à-peu de cette exactitude, & ſouvent on oublioit de faire l'appel. Ainſi nous conclûmes que ſi nous pouvions nous

échapper, nous aurions bien du chemin de fait avant la nuit, & que nous ſerions à coup ſûr hors de danger d'être atteints, en cas de pourſuite, d'autant plus que nous nous propoſions de faire la plus grande diligence.

CHAPITRE VII.

L'auteur ſe ſauve de priſon avec Glanlepze. Fatigues de leur voyage. Il pille une chaumière. Ses craintes. Aventure d'un crocodile. Paſſage d'une rivière. Aventure de la lionne & du lionceau. Il arrive à la maiſon de Glanlepze: entrevue tendre du mari & de la femme. Réflexions de l'auteur.

COMME on ne s'apperçut pas de notre abſence, nous partîmes charmés l'un & l'autre de notre expédition: ce n'eſt pas que nous fuſſions ſans appréhenſion dans le commencement du voyage; mais à meſure que nous avancions, nos craintes ſe diſſipoient. Après avoir marché vingt-quatre heures ſans nous arrêter, la nature nous fit ſentir deux beſoins preſſans, la faim & le ſommeil; il n'étoit pas en notre pouvoir de ſatisfaire le premier, faute de nourriture; il fallut nous conten-

ter du second jusqu'à une occasion plus favorable.

Le lendemain nous nous trouvâmes affamés, quoique le repos d'une bonne nuit eût contribué à nous rafraîchir. Ce qui augmentoit encore notre inquiétude à ce sujet, c'est que nous ne pouvions espérer d'y remédier que par des fruits, & que pour gagner les bois, il falloit marcher encore douze lieues dans un terrein pierreux & très-difficile. Un ruisseau d'excellente eau que nous rencontrâmes nous fit un grand bien. Nous marchâmes avec courage jusqu'à la forêt, quoique tout-à-fait éloignés de notre route. Nous y trouvâmes plusieurs sortes de fruits que je n'avois jamais vus; mon compagnon les connoissoit fort bien; nous en appaisâmes notre faim pour le moment, & en fîmes provision pour la suite; ce qui ralentit un peu notre route; car chaque livre que nous portions le matin, en pesoit bien six avant le soir.

Notre voyage n'auroit pas été à beaucoup près si pénible, sans l'embaras d'aller chercher nos provisions fort loin. Si nous ne voulions pas employer de même la moitié du lendemain, il falloit en emporter une double charge, & retarder d'autant notre marche. Enfin nous allâmes en avant, & au bout de huit jours nous sortîmes des terres d'Angola.

Le huitième jour, mon compagnon qui ſe nommoit Glanlepze, me dit que nous étions proches des frontières du Congo ; mais qu'y ayant encore à une demi-lieue un petit village du pays d'Angola, par où il falloit paſſer, ſi je voulois nous y pouvions trouver quelques proviſions. Je lui répondis qu'étant dans un pays tout-à-fait inconnu pour moi, je le ſuivrois par-tout. Cependant lui ayant demandé s'il ne craignoit rien de la part des habitans, comme étranger, il me dit qu'y ayant eu des guerres entr'eux & ſon pays, en qualité d'auxiliaire du Congo, il ne ſe ſoucioit pas de tout ce qu'il pourroit leur faire, ni eux à lui. Pour plus d'aſſurance, continua-t-il, vous avez un couteau, nous couperons deux bons bâtons ; ſuivez-moi ſans rien craindre.

Nous coupâmes en effet des eſpèces de maſſues, & marchant à travers des brouſſailles entremêlées de quelques arbres épars, nous découvrîmes une cabane plus grande, mais auſſi mal bâtie que nos étables à cochon, vers laquelle nous avançâmes hardiment. Glanlepze en entrant trouva un vieillard couché ſur des roſeaux. En nous voyant le bon homme voulut s'enfuir ; mais nous lui liâmes les pieds & les mains. Il jetta alors des cris ſi horribles, que ſi Glanlepze ne l'eût menacé de le

tuer, & ne ſe fût mis en devoir de le faire, il auroit attiré ſur nous tout le village; nous lui impoſâmes ſilence. Nous furetâmes par-tout pour chercher des proviſions, qui étoient la ſeule choſe que nous voulions : nous trouvâmes heureuſement une bonne partie d'un chevreau pendu derrière une natte au bout de la chambre. Dans le même tems arriva une femme avec deux petits enfans, c'étoit une fille de ce vieillard qui pouvoit avoir vingt-cinq ans. Glanlepze la lia auſſi à côté de ſon père; pour les enfans nous les laiſſâmes en liberté. Elle nous dit, après l'avoir queſtionée, que le vieillard étoit ſon père, & que ſon mari ayant tué un chevreau ce matin, étoit allé en porter une partie à ſa ſœur : qu'ils n'avoient point ou très-peu de bled; & que ſi nous voulions de quoi manger, il y avoit un pot de terre dans lequel nous pouvions faire cuire du chevreau, ſi nous le jugions à propos.

Voyant que c'étoit tout ce qu'on pouvoit avoir, nous allions faire notre paquet, lorſqu'un mulet vint à propos mettre le nez à la porte. Glanlepze s'en ſaiſit auſſi-tôt, & me diſant de décrocher la natte & le reſtant du chevreau, il prit une corde qu'il attacha au col du mulet, & poſant la natte ſur ſon dos,

nous y empaquetâmes la chair de chevreau avec une petite calebaſſe remplie de bled, & mîmes le pot de terre par-deſſus. A chaque choſe que nous chargions, Glanlepze s'écrioit, il n'y a point de mal de piller l'ennemi. Cela fait, nous nous éloignâmes.

Les ſuites de cette aventure me donnèrent plus d'appréhenſion que je n'en avois eu juſqu'alors: car, diſois-je, ſi le mari de cette femme revient bientôt, ou qu'elle & ſon père puiſſent ſe délier, ils enverront tout le village après nous, & nous ſommes perdus. Glanlepze ſe moquoit de mes craintes, en m'aſſurant qu'en moins d'une heure nous ſortirions d'Angola; que le roi de Congo étoit en guerre avec eux pour ſoutenir le roi de Loango dont il étoit ſujet; & que ceux d'Angola n'oſoient ſortir des frontières de ce côté-là, parce qu'il y avoit ſur notre route un village du Congo bien plus conſidérable, qui ne manqueroit pas de s'aſſembler & de les tailler en pièces, en cas qu'ils en approchaſſent en nombre: qu'enfin, quoique la guerre ſe fît près de la mer, & que les frontières fuſſent aſſez tranquilles, tout le pays ſeroit en allarme au moindre mouvement, & que nous nous retirerions en ſûreté par les bois.

Nous marchâmes donc en diligence le reſte du

du jour le long d'un rideau qui formoit un long bois, où nous pouvions nous retirer en cas de beſoin. J'étois continuellement aux aguets : mais ne voyant & n'entendant rien qui pût nous nuire, & d'ailleurs la pente du terrein nous faiſant eſpérer d'arriver bientôt dans quelque plaine ou vallon, où nous trouverions ſans doute de l'eau pour nous, & de la pâture pour le mulet, nous ne voulûmes faire halte & nous arrêter que quand nous ſerions au bas de la montagne : nous y arrivâmes une demi-heure après, & rencontrant un ruiſſeau d'une eau bien claire, nous réſolûmes d'y paſſer la nuit. Nous attachâmes donc notre mulet par la corde à un pieu enfoncé dans terre ; & comme il n'auroit pas eu ſuffiſamment de pâture juſqu'au lendemain, nous coupâmes de longues bandes de la natte, par le conſeil de Glanlepze, & après les avoir bien trempées dans l'eau, nous en fîmes une longue corde telle qu'il nous la falloit. Enſuite ayant ramaſſé chacun un fagot de branches ſeches dans le bois ; j'allumai du feu avec mon couteau & un caillou ſur du bois pourri ; nous mîmes bouillir un bon morceau de chevreau dans le pot de terre : c'étoit bien le meilleur repas que nous euſſions fait depuis plus de trois mois ; nous nous couchâmes

ensuite & dormîmes tranquillement jusqu'au lendemain.

Dès la pointe du jour nous emballâmes nos équipages, & rempliſſant d'eau notre calebaſſe, nous chargeâmes le mulet, & pourſuivîmes gaiement notre route ce jour-là & les jours ſuivans.

Un jour vers le midi, nous eûmes une aventure qui me chagrina fort, & m'ôta preſque toute eſpérance de pouvoir continuer la route. Nous rencontrâmes une grande rivière, dont j'ai oublié le nom, de près d'une lieue de large, & qui étoit remplie, du moins ſur les bords, de grands arbres tombés des montagnes, & que les torrens y avoient entraînés. Glanlepze me dit qu'il falloit la traverſer. Sa vue ſeule me fit frémir; je lui dis que, s'il pouvoit la paſſer, je n'empêchois pas qu'il ne raccourcît ſon chemin pour aller voir ſa famille; mais que pour moi j'aimois mieux prendre le chemin le plus long par les bois, que de paſſer la riviere pour me noyer, Ha! ha! repliqua Glanlepze, vous ne ſavez donc pas nager? Non, lui dis-je, pour mon malheur. Eh bien, replique-t-il, ne vous inquiétez pas, mon ami, je vous la ferai traverſer. Alors il me dit de couper une braſſée des plus grands roſeaux qui croiſſoient ſur le bord,

tandis qu'il en arracheroit une autre où il étoit, & de les lui apporter. Ce côté de la rivière alloit en pente douce, de sorte qu'il n'y avoit pas beaucoup d'eau où étoient ces roseaux, & ils étoient fort serrés. J'avançai quelques pas pour couper les plus longs; & enfonçant jusqu'aux genoux dans l'eau & la boue, à chaque pas il me falloit lever les pieds fort haut pour les débarrasser des racines qui étoient entrelacées. Je crus avoir marché sur le tronc d'un de ces arbres dont j'ai déja dit qu'il y avoit beaucoup aux environs; & levant l'autre pied pour le poser aussi sur cet arbre prétendu, je sentis qu'il remuoit en même tems que moi; je jettai un grand cri. Glanlepze n'étoit pas loin; devinant tout d'un coup ce que c'étoit, il me cria de m'éloigner & de courir sur le rivage à droite. Je ne savois ce qu'il vouloit dire; cependant je suivis son conseil, & je gagnai le bord; puis, regardant derrière moi, je vis dans les roseaux une agitation qui avançoit peu-à-peu vers le bord de mon côté. J'en fus fort effrayé, & je courus à Glanlepze, qui m'apprit alors le danger dont j'étois échappé, & que ce que j'avois pris pour un arbre, étoit un crocodile.

Au seul nom d'un animal si dangereux, tout mon sang se glaça dans mes veines. Il n'eut pas

plutôt fini de parler, que j'apperçus en effet ce monstre hideux. Glanlepze courut mettre en sûreté le mulet; ensuite prenant la corde dont il avoit été attaché, & la liant aux deux bouts d'un tronçon de grosse branche d'arbre qu'il trouva par terre, il marcha tranquillement vers le crocodile; & commençant vers la queue, & passant une jambe d'un côté & l'autre d'un autre, il s'avançoit toujours, proportionnant son pas à la marche de l'animal, jusqu'à ce qu'il eût gagné jusqu'aux jambes de devant; alors, avec la corde qu'il tenoit en main, il laissa pendre la branche devant le nez de l'animal, qu'il en frappoit de tems en tems. Le crocodile ouvrit une gueule assez grande pour engloutir le mulet tout entier; alors il lui tira avec force la branche entre les mâchoires & jusqu'au gosier, de manière qu'il ne pouvoit plus faire usage de ses dents, ni fermer la gueule. Quand il le tint dans cet état, il jetta un bout de la corde sous la mâchoire inférieure du crocodile, qui rampoit toujours en avant, & la reprit de l'autre côté par-dessous le ventre proche la jambe de devant; il fit la même chose avec l'autre bout de la corde; puis prenant les deux bouts, il les lia fortement sur le dos de l'animal: ce qui lui assujettit le baillon dans la gueule. Après

Les hommes volans.

Tom. 22 pag. 83

Il lui creva avec le couteau les deux yeux.

C.P. Marillier. Del.

L. Crondelle. Sculp.

cette opération, Glanlepze me cria de lui apporter mon couteau. Je m'étois toujours tenu assez éloigné, & je tremblois d'approcher, parce que le crocodile avoit la tête tournée de mon côté; cependant, faisant le tour pour gagner le derrière de la bête, & observant les moindres de ses mouvemens, j'avançai jusqu'à une certaine distance, d'où je jettai le couteau à Glanlepze, qui le ramassa: il s'étoit toujours tenu derrière les pieds de devant du crocodile; & se penchant en avant, il lui creva avec le couteau les deux yeux, & sautant de dessus son dos, il vint à moi en courant. Pierre, me dit-il, l'affaire est faite. En vérité, lui répondis-je, je n'en ferois pas autant pour tout le royaume de Congo. Bon, bon, Pierre, répliqua-t-il, il n'y a rien dont un homme ne puisse venir à bout avec de la résolution, pourvu qu'il ait bien combiné le pour & le contre, les obstacles & les moyens: ce que vous m'avez vu faire tout-à-l'heure, n'est qu'une bagatelle; je connois parfaitement cet animal & moi-même, je sai jusqu'où va sa force & la mienne. Je n'ai fait qu'employer les moyens de surmonter la sienne; mais continua-t-il, tous ces raisonnemens ne nous porteront pas de l'autre côté de la rivière: venez, les roseaux que j'ai arrachés seront suffisans,

car il ne faut pas surcharger le mulet. Comment, dis-je, est-ce que le mulet les portera? Non, me répondit-il, ce seront eux qui vous porteront. Mais, repliquai-je, je ne pourrai jamais me tenir dessus. Je ne vous lâcherai pas, dit-il, n'ayez pas peur; coupez un bâton fort & de la longueur de ces roseaux. Ma foi, lui dis-je, je n'entends rien à tout cela, & je ne vois pas encore comment je pourrai passer la rivière, à moins que je ne monte sur le mulet avec ces roseaux, & que le bâton me serve à me conduire. Il faut avouer, dit-il, que vous savez bien deviner! Alors prenant une brassée de roseaux & les étendant par terre: maintenant, dit-il, mettez le bâton sur ces roseaux, liez-les par les deux bouts, puis couchez-vous dessus en travers. Cela fait, Glanlepze prenant encore une brassée de roseaux qu'il avoit réservée, me la mit sur le dos, & la lia avec les autres tout auprès de mes épaules & par les deux bouts. Allons, me dit-il alors, levez-vous: c'étoit tout ce que je pouvois faire. Ma figure plaisante fit rire Glanlepze. Je le priai de ne point badiner & mettre en danger ma vie pour une plaisanterie, je n'entrevoyois point encore à quoi tout cela aboutiroit. Ne craignez rien, me dit-il, allez à la

rivière, & attendez-moi sur le bord. Alors amenant le mulet, il me lia environ à trois pieds de distance de sa queue, & prenant en main la corde, il conduisit le mulet & moi dans l'eau. Nous n'étions pas encore bien loin, que mon guide commença à nager, ensuite le mulet; j'avois alors de l'eau jusqu'au menton, je comptois à chaque instant que j'allois me noyer; cependant après avoir été si avant; je n'osois crier. Je perdis terre; les roseaux commençant à me porter, je m'arrangeai dessus, & ils me soutinrent avec toute la facilité imaginable. Ainsi mon guide nous conduisit si adroitement à travers les arbres, que nous arrivâmes sans accident de l'autre côté de la rivière.

Nous nous trouvâmes alors dans un pays bas, uni & agréable: la chair de notre chevreau se passoit déja, tant par la chaleur du soleil, que par celle du dos du mulet. Cependant nous comptions encore pouvoir faire un bon repas dessus, avant qu'elle fût tout-à-fait gâtée. Ainsi après avoir marché une bonne lieue, nous nous logeâmes sur une hauteur, après avoir lié le mulet dans un vallon à quelque distance de nous, où il étoit aussi-bien pour pâturer, que nous à l'endroit que nous avions choisi.

Après avoir soupé, nous cherchions, en nous promenant, un endroit commode pour y passer la nuit, lorsque nous entendîmes dans un petit bosquet sur notre droite, un bruit & une espèce de rugissement qui sembloit s'approcher de nous. Glanlepze qui étoit sur ses gardes, se leva tout à propos, & apperçut à quarante pas une lionne & son petit qui venoient à nous, attirés sans doute par l'odeur de notre chevreau, qui sentoit très-fort. Il sauta d'abord du côté opposé à celui où étoit le chevreau, & se mit à remuer vivement le feu, qui étant de bois sec, éleva bien des étincelles autour de nous. Ces animaux approchant toujours à petits pas, rencontrèrent les côtes & autres os du chevreau, dont nous avions déja enlevé la chair : ils s'en saisirent; nous les entendîmes bientôt craquer sous leurs dents. Alors Glanlepze prit de chaque main un tison enflammé, & s'avança vers eux; ils en furent si épouvantés, qu'ils s'enfuirent avec précipitation & regagnèrent le bois.

Le lieu que nous avions choisi étoit si commode, qu'il nous fâchoit beaucoup de le quitter; mais toutes réflexions faites, nous jugeâmes à propos de nous éloigner. Car ces animaux ayant laissé les os, nous devions nous attendre à une autre visite si nous restions,

& il n'y avoit point de repos à eſpérer. D'ailleurs, nous aurions bien pu perdre notre mulet. Ainſi nous allâmes nous établir une lieue plus loin, où nous repoſâmes avec tranquillité.

J'ai ſouvent été étonné en ſongeant à l'inconſéquence de l'eſprit humain. Je vous ai raconté les penſées qui m'étoient venues ſur la prière dans mon voyage à Briſtol, les avantages que j'en avois retirés, & combien j'étois convaincu alors de ſa néceſſité : on penſeroit naturellement qu'il ne m'en falloit pas davantage pour me faire perſiſter dans les mêmes réſolutions. Cependant il n'eſt que trop vrai que, malgré les embarras que j'avois eſſuyés, les inconvéniens que j'avois ſurmontés, & les dangers de mourir de faim ſur mer, ou d'être égorgé pour ſervir de nourriture à mes camarades, dans des temps où j'avois le plus de beſoin d'implorer l'aſſiſtance divine, je n'avois pas penſé une ſeule fois à prier Dieu, ni à le remercier de ma délivrance, juſqu'au moment que la lionne ſe fut retirée. Je ſentis alors un mouvement qui me preſſoit de rendre graces à Dieu de m'avoir ſauvé d'un ſi grand péril, & je le fis avec autant de ferveur que l'autre fois.

Sans entrer dans le détail des petits acci-

dens de notre voyage, qui dura deux mois & plus, ni des moyens que nous prenions pour avoir des vivres, je passe tout d'un coup à notre arrivée à Quamis. Je dirai seulement que souvent nous étions obligés de faire de grands détours, & qu'une fois nous fûmes arrêtés tout court par une coupûre que mon guide eut au pied: cette blessure s'envenima, & me fit presque désespérer de sa vie; cependant à force de la sucer, & d'y appliquer par son avis des feuilles mâchées pour la rafraîchir, il se trouva en état de monter sur le mulet, & même de marcher à pied de tems à autre.

Nous arrivâmes donc à Quamis, petit endroit sur la rivière du même nom, où Glanlepze avoit une petite habitation; c'étoit là qu'il avoit laissé sa femme & cinq enfans, quand il étoit parti pour aller à la guerre. Nous arrivâmes près du village sur le déclin du jour; & comme il fait noir dans ces pays aussitôt le coucher du soleil, il étoit nuit fermée quand nous y entrâmes. Nous ne rencontrâmes personne: j'allai par ordre de Glanlepze droit à sa porte, où je frappai deux ou trois coups avec mon bâton. Une femme toute nue étant venue m'ouvrir, je lui demandai dans sa langue si elle connoissoit Glan-

lepze. Elle me répondit en ſoupirant qu'elle l'avoit connu autrefois. Où eſt-il, lui demandai-je ? Hélas ! me dit-elle, je crois qu'il eſt avec ſes ancêtres, car c'étoit le plus grand guerrier du monde : mais s'il n'eſt pas mort, il eſt ſans doute en captivité. (Or il faut que vous ſachiez que Glanlepze vouloit, avant de ſe montrer, ſavoir comment ſa femme avoit pris ſa mort ou ſon eſclavage : & c'étoit lui qui m'avoit dicté les queſtions qu'on vient de voir.) Eh bien, lui dis-je, je vous en apporte des nouvelles ; il n'y a pas long-temps que je l'ai quitté, & je viens de ſa part. Quoi ! mon cher Glanlepze eſt vivant, me dit-elle, en ſe jettant à mon cou, & m'étouffant preſque de ſes careſſes ? Oui, lui répondis-je ; mais j'ai bien d'autres choſes à vous dire. Alors, ayant allumé une lampe, elle ne vit pas plutôt que j'étois un blanc, qu'elle eut honte de ſa nudité, & s'éloignant un inſtant pour mettre quelques vêtemens, elle revint à moi. Je lui répetai encore que ſon mari étoit vivant, & en bonne ſanté, mais qu'il lui falloit de l'argent pour ſa rançon, & qu'il m'envoyoit ſavoir d'elle ſi elle ne pourroit pas lui en procurer. Hélas ! me dit-elle, j'ai eu bien de la peine à vivre avec ma famille depuis qu'il eſt parti : je n'ai rien dont je puiſſe faire de l'argent, ſi ce n'eſt

de mes cinq enfans : comme nous ſommes dans la ſaiſon de la vente des eſclaves, je verrai ce que j'en pourrai tirer ; ſi cela ne ſuffit pas je me vendrai moi-même, & je lui ferai tenir l'argent, pourvu qu'il m'en faſſe ſavoir les moyens.

Glanlepze, qui n'avoit pas perdu un mot de notre converſation, voyant des preuves auſſi fortes de l'affection de ſa femme, ne put y tenir plus long-tems ; il entra avec tranſport, & la prit dans ſes bras, en s'écriant : non, ma chère Zulica, je ſuis libre, tu n'auras pas beſoin de te vendre, ni tes enfans : j'aurois mieux aimé mourir dans l'eſclavage, que de payer ſi cher ma liberté. Mais je ſuis ſatisfait ; mes propres oreilles m'ont aſſuré de la tendreſſe de Zulica. Alors répandant tous les deux des larmes de joie, ils ſe tinrent embraſſés ſi étroitement & ſi long-tems, que je crus devoir les laiſſer libres : je ſortis & ne rentrai que quand Glanlepze me rappella, c'eſt-à-dire, une bonne demi-heure après. J'admirai pendant ce temps l'amour & la conſtance de ces bonnes gens. Ah ! me diſois-je à moi-même en ſoupirant, que notre fuite a rendu heureux Glanlepze & ſa femme ! Quelle félicité mutuelle ! Eſt-ce donc qu'il rapporte de grands tréſors de la guerre ? Non,

il eſt revenu tout nud. Eſt-ce qu'ayant échappé à la pauvreté & à l'eſclavage, il retrouve ſa femme dans une maiſon opulente ? Rien de tout cela. D'où peut donc venir cet excès de joie & de ſatisfaction réciproque ? En avons-nous éprouvé une ſemblable Patty & moi ? Hélas ! non, mon orgueil s'y oppoſoit. Mais à quoi ont abouti mes voyages, mes travaux, les dangers que j'ai courus ? Eſt-ce là le moyen de faire fortune & de gagner du bien ? Non, tout au contraire. Je n'ai pas pu me réſoudre à travailler pour Patty & mes enfans, dans un pays où j'étois connu ; mais en ſuis-je mieux, pour travailler ici où je ne le ſuis-je pas, où je n'ai perſonne pour m'aider ? Chez moi, j'aurois été du moins au milieu de mes amis, qui peut-être m'auroient ſecouru. Je me ſuis donc trompé bien groſſièrement ; je n'ai parcouru tant de milliers de lieues & eſſuyé tant de périls, que pour connoître à la fin que j'aurois été plus heureux chez moi. Je n'ai fait que doubler ma miſère. Un peu de prudence m'auroit convaincu, que cédant aux circonſtances fâcheuſes où j'étois, je devois prendre quelque moyen louable pour en ſortir. Que me propoſois-je ? D'éviter un travail journalier & une ſervitude volontaire dans mon pays. N'ai-je pas trouvé

tout cela ici ? Voulois-je fuir la pauvreté & le mépris ? J'y ſuis plongé juſqu'au cou. Après tout, ſi je retournois chez moi nud & pauvre, comme Glanlepze, auprès d'une femme auſſi nue & auſſi pauvre que moi, la trouverois-je prête à mourir de joie dans mes bras, & diſpoſée à ſe faire eſclave, elle & ſes enfans, pour moi ? Je n'oſe m'en flatter.

Telles étoient les réflexions qui m'agitoient, lorſque Glanlepze vint me rappeller. Je trouvai ſa femme qui nous préparoit à ſouper à ſa façon, mais avec cet air de ſatisfaction qui donne un nouvel éclat à l'innocence.

Le bruit que nous avions fait avoit réveillé les enfans, qui, nuds comme la main & noirs comme jayet, ſortirent de derrière un rideau au bout de la chambre. Le père n'avoit fait juſqu'alors que demander de leurs nouvelles ; en les voyant, la joie le fit tomber dans un accès qui approchoit de la folie. Il les careſſoit pêle-mêle, baiſoit tantôt l'un, tantôt l'autre. L'aîné avoit déja quatorze ans : cependant aucun ne le reconnut, tant une abſence de ſept ans avoit fait de changement dans leur mémoire. Plus je voyois leurs careſſes, plus je ſongeois à Patty & à ſes enfans. Mon eſprit avoit toujours été tellement abſorbé par les

malheurs ; que ces chères idées étoient presqu'effacées ; cette scène touchante les renouvella, & les grava profondément dans mon imagination.

CHAPITRE VIII.

Comment l'auteur passe son tems avec Glanlepze : il fait connoissance avec quelques prisonniers anglois, qui projettent de s'évader. Il se joint à eux. Ils s'emparent d'un vaisseau portugais ; & se mettent en mer. L'eau leur manque. Ils jettent l'ancre près d'une île déserte, & envoyent la chaloupe à terre pour faire aiguade. Ils perdent leur ancre dans une tempête, & l'auteur avec un nommé Adams sont chassés en mer, & arrivent miraculeusement à un rocher. Adams est noyé. Etat déplorable de l'auteur.

GLANLEPZE & sa femme avoient pris pour moi une véritable amitié ; je passai deux ans avec eux dans une assez grande tranquillité, du moins quant au corps. Ma principale occupation étoit d'accompagner mon patron, & de cultiver un champ où nous avions semé du grain & autres choses nécessaires à l'entretien d'une famille. Nous allions à la pêche une ou deux fois la semaine, & quelquefois à la

chaſſe. Tels étoient nos travaux ordinaires: car pour les courſes qui ſe font dans ce pays contre les ennemis, à deſſein de faire des eſclaves pour les vendre & en tirer de l'argent; Glanlepze & moi qui avions tâté de de l'eſclavage, nous ne pouvions nous réſoudre à y prendre part.

Je vivois donc aſſez à l'aiſe à l'extérieur; mais mon cœur ſoupiroit après l'Angleterre. Ce deſir empoiſonnoit la douceur de ma ſituation, & le peu d'apparence de le remplir augmentoit de jour en jour mes inquiétudes. Enfin, ayant entendu dire qu'il y avoit des matelots européens détenus dans un fort portugais à deux lieues de Quamis, je réſolus d'aller les voir dans l'eſpérance d'y trouver quelques Anglois, & d'apprendre des nouvelles de mon pays natal. J'y rencontrai effectivement deux Hollandois qui avoient ſervi en Angleterre pluſieurs années en qualité de matelots, trois Ecoſſois, un Irlandois & cinq Anglois. Ils me dirent qu'un vaiſſeau portugais s'étoit emparé de leur navire, comme priſe hollandoiſe, ſous prétexte du commerce de contrebande. Le capitaine étoit Hollandois, quoiqu'il parlât bien anglois, qu'il fût à la ſolde de l'Angleterre & dans un vaiſſeau anglois: auſſi prétendit-on que c'étoit un trafiquant hollandois:

hollandois : l'on saisit son vaisseau dans le port, & les prisonniers qui s'y trouvoient. Le capitaine étoit à terre pour lors avec une partie de son monde ; mais comme on menaçoit de les mettre tous aux fers, si on pouvoit les attraper, ils furent obligés de se cacher, & de gagner par terre un comptoir anglois pour y chercher de la protection, & se faire rendre le vaisseau & la cargaison, n'osant les réclamer ouvertement au milieu de tant d'ennemis, à moins que d'être bien soutenus. Il y avoit deux mois que le vaisseau avoit été confisqué & vendu, & l'équipage mis en prison. J'allai les voir une ou deux fois par semaine pendant un mois. Cette attention m'acquit leur confiance, de sorte qu'ils conversoient très-librement avec moi. Entr'autres discours, ils me dirent un jour qu'un de leurs camarades qui étoit parti avec le capitaine, étant tombé malade en chemin, avoit été obligé de revenir ; qu'on ne le soupçonnoit point d'être des leurs, parce qu'il parloit bien le portugais ; que ce camarade venoit souvent les visiter, & qu'ils l'attendoient le soir même. L'envie de le voir me fit rester plus long-temps ; en effet il arriva une heure après. Quand il fut assis, il demanda tout bas qui j'étois, & si on pouvoit se fier à moi. Sur ce qu'on lui dit que j'étois du pays

de Cornouaille, & qu'il pouvoit parler librement, il regarda bien de tous côtés si personne ne pouvoit nous entendre, & parla en ces termes : Mes enfans, prenez courage, j'ai bonne espérance. Soyez hommes, & votre situation changera bientôt. Je ne savois à quoi tendoit ce début. Comme je parle bon portugais, continua-t-il, & que j'ai passé plusieurs années sur des vaisseaux de cette nation, je me suis mêlé parmi eux, & sur-tout avec l'équipage de Delcruz, le vaisseau qui nous a pris : ce vaisseau est déchargé en partie, & il prend d'autres marchandises pour un voyage qu'il va faire : je me suis informé de sa force, & je sai qu'il n'y a guère plus de trois hommes & deux mousses qui y couchent. Je suis engagé avec le capitaine, & je dois me rendre à bord demain. On ne peut pas s'y tromper; il y a deux ou trois chaloupes amarrées à la ruelle auprès de l'église. Ainsi, mes enfans, si vous pouvez vous échapper de votre prison la nuit d'après demain, & vous rendre aussitôt au vaisseau, je serai prêt à vous y recevoir; nous l'emmenerons à la place de celui qu'on nous a pris. Il n'y a point de bâtimens prêts pour venir après nous.

Les prisonniers écoutèrent attentivement ce discours. D'abord la difficulté de l'entreprise

& la crainte d'être traités plus durement s'ils échouoient, leur fit secouer la tête, & proposer bien des objections ; enfin ils jurèrent tous de tenter l'aventure au temps marqué. Le matelot s'en alla préparer tout pour les recevoir. Quand il fut parti, j'examinai sérieusement son projet, & je ne le trouvai pas si difficile qu'il m'avoit paru d'abord, pourvu que les prisonniers pussent s'échapper adroitement. Ainsi, avant de les quitter, je leur dis que j'approuvois leur dessein, & qu'étant de même pays qu'eux, j'étois résolu, s'ils le vouloient, de courir les mêmes risques. Ils en parurent charmés & m'embrassèrent tous ; nous convînmes donc du moment, & je promis de me trouver sur le bord de l'eau, & de tenir les chaloupes toutes prêtes.

Leur prison étoit un fort que les Portugais avoient abandonné, après en avoir construit un autre à une portée de canon plus bas, de l'autre côté de la rivière. Les murs en étoient trop épais pour être abattus par des hommes nuds ; on avoit soin de bien enfermer les prisonniers toutes les nuits ; deux sentinelles qui veilloient dans une pièce extérieure, étoient relevés par un corps de garde placé dans le corps du bâtiment.

Le moment attendu arriva. Un peu avant

minuit, comme on l'avoit concerté, un des prisonniers s'écria qu'il étoit grillé, qu'il se sentoit tout en feu. Les deux sentinelles étoient endormies; mais le premier qui s'éveilla vint à la porte voir ce que c'étoit; le prisonnier criant toujours, *je suis en feu*, les autres prièrent le sentinelle de leur apporter une potée d'eau, parce qu'ils ne savoient que lui faire.

Ce bon garçon, sans réveiller son camarade, apporta de l'eau, & comme il y avoit une lampe dans la chambre de la garde, il ouvrit la porte. Les prisonniers le saisirent par les bras, & menaçant de le poignarder s'il faisoit du bruit, lui lièrent les mains par derrière & les deux pieds ensemble; puis ajustant de même l'autre qui venoit de s'éveiller, & leur ôtant à tous les deux leurs fusils & leurs épées, ils sautèrent comme ils purent par dessus les murs du fort, & ne tardèrent pas à me joindre. J'avois tenu les chaloupes toutes prêtes, & je les attendois avec impatience: ainsi nous y entrâmes & gagnâmes le vaisseau où nous fûmes très bien reçus de notre compagnon.

Celui-ci, comme nouveau matelot, avoit porté à bord du vin de Madère, & régalé ses camarades si amplement, qu'il les avoit endormis à force de boire. La précaution étoit bonne; ainsi ne craignant pas d'être troublés

ni interrompus, nous embarquâmes les chaloupes, & travaillâmes pour mettre à la voile. Heureusement le vent se trouva si favorable, que le lendemain à onze heures nous étions hors de vue de terre ; nous envoyâmes les hommes & les mousses à la dérive dans une des chaloupes vers l'embouchure de la rivière.

La première chose que nous fîmes après nous être éloignés de terre, fut de consulter quelle route nous tiendrions. Le vaisseau ayant une bonne cargaison de marchandises de Portugal & d'autres du pays, les uns furent d'avis d'aller directement aux Indes, d'y vendre le vaisseau & la cargaison, & de retourner à bord de quelque vaisseau anglois. Cette proposition fut rejettée ; nous craignions qu'on ne donnât avis de notre évasion le long de la côte, & nous savions qu'il n'y avoit aucun quartier à espérer des Portugais, si nous tombions entre leurs mains. D'ailleurs, nous n'avions pas assez de monde. D'autres vouloient que nous allassions droit en Angleterre. Pour moi, je leur dis que les avis étant partagés, & n'y ayant point de tems à perdre, nous ferions bien de tirer au sud, jusqu'à ce que nous fussions hors de danger d'être poursuivis ; qu'ensuite quelque route que nous

prissions, nous pourrions nous tirer d'affaire en évitant les côtes.

Mon avis fut du goût de toute la bande ; nous forçâmes de voiles & voguâmes au sud pendant plusieurs jours. Nous fîmes ensuite la visite des provisions, & trouvâmes assez de farine, beaucoup de poisson & de viandes salées ; mais peu de bois, & tout au plus un demi-tonneau d'eau, ce qui nous affligea fort. Aucun de nous n'avoit d'expérience dans la navigation ; à peine savions-nous la manœuvre ordinaire ; & n'ayant à bord aucune carte pour nous diriger vers la terre la plus proche, nous étions fort embarrassés. On diminua la ration d'eau. Il nous falloit de toute nécessité faire aiguade : mais où ? c'étoit la difficulté ; car nous étions absolument déterminés à ne point aborder sur les côtes d'Afrique.

Dans cette perplexité les opinions étant partagées, (car nous étions sans capitaine) nous allâmes tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, pendant près de neuf jours. Enfin, nous découvrîmes au sud-ouest, comme un petit nuage bleuâtre ; nous espérâmes que ce pouvoit être la terre, & nous y dirigeâmes notre route. En approchant de plus en plus, nous trouvâmes que c'étoit effectivement la terre, ou

du moins une île. N'en connoissant pas le nom, ni si elle étoit habitée, nous la côtoyâmes pendant deux jours, sans découvrir personne, & la côte étant rompue, nous jettâmes l'ancre à la distance d'environ une demi-lieue, & envoyâmes dix d'entre nous dans la meilleure de nos chaloupes avec des tonneaux pour y faire de l'eau & du bois. La chaloupe revint le soir avec six hommes & nos tonneaux remplis: les quatre autres étoient restés à terre, afin de couper du bois pour le lendemain. En effet la chaloupe s'y rendit dès le matin, fit deux voyages avant la nuit, & rapporta de l'eau & du bois. On continua la même opération les deux ou trois jours suivans. Enfin, le sixième jour la chaloupe alla encore pour chercher du bois, & il ne resta à bord que moi & un nommé Adams.

A peine la chaloupe étoit-elle arrivée à l'île pour ce dernier voyage, qu'il s'éleva avant le soleil couché, une tempête accompagnée de vents, de tonnerres, d'éclairs & de grêle; je n'en avois jamais vu de si violente. Notre cable se brisa près de l'ancre, & le vent nous chassa au sud quart à l'ouest; nous n'avions pas la force de maintenir le vaisseau contre le vent; ainsi nous fûmes obligés de lui céder & d'aller à la dérive. Notre unique espérance

étoit que la tempête se dissiperoit ; mais elle dura plusieurs jours avec la même violence, & nous n'eûmes Adams & moi aucun repos pendant tout ce tems ; car l'un ou l'autre étoit forcé, & quelquefois tous les deux, de tenir le vaisseau droit au vent, sans quoi il eût été renversé. La tempête se calma insensiblement, & nous ignorions en quelle partie du monde nous étions.

J'étois bien fâché de n'avoir pas avec moi un meilleur matelot ; car Adams & moi n'ayant encore fait qu'un voyage, nous ne savions pas prendre la latitude, & même nous connoissions à peine l'usage le plus commun de la boussole. Ainsi n'ayant plus d'espérance de retourner à l'île, ni de rejoindre nos compagnons ; quelle manœuvre faire ? de quel côté aller ? Quand nous aurions sçu où nous étions, le moyen de pouvoir, à deux que nous étions, conduire le vaisseau où nous aurions voulu, ni même de regagner l'île, à moins qu'un vent aussi violent que le précédent ne nous y portât de lui-même.

Tandis que nous étions dans cet embarras, je remarquai que la mer étoit calme & unie, & que cependant le vaisseau sembloit aller aussi vîte qu'auparavant. Je crus que cela venoit de la vîtesse qu'il avoit acquise pendant

la tempête, ou des courans qui s'étoient formés de ce côté par la violence des vents. Ainſi, nous tranquilliſant à cet égard, nous eſpérâmes que tout iroit bien: ne nous attendant plus à revoir nos compagnons, nous ne ſangeâmes qu'à croiſer de notre mieux, pour voir ſi nous ne rencontrerions pas quelque vaiſſeau qui pût nous recevoir.

Quand nous eûmes vogué quelque tems de cette manière, ſans ſavoir où, Adams me cria, qu'il découvroit terre. Mon cœur treſſaillit de joie à cette nouvelle, & je conclus que le courant qui ſembloit nous entraîner avec tant de vîteſſe, portoit ſans doute vers quelques îles ou rivières voiſines. Je n'étois pas moins étonné que le vaiſſeau fît tant de chemin. Plus nous approchions de la terre qu'on découvroit alors viſiblement, plus le vaiſſeau alloit vîte, quoiqu'il ne fît pas une haleine de vent. A peine eûmes-nous le tems de penſer à ce phénomène extraordinaire, que nous vîmes que ce que nous avions pris pour la terre, étoit un rocher très-élevé, à l'approche duquel le mouvement du vaiſſeau augmentoit de plus en plus. Nos forces ne pouvoient ſuffire pour tourner le gouvernail d'un autre côté: cela nous fit craindre que bientôt notre vaiſſeau ne s'y briſât; en moins

d'une demi-heure, je crus bien que mes craintes s'alloient vérifier. Le pauvre Adams dit qu'il vouloit essayer, quand le vaisseau heurteroit, de sauter dessus le rocher, s'il pouvoit; pour cet effet il courut à la proue. Pour moi, que le danger effrayoit fort, je courus me renfermer sous l'écoutille, résolu de périr avec le vaisseau. A peine fûmes-nous séparés, que je sentis un choc très-violent. Il me sembla que le rocher s'étoit détaché par la violence du coup, & que notre vaisseau en avoit été mis en pièces: ainsi je ne m'attendois plus à revoir la lumière.

Je demeurai près d'une bonne demi-heure dans cette appréhension, comptant que le vaisseau se rempliſſoit d'eau, & qu'il alloit couler à fond: mais ne sentant aucun mouvement, point de bruit, & ne voyant point l'eau monter, je m'enhardis à sortir de ma retraite, & me gliſſai sur le pont en tremblant, comme si l'ennemi y eût été. Je n'y vis que confusion. Le rocher formoit une voûte au-dessus du vaisseau à plus de trente pieds de hauteur; le mât de misaine étoit briſé & tombé à la mer; la vergue du grand mât emportée avec une bonne partie du mât même, & presque tout ce qui étoit sur le pont étoit dérangé de sa place. Ce coup d'œil me causa une

surprise étonnante. J'appellai Adams, en qui j'espérois du moins trouver quelque consolation ; mais je ne fus pas long-tems à me convaincre qu'il avoit péri.

CHAPITRE IX.

Wilkins veut se détruire lui-même : réflexion à ce sujet. Etrange aventure à fond de cale. Sa surprise. Il ne peut pas grimper sur le rocher. Sa méthode pour adoucir l'eau. Il se met en mer dans la chaloupe à plusieurs reprises, & prend beaucoup de poisson. Il est presque renversé par une anguille.

CET événement me jetta dans une confusion d'idées qui dura long-tems. Quand j'eus un peu repris mes sens, je voulus voir si la carcasse du vaisseau n'avoit point souffert : après une recherche exacte, je trouvai seulement que le vaisseau étoit entré dans une crevasse du rocher qui formoit une espèce de voûte, & y étoit resté attaché si ferme, que le mouvement de l'eau ne pouvoit le faire remuer, quoiqu'en sondant je ne trouvasse point de fond.

Ce fut alors qu'Adams me parut heureux d'être délivré d'une extrémité si terrible ; je

ſouhaitois mille fois d'être à ſa place : j'eus même quelque envie de le ſuivre : mais la nature a naturellement tant d'horreur de ſa deſtruction, dans quelque poſition qu'on ſe trouve, que je ne tardai pas à changer d'idée. Un retour ſur mes aventures offrit un vaſte champ à mes réflexions : elles me rappellèrent un dieu puiſſant, qui permet que ſes créatures ſoient quelquefois expoſées à des dangers preſſans, & qui, quand elles ſont ſur le point de périr, leur tend une main ſecourable pour les en tirer. Rempli de cette idée, je me jettai à genoux, & m'humiliant devant lui avec un eſprit de réſignation à ſa volonté, je le conjurai d'opérer ma délivrance, ou de me ſoutenir dans cette extrémité. Je me trouvai bientôt plus tranquille : ainſi ayant mangé un biſcuit & bu quelques verres d'eau, je m'aſſis ſur le tillac, où, faute de pouvoir travailler à améliorer ma ſituation, je me livrai aux réflexions ſuivantes.

Hélas ! me dis-je, que vais-je faire ici ? J'y ſuis, malgré moi, deſtiné comme les rats à dévorer des proviſions, & à périr de faim quand elles ſeront conſommées. A quoi ai-je ſervi dans ce monde, ſi ce n'eſt à être l'objet de la vengeance divine, & à prouver juſqu'à quel état déplorable la nature humaine peut

être réduite : car y a-t-il rien de si malheureux que moi ? Mais aussi, me demandai-je, qu'as-tu fait depuis que tu es né ? En effet, je ne pus guère mieux répondre à cette question qu'à la précédente : si je ne dois compter que les actions raisonnables, le nombre en est bien petit : car enfin, voilà à quoi se réduit mon histoire. J'ai passé mes seize premières années à me moquer de ma mère : pendant les trois suivantes elle a eu son tour. J'ai fait la folie de me donner une femme & deux enfans avant l'âge de vingt ans. L'année d'après j'ai connu par expérience les misères de l'esclavage. J'en ai employé deux autres à porter envie à mon bienfaiteur, & j'ai senti que le même bonheur n'étoit pas fait pour moi. Cette année-ci n'est pas encore finie : je ne sai si j'en aurai beaucoup d'autres, où je les passerai, ni ce qu'elles produiront ; il faudroit plus de tête que je n'en ai pour le deviner ; mon état actuel ne m'annonce que misère & calamité. Cependant voyons un peu en quoi consiste ce malheur au fond. Je suis fixé seul ici à la vérité, mais, pour le bien que j'ai jamais fait, & les avantages que j'ai eus ailleurs, ne suis-je pas aussi-bien ici qu'en tout autre endroit ? Les vivres ne me manquent point, je n'ai rien à craindre d'un ennemi injuste ou

cruel. Tant que le vaisseau restera dans son entier, & que les provisions dureront, je n'ai pas lieu de me plaindre. Pourquoi donc irois-je m'affliger ou m'effrayer d'un avenir que j'ignore? Ce que mon imagination me présente de terrible, n'arrivera peut-être jamais. Ma délivrance, à la vérité, est difficile; mais elle n'est pas impossible. Que sai-je si l'avenir ne me réserve pas un sort aussi différent de ma situation présente, que celle-ci l'est des espérances dont je me flattois il y a quelque tems? Après tout, ne puis-je pas trouver une mort naturelle ici comme ailleurs? Dieu veut sans doute me conduire par le chemin de l'affliction au repentir de mes fautes, en détruisant ces affections sensuelles qui m'ont empêché jusqu'à présent de l'aimer & de le servir: il faut donc me soumettre à sa volonté, & espérer en sa miséricorde.

Ces pensées me tranquillisèrent, & me rendirent peu-à-peu ma solitude supportable. Je me promenai dans le vaisseau, dont j'étois alors maître & propriétaire, & je m'occupai à chercher comment il étoit attaché au rocher: mais ma recherche fut inutile. Je battis le fusil & descendis dans le fond de cale, pour faire la revue générale de tout ce qui y étoit.

J'y trouvai une grande quantité de longues

barres de fer destinées à trafiquer avec les Noirs. Je remarquai que toutes touchoient par un bout à la proue, & je pensai que cela venoit du choc violent qu'elles avoient reçu quand le vaisseau heurta contre le rocher. Je voulus en prendre une petite barre qui débordoit des autres, & la mettre sur le tas; je ne l'eus pas plutôt soulevée qu'elle me glissa des mains, & alla frapper contre la tête du vaisseau avec tant de force & de bruit, que je crus qu'elle avoit percé la planche.

Je m'arrêtai pour voir s'il n'y avoit point de dommage, & je courus sur le pont: mes cheveux se dressèrent de frayeur, & je crus que quelqu'esprit malin me jouoit ce tour pour m'épouvanter.

Je fus plusieurs jours sans oser redescendre à fond de cale, quoique tous mes vivres y fussent: cette idée qui me rouloit toujours par la tête, m'ôtoit le repos; & je craignois que tout ceci ne fût le présage de quelque accident tragique.

Huit jours après, voulant changer d'habillement, je mis une paire de souliers neufs que je trouvai à bord, & ôtant une de mes boucles de fer, je la posai sur un bout du mât brisé qui me servoit de siége: quelle fut

ma ſurpriſe ; de voir cette boucle s'aller attacher d'elle-même au rocher ? Je crus que le diable l'avoit emportée. Je poſai pluſieurs autres choſes au même endroit ; rien ne branla, juſqu'à ce que j'y mis l'autre boucle qui s'échappa comme la première, pour s'aller coller au rocher.

Je ſongeai quelque tems à ce phénomène ; & ne pouvant en imaginer la cauſe, j'implorai l'aſſiſtance de dieu. Enfin, la raiſon l'emportant ſur mes craintes folles, je commençai à croire que tout ceci pouvoit avoir quelque cauſe naturelle, & je fus curieux de la découvrir. Pour cet effet, je fis beaucoup d'expériences pour eſſayer quelles étoient les choſes qui couroient au rocher, & celles qui ne remuoient pas. J'allai dans la chambre du capitaine, & ouvrant une armoire dont la clef étoit à la ſerrure, j'en tirai une pipe, une bouteille, un livre, une cuillère d'argent, une taſſe à caffé, &c. Je les mis ſucceſſivement près du rocher : rien ne s'y attacha. Tandis que j'étois ainſi occupé, la clef de l'armoire que j'avois paſſée à mon doigt tomba ; dès qu'elle m'eut échappé, elle courut ſe coller au rocher. J'eſſayai encore pluſieurs morceaux de fer avec le même ſuccès : tout cela joint à ce que l'aiguille de ma bouſſole pointoit

auſſi vers le rocher, me fit penſer qu'il contenoit une grande quantité d'aiman, ou qu'il étoit même tout d'aiman, & que la charge de fer avoit été cauſe de la courſe violente du vaiſſeau comme on l'a vu ci-devant.

Cette découverte me tranquilliſa du côté des eſprits; j'eus une meilleure nuit que les précédentes; & mes craintes étant évanouies, je paſſai aſſez bien le tems dans ma ſolitude, avec laquelle je me familiariſois peu-à-peu.

J'avois ſouvent déſiré de grimper ſur le haut de mon rocher; mais il étoit ſi uni dans certains endroits, & ſi eſcarpé dans d'autres, que l'impoſſibilité viſible d'en venir à bout m'avoit empêché de l'entreprendre.

Depuis trois mois que j'étois dans le vaiſſeau, j'avois vu les jours ſe raccourcir par degrés, juſqu'à ce qu'ayant perdu de vue le ſoleil pendant quelque tems, ils devinrent tout-à fait ſombres; c'eſt-à-dire, qu'il n'y avoit plus de différence marquée entre le jour & la nuit: cependant il ne faiſoit pas ſi obſcur, que je ne puſſe voir aſſez bien autour de moi ſur le tillac.

Ce qui m'inquiétoit le plus, étoit mon eau; j'en avois en abondance, mais elle étoit devenue ſi mauvaiſe, que j'avois peine à en boire: il n'y avoit pas moyen d'en avoir de

meilleure. Il tomboit de tems à autre de la neige, & j'en profitois ; mais cela ne me ſuffiſoit pas. N'ayant rien de mieux à faire, je mis deux tonneaux défoncés ſur le pont, & tirant de l'eau du fond de cale, j'en remplis un, & la laiſſai repoſer vingt-quatre heures; enſuite je la verſai dans l'autre, & je la tranſvaſois tous les jours. Je trouvai qu'en y incorporant ainſi un air nouveau, ſi je ne lui rendois pas ſon premier goût, elle étoit du moins plus ſupportable qu'auparavant. Je ſuivis conſtamment cette méthode pour l'eau que je buvois, tant que je reſtai dans le vaiſſeau.

J'eſſuyai enſuite des mauvais tems, & le froid augmentant, je me mis à fureter dans le vaiſſeau plus exactement que je n'avois fait encore, & ouvrant un petit cabinet ſous le pont, j'y trouvai une bonne proviſion d'eau-de-vie, beaucoup de bouteilles, & quelques petits barils de vin de Madère & d'autres liqueurs. Après avoir pris un peu de l'une & de l'autre, je fermai la porte, & ne pouſſai pas alors plus loin ma recherche.

Le lendemain j'examinai mes proviſions, & voyant qu'une partie de la viande ſalée étoit preſqu'à ſec, je fis de nouvelle ſaumure que je jettai par-deſſus, & la renfermai. Je trouvai auſſi ce jour-là pluſieurs

fromages encaissés dans du plomb ; j'en entamai un, sur lequel je dînai : j'aurois de la peine à dire si ce fut de jour ou de nuit que je fis ce repas. Je rencontrai beaucoup de caisses bien garnies, & entr'autres une ou deux remplies d'outils, qui me furent d'un grand secours quelques années après, quoique je ne m'attendisse pas en les trouvant, qu'ils dussent jamais m'être d'aucune utilité.

C'est ainsi que je passai mon tems jusqu'au retour du grand jour, qui me donna bien de la joie. Je m'étois souvent flatté pendant la saison obscure, qu'il passoit des vaisseaux près de moi ; & que je jouirois encore une fois de la société des hommes. Au peu de clarté qu'il faisoit, je croyois avoir vu de grands corps se mouvoir à une certaine distance, & sur-tout lorsque la lumière avoit commencé à reparoître ; mais quoique j'eusse crié de toutes mes forces pour me faire entendre, & même tiré mon fusil, on ne m'avoit jamais répondu.

Je m'apperçus au retour de la lumière que les jours augmentoient dans la même proportion qu'ils avoient diminué ; ce fut une consolation pour moi. Je résolus de lancer à l'eau ma petite chaloupe, & de côtoyer l'île (car je croyois que c'en étoit une) pour voir si

elle étoit habitée, & par qui : je me déterminai auſſi à faire quelques lignes pour pêcher, à porter mon fuſil pour chaſſer, en cas que je trouvaſſe un lieu pour débarquer. Quoique depuis mon arrivée je n'euſſe pas vu un être vivant, ſi ce n'eſt mon chat, & des inſectes dont j'avois apperçu quantité dans l'eau & dans l'air avant la ſaiſon obſcure, & qui commençoient à reparoître, je ne pouvois me perſuader qu'il ne s'y rencontrât pas des bêtes & des oiſeaux.

En mettant ma chaloupe à la mer, je trouvai qu'elle faiſoit eau ; je la laiſſai remplir, & reſter dans cet état huit ou dix jours pour faire renfler le bois : puis m'y gliſſant le long, du côté du vaiſſeau, je la vuidai entièrement & je la trouvai en état de ſervir. J'y embarquai mon fuſil, des lignes, une bouteille d'eau-de-vie, une valiſe pour me ſervir de ſiége, avec un peu d'eau & des proviſions pour une ſemaine. Je me mis en mer, après avoir pris toutes les obſervations néceſſaires pour regagner mon vaiſſeau, en cas d'accident, quoique bien réſolu de ne pas quitter de vue le rocher, ſans y être contraint.

Je n'avois pas encore ramé long-tems, que je crus voir à une lieue de diſtance ſur ma droite, une île vers laquelle je voulus diriger

ma course, la mer étant fort calme ; mais en approchant, je trouvai que c'étoit un gros glaçon de plus d'une demi-lieue de longueur, & qui s'élevoit bien de vingt toises au-dessus de l'eau. Quand j'eus apperçu mon erreur, je regagnai le rocher le plus vîte que je pus, & parcourus une partie de sa circonférence : quoique je l'eusse côtoyé deux ou trois lieues, il me parut aussi escarpé par tout. A l'égard de l'île prétendue, je conclus que ce que j'avois pris précédemment pour des vaisseaux, étoient aussi de grands morceaux de glace qui flottoient.

J'essayai ensuite mes lignes : j'en attachai plusieurs longues au côté de ma chaloupe, & j'y mis de plusieurs sortes d'amorces : je ne pris qu'un seul poisson à peu près semblable à une merluche, & du poids de quatre livres. J'en accommodai une partie pour souper après mon retour au vaisseau, & il se trouva fort bon.

Le lendemain je fis un petit voyage de l'autre côté du vaisseau, dans l'intention de pêcher, mais je ne pris rien. Je formai le dessein alors d'avitailler ma chaloupe, & de me préparer pour une croisière de deux ou trois jours ; je crus pouvoir l'entreprendre d'autant plus sûrement, que je n'avois point

vu la mer agitée depuis mon arrivée. J'entendois souvent souffler les vents au-dessus de ma tête ; mais ils venoient du côté de terre, & ne troubloient point l'eau dans le voisinage du rocher. Je pris la même route que la première fois, comptant employer trois jours à aller & autant pour le retour, & résolu, s'il étoit possible, d'aller toujours la sonde en main. Pour cet effet j'avois préparé une longue ligne, au bout de laquelle j'avois attaché un gros boulet entortillé de linge ; mais je ne trouvai de fond que le soir du second jour. Le lendemain matin j'avois trente brasses d'eau, ensuite j'en eus vingt, puis seize. Mais dans mes deux voyages, je ne vis point de diminution dans la hauteur ni dans la roideur du rocher.

Je tendis mes lignes à environ quatorze brasses d'eau, & les laissai pendant une ou deux heures, au bout desquelles sentant de dessus mon siége plusieurs secousses, je fus assuré qu'il y avoit quelque chose de pris. Je tirai donc mes lignes les unes après les autres ; & j'amenai d'abord une anguille de six pieds de longueur, aussi grosse que ma cuisse, qui avoit la tête, le cou & les nageoires rouges comme de l'écarlate, & le corps aussi blanc que la neige. Elle étoit si forte dans

Peau & si pesante, que j'eus peine à la tirer dans ma chaloupe, mais j'en eus encore plus pour la tuer; car quoique je lui eusse coupé la tête dès qu'elle fut à bord, avec une hache que j'avois portée pour couper du bois, en cas que je trouvasse un endroit pour débarquer, elle pensa plusieurs fois me casser les jambes & me renverser à la mer, avant qu'elle fût morte tout-à-fait; & je n'en vins à bout qu'en lui coupant la queue, & même le corps en plusieurs tronçons. Je pris ensuite un poisson de l'épaisseur d'une tanche, d'une autre couleur, & beaucoup plus gros. J'en pêchai encore plusieurs autres longs & plats, jusqu'à m'en lasser; alors je repris la route de mon vaisseau, où j'arrivai le troisième jour.

Pendant tout ce tems, je ne tirai qu'un seul coup de fusil, en revenant, sur un animal qui s'avança sur la pointe du rocher. Je le tirai à balle, de crainte que le petit plomb ne portât pas assez loin. Cet animal blessé à mort fit un saut & roula le long du rocher tout auprès de moi; il étoit à peu près semblable à nos lapins, & du même poil, mais il avoit les oreilles plus courtes, la queue plus longue, & de la corne aux pieds comme un chevreau.

De retour au vaisseau, je déchargeai ma

cargaison, & j'allumai du feu pour faire ma cuisine ; je ne savois par où commencer. Je voulois d'abord faire griller mon lapin, & mettre un peu de poisson à l'étuvée ; comme j'étois fatigué, je gardai la viande pour le lendemain, & fis bouillir de deux ou trois sortes de poisson, pour essayer lequel valoit mieux. La plupart m'étoient inconnus ; je mis cuire aussi un tronçon de mon anguille, pour le manger dans le cas où les autres ne seroient pas de mon goût. Ensuite je fis la sauce avec de l'huile, & je me mis à table, aussi satisfait qu'un roi. Ces différens mets me parurent tous si bons, que quoique l'anguille fût excellente, je préférai les petits poissons pour le moment, & laissai le reste de l'anguille ainsi que les autres poissons jusqu'au lendemain, que je les salai pour un autre tems.

J'employai alors une semaine entière chez moi à fureter encore dans mon vaisseau : j'ouvris une caisse de vin de Madère qui prenoit l'eau, & je consommai le reste de mon poisson & de ma viande, qui étant un peu avancés quand je les salai, ne se seroient peut être pas si bien conservés que mes anciennes provisions. J'ajoutai aussi à mon régal un peu de pain frais, & j'adoucis par la méthode qu'on a vue ci-dessus, une plus grande

quantité d'eau ; puis ayant fini d'arranger mes affaires domestiques, je projettai un nouveau voyage.

CHAPITRE X.

Wilkins embarque des provisions abondamment, & va faire le tour du rocher. Après trois semaines de voyage, il est attiré sous le rocher dans une caverne où il vogue cinq semaines. Description de cette caverne. Ses réflexions & ses embarras. Il arrive enfin dans un grand lac, & débarque dans le beau pays de Graundevolet.

J'AVOIS envie depuis long-tems de visiter l'autre côté du rocher ; car, disois-je en moi-même, peut-être y trouverai-je quelque endroit pour débarquer, même une habitation convenable : je résolus donc d'essayer d'en faire le tour. Incertain du tems qu'il me faudroit pour ce voyage, je songeai à me munir de provisions, d'instrumens de toute espèce, & des ustensiles nécessaires, pour me garantir le mieux que je pourrois de tous accidens. Ainsi je tirai du fond de cale une grande caisse, & la descendant dans ma chaloupe, je la remplis d'une pacotille de vin, d'eau-de-vie, de pain, d'huile & autres choses

semblables, suffisante pour un long voyage. Je pris aussi un grand tonneau que je remplis d'eau, & une bonne quantité de sel, pour accommoder le poisson que je pêcherois en chemin. Je portai à bord deux fusils, deux paires de pistolets & d'autres armes, avec des munitions à proportion, de plus une ou deux haches, une scie, pour couper du bois, & enfin les outils qui pouvoient me servir en cas de débarquement. J'ajoutai à tout cela une vieille voile, pour mettre mes provisions & mon artillerie à couvert des mauvais tems. Ensuite ayant fermé l'écoutille & serré tout ce que l'humidité auroit pu gâter dans le vaisseau, je partis pour mon expédition, & me mettant encore une fois entre les bras de la providence, je pris la même route qu'à mon premier voyage.

Je n'allois pas extrêmement vîte; m'arrêtant souvent pour pêcher, je prenois beaucoup de poisson, que je salois & faisois sécher de mon mieux. Pendant trois semaines, & plus, je ne vis autre chose que le même rocher toujours escarpé, & point d'endroit pour débarquer. Il me restoit si peu d'espérance à cet égard, que je fus presque tenté de retourner; après une mure délibération, je résolus d'aller encore quelques jours. Je n'eus pas avancé

un jour de plus, qu'aux approches de la nuit j'entendis un grand bruit, comme d'une chute d'eau. Je me proposai d'attendre au lendemain pour voir ce que c'étoit ; mais le courant m'attirant insensiblement, je me trouvai bientôt au milieu. Pour lors toutes mes forces ne suffirent pas pour arrêter la chaloupe ; je me vis en un instant englouti sous une arcade basse, où sans la précaution que j'eus de me coucher à plat, j'aurois sans doute été brisé en pièces, ou jetté à la mer ; je n'avois de clarté que ce qu'il en falloit pour appercevoir le danger. Je sentis ma chaloupe tomber avec une vîtesse incroyable dans un précipice, où elle fit deux ou trois pirouettes sur elle-même : l'eau s'élançoit contre le rocher avec un bruit horrible.

Je m'attendois à chaque instant de voir ma chaloupe brisée, & moi-même englouti dans les eaux ; je fus long-tems sans oser regarder le danger où j'étois. Enfin, l'agitation de l'eau étant diminuée, & peu-à-peu le courant devenu plus tranquille, j'eus le courage de lever la tête ; mais figurez-vous de quelle horreur je fus saisi, en me trouvant dans l'obscurité la plus noire, & sans la moindre apparence de clarté.

Cependant sentant ma chaloupe voguer aisé-

ment, je me mis à mon séant pour battre le fusil ; si j'avois eu de la frayeur auparavant, ce fut bien autre chose, quand je vis au-dessus de ma tête une voûte immense dont je n'appercevois pas le bout. Le courant de l'eau avoit communément quinze toises de largeur, & un peu moins dans d'autres endroits. Heureusement j'avois apporté ma boëte à fusil ; car quoique j'eusse échappé jusques-là, j'aurois péri infailliblement dans les lieux plus étroits, & conséquemment plus rapides : il y avoit au rocher des cavités & des pointes qui formoient des sinuosités, & où l'eau alloit avec tant de violence, que si je n'eusse eu de la clarté pour conduire ma chaloupe & la tenir toujours au milieu du courant, je m'y serois brisé cent fois.

Heureusement encore j'étois bien fourni de provisions, & j'avois pris avec moi deux bouteilles d'huile ; sans cela j'aurois assurément péri, soit de faim pendant cinq semaines que je fus dans cette caverne, soit faute de clarté que l'huile me procura, & sans laquelle toutes mes autres provisions ne m'auroient été d'aucune utilité. J'étois obligé de tenir toujours ma lampe allumée : ainsi ne sachant pas combien je resterois de tems dans cet état, supposé que j'en sortisse jamais, je ménageois

mon huile avec le plus grand ſoin ; malgré cela, elle diminua, & fut preſque entièrement uſée dans un peu plus de la moitié du tems que je reſtai ſous cette voûte.

J'avois coupé une bande de ma chemiſe pour faire une mèche, afin de brûler le reſte de mon huile dans une tabatière de cuivre qui me ſervoit de lampe : je me livrai à des penſées mélancoliques ſur les ſuites auxquelles j'allois être expoſé, faute de ma lumière qui alloit finir. Me voici, diſois-je, comme un criminel condamné qui connoît le jour & le moment de ſon ſupplice, & qui meurt mille fois en imagination, en attendant l'inſtant fatal qu'il redoute, & qui doit cependant le délivrer de toute autre crainte. Ma dernière mèche brûle ; mon huile eſt toute uſée ; à chaque moment je crains de heurter contre le rocher, & d'être ſuffoqué dans les eaux ; en ce moment je réfléchis ſur mon état déplorable, & c'eſt peut-être pour la dernière fois ; ma lampe va s'éteindre ; je vais recevoir le coup de grace, & finir ma vie & mes chagrins. Cruel inſtant, viens, je n'aſpire plus qu'après toi !

Ces réflexions m'abattirent tellement, que j'eus recours à ma bouteille d'eau-de-vie pour me remettre un peu. J'étois prêt à en goûter,

quand il me vint dans l'idée que cela ne feroit que redoubler ma soif ; & qu'il valoit mieux prendre un peu de vin blanc de Madère. Ainsi remettant la bouteille d'eau-de-vie dans la caisse, j'en tirai une autre que je prenois pour du vin de Madère, & je la portai à ma bouche avec empressement. La première gorgée me rafraîchit & me remit bien mieux que toutes les autres liqueurs que j'aurois pu prendre. Hélas ! m'écriai-je en tressaillant de joie, c'est de l'huile. Je la posai par terre avec un plaisir inexprimable ; & examinant les autres bouteilles que j'avois cru du vin blanc de Madère, j'en trouvai encore dans le nombre deux autres pleine d'huile. Voilà, me dis-je, la grace qu'on annonce au criminel au moment du supplice : est-il possible qu'un homme dans ma situation ait tant souffert, faute d'un peu d'huile ?

Après les premiers transports de ma joie, je rentrai un peu en moi-même ; & songeant aux soins que la providence prend de ses créatures, je me rappellai avec transport, que souvent elle vient les sauver du plus profond désespoir, dans des momens où toute la prudence, la sagesse & la prévoyance ne leur laisse entrevoir aucun moyen de délivrance. J'apperçus un enchaînement de cir-

conſtances qui avoient amené ma ſituation préſente, & je fus forcé de reconnoître que le ciel veilloit ſur moi & ſur mes affaires. Je ſentis que la bonté de dieu m'avoit conduit juſqu'alors; & que ſe manifeſtant en ce moment d'une façon ſi particulière, en diſſipant les ténèbres où j'étois englouti, elle me donnoit lieu d'eſpérer qu'il avoit deſſein d'opérer mon entière délivrance, & de me tirer de cet abîme effrayant pour me mettre à portée de le louer encore à la clarté du jour.

Cette ſuite de réflexions me conduiſit au bout de cinq ſemaines (autant que j'en pus juger par des obſervations ſur ma lampe) à un lac prodigieux bordé d'une prairie d'environ un quart de lieue de largeur, & garnie de la plus belle verdure. Cette prairie étoit flanquée d'un bois en amphithéatre à-peu-près de même étendue, au-deſſus duquel s'élevoit par derrière un rocher nud d'une hauteur immenſe.

CHAPITRE XI.

Sa joie en débarquant. Description du lieu; il n'eſt point habité. Wilkins manque d'eau. Il s'établit dans une grotte. Il trouve de l'eau, viſite le pays, & porte ſes proviſions dans ſa grotte.

IL eſt impoſſible d'exprimer la joie dont je fus ſaiſi en voyant la clarté du jour. Je débarquai le plutôt que je pus après ma ſortie de la caverne; & me jettant à genoux pour remercier dieu de ma délivrance, je lui demandai ſon ſecours dans tout ce qui pourroit m'arriver à l'avenir, & ſur-tout la grace de mourir dans ma patrie.

Je déchargeai enſuite ma chaloupe & la tirai à ſec ſur le rivage, puis la retournant ſens deſſus-deſſous, je m'en ſervis pour couvrir mes armes & mon bagage; enfin, je m'aſſis pour contempler le lieu, & pris ſur l'herbe le plus délicieux repas de ma vie.

J'allai me promener dans la prairie vers le bois, mon fuſil à la main, une paire de piſtolets à la ceinture, & mon ſabre au côté. Quand je fus prêt d'entrer dans le bois, je regardai

regardai derrière moi, & parcourant des yeux la plaine; eſt-il poſſible, m'écriai-je, que tant d'art (je ne croyois pas alors que tout cela fût naturel) ait été employé ici, ſans qu'il s'y trouve d'habitans! Je ne vois ni bâtimens, ni châteaux, ni huttes, ni même aucune créature vivante: aſſurément ce lieu n'a pas été fait pour rien.

Je marchai long-tems dans le bois, & j'avois deſſein d'aller plus loin, tant je le trouvois beau; cependant je crus devoir me contenter pour le préſent de chercher une retraite ſûre afin d'y paſſer la nuit: quelqu'agréable que fût ce lieu, je ne voulois pas m'y laiſſer ſurprendre par l'obſcurité qui étoit prochaine.

L'entrée du bois étoit garnie d'arbriſſeaux à fleurs très-agréables, ſéparés par touffes à telle diſtance les uns des autres, que l'on pouvoit paſſer aiſément entr'eux: on voyoit par derrière des arbres ſans nombre un peu plus grands, qui, par leur forme & la différence de leur verdure, formoient le plus beau coup d'œil du monde. Chacun d'eux étoit aſſez éloigné des autres pour étendre ſes branches & faire croître les fruits les plus délicieux; & l'on n'y rencontroit pas un buiſſon, une épine, ni une bruyère. Par derrière & tou-

jours sur un terrein plus élevé, croissoit un nombre infini de grands arbres, beaucoup plus gros que les premiers, entremêlés d'un peu de taillis qui alloit en s'épaississant à mesure que l'on avançoit. Je me pratiquai un chemin à travers ce taillis jusqu'au rocher, qui s'élevoit aussi perpendiculairement qu'une muraille ordinaire, & qui n'avoit que de tems en tems quelques inégalités & des crevasses. Je remarquai par tout une certaine distance entre le taillis & le rocher, assez large pour y passer une charrette, & je crus en effet qu'on l'avoit pratiquée exprès.

Je me promenai long-tems dans cette route; mais j'avois eu la précaution d'attacher à l'endroit par où j'y étois entré, un lambeau de la doublure de mon habit, pour pouvoir le reconnoître à mon retour: quoique j'eusse dessein de revenir avec la nuit, je trouvai tant de plaisir à cette promenade, & à considérer une petite grotte que la nature avoit formée dans le rocher, que le jour baissa sans que je m'en apperçusse: ainsi je résolus de ne retourner à la chaloupe que le lendemain matin, & de prendre mon logement pour cette nuit dans la grotte.

Je coupai donc avec mon sabre un fagot de brousailles suffisant pour en boucher l'en-

trée, & m'y étant couché, je dormis auſſi profondément que ſi j'euſſe été dans mon vaiſſeau. Depuis l'inſtant que j'étois entré dans le gouffre, je n'avois pas pris une heure de repos de ſuite. Je n'aurois jamais pu réſiſter à cette fatigue, s'il m'eût fallu travailler; mais n'ayant autre choſe à faire qu'à tenir ma chaloupe dans le milieu du courant, je m'étois accoutumé à voguer les yeux preſque fermés, avec autant de facilité qu'en ont les voituriers à conduire leur charrette ſur une route tout en ſommeillant.

Le lendemain matin je m'éveillai bien rafraîchi; & au moyen de mon chiffon, je retrouvai aiſément le chemin qui conduiſoit à ma chaloupe. Je la ſoulevai pour en tirer du pain & du fromage, que je mangeai de très-bon appétit; & m'étant étendu ſur le bord du lac dont l'eau étoit auſſi claire que du criſtal, je voulus y étancher ma ſoif, ſans ſonger que ce lac venoit de la mer. La première gorgée que je bus, penſa m'empoiſonner. Ce fut pour moi un fort grand embarras, car mon tonneau étoit preſque vuide. En effet, de retour à la chaloupe, j'en tirai le peu d'eau qui me reſtoit, & je le bus tout d'un trait, tant j'étois altéré.

Cependant je ne déſeſpérois pas d'en trou-

ver de nouvelle : j'avois reſſenti ſi ſouvent les effets de la providence, & ſes opérations étoient ſi bien gravées dans mon ame, que, quoique le grand lac d'eau ſalée fût environné d'un rocher ou barrière de pierre impénétrable, j'étois convaincu que, plutôt de me laiſſer périr faute d'eau, cette même providence feroit naître tout d'un coup un ruiſſeau d'eau fraîche pour me ſauver la vie.

Rempli de cette idée, je voyageai tranquillement près de deux lieues le long du lac : quelquefois j'entrois dans le bois pour m'y promener ; de ſorte que je fis preſque la moitié du tour du lac qui étoit de figure ovale. J'eus envie alors de me rapprocher de mon logement, de crainte d'être ſurpris de la nuit : mais conſidérant que j'étois venu chercher de l'eau, & que j'en trouverois peut-être en faiſant le tour du lac, j'aimai mieux me choiſir un nouveau gîte pour cette nuit, que de retourner. Je n'avois beſoin de rien, ayant eu la précaution d'emporter avec moi le reſtant de mon dîner. Sur la fin du jour j'eus envie de manger ; mais ſongeant que la faim ne me preſſoit pas, & que ſi je mangeois, je ſentirois peut-être de la ſoif ſans avoir de quoi la ſatisfaire, je jugeai à propos pour cette fois de me coucher ſans ſouper.

Le lendemain je me remis en route pour aller chercher de l'eau, & je comptois achever ce jour-là le tour du lac : je l'avois bien côtoyé deux bonnes lieues, lorſque j'apperçus à quelque diſtance de moi un petit enfoncement où la pelouſe me parut coupée depuis le bois juſqu'au lac : j'y courus auſſitôt, j'y apperçus une belle ſource d'eau fraîche, qui, diſtillant de pluſieurs petites crevaſſes dans le rocher, formoit un ruiſſeau qui traverſoit la prairie, & alloit ſe jetter dans le lac.

Après avoir remercié dieu de cette faveur, je me couchai par terre, & j'en bus de bon cœur ; puis m'étant aſſis ſur le bord, je fis un repas de ce que j'avois apporté, & je bus encore. J'avois bien au moins les trois quarts de la circonférence du lac à-parcourir pour retourner à ma chaloupe, ne ſoupçonnant pas qu'il y eût de paſſage au-deſſus de l'embouchure de la caverne par où j'étois arrivé ; & je voyois avec chagrin que ſi j'étois obligé de me ſervir habituellement de cette eau, il faudroit me réſoudre à faire beaucoup de chemin pour l'aller chercher, ou fixer mon habitation dans ſon voiſinage. J'allois m'en retourner, occupé de ces idées inquiétantes, lorſqu'il me vint tout d'un coup dans l'eſprit

que si je pouvois passer par-dessus l'embouchure de la caverne, je n'aurois pas plus d'une lieue de ma grotte au ruisseau. Je songeai donc que ne pouvant arriver chez moi le soir même, à moins que de trouver ce passage, le pis aller seroit de perdre ma peine & de me trouver au même endroit où j'étois; au lieu que si je pouvois passer, je raccourcirois de beaucoup mon chemin. Je résolus de m'assurer si la chose étoit praticable, & de me précautionner auparavant, en choisissant près du ruisseau un endroit pour passer la nuit, dans le cas où je ne réussirois pas.

J'allai donc visiter le bois, & ne trouvant point d'endroit commode, je retournai boire encore au ruisseau, bien déterminé à ne pas quitter ce côté du lac jusqu'au lendemain. Comme j'avois encore du tems devant moi, je fis plus d'une demi-lieue pour examiner l'entrée de la caverne, & je fus agréablement surpris de voir précisément au-dessus une grande arche de pierre, comme une espèce de pont que l'on auroit taillé dans le rocher. Cette découverte me réjouit beaucoup; car après l'avoir traversée, je trouvai un chemin par lequel j'arrivai à ma chaloupe avant la nuit.

Je me rendis à ma grotte pour la troisième nuit depuis que j'étois dans cet endroit délicieux. Le lendemain dès le matin je lançai ma chaloupe à l'eau, & prenant avec moi mon tonneau & une espèce de seau pour puiser, je ramai jusqu'au ruisseau, où ayant rempli mon tonneau, je rapportai encore à ma grotte mon seau & un chaudron de cuivre remplis d'eau. Ce chaudron n'étoit pas une petite ressource pour moi ; car espérant dans mon dernier voyage de rencontrer quelque terre où je pourrois débarquer, je l'avois mis dans la chaloupe pour y faire cuire du poisson : quoique les choses n'eussent pas tourné comme je l'avois imaginé, mon chaudron se trouva le plus utile de tous mes meubles.

Ayant pris connoissance de tout le tour du lac, & trouvé une communication entre ma grotte & le ruisseau, je commençai à songer à mon établissement. Pour cet effet, je me mis à transporter à la grotte tout ce que j'avois : à force de travail, tout fut fait en peu de jours, à l'exception de mes deux grandes caisses & de mon tonneau que je ne savois comment transporter. Ce dernier étoit le plus essentiel ; j'eus plusieurs fois envie de le bien boucher & de le rouler jusqu'à ma grotte : cependant, comme il y avoit beau-

coup à monter à travers le bois avant que d'arriver, & que d'ailleurs je craignois qu'il ne se défonçât, ce qui eût été pour moi une perte irréparable, je jugeai qu'il m'étoit impossible d'en venir à bout par mes propres forces, & je fus obligé de remettre ces deux articles à une autre fois, quand j'y aurois réfléchi plus mûrement.

CHAPITRE XII.

Description de la grotte. L'auteur y ajoute une chambre. Il fabrique une petite charrette, & une espèce de petit bassin pour y mettre sa chaloupe. Il va chercher des provisions. Description de diverses plantes & fruits; il en rapporte une voiture de différentes espèces chez lui, & les éprouve. Grand embarras. Il fait de bon pain; ne voit jamais le soleil.

AYANT fixé tout-à-fait mon choix sur la grotte pour y faire ma principale demeure, il est bon que j'en donne la description. Cette grotte, éloignée d'environ un quart de lieue du lac, étoit pratiquée dans le rocher qui environnoit le bois. L'entrée n'avoit que deux pieds de large & près de neuf de haut, & depuis la hauteur de sept pieds jusqu'au haut

elle se terminoit en pointe. Le dedans avoit quinze pieds de longueur sur cinq de largeur. Comme j'étois obligé de me coucher dans sa longueur, il y en avoit six pieds du fond d'occupés uniquement par mon lit, & il ne restoit à côté qu'un passage pour y aborder. Le reste de la longueur servoit d'abord pour mon âtre que je plaçai au côté de la porte le plus enfoncé: mes provisions & autres meubles rempliſoient tellement tout le reste, que je trouvois à peine un passage commode pour gagner mon lit.

On a vu ci-devant que j'avois mis dans ma chaloupe une caisse pour me servir de siège: en l'ouvrant j'y trouvai un matelas, quelques chemises, des souliers, des bas, & d'autres meubles; une petite cassette remplie de bouteilles de liqueur & quelques instrumens de chirurgie. J'emportai le tout à la grotte avec une bonne quantité de poisson salé.

Mon habitation se trouva surchargée de meubles. Comme je ne voulois ni la quitter, ni rien laisser exposé aux injures du tems, je cherchai les moyens d'agrandir mon logement. Ne pouvant élargir la grotte même, il me vint dans l'esprit de construire une autre chambre au dehors. Cette idée me plut si fort, que je m'y arrêtai, & dès le lendemain je travaillai

à en former le plan, & j'en traçai même les fondemens.

J'ai déja dit qu'il y avoit entre le bois & le rocher un espace suffisant pour passer une charrette. Ayant à bâtir pour la vie, du moins je l'imaginois ainsi, cette largeur ne me parut pas suffisante pour mon nouvel appartement. Ainsi je résolus de prendre un peu sur le bois. J'examinai quels étoient les arbres à une certaine distance de la grotte, qui pourroient servir dans l'état où ils étoient à former les montans de la porte ; je trouvai qu'en en coupant trois des plus proches, je remplirois mon dessein. Il y en avoit plusieurs autres à environ vingt pieds de la grotte placés parallelement au rocher, & si heureusement pour mon projet, qu'ils pouvoient me tenir lieu de murailles & de fortifications extérieures. Je pris ma hache pour couper les plus voisins. J'allois mettre la main à cet ouvrage, quand une autre idée qui me vint me fit changer de résolution.

Conformément à ce nouveau plan, je fixai la hauteur que je voulois donner au plancher, & je sciai les arbres les plus proches à cette hauteur. Je laissai subsister les troncs pour servir de colonnes, tant pour l'utilité que pour l'ornement de l'édifice ; & je les taillai en pointe par

le haut, afin qu'ils puſſent porter des eſpèces de ſolives en travers pour former le toit. Enfin, je travaillai fortement à cet ouvrage : en un mois tout mon bois ſe trouva coupé dans les longueurs qu'il falloit ; mais je fus fort embarraſſé pour placer les pièces de bois néceſſaires pour mes murs & les montans de ma porte. Je n'avois ni bêche ni pioche, & le terrein étoit auſſi dur que du caillou. Je vis alors que le plus difficile reſtoit à faire : cependant j'allai en avant, & ayant imaginé de couper la tête des arbres à l'endroit où ils commencent à pouſſer des branches qui ſe ſéparent de la tige, j'en poſai un tout droit contre le rocher ; enſuite je plaçai une de mes ſolives par un bout ſur le haut de cet arbre, & de l'autre bout ſur un arbre vis-à-vis, dont j'avois auſſi coupé le ſommet : je fis la même opération de l'autre côté ; après quoi je poſai un nombre ſuffiſant de ſolives en travers, que j'attachai toutes enſemble avec l'écorce des jeunes arbres que j'avois coupée en longueur, ce qui me réuſſit aſſez bien. Je continuai ainſi à travailler, juſqu'à ce que le toit fût aſſez ſolide, pour n'avoir pas à craindre que les différentes pièces s'en dérangeaſſent. J'étendis enſuite par-deſſus de petites branches ſur leſquelles je plaçai du gazon fort épais ; puis je

formai la couverture avec des feuilles assez semblables à celles du palmier, mais un peu moins larges & beaucoup plus épaisses ; de sorte que la surface en étoit aussi unie que la main, & tellement disposée en pente douce de tous côtés, que la pluie couloit par-dessus.

Ayant ainsi couvert mon bâtiment, il fallut travailler à finir, & fermer les murs de clôture : la carcasse en étoit faite de perches placées en travers comme un treillage, & liées ensemble. Pour remplir les vuides, j'y entrelaçai des rejettons de taillis les plus longs & les plus plians que je pus trouver, & ne laissai qu'une ouverture d'un côté pour servir de porte, laquelle étoit formée par deux tiges d'un arbre dont le tronc se partageoit à deux pieds de terre, & qui dans le reste de sa hauteur croissoit comme si c'eût été deux arbres voisins l'un de l'autre ; ce qui fit à l'entrée de mon appartement comme une espèce de perron. Cela fait, je détrempai de la terre au bord du lac, & la mêlant avec de la vase que j'en tirai, je l'appliquai comme un enduit sur mes murailles de la manière suivante. Je la partageai en boules de la grosseur d'un ballon : j'appliquai ces boules les unes près des autres sur mon treillage, & en appuyant fortement dessus avec les mains, j'en faisois

paſſer une partie à travers les intervalles ; & alors j'uniſſois les deux côtés du mur avec le dos de ma ſcie de l'épaiſſeur d'environ cinq ou ſix pouces : par ce moyen j'eus autour de mon nouvel appartement une muraille d'un pied d'épaiſſeur. Cette opération me coûta beaucoup de tems & de travail. J'avois plus d'un quart de lieue à faire du lac à la grotte, & je ne pouvois porter que fort peu de mortier à la fois, à cauſe de ſa peſanteur. Il fallut en paſſer par là, faute d'avoir plus près de la terre propre à cet ouvrage & de l'eau pour la détremper. A la fin mon bâtiment ſe trouva achevé, il n'y manquoit plus qu'une porte ; pour la faire, je fus forcé de prendre le couvercle de mon coffre que j'aurois bien voulu ne pas employer à cet uſage ; mais je n'avois rien autre choſe pour y ſuppléer ; d'ailleurs j'y trouvai l'avantage, que les gonds étoient tout placés.

Ce fut alors que je commençai à jouir d'une nouvelle habitation, comme ſeigneur & maître abſolu du pays ; car je n'avois encore vu, depuis mon arrivée, ni hommes, ni bêtes, ſi ce n'eſt dans les arbres quelques animaux ſemblables à nos écureuils, & quelques rats d'eau autour du lac : cependant il y avoit dans les bois & ſur le lac pluſieurs eſpèces d'oiſeaux

singuliers, que je n'avois jamais rencontrés ailleurs.

Ce qui m'inquiétoit le plus maintenant, étoit de trouver un moyen de placer mon eau plus proche de moi que le lac. Je n'avois pas de plus petit vase que mon tonneau, qui tenoit plus de quatre-vingt pintes, & c'eût été pour moi un travail insupportable de le monter jusqu'à ma grotte. Voici donc ce que j'imaginai. Je vous ai dit que j'avois pris le dessus de mon coffre pour faire une porte à mon antichambre; car c'est ainsi que je l'appellois : je résolus d'en faire servir le corps à un usage tout différent de celui auquel il avoit été destiné. J'allai au lac où j'avois laissé ce coffre ; j'en sciai les deux bouts & les côtés jusqu'à trois pouces du fond, puis ayant arrondi les deux bouts du mieux que je pus, j'en formai deux roues, & avec un des côtés, deux autres ; je les perçai par le milieu avec un fer chaud ; & fabriquant deux essieux de bois, je les attachai au fond de la caisse avec les clous que j'en avois tirés ; j'y ajustai mes roues. Cette machine me coûta bien du travail, mais j'en fus assez satisfait. J'aurois souhaité d'avoir une bête pour la traîner, ne fût-ce même qu'un âne ; mais il fallut me résoudre à le faire moi-même, faute d'autre secours. Je fabriquai donc, avec mes lignes à

pêcher, une corde groſſe & forte pour m'aider à traîner ma voiture ; & quand tout fut prêt, je remplis d'eau mon tonneau, je le chargeai & l'amenai à ma grotte avec une facilité qui me charma. Ce premier eſſai ayant ſi bien réuſſi, je n'eus pas plutôt déchargé mon tonneau, que je retournai au lac avec ma charrette, ou plutôt mon traîneau, & j'en rapportai mon autre caiſſe que j'avois laiſſée entière.

Je n'avois plus maintenant près du lac, que ma chaloupe, & j'eus preſque envie d'eſſayer de l'apporter ; mais, ſongeant qu'elle m'étoit ſouvent néceſſaire pour aller chercher de l'eau, dont j'uſois plus abondamment qu'auparavant, tant pour boire que pour d'autres uſages, je rejettai cette idée, & me contentai de chercher un baſſin commode à l'abri du vent & des mauvais tems pour la conſerver. Ainſi quelque tems après ayant trouvé un endroit marécageux, garni d'une eſpèce de longs roſeaux, j'y conſtruiſis un baſſin ſéparé du lac, à l'aide d'une eſpèce de pêle que je fabriquai avec une planche.

Ma chaloupe & tous mes meubles étant en ſûreté, j'examinai mes proviſions, & je vis qu'elles me manqueroient bientôt, ſi je ne trouvois moyen d'y ſuppléer : car, quoique j'en euſſe pris en abondance en partant du vaiſſeau,

& que je les eusse épargnées autant qu'il m'avoit été possible, j'aurois été obligé bien plutôt à chercher de la nourriture, sans la grande quantité de poisson que je pris, & que je salai avant que d'entrer dans la caverne. Je jugeai donc qu'il étoit prudent de ne pas attendre que les vivres me manquassent tout-à-fait pour en chercher de nouveaux.

Dans cette résolution, je m'équipai comme la première fois, & pris avec moi mes outils & mes armes. Au lieu de cotoyer le lac, j'allai le long du bois, où je trouvai quantité de fruits si différens des nôtres & de tous ceux que j'avois vus, que j'eus peine à me déterminer à y goûter. Je remarquai parmi les buissons beaucoup de fruits (ou comme on voudra les appeller), qui croissent comme une corne de bélier, fort pointus auprès de la branche où ils sont attachés, & garnis tout autour d'anneaux ou cercles les uns sur les autres, qui vont en s'élargissant jusqu'à la grosseur du poing; après quoi ils diminuent peu-à-peu, & se terminent encore en pointe à l'autre extrémité. Tous ces cercles ou anneaux étendus en longueur avoient bien au moins trois pieds. J'examinai attentivement cette plante singulière; elle avoit une écorce ou croûte que je ne pus pas rompre avec la main; je la fendis avec mon

mon couteau, & il en ſortit près d'une chopine de liqueur laiteuſe, dont je trouvai le goût auſſi doux que celui du miel. Cependant je ne pus me réſoudre à faire plus que d'en goûter. Je trouvai enſuite ſur de grands arbres pluſieurs ſortes de fruits ſemblables à des poires ou des coings : la plupart étant durs & d'un goût déſagréable, je perdis toute eſpérance de ce côté.

A une lieue de ma grotte, je rencontrai un grand eſpace de terrein garni d'une plante baſſe formée d'une ſeule tige ligneuſe, de ſix pouces de hauteur, d'où ſortoit une tête ronde, d'un pied de diamètre, tout-à-fait plate, épaiſſe d'un pouce, & préciſément ſemblable à un fromage à la crême poſé ſur ſon bord. Ces plantes croiſſent ſi ſerrées les unes contre les autres, que quoique les tiges en ſoient aſſez fortes pour ne rompre ni même plier que difficilement, le vent frappant contre ces têtes larges, les oblige à ſe toucher, ce qui forme un ſon muſical très-agréable.

J'admirai quelque tems cet arbriſſeau, & en ayant coupé un fruit, je trouvai qu'il peſoit près de deux livres. Son écorce ou enveloppe étoit dure, unie, & le dedans rempli d'une pulpe fibreuſe & très-blanche. Je fis pluſieurs autres eſſais de fruits, de racines, d'herbes & autres choſes que je pus rencontrer ; mais j'en

tirai peu de satisfaction, par la crainte que j'avois de leur mauvaise qualité. Je m'en retournai donc en réfléchissant sur tout ce que j'avois vu, bien résolu d'amener ma voiture la première fois, & d'emporter chez moi une charge de ces différentes espèces de plantes, pour en essayer plus à loisir. Ma charrette étant plate & n'ayant point de côtés, je vis bien qu'elle porteroit peu de chose, & même que ce que je pourrois y charger tomberoit à la moindre secousse. Ainsi je fis du feu, & devins forgeron: je rompis avec beaucoup de peine une grosse clef, & l'ayant fait rougir, je la façonnai peu-à-peu comme une espèce de poinçon, dont je me servis pour percer des trous autour du fond de ma charrette, où j'enfonçai des bâtons de deux pieds de hauteur, que j'avois pointés exprès par le bout.

Ma charrette étant par ce moyen en état de porter une charge, je la traînai au bois, & coupant une petite quantité de chaque espèce d'herbes & de fruits que je pus trouver, & que je liai séparément, je revins le soir bien chargé, & tins conseil avec moi-même sur l'usage que je pourrois tirer de chacune.

J'ai déja dit que parmi mes meubles, j'avois un chaudron de cuivre qui tenoit environ quatre pintes; je le mis sur le feu avec de l'eau, & fis

bouillir tour-à-tour un peu de chaque eſpèce de mes denrées, que j'avois ſoin de remuer avec un bâton, & de viſiter de tems en tems pour tâter ſi elles étoient cuites : mais de plus de vingt plantes que j'eſſayai, je n'en trouvai qu'une de mangeable ; toutes les autres devenoient dures, fibreuſes & inſipides en cuiſant. La ſeule que j'ai exceptée, étoit une plante dont les feuilles étoient rondes, épaiſſes & lanugineuſes, qui s'attendriſſoit en cuiſant, & avoit le même goût que nos épinards. C'eſt pourquoi j'en conſervai quelques feuilles pour la reconnoître, & je lui donnai le nom de cette herbe.

Je commençai enſuite l'eſſai de mes fruits par ſept ou huit ſortes différentes, qui reſſembloient à des poires & à des coings ; mais je trouvai qu'on n'en pouvoit rien faire, la plupart étant auſſi durs & âcres au goût après la cuiſſon qu'auparavant. Enfin je fis bouillir enſemble de mes cornes de bélier & de mes fromages à la crême. En goûtant des derniers, je les trouvai ſi aqueux & ſi inſipides, que je les rejettai comme inutiles. J'entamai l'autre, & j'en trouvai le jus ſi agréable, que j'en bus deux ou trois gorgées, après quoi je la rejettai dans le chaudron.

Après avoir fini l'examen de mes différentes plantes exotiques, j'eus envie de les examiner

de nouveau quand elles seroient refroidies; mais il n'y eut que les épinards dont je pus faire usage. J'essayai aussi plusieurs sortes de fruits à noyau & de noix; presque tous étoient sans goût. Enfin je recommençai la visite des fruits, il ne s'en trouva que deux espèces dont je pus tirer quelque chose: je choisis les meilleurs, & je jettai les autres. Cette opération m'occupa une journée entière. Je débarrassai ma maison de tout ce qui n'étoit propre à rien, & je retournai examiner mon fromage qui étoit refroidi. Je le trouvai si sec & si dur, que je ne pus pas y mordre: j'allois le jetter aussi hors de ma grotte, en disant, va-t-en, fruit maudit (car j'avois pris l'habitude de prononcer tout haut ce que je pensois); cependant je m'arrêtai; &, ne pouvant l'entamer avec les dents, je voulus essayer ce que mon couteau y pourroit faire. En effet, je commençai par la pointe, car je n'en avois fait cuire qu'un quartier. L'écorce étoit devenue si dure & si cassante, que le couteau n'y put entrer. En glissant dessus, il en détacha un peu d'une poudre fort blanche. Je vis alors qu'il étoit possible de le raper en poudre, à l'écorce près; c'est pourquoi je le mis à part pour l'essayer encore une autre fois.

Pendant cette opération, la corne de bélier

étoit toujours sur le feu dans le chaudron; l'entendant bouillonner, & voyant qu'il n'y avoit plus qu'un peu de liqueur, je l'ôtai de dessus le feu, de crainte que le chaudron ne brûlât au fond, & je restai plus de deux heures sans y faire d'autre attention. De retour à ma grotte, je voulus laver le chaudron; j'eus de la peine à détacher la corne de bélier, qui tenoit au fond: en la tirant, elle emporta avec elle une substance glutineuse noirâtre, qui filoit comme de la gomme. J'en fus étonné, & je crus que c'étoit l'écorce de la corne de bélier qui étoit fondue: j'en mis un peu sur ma langue; c'étoit la meilleure cassonade que j'eusse jamais goûtée.

Cette nouvelle découverte me fit plaisir; je détachai tout ce qu'il y avoit de bon, que je mis près de ma grotte sur une grande feuille d'arbre, longue de deux pieds, & large à proportion, pour empêcher que cette liqueur ne coulât & ne se perdît en l'ôtant du chaudron. J'y trouvai un petit morceau du fromage, qui, sans doute, s'étoit détaché en le remuant: comme il étoit amolli, je le portai à ma bouche: c'étoit, peut-être, le morceau le plus agréable & le plus délicat. Cet heureux hasard m'engagea à essayer encore les meilleures de mes poires. Ainsi ayant rincé mon

chaudron avec un peu d'eau, j'y fis cuire deux des meilleures poires coupées par quartiers, avec un peu de ma caſſonade : cela me fit auſſi un excellent manger.

Ayant ſi bien réuſſi, je réſolus de faire encore un voyage avec ma charrette : pour cet effet, je pris la route du pont de pierre, pour voir ce que produiſoit l'autre côté du lac. En marchant dans le bois, je rencontrai entr'autres choſes beaucoup de grandes gourdes, qui, grimpant le long des arbres, portoient leurs fruits à vingt ou trente pieds de terre. J'en coupai un grand nombre de différentes formes, qui, avec quelques ſortes d'herbes & de fruits nouveaux, firent toute ma récolte de ce jour-là. Je vous avouerai que j'eus bien de la peine à les conduire chez moi, car, arrivé au pont de pierre, je le trouvai ſi haut, joint à ce que le chemin en étoit plus rude que la pelouſe ou la terre, que je ne pus paſſer. Je craignois d'ailleurs de rompre mes roues ou de faire ſauter mes eſſieux. C'eſt pourquoi il me fallut décharger & porter toute ma pacotille à bras de l'autre côté du pont : cela fait, j'y traînai ma voiture ſans crainte, mais pourtant avec précaution ; & ayant rechargé de nouveau, j'arrivai chez moi à bon port.

Je fus bien aiſe de l'acquiſition que j'avois

faite ce jour-là. Maintenant, me disois-je, j'aurai plusieurs ustensiles nécessaires. Ainsi je passai les deux jours suivans à vuider mes gourdes. L'écorce m'en paroissant foible & pliante, j'allumai du feu, &, après les avoir mises sécher à une distance raisonnable, je sortis pour aller faire quelqu'autre chose; mais, arrivé au logis pour examiner si mes gourdes étoient sèches, je me trouvai bien loin de mes espérances; elles étoient toutes déjettées, & avoient perdu leur forme: j'en eus du chagrin; cependant, en coupant les côtés, je vis que quelques-unes pourroient encore me servir, parce que le fond en étoit bon. Hé bien! me dis-je alors, si j'ai perdu mes gourdes, j'ai gagné de l'expérience; je les ferai sécher la première fois toutes entières, &, après en avoir durci l'écorche, j'essayerai de les vuider. Cette idée me plut si fort, que, dès le lendemain matin, j'allai avec ma charrette en chercher une autre charge, & je l'amenai à ma grotte avec les mêmes attentions que la veille, pour passer sur le pont. Ces gourdes séchées avec précautions se trouvèrent propres à divers usages, & j'en fis des plats, des bouteilles, des assiettes & autres vases.

Ensuite je fis provision de cornes de bélier; j'en remplis un grand nombre de mes gourdes,

ainſi que de la caſſonade que j'en tirai. Je fis bouillir & sécher pareillement une grande quantité de mes fromages, que je ſuſpendis pour m'en ſervir au beſoin ; car depuis quelque tems j'en faiſois du pain, en les réduiſant en farine, que je pétriſſois avec de la caſſonade & de l'eau. Ce pain étoit ſi doux & ſi nourriſſant, que j'aurois pu me paſſer de toute autre nourriture : cependant je le perfectionnai encore par la ſuite, en mêlant avec ma farine une petite quantité du ſuc laiteux de mes cornes de bélier, & le faiſant cuire à mon âtre, en le couvrant de cendres. Cette liqueur, loin d'ôter au pain rien de ſa douceur & de ſa délicateſſe, le rendoit beaucoup plus léger que n'auroit pu faire la caſſonade ſeule.

Je ne craignis plus alors de mourir de faim ; bien au contraire, je trouvois de jour en jour quelques mets nouveaux à ajouter à mes repas, tant pour le néceſſaire que pour l'agrément de ma table, & j'étois fort ſatisfait de ma condition préſente. La ſeule choſe que j'avois à faire, étoit de me précautionner contre les maladies & la ſaiſon obſcure. Les jours, qui diminuoient fort, m'avertiſſoient que cette dernière étoit prête à arriver. En effet, depuis ſix mois que j'étois entré dans la caverne, je n'avois point vu le ſoleil, quoiqu'il y eût peu

de nuages, & encore moins de pluie ; le jour le plus clair reſſembloit tout-au-plus au crépuſcule d'un jour d'été d'Angleterre. Dans le premier tems, je ne remarquois preſqu'aucune différence entre le jour & la nuit ; ce que je puis appeller nuit, ou moindre clarté, étoit plus long que le jour ; & cette diminution arrivant peu-à-peu, je ſentois que bientôt il y auroit une obſcurité totale, telle que je l'avois éprouvée l'année précédente dans mon vaiſſeau.

CHAPITRE XIII.

L'auteur fait un magaſin pour lui ſervir dans la ſaiſon obſcure. Il entend des voix. Penſées à ce ſujet. Il ſe perſuade que c'eſt un ſonge. Il les entend encore : il ſe détermine à voir ſi quelqu'un habite dans le rocher, & ſe convainc qu'il n'y a perſonne. Réflexion ſur ce qu'il a vu. Il trouve une herbe qui reſſemble à de la ficelle ; il en fait un filet pour pêcher, & prend un monſtre : ſa deſcription. Il en fait de l'huile.

MA grotte étant bien fournie de toutes ſortes de proviſions d'hiver, j'attendis patiemment l'obſcurité totale ; je ſortois peu ; &, renfermé chez moi, je me précautionnai contre la rigueur du froid. Pour cet effet, je ramaſſai une grande

quantité de roſeaux ; &, après les avoir fait sécher, j'en étendis une bonne épaiſſeur dans ma chambre à coucher, & mis mon matelas par-deſſus. Enſuite je me fis un double drap avec la voile que j'avois apportée pour couvrir mes effets ; &, couſant enſemble pluſieurs des habits que je trouvai dans la caiſſe, j'en compoſai une couverture, de manière que j'étois couché aſſez commodément pour paſſer les longues nuits de l'hiver.

Un jour ou une nuit (car je ne ſais lequel des deux) j'entendis clairement le ſon de pluſieurs voix humaines ; & quoique j'en diſtinguaſſe aiſément les articulations, je n'en comprenois pas le moindre mot. Ces voix me paroiſſoient différentes de ce que j'avois jamais entendu ; elles avoient quelque choſe de plus doux & de plus ſonore. Je me levai fort étonné, je m'habillai, & pris mon ſabre & mon fuſil que j'avois ſoin de tenir toujours chargé. Dans cet équipage, j'allai dans mon antichambre, où j'entendis plus diſtinctement ces voix, qui peu-à-peu diminuèrent inſenſiblement. Après avoir fait le guet pendant quelque tems, n'entendant plus rien, je retournai dans ma grotte, & me jettai ſur mon lit. J'eus envie de tenir la porte de mon antichambre ouverte, mais j'avoue que j'avois peur ; d'ail-

leurs, quand je l'eusse fait, il ne m'eût pas été possible de rien découvrir de loin, à cause de l'épaisseur du bois qui m'environnoit.

Cet événement singulier me fit naître mille imaginations. Je ne pouvois concevoir qu'il y eût dans mon royaume (car c'est ainsi que je l'appellois), d'autre créature que moi, & que je n'eusse jamais découvert aucune trace de leur habitation. D'un autre côté, quoique j'eusse parcouru tout le lac, n'ayant point fait le tour du bois auprès du rocher, il pouvoit s'y trouver d'autres grottes telles que la mienne. Je songeai que peut-être il y avoit quelque caverne aussi spacieuse que celle qui m'avoit amené dans le lac, & qu'enfin ce beau pays pouvoit être peuplé, quoique je ne m'en fusse point apperçu. Mais, me disois-je, s'il y avoit des habitans, resteroient-ils renfermés dans leurs tanières pendant le jour comme des bêtes sauvages, & ne sortiroient-ils que la nuit pour chercher leur proie ? Si cela est, ils me rencontreront, & tôt ou tard je ne manquerai pas de devenir leur pâture. Cette pensée me rendit plus sédentaire : je ne sortois presque plus que pour aller chercher de l'eau ou du bois. A la fin, n'entendant plus ces voix, & ne voyant plus personne, je me tranquillisai, & j'en vins à me persuader que c'étoit une illusion pure

sans réalité. Quelquefois même, quoique je fusse certain d'être bien éveillé, quand je les avois entendus, je me figurois m'être levé en dormant, après avoir rêvé de voix; & je me rappellois différentes histoires qu'on m'avoit racontées dans mon enfance, de gens qui marchent en dormant, & des effets surprenans qui en résultent. A force de m'entretenir dans ces idées, toute l'impression que ces voix avoient faite sur moi s'évanouit.

J'avois joui à peine huit jours de cette tranquillité, que mes craintes se renouvellèrent en entendant les mêmes voix deux fois dans la même nuit, & seulement pendant quelques instans. Ce qui me faisoit plus de peine, étoit qu'à en juger par la foiblesse du son, elles étoient à une telle distance, que quand j'aurois ouvert ma porte, je n'aurois pu rien voir à travers les arbres, & je ne voulois point sortir du bois. Mais aussi je me proposai, en cas que ces voix approchassent de ma grotte, d'ouvrir ma porte, de voir ce que c'étoit, & de me mettre en défense, quoiqu'il en pût arriver: car, me disois-je, l'entrée de ma grotte est si étroite & si haute, qu'il ne peut s'y présenter qu'un homme à la fois. Si ce sont des sauvages, je puis aisément en dépêcher une vingtaine avant qu'ils se rendent maîtres de ma personne;

ſi, au contraire, ce ſont des créatures ſenſibles, & compatiſſantes, ce ſeroit un grand bonheur pour moi de faire ſociété avec elles. J'avois ainſi formé mon plan; mais ayant été long-tems ſans rien entendre, j'eus honte de mes frayeurs, & je redevins tranquille.

La clarté revenant, ramena auſſi mes travaux. Je recommençai mes occupations ordinaires, & j'étois fortement tenté de parcourir toute la circonférence de mon domaine; je me diſois à moi-même: il peut y avoir dans le rocher un paſſage pour aller dans quelqu'autre pays, d'où venoient les gens que j'ai entendus. Si-tôt donc que les jours approchèrent de leur plus grande longueur, je me préparai pour ce voyage. J'avois ſi bien vécu chez moi depuis mon établiſſement dans ce pays, que je ne voulus pas m'en tenir à ce que je pourrois trouver dans le bois pour ſubſiſter, qui me coûteroit bien du tems à chercher, & peut-être ne ſeroit pas de mon goût. Ainſi je réſolus de porter des proviſions pour tout le tems que dureroit mon voyage. Quoique j'euſſe fait le tour du lac en deux jours, je ſentis que j'aurois un chemin beaucoup plus long, & peut-être moins commode, en prenant le long du rocher: d'ailleurs, me reſſouvenant de mon voyage en Afrique avec Glanlepze, & de l'embarras que

nous avions eu à porter des fruits pour notre subsistance, je songeai donc à mettre ma provision de pain, de nourriture, & sur-tout de fruits sur ma charrette, & à la traîner avec moi.

Après m'être pourvu ainsi, je partis avec joie, & je fis ma route avec assez de facilité, quoiqu'en certains endroits je fusse obligé de me frayer un passage avec la hache, tant le chemin étoit garni de brousailles. Je visitai exactement le rocher de toutes parts le long de ma route; je n'y vis aucun passage, si ce n'est une ouverture dans laquelle j'entrai, & qui, au bout de quinze toises de longueur sur trois pieds de largeur, étoit terminée par le rocher solide.

Après avoir voyagé quelques jours, & fait mes observations sur les différentes plantes & les arbres que je rencontrois, je me trouvai un peu affoibli: j'eus envie de prendre pour mon souper du jus de corne de bélier: j'en coupai une; mais, en l'ouvrant, je n'y trouvai qu'une pulpe visqueuse d'un mauvais goût. Je supposai qu'elle étoit encore trop jeune pour donner un suc laiteux, d'autant plus que, quand j'en avois coupé l'année dernière, c'étoit trois mois plus tard. Ainsi en appercevant sur un autre arbrisseau une qui, à sa couleur plus

foncée, me parut avoir passé l'hiver, je l'entamai, & la trouvai pleine de lait; je voulus la porter à ma bouche: ce lait étoit aussi sûr que le meilleur vinaigre. Comment! me dis-je alors, voilà de quoi faire mes sauces. Il me vint dans l'idée de préparer des gourdes pour y mettre du vinaigre, & m'en servir pendant l'hiver.

A force de marcher, j'étois presque arrivé à mon ruisseau, lorsque j'entrai dans un terrein tout couvert d'herbes entrelassées les unes dans les autres. Mes roues s'y embarrassèrent de telle sorte, qu'elles ne pouvoient plus avancer ni reculer. Je ne pouvois moi-même les débarrasser avec les mains; c'étoit comme autant de cordes qui arrêtoient ma voiture: il fallut employer la hache pour me faire un chemin à travers.

De ma vie je n'avois vu de plantes si longues ni si fortes que cette herbe; elle n'étoit pas plus grosse qu'une petite ficelle, & j'en arrachois des bouts de plus de cinquante pieds de long, encore étoient-ils cassés, de sorte qu'ils pouvoient bien en avoir le double. Ces filets étoient tellement tortillés ensemble, qu'il falloit bien de la patience pour les séparer. Ce qui m'étonna le plus, c'est que les brins qui paroissoient foibles & même pourris, se trouvoient être les plus forts. En examinant de près

cette plante, je la trouvai composée d'un nombre infini de petits filets tortillés en ligne spirale précisément comme une corde. Je pensai aussitôt que cette herbe pourroit me tenir lieu de ficelle, faute de laquelle je m'étois souvent trouvé fort embarrassé, & je formai le dessein d'en emporter une charge à ma grotte. A la vérité, la difficulté d'en amasser beaucoup dans l'état où je la voulois, m'inquiétoit un peu : car, disois-je, si j'en coupe avec ma hache, comme j'avois eu envie de le faire d'abord, je n'aurai que de petites longueurs qui me seront inutiles : si, au contraire, j'en veux amasser de bien longs, il me faudra beaucoup de tems & de peine. En réfléchissant de quelle utilité cette herbe me seroit, j'essayai ce que j'en pourrois faire. Je me mis à l'ouvrage sur le champ, & coupant un brin près de la racine, je dégageai ce fil précisément comme un homme qui détordroit une corde. Quand j'en eus une longueur suffisante, je le coupai ; & recommençant la même opération, je parvins, en trois heures de tems bien employées, à en préparer une charge complette dans les longueurs qu'il me falloit. Cette tâche faite, je remplis d'eau ma gourde ; & ayant visité le reste du rocher, je m'en retournai chez moi par-dessus le pont de pierre.

Ce

Ce voyage, quoique long & fatiguant, me donna beaucoup de ſatisfaction. Perſuadé que je n'avois dans mon domaine ni rivaux, ni ennemis à craindre, je me tranquilliſai par l'impoſſibilité de venir dans le pays, à moins que ce ne fût par le même paſſage que moi; auquel cas, j'étois sûr qu'on ne pourroit jamais en ſortir : je me raillai moi-même de mes idées ſur ces voix, que je regardois comme une imagination creuſe.

Le lendemain, je conſidérai ma charge d'herbe à ficelle ; j'en ſéparai les brins ſuivant leurs longueurs. J'en trouvai pluſieurs de quarante à cinquante pieds, & je me propoſai d'en amaſſer encore un bon nombre pour en compoſer un filet, afin de pêcher dans le lac; &, deux jours après, j'en allai chercher une autre charge. Alors, je choiſis un endroit uni ſur la pelouſe ; & ayant préparé beaucoup de chevilles de bois courtes, j'étendis une ligne de ficelle d'environ dix pieds de long, que j'attachai par chaque bout à une cheville ; j'enfonçai une rangée de chevilles le long de cette ligne, à un pouce de diſtance les unes des autres : enſuite je formai une autre ligne ſemblable & parallèle à quarante pieds de diſtance de la première, où j'enfonçai pareillement des chevilles pour répondre à celles de la première

rangée. Alors, attachant d'une cheville à la cheville correſpondante de l'autre ligne, une longueur de ma ficelle ; & faiſant la même opération à toutes les chevilles, mon ouvrage ſe trouva ſemblable aux cordes d'un clavecin. Enſuite, enfonçant des chevilles de la même manière dans toute la longueur des deux longues lignes extérieures, j'attachai d'une cheville à l'autre des ficelles plus courtes, qui traverſoient les longues lignes, de ſorte que mon ouvrage reſſembloit aux carreaux d'une raquette. Puis, ayant aſſujetti les angles de chacun de ces carrés avec de petits bouts de la même herbe, que je liai fortement, je me trouvai avoir un filet complet, large de dix pieds, & long de quarante.

Quand j'eus achevé cet ouvrage, j'entortillai pluſieurs pierres dans des chiffons, que j'attachai au bas pour le faire enfoncer dans l'eau ; & je liai à ſa partie ſupérieure de petites gourdes ſèches pour la faire ſurnager. Pour lors il me prit envie d'aller pêcher, & je portai mon filet dans ma chaloupe à cette intention. Après deux ou trois eſſais, dans leſquels je pris quelques petits poiſſons noirâtres ſans écailles, je vis que mon filet ne pouvoit pas me ſervir, faute de longueur, & je le laiſſai dans la chaloupe, réſolu de l'allonger au plutôt. De retour à ma grotte, je ſoupai

de ma pêche, & me mis auſſi-tôt à examiner les moyens de ſuivre mon entrepriſe avec plus de ſuccès.

Je me pourvus donc d'une autre proviſion de ficelle, & j'en formai une portion de filet de même hauteur, que je joignis à la première; & l'attachant par un bout ſur le bord du lac avec une perche que j'avois enfoncée exprès, je me mis dans ma chaloupe avec le filet, & embraſſai une eſpace d'eau en rond, puis revenant à terre, je tirai mon filet hors de l'eau par les deux bouts. Je vis qu'il étoit maintenant en bon état, & que j'avois trouvé la bonne façon de m'en ſervir; car en cinq coups je pris environ ſeize poiſſons de trois ou quatre eſpèces différentes, & entr'autres un coquillage à peu près ſemblable à une écreviſſe, quoique ſans groſſes pattes, & avec une queue petite & courte. Cette ſingularité, jointe à ce qu'il avoit le corps auſſi long qu'une écreviſſe, me fit penſer qu'il ne nageoit point en arrière comme elle; ſes pattes plus courtes & plus fortes étoient toutes diſpoſées en devant, & ſa queue ſervoit à empêcher par ſon mouvement la partie de derrière de traîner, comme j'eus lieu de le remarquer, lorſqu'il fut ſur la terre, qu'il frappoit ſouvent avec ſa queue courte. Me trouvant riche en provi-

sions, j'en mangeai une partie fraîche, & je salai le reste : par l'événement, mon écrevisse se trouva un manger délicieux.

Voyant donc que je pouvois avoir du poisson, je n'eus point de cesse que mon filet ne fût encore agrandi : car quoiqu'il fût suffisant pour ce qui me falloit de poisson, j'avois remarqué que, même après l'avoir allongé, je ne pouvois embrasser qu'un petit espace d'eau. Je me mis donc à l'ouvrage, & en peu de tems je parvins à en doubler les dimensions. J'eus envie alors de l'aller essayer auprès de l'embouchure de mon ruisseau : ainsi le prenant avec moi, la première fois que j'eus besoin de faire provision d'eau, je l'attachai à ma perche au côté droit du ruisseau, & je fis un long circuit jusqu'au côté gauche ; puis joignant les deux bouts, je voulus le tirer dans le canal du ruisseau. Quand j'eus amené les deux tiers du filet, je sentis une résistance qui m'étonna ; j'avois peine à ne pas céder à la force qui tiroit contre moi ; je fus obligé de m'asseoir, & cramponant mes pieds, je tirai si fort, qu'à la fin je l'emportai, & j'amenai à terre un monstre hideux. Je fus prêt à me sauver dès que je l'apperçus ; mais considérant que l'animal, quel qu'il fût, étant embarrassé dans mon filet, ne

pourroit pas faire autant de réſiſtance ſur terre que dans l'eau, je traînai le filet auſſi loin du ruiſſeau que mes forces le permirent ; puis courant chercher mon fuſil dans la chaloupe, je retournai examiner ma priſe. J'avoue que d'abord je n'eus pas aſſez de réſolution pour approcher ; enſuite reprenant courage peu-à-peu, je la trouvai ſi ſingulièrement conſtruite, qu'à peine en pouvois-je diſtinguer les parties. Alors prenant un des bouts du filet pour débarraſſer l'animal, je vis la choſe la plus ſurprenante ; il s'éleva tout droit de la hauteur d'environ trois pieds ; tout ſon corps étoit couvert de long poil noir, ſemblable à celui d'un ours, depuis la tête juſqu'aux pieds. Il avoit deux nageoires larges & longues, qui, quand il étoit droit, reſſembloient à des bras, qu'il remuoit en cercle avec une vîteſſe incroyable. J'en fus étonné d'abord ; mais je vis bientôt après que c'étoit le mouvement de ſes nageoires qui le faiſoit tenir droit : car quand elles ceſſoient de ſe mouvoir, il retomboit ſur le ventre. Il avoit deux grands pieds, ſur leſquels il ſe dreſſoit, mais il ne pouvoit pas courir, ce qui fit que je me hâtai moins de le dépêcher. Après avoir reſté environ quatre minutes ſur ſes pieds à ſe battre les flancs de ſes nageoires, il retomba ſur le ventre.

Perſuadé qu'il ne pouvoit pas m'attaquer, je m'avançai un peu plus : à mon approche il ſe releva & agita ſes nageoires comme auparavant. Ce fut alors qu'en le conſidérant de tous côtés, je vis qu'il n'avoit point de queue ; que ſes nageoires de derrière ou pieds aſſez ſemblables à ceux d'une grande grenouille, avoient au moins dix pouces de largeur & dix-huit de longueur, depuis le talon juſqu'au bout des doigts ; & que ſes jambes étoient ſi courtes, que quand il ſe dreſſoit, ſes cuiſſes poſoient par terre : ſon ventre me parut large & d'une couleur cendrée, auſſi-bien que ſa poitrine. Ses yeux petits & bleus, plus ovales que ronds, avoient une grande tache noire dans le milieu. Il avoit un long muſeau comme un ours, & armé de grandes dents. Après l'avoir examiné vivant près d'une demi-heure, je le fis relever encore & lui tirai un coup de fuſil. Il jetta un grand cri ou hurlement, & tomba mort.

J'eus alors le tems de viſiter le reſte de ma capture ; & retournant mon filet, j'y trouvai quelques poiſſons que je connoiſſois déja ; quelques autres d'une forme plus plate, & une petite maſſe de chair informe. Cette dernière me parut être le frai de celui que je venois de tuer.

Je crus qu'il me faudroît couper ce grand animal par morceaux pour le mettre dans la chaloupe, tant il étoit pesant. Après avoir embarqué le reste, je tirai celui-ci à bord avec assez de peine ; puis ayant rempli mon tonneau, je repris le chemin de ma maison. Arrivé à terre, je fus obligé d'aller chercher mon chariot pour conduire à ma grotte mon poisson-bête ; car c'est ainsi que je le nommai. J'eus d'abord envie d'en goûter, & en cas que sa chair me semblât bonne, de saler ou sécher le reste. Ainsi l'ayant écorché & vuidé, j'en fis griller un morceau : la graisse qui en découloit, s'enflammoit, & sa chair se trouva si dure, que je n'en pus manger.

Je commençai alors à regreter la peine que j'avois prise inutilement ; dans l'effort que j'avois été obligé de faire, mon filet s'étoit déchiré à deux ou trois endroits. J'étois prêt à jetter cet animal ; cependant étant accoutumé à réfléchir sur tout, je voulus l'examiner encore avant de le jetter, & je ne tardai pas à changer d'avis. Voilà, me dis-je, une peau bien chaude, qui, en la faisant sécher, pourra me faire un bon coussin. Il y avoit déja long-tems que je n'avois pas d'autre lumière que celle du jour ; voyant donc que la graisse qui étoit sortie en si grande quantité

d'un petit morceau que j'avois fait rôtir ; s'enflammoit aiſément, ne pourrois-je pas, continuai-je, en le faiſant bouillir, en tirer du ſuif ou de l'huile ? Si j'en viens à bout, je n'aurai pas ſi mal employé mon tems que je croyois.

J'y travaillai ſur le champ (car je ne laiſſois jamais réfroidir un projet dès qu'il étoit formé) j'en fis bouillir tant que mon chaudron put en tenir ; puis la laiſſant refroidir, je trouvai que toute la graiſſe s'étoit changée en une huile très-bonne à brûler. Ce ſuccès excita mon induſtrie ; je continuai mon opération, & j'en tirai dix pintes d'huile qui me dédommagèrent bien de ma peine. Cet animal étant fortement imprimé dans mon imagination, y fit naître une idée nouvelle en ſongeant aux cris qu'il avoit fait en mourant, je cherchai à me perſuader, & je parvins à croire que les voix que j'avois entendues pendant la ſaiſon obſcure, venoient d'un nombre de ces animaux ou poiſſons qui jouoient dans l'eau ou ſur le bord du lac. Cette idée ne contribua pas peu à diſſiper mes craintes.

CHAPITRE XIV.

L'auteur entend les voix pendant l'hiver, sort & voit un spectacle singulier sur le lac : il en est troublé. Songe. Soliloque. Il entend encore les voix. Quelque chose tombe brusquement sur sa maison : il trouve une femme qu'il croit morte ; il la fait revenir. Description de cette femme ; elle reste avec lui.

J'AVOIS passé l'été fort agréablement, quoique je n'eusse pas encore vu le soleil : je m'étois occupé à l'ouvrage que je viens de décrire ; j'avois pris encore deux poissons bêtes qui m'avoient donné beaucoup d'huile : je m'étois fabriqué une cheminée dans mon antichambre, avec des briques faites de terre & de vase, & cuites dans mon âtre. J'avois pratiqué à un bout de cette chambre une fenêtre pour recevoir chez moi le peu de lumière qui venoit à travers des arbres, quand je ne voudrois pas ouvrir ma porte. J'avois fabriqué une lampe de terre pour brûler mon huile : enfin j'avois travaillé à amasser des provisions, tant fraîches que salées, pour tout l'hiver. Telles avoient été mes occupa-

tions dans la belle saison. A présent que l'hiver approchoit, & que les jours devenoient fort courts, ou plutôt qu'il n'y avoit plus qu'une espèce de crépuscule, je restois le plus souvent dans ma maison, moins cependant que l'hiver précédent, faute de lumière je passois presque tout mon tems à dormir ou à me tranquilliser; car à présent ma lampe restoit toujours allumée. Je me fis une couverture de lit avec deux peaux de poissons-bêtes, & une troisième servit à fabriquer un coussin pour m'asseoir; & je vous assure que ce coussin étoit bien doux & fort chaud. Tout cela me rendoit la vie agréable & même assez commode.

Quelqu'un dira peut-être, en lisant ceci: que vouloit-il donc de plus? En effet je fus content, tant que ma situation resta telle que je viens de la décrire: mais quelque-tems après, l'obscurité étant venue, les voix se firent entendre de nouveau, tantôt en petit nombre, tantôt beaucoup à la fois; mes craintes se renouvellèrent, & il me prit une mélancolie profonde. J'entrepris follement à diverses reprises de mettre la tête à la fenêtre, pour découvrir d'où partoient ces voix extraordinaires, quoique je sçusse fort bien qu'il faisoit trop sombre pour rien apercevoir.

En réfléchiſſant mieux, je demeurai convaincu que ces voix ne pouvoient pas venir des poiſſons-bêtes, comme je l'avois conjecturé d'abord; c'étoit plutôt de quelques créatures capables de ſons articulés; mais de qui, & où étoient-elles? C'eſt ce que je ne ſavois pas; & cette ignorance m'inquiétoit fort.

Un jour ou une nuit, car je ne ſcai lequel des deux, j'entendis les voix très-diſtinctement; je me jettai à genoux, & ayant prié dieu avec ardeur de diſſiper mes craintes, & de mettre fin à mon incertitude, je repris courage, & m'armant de mon fuſil, de mes piſtolets & d'un ſabre, je ſortis de la grotte, & m'avançai doucement dans le bois: je les entendis alors bien plus diſtinctement qu'auparavant, & il me fut aiſé de découvrir de quel côté elles venoient. Je marchai en avant juſqu'à la bordure du bois, d'où je pouvois diſcerner le lac au brillant de l'eau. Je crus appercevoir une flotte de petites chaloupes qui en couvroient un grand eſpace, & qui n'étoient pas loin du pont. Cette vue me troubla étrangement, ne pouvant imaginer d'où elles venoient, ni où elles alloient; je ſuppoſai qu'il y avoit dans le lac quelque paſſage, autre que celui par lequel j'avois

abordé en débouchant de la caverne, & qu'assurément c'étoit par là qu'elles étoient venues, de quelqu'endroit dont je n'avois encore aucune connoissance.

Tandis que je m'occupois de cette idée, j'entendis les gens de ces chaloupes rire & folatrer ensemble, sans pourtant rien distinguer de ce qu'ils disoient, à cause de leur éloignement. Je vis bientôt après toutes ces chaloupes (car je les supposois telles) se mouvoir & s'avancer du côté du pont. Dans un instant, quoique je fusse sûr qu'aucune chaloupe n'étoit entrée dans le passage, je vis sur la côte opposée du lac une multitude de gens qui tous marchoient vers le pont; & ce qui me parut le plus surprenant, c'est qu'il n'y avoit plus sur le lac la moindre apparence de chaloupes. Je fus alors plus consterné qu'auparavant: mon trouble augmenta encore bien davantage, quand je vis toute cette bande traverser le pont, comme pour venir de mon côté. Le courage m'abandonna, & j'étois prêt à fuir vers la grotte pour m'y cacher. Cependant les regardant encore une fois, je les vis tous s'élancer de dessus le pont les uns après les autres; il me sembloit qu'il se jettoient dans l'eau, & bientôt ils s'élevèrent dans les airs comme des oiseaux: ils ne tardèrent pas

à parcourir le lac, jouant & folatrant enſemble à une telle hauteur que je les perdis de vue. Je jettai les yeux vers le pont & ſur le lac, il n'y avoit ni chaloupe, ni homme, & je n'entendis plus le moindre bruit.

Je retournai à ma grotte, l'eſprit rempli de cette aventure ſurprenante, maudiſſant ma mauvaiſe fortune de m'avoir conduit dans un pays où je devois ſelon les apparences ignorer toujours ce qui ſe paſſoit autour de moi. Hélas! diſois-je, ſi je ſuis dans une terre habitée par des eſprits, comme je n'ai guère lieu d'en douter, qui pourra me garder contre eux? Je ne ſerai jamais sûr, pas même dans ma grotte. Le moyen de trouver quelque sûreté contre des êtres qui voguent ſur l'eau ſans bateau, qui volent dans les airs ſans aîles, comme j'en viens d'être témoin, & qui d'un moment à l'autre peuvent ſe tranſporter partout où il leur plaît? Dans quel état miſérable ſuis-je réduit? J'aurois été bien aiſe de trouver ici des habitans, & de pouvoir converſer avec des hommes. N'y en ayant point, comme je l'ai ſuppoſé juſqu'ici, je me conſolois en penſant que du moins je ſerois à l'abri des maux auxquels ſont ſujets les hommes vivant en ſociété. Qui ſçait maintenant ce qui peut m'arriver d'une heure à l'autre? Que

ſçai-je même ſi au moment que je parle & que je maudis mon ſort, ces êtres ne connoiſſent pas mes penſées, & ne méditent pas une vengeance terrible contre moi, pour me punir de ce que ne les vois pas avec plaiſir.

L'accablement de mes eſprits m'invitant au repos, je me couchai, ſans pouvoir fermer l'œil; rien ne ſoulageoit mes inquiétudes, pas même la confiance que j'avois miſe dans la providence divine; & ce trouble n'étoit cauſé que par mon incertitude ſur la réalité de ce que j'avois vu & entendu, & par le deſir violent de connoître ces créatures qui venoient de s'envoler à mes yeux.

L'animal le plus féroce, le ſauvage, le plus cruel qui ſeroit venu à ma rencontre, & m'auroit obligé de défendre ma vie, m'auroit donné beaucoup moins de trouble; ce qui l'augmentoit encore, étoit l'impoſſibilité apparente de voir finir mes craintes. Ne pouvant donc fermer l'œil, je pris le parti de me lever encore. Mais comment me fuir moi-même & me dérober à mes réflexions? Tous les efforts que je fis pour me procurer du repos, furent inutiles.

Au plus fort de mon chagrin, j'eus recours à la prière, & je n'en tirai pas peu de ſou-

lagement : je demandai à dieu d'écarter l'objet de mes craintes, ou du moins de réſoudre mes doutes & de les faire tourner à mon avantage. Je me trouvai, ainſi que je l'avois déja éprouvé d'autres fois, beaucoup plus tranquille ; je conçus de meilleures eſpérances, & j'en vins preſqu'au point de me croire hors de danger. Dans cet état je me recouchai & dormis d'un ſommeil paiſible, qui dura juſqu'à ce que je fus réveillé par le ſonge que voici.

Il me ſembloit que j'étois à Cornouaille chez la tante de ma femme, & que m'informant d'elle & de mes enfans, cette bonne parente me diſoit que tous avoient ceſſé de vivre depuis quelque tems, & que ma femme lui avoit recommandé en mourant de me dire qu'elle étoit allée au lac, où je pouvois compter de la trouver, & que nous y vivrions heureux enſemble. J'allois donc pour la voir, quand elle m'arrêta en chemin, en criant, où vas-tu ſi vîte, Pierre ? Je ſuis ta femme, ta chère Patty. Je ne l'aurois pas remiſe, tant elle étoit changée, ſans le ſon de ſa voix. En la regardant de plus près, elle me ſembla la plus belle créature que j'euſſe jamais vue. J'allois la prendre dans mes bras, lorſque le trouble de mes eſprits m'éveilla.

Quand je fus levé, je reſtai chez moi, ne me ſouciant pas alors de ſortir. Mon ſonge m'occupoit tout entier, & je n'avois que Patty dans la tête. Hélas! m'écriai-je, que je ſerois heureux, ſi je pouvois la tenir dans cette ſolitude! Que n'eſt-ce une réalité plutôt qu'un ſonge! J'en étois cependant ſi frappé, que j'eus peine à m'empêcher de courir au lac pour voir ſi je la rencontrerois. A la fin rappellant ma raiſon, je connus ma folie, & je me tranquilliſai. Cependant je m'écriai: quoi n'avoir perſonne avec qui converſer! Perſonne qui puiſſe m'aider, me conſoler! Quel état triſte! Je continuai ainſi à me plaindre tant que je me ſentis fatigué. Alors j'entendis tout d'un coup les voix qui revenoient. Ecoutons, dis-je, les voilà encore. Eh bien j'y ſuis réſolu, il faut me montrer, quoi qu'il en puiſſe arriver. Ce n'eſt point la ſolitude que je crains; me voir environné de gens de toutes parts, ſans ſavoir qui, eſt pour moi une ſituation mille fois pire que tout ce qu'ils pourroient me faire ſouffrir.

Pendant ce ſoliloque, les voix augmentèrent, & enſuite diminuèrent par degrès comme à l'ordinaire. Je me ſaiſis de mon fuſil, & j'allois ſortir, pleinement déterminé à me montrer, lorſqu'il tomba quelque choſe ſur

le

le toit de mon antichambre ; tout l'édifice en fut ébranlé ; la frayeur me saisit ; j'entendis en même tems un grand cri ; & un mouvement qui se fit auprès de la porte de mon appartement, acheva de me troubler jusqu'au fond de l'ame. Cependant déterminé à voir ce que c'étoit, j'ouvris résolument ma porte & je sortis ; je ne vis personne ; tout étoit tranquille, & rien ne se présenta à moi que mes craintes. J'allai ensuite doucement au coin de mon bâtiment, & regardant par terre à la lueur de ma lampe qui étoit posée sur la fenêtre, je vis étendu à mes pieds quelque chose qui ressembloit à un homme. Qui êtes-vous? m'écriai-je. Point de réponse. Le courage, les forces m'abandonnèrent, je restai quelque tems sur la place aussi immobile qu'une statue : enfin reprenant mes sens, le courage me revint ; j'allai chercher ma lampe, & à mon retour je vis cette même figure charmante, sous laquelle Patty m'avoit apparu en songe. Sans porter plus loin mes réflexions, je crus véritablement la voir devant moi ; d'abord je la crus sans vie. En regardant de tous côtés ; car jusqu'alors je n'avois pas détourné mes yeux de dessus son visage, je trouvai qu'elle avoit autour de la tête une espèce de tresse, comme un ruban

auquel étoient attachés & entortillés ſes cheveux : elle me parut couverte d'une étoffe de ſoie mince, de couleur de chair ; en eſſayant de la ſoulever, je lui ſentis encore un reſte de chaleur qui me fit penſer qu'elle n'étoit pas morte. Je la pris donc dans mes bras, & marchai en arrière quelques pas ; ma lampe ſe renverſa. Je l'emportai avec moi dans ma grotte ſans voir clair, & après l'avoir couchée ſur mon lit, j'allai rechercher ma lampe.

Voilà une aventure bien ſingulière, diſois-je. Comment Patty a-t-elle pu venir ici, habillée de ſoie & de baleine ? Je ne penſe pas que ce ſoient là les habillemens à la mode en Angleterre. Dans mon rêve elle étoit morte : auſſi paroît-elle l'être. Quoi qu'il en ſoit, elle eſt encore chaude. Je ne ſaurois dire ſi c'eſt ici le lieu que l'on va habiter après la mort ; car je vois qu'il y a du monde, quoique je ne le connoiſſe pas ; à bon compte elle me paroît de chair & d'os. Si je puis parvenir à la faire revenir & à la poſſéder comme ma femme, ce ſera toujours un agrément & une conſolation pour moi. Sans doute elle ne ſeroit pas venue ici, ſi ce n'eût été pour mon bien.

Rempli de cette idée, je rentrai dans ma

grotte, & après en avoir fermé la porte, je rallumai ma lampe. Puis allant auprès de ma Patty, car je m'imaginois toujours que c'étoit elle, je crus lui voir remuer un peu les yeux. J'éloignai la lampe, de peur de lui incommoder la vue, ſi elle venoit à la tourner de ce côté; & faiſant chauffer le dernier verre que j'avois réſervé de mon vin de Madère, je le lui portai; elle étoit toujours ſans mouvement. Je ſuppoſai alors que ſa chute l'avoit bleſſée conſidérablement; je portai ma main ſur ſon ſein, & je ſentis que ſon cœur battoit encore. J'en fus enchanté, & reprenant eſpérance, je trempai mon doigt dans le vin; j'en humectai ſes lèvres deux ou trois fois, & je crus ſentir qu'elle les ouvroit un peu. Je m'aviſai d'aller prendre une cuillère à thé, & je m'en ſervis pour lui verſer dans la bouche quelques gouttes de ce vin. Voyant qu'elle l'avoit avalé, je lui en donnai une ſeconde cuillerée, puis une troiſième, juſqu'à ce qu'enfin elle reprit ſes ſens peu-à-peu, & ſe mit ſur ſon ſéant. Tout cela ſe paſſoit à la lueur foible que fourniſſoit ma lampe, d'un coin de ma chambre où je l'avois placée, comme j'ai déja dit, hors de la portée de ſa vue.

Je lui fis alors diverſes queſtions, comme

si c'eût été Patty, & qu'elle eût pû m'entendre. De son côté elle me parloit un langage auquel je ne connoissois rien, d'un ton vraiment sonore, & avec les plus doux accens que j'eusse jamais entendus. Je fus chagrin de ne pas comprendre ce qu'elle me disoit : cependant croyant qu'elle pourroit peut-être se lever & se tenir de bout, je voulus l'aider à sortir du lit. Quelle fut ma surprise en la touchant ! D'un côté il sembloit qu'elle fût encaissée dans de la baleine, & en même tems elle étoit aussi douce & aussi chaude que si elle eût été toute nue.

Je la pris dans mes bras, & la raportant dans mon antichambre, j'essayai d'entrer avec elle en conversation. Je vis bien qu'il falloit renoncer à son entretien, à moins que je n'apprisse sa langue, ou elle la mienne. Mon songe m'avoit tellement préoccupé l'esprit de Patty & de son changement, que je ne pouvois me persuader que l'objet présent à mes yeux ne fût pas elle ; cependant après un peu plus de réflexion, je sentois que Patty, quelque jolie qu'elle m'eût semblé, n'approchoit pas de cette belle créature.

Il est vraisemblable que les mêmes troubles nous agitoient l'un & l'autre ; & je ne doute pas qu'elle ne fût aussi surprise que moi, de

la manière dont nous nous trouvions enſemble. Je lui offris de tout ce qu'il y avoit dans ma grotte, & que je crus propre à lui plaire elle en accepta pluſieurs choſes avec reconnoiſſance, à en juger par ſes regards & ſes geſtes. Mais elle évitoit avec ſoin la lueur de ma lampe, & lui tournoit toujours le dos. J'en fis la remarque, & croyant qu'elle n'agiſſoit ainſi que par modeſtie, je ne voulus pas la gêner; j'avois attention moi-même de la placer de la manière qui lui étoit agréable, quoique je me privaſſe par là de la vue d'un objet qui me plaiſoit infiniment.

Après être reſtés tous les deux aſſis quelque tems à jargonner ſans nous entendre, elle ſe leva & fit pluſieurs tours dans mon appartement. Dans cette attitude, ſes graces & ſes mouvemens me charmèrent, tant ſa taille étoit parfaite; mais la ſingularité de ſon habillement m'embarraſſoit furieuſement; je ne pouvois concevoir ce que c'étoit, ni comment elle s'en couvroit.

Nous ſoupâmes enſemble; je lui ſervis tout ce que j'avois de meilleur. Quoique nous ne puſſions pas nous entendre l'un l'autre, nous ne pûmes nous empêcher de parler chacun notre langage. Après le ſouper je lui donnai quelques

verres de liqueur qu'elle but avec plaiſir; & par des geſtes tout-à-fait intelligibles, elle me remercia de mes attentions. Quelque tems après lui montrant mon lit, je lui fis ſigne d'aller s'y coucher; elle parut allarmée de cette propoſition, juſqu'à ce que je lui euſſe fait entendre où je comptois coucher moi-même, en me montrant du doigt, & enſuite un autre lit. Dès qu'elle m'eût compris, elle ſe coucha ſans façon. Pour moi je remis en place tout ce dont nous nous étions ſervi pour le ſouper: je couvris mon feu, & me couchai auſſi. Car le moyen d'avoir aucun ſoupçon, ni d'appréhender aucun danger d'une créature auſſi charmante?

Je la traitai quelque tems avec tous les égards poſſibles, ſans vouloir ſouffrir qu'elle fît la moindre choſe de mon ouvrage. Il étoit bien incommode pour tous les deux d'avoir l'uſage de la parole, & de ne pouvoir nous exprimer que par des ſignes. Je vis avec un plaiſir véritable qu'elle ſe donnoit toutes les peines poſſibles pour apprendre à parler comme moi. A la vérité je n'étois point en reſte, & je tâchois auſſi de l'imiter en tout. Ce qui me ſurprit le plus dans les premiers tems, fut qu'elle ne marquât aucune inquiétude de ſe voir renfermée: car dans les commencemens je tenois ma porte toujours bien

close, de crainte de la perdre, & je m'attendois qu'elle ne manqueroit pas de profiter de la première occasion pour s'enfuir & me quitter ; je ne pensois guère alors qu'elle pût voler.

CHAPITRE XV.

Wilkins appréhende de perdre sa nouvelle maîtresse. Ils passent ensemble tout l'hiver, & commencent à apprendre la langue l'un de l'autre. Longue conversation entr'eux. Elle vole devant lui. Ils s'engagent à vivre ensemble comme mari & femme.

QUAND ma nouvelle maîtresse eut passé quinze jours avec moi, je m'apperçus que mon eau baissoit. L'idée de la quitter pour en aller faire provision m'inquiétoit, & je le lui fis entrevoir par une tristesse apparente. D'abord elle n'en pouvoit concevoir l'objet. Cependant me voyant troublé, elle conjectura que c'étoit mon inquiétude pour elle qui me rendoit si rêveur ; elle me fit entendre par des gestes assez clairs que je pouvois être tranquille, & qu'il ne lui arriveroit aucun mal en mon absence. Alors je la priai de mon mieux de ne point sortir avant mon retour. Sitôt qu'elle l'eut compris, elle s'assit les bras croisés & appuya sa tête contre la muraille,

pour m'assurer par cette attitude qu'elle ne bougeroit point. Cependant comme j'avois auparavant attaché une corde en dehors de la porte, je l'accrochai par précaution à un arbre, de crainte d'accident, quoiqu'en effet elle n'eût pas le moindre dessein de s'en aller.

Je pris donc ma chaloupe, mon filet & mon tonneau, comme à l'ordinaire : j'avois envie de rapporter au logis du poisson frais pour dîner, & je réussis si bien, que j'en pêchai de quoi faire plusieurs repas, & même pour en garder. Je salai ce qui en restoit, & je trouvai qu'elle l'aimoit mieux salé de quelques jours, que frais, quoiqu'elle ne goûtât pas avec autant de plaisir celui qui étoit salé plus anciennement. Mon sel diminuoit aussi, quoique je l'eusse épargné tant que j'avois pu : j'étois résolu d'essayer à en faire d'autre, & en effet, j'en vins à bout l'été suivant.

Nous passâmes ainsi le reste de l'hiver ensemble jusqu'à ce que la saison devînt assez claire, pour que je pusse sortir un peu vers le milieu du jour : je n'appréhendois plus qu'elle me quittât; car si elle l'eût voulu, elle en eût bien trouvé mille occasions pour une, & elle ne l'avoit jamais tenté.

Il faut que je fasse ici sur notre conduite une observation qu'on aura peine à croire. C'est

qu'étant de ſexe différent, ayant chacun des deſirs particuliers, enflammés d'amour l'un pour l'autre, ſans que rien pût mettre obſtacle à notre ſatisfaction, nous avions vécu ſeuls ſous le même toît pendant cinq mois, converſant enſemble du matin au ſoir; (car pendant ce tems elle avoit appris aſſez bien l'anglois, & moi ſa langue) ſans que je l'euſſe jamais embraſſée, ni que je lui euſſe marqué d'autres deſirs que ceux qu'une complaiſance continuelle pour tout ce qu'elle ſouhaitoit, pouvoit lui faire entrevoir. Je puis certifier même que je ne ſavois pas encore que ſon habillement fût naturel, & non un ouvrage de l'art; réellement je le croyois de ſoie: il eſt vrai que je ne l'avois jamais vu qu'à la lueur de ma lampe. Sa modeſtie & la douceur de ſa conduite avec moi, m'avoient donné une telle appréhenſion de lui déplaire, que, quoique rien au monde ne fût plus propre à inſpirer de la paſſion que ſes charmes, je ſerois mort plutôt que de la ſaluer même, ſi je n'en avois eu un prétexte tout naturel.

Le tems étant devenu plus clair & les jours plus longs, je pris ſur moi un jour de lui propoſer une promenade juſqu'au lac. D'abord elle s'en excuſa avec douceur ſur ce qu'elle déteſtoit cette grande clarté du jour: puis regardant dehors, elle me dit que, pourvu que je ne ſortiſſe

pas du bois, elle m'y accompagneroit; nous convînmes donc d'y aller faire un tour. J'avançai le premier sur le seuil de la porte, & le croyant trop élevé pour elle, je la pris dans mes bras pour la passer de l'autre côté. En la tenant de cette maniere, je ne savois que penser de son habit, tant il me paroissoit juste & serré. Quand je la vis dans le bois à un jour plus naturel & plus vrai que la lumière de ma lampe, je la priai de me dire de quelle étoffe de soie ou autre son habit étoit fait? Elle sourit, & me demanda si celui que je portois sous ma jaquette, n'étoit pas de même? Non vraiment, lui répondis-je, je n'ai autre chose sous mes habits que ma peau. Que voulez-vous dire? répliqua-t-elle, avec quelque aigreur. En effet j'ai toujours craint que ce vilain habit que vous portez, ne couvrît quelque chose que vous ne voulez pas que l'on voye. N'êtes-vous pas un Glumm (1)? Oui, belle créature, lui dis-je. (Quoiqu'elle me parlât dans ma langue, elle y mêloit toujours quelques mots de la sienne.) Hé bien, dit-elle, je crains que vous n'ayez été un méchant homme, & que vous ne soyez crashée (2); franchement j'en serois désespérée. Je suis persuadé, lui

(1) Un homme.
(2) Mutilé.

répondis-je ; qu'aucun de nous n'eſt auſſi parfait qu'il devroit l'être ; je compte pourtant que mes crimes ne ſont pas plus énormes que ceux des autres hommes. J'ai eſſuyé dans ma vie bien des traverſes ; mais la providence m'ayant enfin établi dans ce pays, d'où il y a apparence que je ne ſortirai jamais, je ne regarde pas comme une de ſes moindres faveurs, de m'avoir donné en vous la compagnie du plus excellent de ſes ouvrages, & je lui en rendrai grace toute ma vie. Surpriſe de ce diſcours, elle répliqua : ſi vous ne cherchez pas à m'en impoſer, & que réellement vous ne ſoyez pas crashée, pourquoi dites-vous que vous ne voyez pas jour à ſortir jamais d'ici ? N'avez-vous pas les mêmes voies que moi & tous les autres pour vous en aller ? Je crains vraiment que vous ne ſoyez mutilé : autrement (continua-t-elle en maniant les pans de mon habit) vous ne porteriez pas cette couverture embarraſſante : vous rougiſſez ſans doute, de montrer ſur votre habit naturel des preuves d'une mauvaiſe vie.

J'avois beau rêver, je n'appercevois aucun moyen de ſortir de mon domaine ; cependant, penſois-je, s'il n'y avoit pas quelque iſſue, elle ne parleroit pas ſi poſitivement. Quant à mon habit & à me montrer tout nud, cette idée me faiſoit rougir ; ſans la honte qui me retenoit, je

me ſerois deshabillé pour la ſatisfaire. Madame, lui dis-je, vous vous trompez ; j'ai parcouru tous les recoins de ce nouveau monde, je n'y ai point trouvé d'iſſue, & même je ſuis certain qu'il n'eſt pas poſſible de retourner par le même chemin que je ſuis venu. Quoi, dit-elle, que voulez-vous dire, & quelle route pouvez-vous ſouhaiter que celle par où vous êtes venu ? Si vous n'êtes pas crashée, l'air ne vous eſt-il pas ouvert ? Ne pouvez-vous pas vous y promener comme les autres ? Je vous le répéte encore, monſieur, je crains que nous n'ayez été mutilé pour vos crimes ; quoique vos bontés pour moi m'engagent à vous aimer de tout mon cœur, ſi je le croyois, je ne reſterois pas un moment avec vous ; je ferois au déſeſpoir de vous quitter, mais je ne pourrois m'en diſpenſer.

Je me trouvois dans un étrange embarras : qu'entendoit-elle par être mutilé ? Il me paſſoit à ce ſujet mille idées ſingulières par la tête ; j'entendois aſſez bien le ſens naturel de ce mot, mais je ne ſavois de quelle manière ni par quelle figure de diſcours elle m'en faiſoit l'application. Enfin voyant qu'elle me regardoit avec un peu de colère : madame, lui dis-je, ne vous fâchez point, je vous prie, daignez m'apprendre ce que vous voulez dire par le mot crashée, que vous répétez ſi ſouvent ; j'en ignore abſolument

la signification. Monsieur, me dit-elle, répondez-moi d'abord : par où êtes-vous venu ici? Madame, répliquai-je, il est aisé de vous satisfaire; venez vous promener jusqu'au bord du bois, & je vous montrerai le passage. Non, me dit-elle, je connois parfaitement la chaîne de rochers qui environne ce pays. Sans y aller voir, la moindre description suffira pour m'apprendre duquel vous êtes descendu. Femme charmante, répondis-je, en vérité, je ne suis point descendu d'un rocher, & je ne voudrois pas l'entreprendre pour mille mondes, ma perte seroit inévitable. Monsieur, me dit-elle en colère, cela est faux, vous m'en imposez. Je vous déclare, madame, que ce que je vous dis est exactement vrai, jamais je n'ai approché du sommet d'aucun rocher d'ici autour : nous sommes près du bord du bois; faisons encore quelques pas, & je vous montrerai par où je suis entré. Allons donc, dit-elle, maintenant que cette odieuse clarté est un peu diminuée, je veux bien vous y accompagner.

Quand nous eûmes avancé assez pour appercevoir le pont; madame, lui dis-je, voyez-vous cette caverne par où la mer verse ses eaux dans le lac? Eh bien, c'est par là que je suis entré. Cela n'est pas possible, dit-elle; voilà encore un mensonge : je vois que vous me trompez, & que

vous dites des choſes incroyables : adieu donc, il faut que je vous quitte. Mais permettez que je vous faſſe encore une queſtion. Par quel moyen êtes-vous venu à travers cette caverne ? Et pourquoi n'avez-vous pas paſſé par-deſſus le rocher ? Quoi donc, madame, lui répondis-je, penſez-vous que ma chaloupe & moi puiſſions voler ? Venir par-deſſus le rocher, dites-vous ? Non, madame, je ſuis parti du grand océan ; j'ai vogué dans ma chaloupe à travers de cette caverne, & je ſuis arrivé dans ce lac. Qu'entendez-vous par votre chaloupe ? me dit-elle. Il ſemble que vous faſſiez une diſtinction de vous & de votre chaloupe. Oui vraiment, madame, répliquai-je ; car je crois que je ſuis de chair & d'os, au lieu que ma chaloupe eſt faite de bois. Oui-dà ! dit-elle, & où eſt cette chaloupe faite de bois ? ſous votre habit ? Mon dieu ! lui répliquai-je, madame, j'ai craint juſqu'à préſent que vous ne fuſſiez fâchée ; je vois maintenant que vous voulez badiner. Quoi, porter une chaloupe ſous mon habit ? Non, madame, non, ma chaloupe eſt dans le lac. Encore des menſonges, dit-elle. Non, madame, tout ce que je vous ai dit eſt auſſi vrai, qu'il eſt certain que ma chaloupe eſt dans le lac. Venez avec moi ; vos yeux ſeront témoins de la ſincérité de mes diſcours. Elle y conſentit, parce qu'il faiſoit noir, mais en m'avertiſſant

que, si je ne lui tenois parole, je ne la reverrois plus.

Arrivés au lac auprès de mon bassin; eh bien, madame, lui dis-je, vous voyez maintenant par vous-même si je vous ai dit vrai ou non. Elle regarda bien ma chaloupe, & n'en avoit aucune idée. Voilà, ajoutai-je, cette chaloupe avec laquelle je suis parti du grand océan, j'ai passé dans ce lac à travers la caverne. Enfin je m'estimerai le plus heureux des mortels, si vous daignez y rester avec moi, m'aimer & me croire. Je vous promets de ne jamais vous tromper, & d'employer toute ma vie à votre service. Elle avoit encore de la peine à croire ce que je disois de ma chaloupe, jusqu'à ce que sautant dedans, je la poussai à l'eau, & je côtoyai le lac, tandis qu'elle marchoit vis-à-vis à terre. Enfin, elle parut si bien reconciliée avec moi & ma chaloupe, qu'elle voulut que je la prisse sur mon bord, ce que je fis aussi-tôt: nous nous promenâmes sur le lac; & en retournant à mon bassin, je lui appris comment je m'en servois pour aller chercher de l'eau, & l'amener vis-à-vis ma grotte.

Eh bien, me dit-elle, j'ai vogué, comme vous dites, bien des fois en ma vie, mais jamais dans une machine semblable. J'avoue que cela est bon, quand on a beaucoup de choses à trans-

porter d'un lieu à un autre ; mais aller se fatiguer ainsi avec une rame, quand on ne veut que se divertir, c'est, à mon avis, la folie la plus ridicule. Madame, lui répondis-je, comment voudriez-vous donc que je voguasse ? Nous aurions beau nous mettre dans la chaloupe, elle ne nous transporteroit pas d'elle-même, si nous ne ramions avec force. Où avez-vous eu, dit-elle, cette machine que vous appellez une chaloupe ? Oh madame, lui répondis-je, c'est une histoire trop longue & trop fâcheuse pour la commencer à présent ; elle a été faite à plus de mille lieues d'ici, chez un peuple qui a la peau noire, & qui est tout-à-fait différent de nous. Quand je l'ai eue d'abord, je ne songeois guères à voir ce pays ; je vous raconterai fidélement le tout quand nous serons de retour. En effet je commençois à souhaiter de tout mon cœur d'être à ma grotte ; car il étoit nuit fermée, & étant sorti si loin sans mon fusil, tout ce que je voyois ou entendois me faisoit peur : je le fis sentir à ma compagne ; mais appercevant que ce mouvement ne lui faisoit pas plaisir, je n'insistai pas davantage.

Je connus alors, & j'en fus étonné, que plus il faisoit nuit, plus elle étoit contente ; la vue de ma chaloupe & notre promenade l'ayant mise en bonne humeur, je n'avois garde de la lui faire

faire perdre. Je lui dis que, si elle vouloit, nous descendrions à terre, & qu'après avoir resserré la chaloupe, je l'accompagnerois si long-tems qu'elle jugeroit à propos. En causant & nous promenant le long du lac, elle se mit à courir un peu devant moi, & s'y jetta. Je poussai aussitôt un grand cri qui la fit rire, & elle me dit de la suivre. Il faisoit si sombre, que je ne la voyois que confusément quand elle s'élança dans le lac : alors regardant de tous mes yeux, je ne vis qu'une petite chaloupe qui nageoit sur l'eau avec tant de vîtesse, que je la perdis de vue en un instant; je courus le long de la côte, de crainte de la perdre; un moment après je la trouvai venant au devant de moi, mais plus de chaloupe. Mon cher, me dit-elle en souriant, c'est ainsi que je vogue, moi : l'effroi que vous avez eu, me fait bien voir que vous ne connoissez pas cette manière; & comme vous dites que vous venez d'un pays qui est à plusieurs mille lieues d'ici, il est bien possible que vous soyez fait différemment de moi : si cela est, le créateur nous a formés bien plus parfaits que vous : à vos discours que j'ai écoutés avec beaucoup d'attention, je soupçonne que vous n'êtes pas plus en état de voler que de voguer comme je fais. Non vraiment, ma belle, je ne le puis pas, je vous assure. Alors se plaçant sur le bord du lac à un endroit

un peu élevé, elle prit son essor & s'envola de manière que je pouvois à peine la suivre des yeux.

J'en fus extrêmement surpris. Quoi, dis-je, après l'avoir perdue de vue, est-ce donc avec un phantôme que j'habite depuis si long-tems! Il eût bien mieux valu pour moi ne l'avoir jamais vue, que de la perdre ainsi! Mais qu'aurois-je pu espérer, quand elle seroit restée? Il est clair maintenant que ce n'est point une créature humaine. Cependant, me disois-je, elle est de chair & d'os, je l'ai bien senti quand je l'ai transportée hors de la grotte. Cette réflexion ne dura pas long-tems, car en moins de dix minutes elle s'abattit devant moi sur ses pieds. Son retour me causa une joie inexprimable; elle s'en apperçut bien, & m'a dit depuis qu'elle y avoit été fort sensible. En effet, tous ces événemens me causèrent une telle agitation dans l'ame, que j'étois comme un homme frappé de la foudre: je revins bientôt à moi, & la serrant dans mes bras avec tout l'amour & la passion que j'étois capable d'exprimer, & pour la première fois avec des desirs; vous voilà donc revenue, lui dis-je, mon bel ange? Vous rendez la vie à un homme qui ne peut être heureux qu'en vous adorant. Comment se peut-il qu'avec tant d'avantages sur moi, vous renonciez à tous les plaisirs

pour lesquels la nature vous a formée ; vous abandonniez vos amis & votre famille, pour accepter un asyle dans mes bras ! Je vous fais don ici de tout ce qui est en ma disposition, mon amour & ma constance..... Allons, allons, me dit-elle, je vois que vous êtes un plus digne homme que je ne le soupçonnois ; pardonnez la méfiance que j'ai eue, tant que j'ai ignoré vos perfections ; maintenant je suis persuadée de tout ce que vous m'avez dit ; & puisque vous paroissez avoir tant de plaisir avec moi, je vous promets de ne vous abandonner jamais, que la mort ou quelqu'autre accident aussi fatal ne vienne nous séparer. Partons, si vous voulez, retournons ; aussi-bien je sens que l'obscurité vous fait peine, quoiqu'elle me plaise beaucoup à moi ; car en me donnant le plaisir de vous contempler, elle dérobe à vos yeux ma rougeur.

C'est ainsi qu'en nous disant mille choses tendres, elle me donna la main, & nous regagnâmes la grotte où notre mariage fut consommé cette nuit, sans autre cérémonie qu'un engagement réciproque de vivre comme mari & femme. En effet ce consentement est l'essentiel du mariage, & nous n'étions pas à portée de faire d'autres cérémonies.

CHAPITRE XVI.

Embarras de l'auteur en s'en allant coucher avec ſa nouvelle épouſe. Elle répond à pluſieurs queſtions qu'il lui fait, & éclaircit ſes doutes au ſujet des voix. Deſcription des vols appellés ſwangeans.

L'ORAGE vient après le calme, comme le calme ſuccède à la tempête. Après le ſouper, voulant laiſſer à mon épouſe la liberté de ſe deshabiller toute ſeule, perſuadé que cette attention lui ſeroit plus agréable, je me retirai dans l'antichambre, juſqu'à ce que je la crus couchée : enſuite ayant écarté ma lampe, j'avancai doucement près du lit, & je me plaçai à côté d'elle : mais en m'approchant davantage, il me parut qu'elle s'étoit couchée toute habillée. J'en fus un peu piqué, & je lui en demandai la cauſe. En effet, je ne pouvois toucher ſa chair qu'au viſage & aux mains. Elle fit un grand éclat de rire, & promenant ſa main le long de mon côté nud, elle s'apperçut bientôt de la différence qu'elle avoit ſoupçonnée entre elle & moi. Elle me dit donc douce-

ment, qu'elle, ni aucune perſonne qu'elle eût jamais vue, n'avoit d'autre habit que celui avec lequel on étoit né, & que l'on ne pouvoit le quitter qu'avec la vie. Ce diſcours me déplut fort, non que la choſe me fît peine en elle-même, ou que je me ſentiſſe aucun dégoût pour cette couverture, car elle étoit unie, chaude & plus douce que le velours ou le plus beau ſatin; mais parce que j'avois peur qu'elle n'en fût tellement enveloppée, que quoique j'euſſe à mes côtés la plus aimable compagne, il ne me fût pas poſſible d'en tirer la ſatisfaction que mon amour me faiſoit ſouhaiter.

Dans le fort de mon impatience, j'eſſayai pluſieurs fois d'écarter cette couverture; mais mes efforts furent inutiles. Il faut pourtant, diſois-je, qu'il y ait quelques moyens pour arriver au comble de mes deſirs; autrement pourquoi auroit-elle été ſi réſervée d'abord, & pourquoi maintenant qu'elle eſt ma femme, auroit-elle fait la moitié du chemin avec tant de complaiſance? Dans tout autre tems j'aurois pouſſé mes réflexions plus loin, & j'aurois expliqué mes objections ſur un fait auſſi ſingulier, pour chercher à les éclaircir: mais plus preſſé d'agir que de penſer, je gliſſai ma main ſur ſon eſtomac, pour trouver l'endroit

où ſon habit étoit croiſé ; (car elle étoit couchée de ſon long :) je ſentis pluſieurs bords larges & plats, ſemblables à des brins de baleine placés ſous ſa couverture, & qui lui enveloppoient le corps : je penſai que cela devoit être ſerré comme un corps, & cherchant le lacet par derrière, je vis que je m'étois trompé ; ce contre-tems me chagrinoit. Craignant de me fâcher tout-à-fait, elle rabattit toutes ces eſpèces de baleines le long de ſes côtés, d'une manière ſi imperceptible, que je ne le ſentis pas, quoique je fuſſe fort proche d'elle : de ſorte qu'en promenant de nouveau ma main ſur ſon ſein, je me vis ſans aucun obſtacle en poſſeſſion du corps le plus charmant, qu'elle livra de bonne grace à mes embraſſemens.

Je dormis profondément juſqu'au matin, & elle auſſi ; mais en m'éveillant je fus curieux de connoître quelle eſpèce d'être j'avois eu dans mes bras, de quelle nature étoit cet habit, que je n'avois pu déranger malgré mes efforts, & dont elle s'étoit débarraſſée en un clin d'œil, ſans que je m'en apperçuſſe. Maintenant qu'elle eſt ma femme, penſai-je, elle me ſatisfera en toute choſe, & ne refuſera pas de contenter ma curioſité.

Jamais on n'a vu deux époux plus amoureux

& plus ſatisfaits. M'étant levé le premier, j'allumai du feu, & préparai pour le déjeûner une ſoupe de poiſſon, épaiſſie avec de mon fromage à la crême. Enſuite j'appellai ma femme, les yeux toujours tournés vers le lit, pour voir comment elle s'habilloit; mais ayant jetté de côté la couverture, elle ſe trouva toute habillée, & vint à moi. Je l'embraſſai, & nous déjeûnâmes: après quoi je lui dis que j'eſpérois que tous les momens de notre vie ſeroient auſſi heureux que ceux que nous venions de paſſer; elle me parut le déſirer avec la même ardeur. Juſqu'à préſent je n'ai pas oſé vous demander votre nom, ajoutai-je; vous avez dû vous appercevoir par la manière dont je me ſuis conduit depuis que nous ſommes enſemble, qne j'ai eu pour vous une tendreſſe particulière, & une attention ſcrupuleuſe de ne rien faire qui pût vous déplaire, juſqu'à préſent j'ai ſupprimé bien des queſtions que j'avois à vous faire, & auxquelles je vous prierai de répondre. Elle me dit qu'étant ma femme, il étoit de ſon devoir de m'écouter & de me ſatisfaire en tout; qu'elle avoit autant d'intérêt que moi à ce qui me regardoit, & qu'elle iroit au-devant de ce qui pourroit m'obliger.

Après ce préambule de complimens (ſi

je dois les appeller ainſi, car ils partoient véritablement du cœur) je lui demandai ſon nom; car enfin, lui dis-je, je vous ai toujours appellée madame; dorénavant je vous nommerai ma chère, & ſi je ſavois votre vrai nom, je le joindrois avec cette tendre expreſſion de mon amour. Vous ſaurez tout, & même vous connoîtrez ma famille dans une autre occaſion; mon nom n'eſt pas difficile à répéter, je me nomme Youwarky. Apprenez-moi maintenant le vôtre. Ma chère Youwarky, lui dis-je, mon nom étoit Pierre Wilkins, quand je l'ai entendu prononcer la dernière fois: mais il y a ſi long-tems, que je l'ai preſque oublié. J'ai encore une autre queſtion à vous faire, à laquelle il faut que vous me faſſiez le plaiſir de répondre. Vous n'avez qu'à parler, mon cher Pierre. Eh bien, continuai-je, racontez-moi par quel accident vous étiez tombée ſur le toît de mon habitation, lorſque je vous relevai; & ſi vous êtes du pays de deſſus les rochers? Elle me répondit en ſouriant: vous me faites trop de queſtions à la fois. Mon pays eſt bien au-delà des rochers, à une grande diſtance de celui-ci; je vous en inſtruirai une autre fois plus à loiſir, en vous parlant de ma famille, comme je vous l'ai déja promis: je ne ſai comment je ſuis venue dans cette grotte; mais je n'ai pas tardé à con-

noître que votre humanité vous avoit engagé à prendre soin de moi, après une chute terrible que j'ai faite, non du haut du rocher, comme vous le supposez, (car j'aurois été tuée infailliblement, & je n'aurois pas aujourd'hui le plaisir d'être avec vous) mais d'une distance bien moins considérable en l'air. Je vais vous dire comment cet accident m'arriva. Nous étions une bande de jeunes Gawris (1), qui avions fait la partie de venir autour de cet Arkoé (2) nous divertir dans un swangean (3), comme il est d'usage en certains tems de l'année. Nous badinons alors, & nous nous poursuivons les unes les autres, tantôt en nous élevant à une hauteur extraordinaire, tantôt en descendant d'une vîtesse surprenante jusqu'à toucher presque le sommet des arbres; ensuite nous remontons encore, & nous fuyons à tire d'aîles. Etant donc venue ici en partie de plaisir, une de mes camarades se mit à me poursuivre. Je m'élevai fort haut, après quoi je descendis fort vîte jusqu'au niveau des arbres, & elle après moi: comme je prenois mon essor pour remonter, elle me choqua rudement, & froissa si fort la partie supérieure de

(1) Fille volante.
(2) Etendue d'eau entourée d'un bois.
(3) Partie de vol.

mon Graundy (1), que je perdis l'équilibre. J'étois très proche du ſommet des arbres ; ainſi avant de pouvoir me remettre, je baiſſai beaucoup & m'embarraſſai dans des branches d'arbre, qui rendirent mon graundy inutile, de manière que je tombai avec violence ; je perdis connoiſſance, & ſentis à peine la douleur de ma chute. Je ne puis vous dire ſi je criai ou non en tombant par terre ; ſi je le fis, il y a apparence que ma compagne étoit déja trop loin pour m'entendre, ou pour y prendre garde : en effet, dans la vîteſſe de ſon vol elle peut bien ne m'avoir pas vu tomber. Pour ce qui regarde l'état où j'étois dans ce moment, & tout ce qui m'arriva après, c'eſt à vous-même à m'en faire l'hiſtoire. Une choſe à laquelle j'ai été bien ſenſible, & que je n'oublierai jamais, c'eſt que je dois la vie à vos ſoins & à votre bonté.

Je lui dis que pour cette partie de ſon hiſtoire, elle la ſauroit une autre fois. Mais, continuai-je, il y a quelque choſe de ſi particulier dans ces vols ou ſwangeans, comme vous les appellez, qu'il faut que je vous faſſe une queſtion encore à ce ſujet, & ce ſera la dernière pour aujourd'hui. Dites-moi quelle eſt la nature de

(1) Couverture & aîles de peau avec laquelle volent les Glumms.

ce que vous nommez graundy, & qui a d'abord apporté tant d'obſtacles à mes deſirs? Comment le met-on, & comment vous en ſervez-vous dans le ſwangean?

Mon cher Pierre, me répondit-elle, je ne puis vous refuſer ce que vous paroiſſez déſirer avec tant de paſſion: ſi vous n'étiez pas mon Barkatt (1), je ne répondrois pas à la dernière de vos queſtions, elle me feroit rougir. Pour notre manière de voler, vous en avez vu un échantillon la nuit dernière, quoique peut-être il ne faiſoit pas aſſez de clarté pour vous. Quant à la nature de mon Graundy, vous le voyez actuellement. Vous voulez, dites-vous, ſçavoir comment on le met; j'appréhende bien de ne pouvoir vous le faire comprendre, à moins de le déployer: pour lors ce ne ſera plus un myſtère. Pour ne point vous ennuyer, avez-vous envie que je me découvre? Vous n'avez qu'à ordonner, vous ſerez obéi. Cette réponſe m'embarraſſa; je ne ſavois ſi je devois inſiſter ou abandonner ma queſtion. Quoi, penſois-je, ſi ma curioſité alloit m'être fatale, ou que je vinſſe à découvrir quelque défaut que je ne puſſe pas ſupporter enſuite, je ſerois perdu. Elle attend mon commandement, dit-

(1) Mari.

elle ; pourquoi cela ? Je n'en vois pas la raiſon. Que faire ? A la fin je lui demandai un peu réſolument. Ma chère Youwarky, ſi je vous ordonne de le faire, votre réponſe de façon ou d'autre eſt-elle capable de vous obliger à me quitter ; ou croyez-vous qu'après m'avoir ſatisfait, je vous en aimerois moins ? Elle vit que j'héſitois, & en appercevant la cauſe, elle en fut charmée, & s'écria : non, mon cher Pierre, rien au monde ne me ſéparera jamais de vous ; je vois que vous craignez de découvrir en moi quelque choſe qui vous donne du dégoût. Je n'ai rien à appréhender de ce côté ; la ſeule choſe qui m'a empêchée de vous ſatisfaire, eſt la répugnance de paroître devant vous dans un état peu modeſte ; & je ne puis m'y déterminer que vous ne me l'ordonniez abſolument.

Aimable Youwarky, lui dis-je, ne différez donc pas plus long-tems à remplir mes déſirs ; & puiſque vous voulez un ordre de moi, je vous le commande. A l'inſtant ſon graundy s'ouvrit, & me laiſſa voir tout ſon corps juſqu'à la ceinture : ce graundy étendu avoit bien ſix pieds de largeur. C'eſt ici que mon amour & ma curioſité ſe trouvèrent partagés. L'une attiroit mon attention ſur le graundy ; l'autre arrêtoit mes yeux & mes penſées ſur ce beau

corps que je n'avois pas encore ſi bien vu. Quoique je ne vouluſſe pas la tenir trop long-tems découverte, je ne pouvois quitter de vue un objet ſi charmant. Je regardai attentivement chaque partie que je découvrois, & ce qui lui ſervoit de couverture. Comme je donnerai une deſcription entière du graundy dans un autre endroit plus convenable, je n'en parlerai pas davantage ici, & je me contenterai de dire, que quand j'en eus bien conſidéré la partie ſupérieure, elle le replia en un moment autour de ſon corps, d'une manière ſi juſte & ſi ſerrée, que l'œil le plus clair-voyant n'en auroit point découvert les jointures.

En vérité, ma chère Youwarky, lui dis-je, vous aviez bien raiſon de dire que vous n'aviez pas peur de rien montrer qui me pût déplaire : ſi mon cœur étoit rempli d'amour pour vous, vous venez d'y allumer une ardente flamme que le tems ni rien au monde ne ſera capable d'éteindre. Je conçois preſque à préſent comment vous volez, quoique je ſois encore embarraſſé de ſavoir comment vous étendez la partie inférieure du graundy, qui remonte & va ſe joindre à ſa partie ſupérieure; mais j'aime mieux le deviner moi-même par ce que j'en ai vu, que de faire rougir ces

belles joues qui ont naturellement d'assez vives couleurs. Alors courant à elle & la serrant dans mes bras, je lui prodiguai tous les noms charmans que ma tendresse me dictoit ; & je remis à une autre occasion les questions que j'avois encore à lui faire.

CHAPITRE XVII.

Youwarky ne peut souffrir le grand jour. Wilkins lui fait des lunettes pour soulager sa vue : description de ces lunettes.

YOUWARKY & moi, faute d'autre compagnie, conversions ensemble du matin au soir ; je lui montrois l'Anglois, & elle m'enseignoit sa langue. Mais quelque complaisante qu'elle fût à tout autre égard, je ne pouvois lui persuader de m'accompagner au ruisseau, ni même d'aller jusqu'au lac pendant le jour. On étoit alors dans la saison claire, où conséquemment j'avois souvent besoin de sortir : elle s'excusoit de venir avec moi, sur ce que les gens de son pays ne paroissoient jamais dans mon île pendant les grands jours ; elle me dit qu'alors ils restoient chez eux, où la lumière étoit modérée & plus supportable, & que le canton où j'habitois n'en étoit jamais fréquenté

pendant ſix mois de l'année, & que le reſte du tems ils n'y venoient ſeulement qu'en parties de plaiſir ; qu'ainſi ce n'étoit pas la peine de former des habitations dans un lieu où on ne vouloit pas demeurer toujours. Elle ajouta que Normbdsgrſutt étoit le plus beau pays du monde, & la capitale d'un grand royaume, où la cour faiſoit ſa réſidence. Je lui fis répéter ce nom deux ou trois fois ; quelque ſoin qu'elle prît pour me le dicter, & moi pour le répéter, je ne pus jamais parvenir à prononcer cette maudite ſyllabe ; car dans ſa bouche ce n'en étoit qu'une. J'y renonçai donc, & la priai quand elle auroit occaſion de parler de cette ville, de la nommer dorénavant Doorptſwangeanti, c'eſt-à-dire, terre de vol. Elle me le promit, mais elle ne pouvoit comprendre comment j'avois tant de peine à prononcer l'autre, tandis qu'elle le nommoit ſi coulamment.

Je lui appris que la lumière étoit bien plus forte dans mon pays ; que je ne l'avois jamais vue depuis mon arrivée à Graundevolet ; (car c'eſt ainſi que mon domaine ſe nommoit.) Que tous les jours il rouloit ſur nos têtes un gros globe de feu qui répandoit tant de chaleur, qu'on en étoit quelquefois preſque grillé, & dont la lumière étoit telle, que l'œil ne

pouvoit le regarder fixement ſans riſquer de devenir aveugle. Elle me répondit qu'elle étoit charmée de n'être pas née dans un pays ſi maudit, & qu'elle ne croyoit pas qu'il y en eût dans tout le monde un auſſi bon que le ſien. Ne voyant aucun avantage à combattre ces innocens préjugés, je ne jugeai pas à propos de la contrarier.

Youwarky s'étoit ſouvent plaint de la différence de notre vue, & de la peine qu'elle reſſentoit de ne pouvoir ſortir avec moi dans tous les tems. Son chagrin me donnoit à moi une grande inquiétude. Je ne crois pas à la vérité, lui-je, que ma vue puiſſe venir au même point que la vôtre; mais peut-être pourrai-je mettre la vôtre en état de ſupporter la plus forte lumière que j'aye encore vue dans ce pays. Cette idée me plaît fort, mon cher Pierre, répondit-elle, j'en ſuis enchantée; car je ne connois pas de peine égale à celle d'être obligée de reſter à la maiſon quand vous ſortez pour vos affaires; & je ſuis réſolue, ſi vous voulez, de tenter votre expérience; je ſouhaite de tout mon cœur qu'elle réuſſiſſe; j'en doute pourtant.

Je me mis à l'ouvrage ſur le champ. J'allai chercher dans mes vieux chiffons; par bonheur j'y trouvai un méchant crêpe de chapeau

peau. Je l'eſſayai en le mettant devant mes yeux pendant la plus forte lumière du jour ; mais croyant qu'il ne l'obſcurciſſoit pas encore aſſez, je le doublai & je jugeai qu'il pourroit ſervir en cet état ; pour plus de ſureté, je le pliai en trois, & le trouvant trop obſcur pour découvrir aucun objet au travers avec mes yeux, je penſai qu'il pourroit convenir à ceux de Youwarky. Car je vouloïs faire quelque choſe qui pût réuſſir tout d'un coup ſans revenir à un ſecond eſſai, pour ne pas la décourager en lui faiſant croire la choſe impratiquable. Il ne me falloit plus maintenant qu'un moyen pour fixer mon crêpe, & je comptai en venir à bout aiſément ; j'y trouvai plus de difficulté que je n'avois cru. J'eus envie d'abord de lier le crêpe ſur ſes yeux ; je l'eſſayai ſur moi-même, & ſentis qu'il étoit rude & me bleſſoit : je voulus enſuite l'attacher à une vieille forme de chapeau, dans laquelle je ſerrois mes hameçons & mes lignes à pêcher, & le laiſſer pendre ſur ſes yeux : ce moyen avoit trop d'inconvéniens ; car la machine lui auroit battu ſur le viſage pendant le vent, & loin de lui être utile, elle l'auroit fort incommodée en volant. Ainſi me trouvant plus embarraſſé qu'auparavant, à la fin j'imaginai un moyen qui réuſſit très-bien. L'idée

m'en vint de ce que j'avois vu à mon maître de penſion, & qu'il appelloit des yeux de bœuf, qu'il lioit autour de ſa tête pour conſerver ſa vue en liſant. Je fis mon inſtrument ſur le même plan, avec mon vieux chapeau, des morceaux de corne de bélier, & le crêpe dont je viens de parler.

Quand j'eus fini cet ouvrage, & après l'avoir eſſayé ſur moi-même, j'eus lieu de croire qu'il rempliroit mon deſſein, & je courus à Youwarky. Eh bien, ma chère, lui dis-je; voulez-vous venir au ruiſſeau ce matin? Il faut que j'y aille, car nous n'avons plus d'eau. Hélas! me dit-elle, en ſecouant la tête & les larmes aux yeux, je le voudrois bien. Attendez, voyons ſi le jour n'eſt pas trop grand. Non, ma belle, continuai-je, vous ne ſortirez que pour venir avec moi. En vérité, me repondit-elle, ſi cela ne me faiſoit pas mal à la tête & aux yeux, vous n'auriez pas la peine de me le dire deux fois. Eh bien, lui dis-je, ma chère Youwarky, je ſuis venu exprès pour vous emmener; & afin que vous n'en ſouffriez pas, tournez-vous, je viens vous appliquer le remède dont je vous ai parlé pour votre vue. Elle vouloit d'abord voir ce que c'étoit, je la priai d'attendre qu'elle eût eſſayé s'il pouvoit lui ſer-

vir ou non. Je lui ajustai ma machine sur la tête. Maintenant, lui dis-je, sortons, & surtout prenez garde à l'effet que cela produira sur vous ; dès l'instant que la lumière vous fera mal, ne manquez pas de m'en avertir. Nous nous mîmes en route sur le champ, & nous allâmes jusqu'au lac sans qu'elle en fît la moindre plainte.

Quand nous y fûmes arrivées ; eh bien, ma chère Youwarky, lui dis-je, en l'embrassant, que dites-vous de mon invention? voyez-vous bien avec cela? Oui, me répondit-elle, fort bien : mais, mon cher Pierre, vous avez pris l'avantage du crépuscule pour me tromper ; & j'aurois bien mieux aimé rester au logis, que de vous mettre dans le cas de revenir la nuit pour avoir ma compagnie. Je l'assurai que nous n'étions tout au plus qu'au milieu du jour, ce qui lui fit bien plaisir ; & pour l'en convaincre, je déliai le cordon par derrière, elle vit que je ne lui en imposois point. Quand je lui eus rajusté de nouveau la machine, elle y porta les mains pour sentir les différentes choses dont elle étoit faite, & après m'en avoir marqué sa surprise : mon cher Pierre ; me dit-elle, c'est à présent que vous pouvez dire véritablement que vous vous êtes embarrassé d'une femme ; dès que je

puis ſupporter ſi aiſément le grand jour, je ne vous laiſſerai plus ſortir ſeul.

Youwarki étant ainſi de bonne humeur, je lançai la chaloupe à l'eau ; nous allâmes au ruiſſeau remplir mon tonneau ; je jettai un ou deux coups de filet, & nous retournâmes. Toute la ſoirée elle ne parla que des lunettes ; (c'eſt ainſi que je les avois nommées) & de la pêche à laquelle elle avoit pris bien du plaiſir : mais elle revenoit toujours aux lunettes. Elle les manioit, les retournoit de tous côtés, & ne finiſſoit point de les conſidérer ; elle me fit même à ce ſujet pluſieurs queſtions bien raiſonnables ; par exemple, comment elles pouvoient produire cet effet ſur ſes yeux, & la mettre en état de regarder le grand jour ſans en être bleſſée, & d'autres ſemblables. Le lendemain elle ſortit ſeule avec ſes lunettes pour les eſſayer encore : après quoi elle me tint parole ; car depuis elle ne vouloit plus me laiſſer ſortir ſans elle, & m'accompagnoit par tout avec plaiſir.

CHAPITRE XVIII.

Youwarki devient enceinte. Provisions de Vilkins. Il n'y a ni bêtes ni poissons dans le pays de Youwarki. Elle entend des voix : ses raisons pour ne pas voir ceux de qui elles venoient. Elle accouche d'un fils : paroles aigres à cette occasion. Ils apperçoivent divers oiseaux ; en conservent les œufs. Manière dont Wilkins comptoit les tems.

TROIS mois après notre mariage, Youwarky s'apperçut qu'elle étoit enceinte : j'en fus bien charmé ; car quoique j'eusse eu autrefois deux enfans de Patty, je n'avois jamais vu ni l'un ni l'autre ; ainsi je désirois fort d'être père. Je m'amusois quelquefois de mille idées chimériques ; par exemple si l'enfant auroit un Graundy ou non ? à qui de nous deux il ressembleroit le plus ? comment nous ferions pour nous passer de sage-femme ? comment nous pourrions élever l'enfant, faute de lait, en cas que Youwarky ne pût pas le nourrir ? A la vérité, j'avois tout le tems de me livrer à ces rêveries ; car ayant resserré nos provisions d'hiver, nous n'avions pas d'autre oc-

cupation que de passer le tems auprès d'un bon feu, à jaser, badiner ensemble, & faire la meilleure chère que nous pouvions : en effet, nous ne la faisions pas trop mauvaise; car nous avions le plus beau pain du monde, des poires de réserve, & toute sorte de poisson séché; de deux semaines l'une, nous mangions du poisson frais pendant trois ou quatre jours de suite : j'avois du vinaigre, & une certaine herbe mordicante qui me tenoit lieu de poivre; nous avions aussi des noix de plusieurs sortes: ainsi rien ne nous manquoit.

Vers ce tems-là, Youwarky vint un jour avec moi au ruisseau pour renouveller notre provision d'eau; & ayant jetté quelques coups de filet, je pris plusieurs poissons, dont quelques-uns m'étoient encore inconnus. Au retour nous nous occupâmes à en saler & préparer quelques-uns : je m'avisai de demander à Youwarky, comment on accommodoit le poisson dans son pays, & s'il y en avoit de bien des sortes? Elle me répondit qu'elle n'avoit jamais vu ni entendu parler de poisson, jusqu'au moment qu'elle étoit venue avec moi. Quoi! lui dis-je, point de poissons chez vous? Vous êtes donc privés d'un des mets les plus délicats? Vous ne vivez donc que de viande à Doorpt-swangeanti, lui dis-je? De la viande,

me répondit-elle en riant, & de quoi ? Bon, répliquai-je, vous devez ſavoir mieux que moi, quels ſont les animaux de votre pays. En Angleterre, où j'ai été élevé, nous avons des bœufs, des porcs, des moutons, des agneaux, des veaux; c'eſt ce qui fait nos repas ordinaires : enſuite nous avons des bêtes fauves, des lièvres, des lapins, on en ſert ſur les tables délicates, ſans compter un nombre infini de volailles différentes, & du poiſſon tant qu'on en veut. Je n'ai jamais entendu parler de ma vie de toutes ces choſes, me répondit Youwarky : on ne mange que des fruits & des herbes, & les mets qu'on en compoſe à Normbdsgrſutt. Vous prononcez encore ce vilain mot ? lui dis-je. Ah ! mon cher, reprit-elle vivement, je vous demande pardon. Ehbien, ni moi, ni qui que ce ſoit de ma connoiſſance, n'a jamais rien mangé de tout cela à Doorptſwangeanti. Mais en vous voyant manger ce que vous appellez du poiſſon, je n'ai point eu de ſcrupule d'en manger auſſi, & je le trouve fort bon, ſur-tout celui qui eſt ſalé : juſqu'à mon arrivée ici, je n'avois jamais goûté non plus ce que vous appellez du ſel. Je ne ſaurois donc concevoir, lui dis-je, quelle ſorte de pays eſt le vôtre, ni comment vous y vivez tous. Ah ! me dit-elle, on n'y

manque de rien, & je ſouhaiterois que nous y fuſſions, vous & moi..... J'appréhendai d'avoir trop parlé de ſon pays : ainſi je changeai adroitement de converſation.

L'hiver ne fut pas plutôt arrivé, qu'un jour étant au lit avec Youwarky, j'entendis encore les voix. Quoiqu'elle m'eût parlé des gens de ſon pays, & des parties de plaiſir qu'ils viennent faire dans le nôtre, j'avoue que je fus un peu effrayé : je la réveillai. Dès qu'elles les eut entendues, elle s'écria ; oui vraiment, les voilà ; il y a dix contre un à parier que ma ſœur eſt de la bande, ou quelqu'un de notre famille. Ecoutons, je crois entendre ſa voix. J'écoutai moi-même avec beaucoup d'attention ; & comme je ſavois déja une grande partie des mots de leur langue, je diſtinguois les différens interlocuteurs, & je comprenois preſque tout ce qu'ils diſoient.

Je voulus engager Youwarky à ſortir & les aller appeller. Je ne le ferois pas pour tout au monde, me répondit-elle vivement : avez-vous envie de me perdre ? Quoique je n'aye point l'intention de vous quitter, je ſuis groſſe : s'ils alloient vouloir m'emmener par force, ils pourroient me bleſſer, & me mettre en danger de perdre la vie, ou du

moins de tuer mon enfant. Cette réflexion me parut si juste, que je n'insistai pas davantage; je lui sçus bon gré de cette attention, & je l'en aimai dix fois plus qu'auparavant, si cela est possible.

L'été suivant elle me donna un Yawm (1) aussi blanc que l'albâtre. Cette pauvre femme accoucha sans les secours ordinaires, & cependant très-heureusement. Après lui avoir servi une soupe de poisson que je fis de mon mieux, & lui avoir donné un peu de liqueur, je n'eus rien de plus pressé que de voir si mon Yawm avoit le Graundy ou non: voyant qu'il en avoit un; enfin, dis-je à Youwarky, vous m'avez donné un héritier légitime pour succéder à mes domaines. Personne ne lui disputera surement son titre, car il est des vôtres. Je lui tins ce discours avec autant de plaisir & de joie, que j'en eusse ressenti de ma vie, & je le faisois bien innocemment; cependant la pauvre Youwarky fondit en larmes, & en prit un chagrin qui la rendoit inconsolable. Je lui demandai la raison de ses pleurs, & la conjurai de m'apprendre ce qui lui faisoit tant de peine; ce fut inutilement. Enfin me voyant presque en colere, ce qui

(1) Enfant mâle.

étoit tout nouveau pour elle, elle me dit en sanglotant qu'elle étoit au désespoir que je soupçonnasse sa fidélité. Comme je n'en avois jamais eu l'idée, ce discours me surprit. Non, chère femme, lui dis-je, je n'ai jamais conçu le soupçon dont vous m'accusez, & je ne comprends pas ce que veut dire un pareil reproche. Je suis bien sûre du moins, répondit-elle, que vous n'en avez aucun sujet : cependant vous avez dit que ce pauvre enfant étoit un des nôtres; n'est-ce pas me faire entendre, que s'il eût été à vous, il auroit dû naître comme vous, c'est-à-dire sans graundy. Je ne saurois supporter cette idée; & si vous continuez à penser ainsi, c'en est fait de moi : ôtez-moi la vie tout d'un coup, plutôt que de me la rendre odieuse par de pareils reproches.

Je n'avois pas imaginé qu'on pût donner à ce que j'avois dit un si mauvais sens; cependant je fus au désespoir de m'être servi de pareils termes. Mais venant à considérer qu'elle étoit la femme la plus fidelle & la plus attachée qu'il y eût sur la terre, & que le véritable amour est délicat sur tout ce qui peut sentir tant soit peu le mépris ou le reproche, même dans un sens forcé, j'attribuai ce ressentiment mal fondé à l'excès de sa tendresse;

je me jettai sur le lit, & baignant son visage de mes larmes, je l'assurai que je n'avois eu aucune idée qui pût favoriser le sens qu'elle donnoit à mes paroles, & je lui protestai que je n'aurois jamais le moindre sujet de jalousie. A force de l'assurer par les sermens les plus forts d'une confiance absolue en sa vertu, elle fut pleinement convaincue de son erreur, & avoua qu'elle avoit été trop prompte à m'accuser. De nouvelles protestations d'amour nous réconcilièrent sur le champ, & nous redevînmes aussi bons amis qu'auparavant.

Youwarky étant entièrement rétablie de ses couches, se trouva très-bonne nourrice, & mon petit Pedro (car c'est ainsi que je nommai mon fils) devint un enfant charmant; à un an il marchoit seul, & commençoit à parler à vingt mois. J'eus encore deux autres fils dans l'espace de trois ans. Youwarky les nourrit tous, & ils s'élevèrent très-bien.

Je ne parlerai pas de mille choses toutes ordinaires qui nous arrivèrent dans cet espace de tems. Aller à la pêche, faire de fréquens voyages au ruisseau pour avoir de l'eau, ramasser pendant l'été des provisions pour l'hiver, avoir soin de ma saline, voilà les travaux auxquels j'employois le tems, & je me trouvai en état de soutenir assez bien ma petite famille.

Dans le même eſpace de tems je découvris encore pluſieurs mets nouveaux, très-bons à manger. J'ai déja dit ci-devant, que j'avois remarqué dans les mois de l'été quantité d'oiſeaux autour du bois & du lac. Dès mon arrivée dans le pays, je leur avois tiré quelques coups de fuſil à deux ou trois repriſes, ce qui les avoit fait preſque tous déſerter de mes domaines; ayant paſſé enſuite plus de trois ans ſans les troubler, ils étoient revenus en auſſi grande quantité qu'auparavant. La tranquillité dont je les avois laiſſé jouir m'avoit été très-avantageuſe; car leurs œufs fourniſſoient pour ma table un ſurcroît qui ne me manquoit jamais; j'en mangeois de frais en été, & de ſalés en hiver.

C'étoit vers le mois d'octobre que ces oiſeaux avoient coutume de venir; le mois de novembre étoit le tems de leur ponte, & je trouvois alors leurs œufs dans les roſeaux le long du lac, où j'en ramaſſois en quantité: il y en avoit auſſi beaucoup dans les bois parmi les brouſſailles & dans les taillis. Je les ſervois ſur ma table de différentes manières; car j'avois appris à ma femme à en faire d'excellent boudin, en y mêlant de la farine de mes fromages à la crême, & un peu de jus de cornes de bélier: j'en mangeois auſſi de

bouillis ou grillés, & souvent j'en prenois pour faire la sauce de mon poisson. A l'égard des oiseaux mêmes, comme je ne les tuois plus depuis long-tems à coups de fusil, j'avois trouvé le moyen de les prendre avec des filets que je tendois entre les arbres; j'en attrapai même de plusieurs sortes avec des trébuchets, depuis la grosseur d'une grive jusqu'à celle d'un poulet d'inde. Comme je m'étendrai davantage sur cette matière, quand il sera question de ma basse-cour & de ma volaille, je n'en parlerai pas davantage ici.

On sera peut-être surpris que j'ai pu conserver assez précisément la suite des tems pour parler des mois en particulier. Je vous dirai donc qu'à mon arrivée d'Amérique, j'y étois fort exact : nous étions partis le quatorze novembre, je n'avois échoué près du rocher que le premier ou le second jour de février. Jusqu'alors mon compte étoit juste. Il n'en fut pas de même par la suite; cependant, à quelque chose près, j'observai les dates, autant que je pus, jusqu'à ce que les jours diminuèrent au point de m'en empêcher.

Après ce tems, je me fis une année à ma mode. Je trouvai que la durée de l'obscurité, ou ce que je pouvois appeller nuit, dans le cours de vingt-quatre heures ou d'un jour plein, croiſ-

ſoit pendant ſix mois; qu'enſuite elle décroiſſoit pendant un tems égal, & qu'alors la partie éclairée du jour avoit ſon tour comme dans les autres pays du monde, mais dans un ordre renverſé; c'eſt-à-dire, que le décroiſſement de la lumière devenoit ſenſible vers le milieu de mars, & qu'il étoit à ſon plus haut point à la fin d'août ou de ſeptembre; qu'au contraire, dans le reſte de l'année les jours augmentoient juſqu'à la fin de février, où ils étoient à leur plus grande longueur. D'après cette obſervation, je diviſai l'année en deux ſaiſons, & je commençois l'hiver au milieu de mars, & l'été au milieu de ſeptembre. Ainſi mon hiver comprenoit le printems & l'été de l'Europe, & mon été arrivoit pendant l'automne & l'hiver d'Angleterre.

Après avoir ainſi arrangé les tems, je ne m'embarraſſai guère des jours ni des ſemaines; je ne comptois plus que par les ſaiſons de l'été & de l'hiver; de ſorte que je me ſuis rapporté aſſez juſte quant à leurs révolutions, quoique je n'aye point fait regiſtre du quantième des années, & qu'actuellement que j'écris, je ne ſache pas préciſément en quelle année nous ſommes.

CHAPITRE XIX.

Embarras de Wilkins pour habiller Pedro ſon fils aîné. Converſation avec ſa femme au ſujet du vaiſſeau : elle y prend ſon eſſor. Réflexions triſtes de l'auteur juſqu'à ſon retour. Ce qu'elle y fit, & ce qu'elle en rapporta. Elle habille ſes enfans, & fait un ſecond tour au vaiſſeau.

J'Ai déja dit que mon fils Pedro avoit le graundy. Quand il fut devenu un peu grand, ce graundy ſe trouva trop petit, de ſorte qu'il étoit viſible que jamais il ne pourroit voler ; car à peine rejoignoit-il pardevant, au lieu qu'il auroit dû croiſer juſque ſur les côtés. Cette circonſtance fit plaiſir à Youwarky ; car quoi que j'euſſe fait auparavant pour la diſſuader, elle étoit ſûre maintenant que je ne pourrois plus la ſoupçonner. Quoi qu'il en ſoit, le graundy de cet enfant n'étant pas un habillement ſuffiſant pour lui, il falloit néceſſairement ſonger à lui en donner un autre.

Je retournai toutes mes hardes ſans rien trouver qui fût propre, ou du moins que je ſçuſſe le moyen d'ajuſter pour lui. J'avois fait à Youwarki la deſcription de l'habillement des petits

garçons de mon pays, elle s'en étoit formé une idée assez juste; mais nous n'avions point ce qu'il auroit fallu pour les travailler. Hélas! ma chère, lui dis-je, si j'étois né avec le graundy, je n'aurois pas besoin de me mettre l'esprit à la torture pour habiller mon fils. Qu'entendez-vous par là? répondit-elle. Hélas! ajoutai-je, j'aurois déja fait un tour à mon vaisseau (je lui avois raconté depuis long-tems mes aventures sur mer, jusqu'au moment où le vaisseau alla échouer contre le rocher d'aiman) & j'en aurois rapporté bien des choses dont vous ne pouvez avoir aucune idée, parce qu'on ne s'en sert point chez vous. Elle me parut curieuse de savoir comment un vaisseau étoit fait, & à quoi il pouvoit ressembler; comment une personne qui n'en avoit jamais vu, pourroit le connoître à la seule description; de quelle manière on y entroit; & quantité d'autres choses semblables. Ensuite elle me demanda ce que c'étoit que des aiguilles, & autres ustensiles dont je lui avois parlé en différens tems; dans quel endroit du vaisseau on les mettoit d'ordinaire. Pour satisfaire sa curiosité, voyant qu'elle prenoit plaisir à m'entendre, je répondis à toutes ses questions; j'étois bien éloigné alors de concevoir son intention.

Deux jours après, étant sorti pendant deux

ou

ou trois heures de la matinée pour aller couper du bois, je trouvai en arrivant le petit Pedro en pleurs qui s'égosilloit à force de crier, & son petit frère Tommy qui le tiroit & le traînoit sur le plancher pour le suivre. Le plus jeune qui étoit encore un petit enfant, dormoit profondément sur une des peaux de poisson-bête, dans un coin de la chambre. Je demandai à Pedro où étoit sa mère: le pauvre enfant ne put pas me dire autre chose, sinon, maman s'en est allée, maman est partie. Je m'étonnai où elle pouvoit être; car jusqu'alors je ne l'avois jamais trouvée absente. J'attendis patiemment jusqu'au soir: point de femme. Ce fût alors que je me livrai à mon inquiétude. Cependant mes enfans étant accablés de sommeil, je crus n'avoir rien de mieux à faire que de m'aller coucher & rester tranquille. Ainsi les ayant fait souper tous les trois, nous nous couchâmes: ils s'endormirent. Pour moi j'avois l'esprit trop inquiet pour fermer l'œil: il me passa dans la tête mille idées chimériques au sujet de ma femme. Tantôt je m'imaginois que ses compatriotes l'avoient emmenée; tantôt qu'elle s'en étoit allée volontairement pour faire la paix avec son père. Je ne pouvois m'arrêter à cette pensée, vu sa tendresse pour ses enfans & son amitié pour moi. J'étois sûr qu'elle ne voudroit pas m'abandonner

du moins sans m'avertir. Mais hélas! disois-je, peut-être est-elle bien proche de moi; sans doute elle se sera trouvée mal, & n'aura pu regagner la maison, ou bien elle sera morte subitement dans le bois. Je restai long-tems dans cette perplexité sans trouver de raisons pour excuser une si longue absence. Eh bien, pensois-je, si elle est morte, ou qu'elle m'ait quitté, ce qui seroit aussi fâcheux, que vais-je faire de mes trois pauvres petits enfans? Encore s'ils étoient plus forts, ils pourroient me secourir & m'aider les uns les autres: mais à un âge aussi tendre, comment pourrai-je les élever sans la tendresse d'une mère? L'idée seule de les voir languir à mes yeux sans pouvoir les secourir, me feroit mourir de chagrin.

Ne pouvant ni dormir, ni rester couché, je me levai dans le dessein d'aller chercher Youwarky par tout le bois, & de l'appeller de tous côtés, afin que, si par hasard elle échappoit à ma vue, elle pût du moins m'entendre. Comme j'ouvrois la porte & que j'allois sortir, je fus agréablement surpris de la voir arriver avec quelque chose sur les bras. Ma chère Youwarki, lui dis-je, où avez-vous donc été? Que vous est-il arrivé pour rester si long-tems dehors? Nos pauvres enfans se désoloient de ne point vous voir, & moi j'étois inconsolable, & j'allois

courir comme un fou pour vous chercher.

Youwarky fut toute confuſe en penſant au chagrin qu'elle m'avoit donné & à mes enfans. Mon cher Pierre, me dit-elle en m'embraſſant, pardonnez-moi, je vous prie, la ſeule choſe que j'aye jamais faite pour vous offenſer; ce ſera, je l'eſpère, la dernière fois que je vous aurai donné ſujet de vous plaindre de moi. Sortons un peu, & je vous raconterai plus au long l'hiſtoire de mon abſence. Vous ſouvenez-vous du plaiſir que je pris l'autre jour à vous entendre parler du vaiſſeau? Oui vraiment je m'en ſouviens, lui répondis-je. Il faut que vous m'excuſiez, répliqua-t-elle, je ſuis allé le voir. Cela n'eſt pas poſſible, répliquai-je; & en effet pour cette fois je crus qu'elle vouloit me tromper. Je vous aſſure, dit-elle, que j'y ai été; c'eſt une choſe bien ſurprenante: ſi vous ne voulez pas m'en croire, j'en ai apporté la preuve; venez ſeulement juſqu'au bord du bois, vous en ſerez convaincu. Mais je vous prie, dis-je, qu'avez-vous là ſur le bras? Je vous jure, répondit-elle, que je n'y penſois déjà plus: tenez, ceci vous confirmera encore ce que je viens de dire. Je retournai le paquet ſens deſſus deſſous, & le regardant de plus près: en effet, dis-je, cette veſte reſſemble parfaitement à une autre qui eſt dans une armoire de la chambre du capitaine.

Ne dites pas qu'elle lui reſſemble, répondit-elle, dites plutôt que c'eſt elle-même ; car je puis vous le certifier ; & ſi vous euſſiez été avec moi, nous aurions pu rapporter tant de choſes pour nous & pour nos enfans, que nous n'en aurions pas manqué quand nous vivrions cent ans : quoi qu'il en ſoit, j'ai laiſſé quelque choſe hors du bois, que vous pourrez apporter. Quand nous eûmes cauſé quelque tems, elle entendit remuer ſes enfans, les leva, & vouloit leur préparer à déjeûner comme elle avoit coutume de faire. Tenez, ma chère, lui dis-je, vous devez être fatiguée de votre voyage ; allez vous repoſer, & laiſſez-moi ce ſoin. Mon cher, répliqua-t-elle, vous croyez, à ce qu'il me paroît, que ce vol eſt fatiguant ? vous vous trompez ; j'ai plus fatigué à aller juſqu'au lac & revenir, que dans tout le reſte du voyage. Ah ! continua-t-elle, ſi vous aviez le graundy, vous vous repoſeriez en volant après le plus grand travail ; car les membres qui ſont en agitation en marchant, ſont tous en repos quand on vole ; & au contraire, ceux dont on ſe ſert pour voler, ſont en repos quand on marche ſur la terre. Toute la fatigue du vol n'eſt qu'en s'élevant de terre pour prendre ſon eſſor : quand une fois on eſt ſur le graundy & à une certaine hauteur, le reſte n'eſt qu'un jeu, une bagatelle. Il ne faut

que ſonger à ſon chemin, & ſe tourner de ce côté là, le graundy vous y dirige auſſi promptement, que les pieds vous obéiſſent ſur la terre, ſans que vous faſſiez attention à tous les pas que vous faites. Cela n'exige point un travail comme votre chaloupe, pour vous faire avancer.

Après nous être un peu remis, nous nous promenâmes au bord du bois pour prendre la pacotille que ma femme avoit apportée du vaiſſeau. Je fus ſurpris de ſa groſſeur, & voyant au-dehors que c'étoient des habits, je les mis ſur mon épaule avec bien de la peine & les portai au logis. Mais en l'ouvrant j'y trouvai des choſes bien plus précieuſes que je ne l'avois cru; car il y avoit un marteau, beaucoup de chevilles de fer & de clous, trois cuillières, environ cinq aſſiettes d'étain, quatre couteaux & une fourchette, une petite jatte à punche, de porcelaine, deux taſſes à chocolat, un papier d'éguilles & pluſieurs d'épingles, une certaine quantité de gros fil, une paire de ſouliers, & beaucoup d'autres choſes qu'elle m'avoit entendu ſouhaiter, & dont je lui avois fait la deſcription; ſans compter de la toile & de l'étoffe de laine de pluſieurs ſortes, dont elle s'étoit ſervie pour empaqueter le reſte: elle avoit auſſi attaché par-deſſus le paquet un grand

plat d'étain à potage. Tout cela étoit auſſi proprement empaqueté que ſi elle eût été élevée à ce métier toute ſa vie.

Quand j'eus viſité ce paquet & que je l'eus ſoulevé : comment avez-vous pu faire, ma chère Youwarki, lui-dis-je, pour apporter tout cela? Vous ne l'avez ſûrement pas porté ſur les bras. Non, me répondit-elle, ſur mon dos. Comment, lui dis-je, votre graundy a-t-il pu ſoutenir dans l'air le poids de votre corps & celui du paquet à une ſi grande hauteur que le ſommet de ces rochers? Mon cher, reprit-elle, vous regardez toujours l'élévation comme un obſtacle à notre vol; vous êtes dans l'erreur: vous m'avez dit ſouvent qu'il n'y a que les premiers coups dans un combat qui coûtent; il en eſt de même en volant; quand une fois on eſt arrivé en plein air, rien ne gêne plus. Ecoutez comment je m'y ſuis priſe. J'ai grimpé à la partie la plus haute du vaiſſeau, où je pouvois me tenir de bout ſur mes pieds; j'y avois porté d'abord le paquet que vous voyez, puis le mettant ſur mon dos auprès des épaules, je pris avec les deux mains les deux cordes qui y pendent, & étendant mon graundy, je m'élançai tout à plat dans l'air, la face tournée du côté de l'eau; enſuite en deux ou trois bons coups de graundy, je fus hors de danger. Si j'euſſe trouvé la charge

trop lourde pour donner les deux ou trois premiers coups, je me serois aussi-tôt retournée sur le dos, j'aurois lâché le paquet, & j'aurois vogué dans mon graundy jusqu'au vaisseau, comme vous m'avez vu faire l'autre jour sur le lac. Mais, lui dis-je, il faut que vous ayez volé à une distance bien considérable pour arriver jusqu'au vaisseau; car je me souviens d'avoir mis trois semaines pour aller du vaisseau jusqu'au gouffre, & autant que je puis l'estimer, j'ai resté près de cinq semaines sous le rocher à toujours voguer & très-vîte, avant que de déboucher dans le lac; de sorte qu'il doit y avoir extrêmement loin d'ici au vaisseau. Non, non, me dit-elle, votre vaisseau est derrière cette partie du rocher que vous voyez là bas, qui s'élève en deux pointes: à l'égard du rocher lui-même, il n'a pas plus de largeur que la longueur du lac: mais ce qui vous a rendu le passage si long & si ennuyeux, c'est une grande quantité de détours qui se rencontrent dans la caverne & où l'eau revient sur elle-même; de sorte que vous auriez pu y rester jusqu'à présent à toujours tourner, si le courant de l'eau ne vous eût à la fin jetté heureusement dans le bon endroit pour en sortir: c'est, continua-t-elle, ce que j'ai entendu dire à quelques-uns de mes compatriotes qui ont volé par-dessus, mais qui n'ont jamais pu passer à travers.

Je voudrois de tout mon cœur, lui dis-je, être né dans ce pays; mais tel que je ſuis, ſans l'amour que j'ai pour vous, je déſirerois n'y avoir jamais abordé; car vous m'avouerez qu'il eſt bien triſte de ſe voir l'être le plus inutile de toute l'eſpèce, par le ſeul défaut d'un graundy. Ne vous inquiétez point de cela, mon cher, répondit-elle; ſi vous êtes borné de ce côté, vous avez une femme qui harſardera tout pour vous. Vous poſſédez toute mon affection, & j'ai tant d'envie de vous plaire, qu'il me ſuffira de connoître vos deſirs, je les exécuterai autant qu'il me ſera poſſible. Pouvant agir par un autre, ſongez à vous en éviter la peine. A la vérité, continua-t-elle, je conçois que vous voudriez bien aller au vaiſſeau, & que cette envie vous tient encore plus depuis que vous ſavez qu'il eſt en ſûreté. Il n'eſt pas en mon pouvoir de vous mettre en état de le faire; mais commandez à votre lieutenant d'y aller à votre place, je ſuis prête à vous obéir.

Ainſi finit notre converſation ſur le vaiſſeau, du moins pour ce jour là; car elle ne me ſortit pas de la mémoire. Depuis que ma femme y avoit fait un voyage, cette idée me tourmentoit plus que jamais, & je formois mille deſirs inutiles.

Nous nous mîmes à examiner tout le paquet

pièce à pièce ; & ayant trouvé plusieurs choses propres pour nos enfans, ma femme étoit impatiente de se mettre à l'ouvrage pour habiller Pedro de la manière qu'elle me l'avoit entendu dire ; elle me tourmenta pour lui montrer l'usage des aiguilles, du fil & des autres choses qu'elle avoit apportées. Il faut convenir aussi qu'elle étoit bien docile ; la moindre instruction lui suffisoit ; elle surpassoit bientôt son maître ; car que pouvois-je lui enseigner ? qu'on fait passer le fil dans l'aiguille, & qu'en piquant cette aiguille dans deux doubles d'étoffe, on les attache ensemble avec le fil ? à cela près, j'étois aussi ignorant qu'elle. Cependant en moins de tems qu'on auroit pu l'imaginer, elle eût habillé mon fils Pedro, & fait des espèces de robes aux deux plus petits. Alors nous voyant tous si braves, (car je m'étois avisé de mettre quelquefois par-dessous mon surtout la veste verte qu'elle m'avoit apportée) elle eut honte, à ce qu'elle me dit, de paroître nue en si belle compagnie, & voulut s'habiller aussi à notre façon, comme on le verra ci-après.

Youwarki sentant qu'il seroit avantageux de faire un nouveau voyage au vaisseau, & qu'elle en pourroit rapporter quantité de choses utiles, me pressoit souvent de l'y laisser aller. Je souhaitois aussi-bien qu'elle une autre pacotille ;

mais je ne pouvois me réſoudre à me ſéparer de ma chère compagne. Son unique envie étoit de me plaire, je le ſavois. Pour y parvenir, rien ne lui paroiſſoit difficile : mais, me diſois-je, en moi-même, s'il lui arrivoit quelque accident, ſoit pour ſe charger trop, ou autrement, & que je vinſſe à la perdre, tous les avantages du monde mis enſemble pourroient-ils jamais compenſer une telle perte ? Cependant elle me preſſa ſi fort, & m'aſſura avec tant de careſſes qu'elle ne courroit aucun haſard, qu'à la fin je cédai à ſes importunités : je lui permis donc d'aller au vaiſſeau, à des conditions qu'elle me promit d'obſerver. Premièrement j'inſiſtois & je lui enjoignis de faire ſon voyage en tournant autour du rocher, & de parcourir le même trajet que j'avois fait avec ma chaloupe : s'il étoit poſſible de trouver le gouffre que je lui dis, qu'elle ne pourroit manquer à cauſe du bruit que faiſoit la chute de l'eau, je la priai de bien la remarquer, afin que je puſſe connoître d'ici l'endroit où il étoit de l'autre côté. Enſuite je lui permis de parcourir tous les recoins du vaiſſeau comme elle voudroit ; & en cas qu'elle y trouvât quelque choſe de bon, de l'apporter, pourvu que le paquet n'excédât pas le quart de l'autre, tant pour la groſſeur que pour le poids. Après s'être engagée

à observer ponctuellement ces conditions, elle me dit de ne point m'impatienter, & qu'elle reviendroit le plutôt qu'elle pourroit. J'allai donc avec elle jusqu'au bord du bois, car je voulois la voir prendre son vol; après m'avoir embrassé, elle s'avança devant moi, ouvrit son graundy, & s'éleva dans les airs.

CHAPITRE XX.

L'auteur observe le vol de Youwarki. Description d'un Glumm avec le graundy : elle trouve le gouffre à peu de distance du vaisseau ; rapporte encore un paquet, dont elle se fait une robe, avec les instructions de son mari.

Depuis notre mariage j'avois toujours désiré de voir voler ma femme; mais l'occasion ne s'en étoit jamais présentée aussi favorable qu'alors. C'étoit une chose qui méritoit bien toute mon attention. Je la priai donc de s'y disposer un peu lentement, afin de me donner le tems nécessaire pour la bien remarquer. Je vais en donner ici la description tout de suite, quoique les différentes observations qu'on va voir, ayent été faites à plusieurs repriſes; car il m'auroit été impossible de faire tout à la fois de justes remarques sur chaque chose, d'autant

plus que je ne la voyois alors que par derrière.

Je vous ai dit ailleurs que Youwarki m'avoit déja fait voir ſon graundy ouvert & bien étendu depuis les épaules juſqu'à la ceinture ; comme c'étoit dans ma grotte & à la clarté de ma lampe, je ne l'avois pas pu conſidérer ſi bien qu'alors où les jours étoient dans toute leur clarté.

D'abord elle dreſſa en l'air deux longues branches ou côtes de baleine, comme je les appellois auparavant ; & en effet elles en avoient toutes les propriétés, la dureté, l'élaſticité & la ſoupleſſe ; je ne crois pas qu'on puiſſe faire une comparaiſon plus juſte. Ces deux côtes étoient jointes par derrière à la vertebre ſupérieure de l'épine du dos ; quand elles ne ſont pas étendues, elles ſe couchent ſur les épaules de chaque côté du col, & reviennent par devant en s'approchant, juſqu'à ce qu'elles ſe rencontrent à l'extrémité du bas ventre, où elles forment une eſpèce de pointe mais lorſqu'elles ſont étendues, elles s'élèvent de toute leur longueur au-deſſus des épaules, non pas en ligne perpendiculaire, mais un peu obliquement, & en dehors. L'eſpace qui les ſépare eſt garni d'un tiſſu ou membrane très-douce, flexible & élaſtique, qui prend

depuis le dos à la naiſſance de ces côtes juſque derrière la tête, & qui occupe plus de la moitié de la longueur des côtes. Cette membrane, quand le Graundy eſt fermé, tombe vers le milieu ſur le col comme un mouchoir. Il y a encore deux autres côtes qui partent preſque du même endroit que les précédentes, & qui, lorſqu'elles ſont ouvertes, s'étendent horiſontalement; mais elles ſont moins longues que les autres. L'eſpace d'entre ces côtes & les premières eſt rempli par la même membrane, & au-deſſous il y a un pli profond & lâche de cette membrane, de façon que pendant le vol, les bras peuvent être au-deſſus ou au-deſſous des côtes; mais ils ſont toujours au-deſſus quand le graundy eſt fermé. Ces dernières côtes s'ajuſtent alors ſous les ſupérieures, & tombent auſſi avec elles par devant juſqu'à la ceinture, mais elles ne ſont pas jointes avec les côtes de deſſous. Il règne le long de l'épine du dos un cartilage large, plat & fort, auquel ſont jointes pluſieurs autres côtes ſemblables, qui toutes s'ouvrent horiſontalement: la même membrane en remplit les intervalles; & elles ſont jointes aux côtes de la perſonne, préciſément à l'endroit où le plan du dos commence à prendre ſon contour vers la poitrine & le ventre. Quand

ces côtes ſont repliées, elles enveloppent le corps tout autour juſqu'à l'autre côté, en s'ajuſtant l'une ſur l'autre. De la partie la plus baſſe de l'épine du dos ſortent encore deux autres côtes, qui étant ouvertes s'étendent horiſontalement & ſe joignent aux hanches; elles ſont aſſez longues pour croiſer ſur le ventre juſqu'à la jointure qui eſt de l'autre côté. Depuis la jointure de la hanche, c'eſt-à-dire, à l'extrémité la plus haute de l'os de la hanche, eſt un cartilage flexible qui règne en dehors le long de la cuiſſe & de la jambe juſqu'à la cheville du pied. De ce cartilage ſortent d'eſpace en eſpace pluſieurs autres petites côtes horiſontales quand elles ſont ouvertes; mais qui étant fermées enveloppent la cuiſſe & la jambe, & retournent en dedans où elles recouvrent le cartilage; leurs intervalles ſont pareillement remplis de la même membrane. Depuis les deux côtes qui joignent la partie inférieure de l'épine du dos, pend une eſpèce de tablier court, fort pliſſé, qui règne d'une hanche à l'autre, & qui deſcend au-deſſous des feſſes juſqu'aux jarrets. Ce tablier a auſſi d'eſpace en eſpace de petites côtes fort déliées. Préciſément au-deſſus de la jointure inférieure de l'épine du dos & par-deſſus le tablier, il y a deux autres longues

branches, qui fermées se couchent le long du dos jusqu'aux épaules, où chaque côte a une espèce d'agraffe qui s'y accroche justement sous le pli des branches ou côtes supérieures, ce qui tient ces deux côtes applaties sur le dos dans la forme d'un V: les espaces intermédiaires sont aussi garnis de la membrane. Cette dernière pièce, pendant le vol, se détache des épaules, & tombe presque jusqu'à la cheville des deux pieds, où les deux agraffes s'accrochant le long de chaque jambe en dedans, la tiennent très-ferme: alors le tablier court par la force des côtes qui s'y trouvent, se replie entre les cuisses, & remonte par devant pour couvrir les parties naturelles & les aînes, jusqu'au du bas ventre où il se termine. Les bras sont pareillement couverts depuis les épaules jusqu'au poignet, de la même membrane délicate attachée à des côtes d'une grandeur proportionnée, & qui sont jointes à un cartilage placé en dehors, de même qu'aux jambes.

On ne sauroit concevoir la différence qu'il y a entre ces côtes quand elles sont tendues & quand elles sont pliées. Pliées, elles sont aussi souples que la plus fine baleine, & encore plus. Etendues au contraire, elles sont aussi fortes & aussi dures que des os; elles

vont toujours en diminuant depuis leurs racines, & sont plus ou moins larges, selon les lieux qu'elles occupent, & les fonctions auxquelles elles sont destinées, jusqu'à leur pointe qui est aussi fine qu'un cheveu. Je n'ai jamais rien vu de si élastique que la membrane qui les sépare. Quand elles sont fermées, cette membrane n'occupe pas plus d'espace que d'une côte à l'autre, & elle est aussi plate & aussi unie qu'il est possible; mais quand le graundy est ouvert, elle se dilate d'une manière surprenante.

Sitôt que Youwarky eut étendu tout son graundy, comme nous étions sur un terrein uni, elle fit quelques pas en avant, en se balançant d'abord d'un mouvement pesant, ce qui me donna de l'inquiétude: mais quand elle eut donné quelques coups de graundy, & commencé à s'élever un peu, elle fendit l'air comme un éclair, & en moins de rien elle fut sur le bord de la chaîne de rochers, où je la perdis de vue.

C'est la chose la plus surprenante du monde que d'observer l'expansion du graundy quand il est ouvert, & de le voir quand il est fermé (ce qui est l'affaire d'un moment) si serré & si juste au corps, qu'un tailleur ne pourroit jamais en approcher: pour lors les différentes

côtes

côtes, ſe trouvent tellement arrangées ſur les membres, qu'au lieu de gâter la taille, comme on ſe l'imagineroit, elles donnent au corps & aux membres une tournure élégante : l'ajuſtement différent des côtes du graundy ſur le corps & les membres reſſemble aſſez à l'habit des guerriers romains avec leurs cottes de maille, & a l'air beaucoup plus noble qu'aucun habit que j'aie jamais vu ou imaginé.

Quoique ces peuples reſſemblent beaucoup aux européens pour la grandeur & la taille, il y a pourtant cette différence qu'ils ont le corps plus large & plus plat; leurs membres, quoique longs & bien tournés, ſont rarement auſſi épais que les nôtres. C'eſt ce que j'ai remarqué dans preſque tous ceux que j'ai vus, pendant le long ſéjour que j'ai fait chez eux dans la ſuite; mais ils ont la peau bien plus belle & plus blanche qu'on ne l'a en Angleterre.

Ma femme étant allée faire ſon ſecond voyage, je retournai chez moi, & je ne quitta pas d'un inſtant mes enfans juſqu'à ſon retour. Trois jours après ſon départ, j'étois au lit encore, quand elle frappe à la porte; j'allai lui ouvrir & je l'embraſſai de bon cœur. Elle m'apportoit des nouvelles bien agréables; elle me dit que d'abord en furetant dans tous les

recoins du vaisseau, elle y avoit trouvé quantité de choses qui nous auroient rendus très-heureux, si nous avions pu les avoir. Ensuite elle avoit tenu la route que je lui avois prescrite pour trouver le gouffre. Elle avoit fort appréhendé de ne pas le pouvoir découvrir, quoiqu'elle volât fort bas pour entendre mieux la chute de l'eau, afin de ne point la passer. Elle ne fut pas long-tems à y arriver; mais alors elle apperçut qu'elle auroit pu s'épargner bien de la peine, si elle y eût été par un autre chemin; car ce ne fut qu'après avoir volé presque tout autour de l'île, qu'elle commença à entendre la chute; & en y arrivant, elle trouva qu'elle n'étoit pas à plus de six minutes de vol du vaisseau. Elle me dit encore que l'entrée en étoit étroite & beaucoup plus basse que je ne la lui avois représentée, & qu'elle avoit à peine discerné aucun espace entre la surface de l'eau & la voûte du rocher. Je lui répondis que cela pouvoit venir du plus ou du moins de hauteur de la mer même. Je fus charmé d'apprendre que le vaisseau en fût si proche; car je ne pouvois chasser de mon imagination l'idée du vaisseau & de sa cargaison. Elle me dit alors qu'elle avoit laissé un petit paquet hors du bois, & courut voir ses enfans. Pour moi j'allai cher-

cher le fardeau, & quoiqu'il ne fût pas à beaucoup près si gros que l'autre, j'y trouvai plusieurs choses utiles, enveloppées dans quatre ou cinq aunes d'étoffe de l'aine d'un bleu foncé, dont je ne sais pas le nom, mais qui étoit mince & légère, & d'environ un aune de largeur. Je lui demandai où elle avoit trouvé cette étoffe? Elle me répondit que c'étoit où il y en avoit encore d'autre sous quelque chose qui ressembloit à notre lit, dans une toile comme notre drap. Eh bien, lui dis-je, que prétendez-vous en faire? Comment, reprit-elle vivement, j'en ferai pour moi un habit semblable au vôtre; car je ne veux pas être différente de mon cher mari & de mes enfans. Non, Youwarky, répliquai-je, si vous vous faites un habit comme le mien, il n'y aura plus de distinction entre le Glumm & la Gawry (1). Les Gawrys modestes ne voudroient pas pour toute chose porter un habit comme les Glumms dans mon pays: elles portent une belle parure flottante appellée robe, qui leur prend la taille bien juste, & qui pend ensuite avec de grands plis, comme votre Barras (2), presque jusqu'à terre, de sorte

(1) Hommes & femmes.

(2) Le pan de derrière du grandy.

qu'on leur voit à peine les pieds ; & elles n'ont aucune autre partie du corps découverte que les mains & le visage, & à peu près autant du cou & de la poitrine, que votre graundy en laisse voir.

Youwarky parut charmée de cette nouvelle sorte d'habillement, & se mit à y travailler nuit & jour, pour se garantir des mauvais tems. Tandis qu'elle s'occupoit ainsi, je travaillois de mon côté à ramasser des provisions pour l'hiver. J'étois bien forcé de le faire seul, puisque ma femme travailloit à s'habiller, elle & ses enfans. Il y avoit environ quinze jours qu'elle étoit devenue couturière, lorsque revenant le soir de mon ouvrage, je la vis accourir au devant de moi couverte de sa nouvelle robe. En vérité, pour ne lui avoir fait qu'une description bien superficielle de cet habillement, elle avoit assez bien réussi. Quoiqu'il n'y eût pas un pli autour du corps, il étoit très-juste pour sa taille, & avoit une queue traînante comme pour une Comtesse: je crois que quand elle eût eu beaucoup plus d'étoffe qu'elle n'en avoit, elle l'auroit toute employée. Ne voyant point d'ouverture par devant, je lui demandai comment elle avoit fait pour la mettre: elle me répondit qu'après l'avoir étendue par terre, elle s'étoit glissée

au travers des plis, jusqu'au fond, & avoit cousu le corps autour d'elle, après avoir fouré ses mains & ses bras dans les manches. Je fus surpris de cette invention, & en souriant je lui fis voir comment il falloit la mettre & l'attacher par devant avec des épingles, elle raccommoda son ouvrage, & je lui fis retrousser près d'une demi-aune des manches qui lui pendoient jusqu'au bout des doigts : je l'embrassai en l'appellant ma ménagère. Elle fut long-tems fiere de ce titre & amoureuse de sa belle robe.

CHAPITRE XXI.

Par quel moyen l'auteur parvient à élever une couvée de volaille : il construit un poulailler. Comment il s'y prit pour les garder pendant l'hiver.

UN jour en allant visiter mes trappes à prendre des oiseaux, je regardai dans le taillis parmi de grands arbres sur ma droite, & je vis sortir d'un hallier un oiseau que j'appellai poule de bois, à cause de sa ressemblance avec nos poules d'Angleterre. Le bruit que je fis en passant dans les broussailles la fit partir ; je la laissai passer : quand je l'eus perdue de vue,

je me gliſſai à l'endroit d'où elle étoit ſortie, & je trouvai ſon nid avec ſeize œufs. Je remarquai bien la place, & prenant un des œufs, je le caſſai à quelque diſtance du nid, pour voir s'il étoit bien avancé; à peine en eus-je rompu la coquille, qu'il en ſortit un petit poulet. Je regardai encore dans le nid, & je vis tous les œufs piqués & les poulets prêts à éclore. Il me prit envie de les emporter tous & d'élever la couvée; mais craignant que ſi je les prenois avant d'être éclos & un peu fortifiés ſous la mère, ils ne mouruſſent tous, je les laiſſai juſqu'au lendemain. Pendant ce tems je préparai un filet de la grandeur qu'il me le falloit pour les attraper; quand tout fut diſpoſé, j'imaginai d'attacher mon réſeau à des piquets enfoncés dans la terre, & d'en entourer le nid & moi-même. Tant que dura cette opération, la poule ne remua pas; de ſorte que je crus qu'elle étoit abſente, ou qu'après avoir éclos ſes petits, elle les avoit emmenés ailleurs. Je ne me ſoucios pas beaucoup de ne plus trouver la poule, parce que je ne cherchois pas à l'attraper; je ne voulois que retenir les poulets dans mon filet. Cependant en approchant de plus près & regardant dans le nid, j'y trouvai la mère qui ſe blottiſſoit tant qu'elle pouvoit contre

terre. Je ne savois si je devrois la prendre la première & ensuite les poulets, ou la laisser partir & me saisir de ses petits. Mais comme je me proposois de la laisser fuir, je pensai que si elle vouloit rester jusqu'à ce que j'eusse enlevé sa couvée, ce n'en seroit que mieux. Ainsi m'étant mis à genoux près du nid, je glissai ma main sous elle, & j'en pris deux très-doucement, & les mis dans un petit sac que j'avois dans ma main gauche. Ensuite j'en pris deux autres de même, puis encore deux; mais fourant ma main pour la quatrième fois, je saisissois ma prise, lorsque la poule se leva & s'enfuit en faisant un si grand bruit, que quoique j'eusse vu encore six ou sept petits poulets en un tas une minute auparavant & que j'eusse toujours eu les yeux attachés dessus, je n'eus pas le tems de mettre dans le sac les deux que je tenois, que tous les autres étoient décampés; je les cherchai pendant plus de trois heures sans en pouvoir trouver un seul; j'étois pourtant bien sûr qu'ils étoient dans l'enceinte de mon filet, enfin las de les chercher inutilement, je m'en retournai chez moi avec les huit que j'avois attrapés.

Je dis à Youwarky ce que j'avois fait, & comment j'avois envie de gouverner cette

petite couvée, & de les apprivoiser, s'il étoit poſſible. Nous les tînmes pendant quelques jours bien chaudement auprès du feu, & nous leur donnions ſouvent à manger, comme j'avois vu ma mère autrefois nourrir des poulets en Angleterre; en quinze jours de tems ils devinrent auſſi forts & auſſi familiers que de la volaille ordinaire. Nous les gardâmes long-tems dans la maiſon; j'avois affecté, en leur jettant à manger, une certaine façon de les piper, que j'appris à ma femme, afin qu'ils puſſent la reconnoître, & ſentir le tems de leur repas: ils ne tardèrent pas à s'y faire, & accouroient à ce bruit cómme font les oiſeaux de baſſe-cour.

Il ſe rencontra dans cette couvée cinq poules & trois coqs, & ils étoient ſi bien apprivoiſés, qu'après leur avoir coupé les ailes, je les laiſſois ſortir quand le tems étoit favorable: ils alloient chercher à vivre dans le bois, & épargnoient par là une partie de leur mangeaille; le ſoir ils ne manquoient pas de revenir prendre leurs places dans un coin de mon antichambre où je les avois accoutumés de ſe jucher. Mes poules me donnèrent dans la ſaiſon une bonne quantité d'œufs, & eurent chacune une ou deux couvées de poulets, de ſorte que je ne ſavois preſque plus

qu'en faire, tant le nombre en étoit accru. L'antichambre ne pouvant plus ſuffire à les loger, je leur bâtis un petit poulaillier à quelque diſtance de ma maiſon, pour les loger & les nourrir. Pour cet effet je défrichai un petit canton de terrein à côté de ma grotte, en brûlant le bois & le taillis dont il étoit garni; j'y fis une clôture, & je choiſis cet endroit pour ma baſſe-cour. Ma volaille parut s'y plaire beaucoup; elle y vint à merveille, & je la voyois engraiſſer à vue d'œil.

Nous prenions plaiſir ma femme & moi à la viſiter, & à lui porter de quoi manger, & c'étoit un amuſement pour mes enfans; cependant à la fin de l'été, quand les autres oiſeaux prennent leur vol pour s'en aller, toutes mes nouvelles couvées & un de mes vieux coqs me quittèrent; mais le reſte des anciens demeura tranquillement avec moi tout l'hiver. L'été ſuivant, dès que mes poulets de l'année furent un peu grands, je leur coupai les aîles; par ce moyen je les conſervai tous, à l'exception d'un ſeul, à qui ſans donte, j'avois oublié de rogner les aîles comme aux autres, ou à qui elles étoient repouſſées. Je trouvai depuis, par une longue expérience, que quand ils avoient une fois paſſé l'hiver, il n'étoit plus

besoin de leur couper les aîles, & qu'il ne s'en enfuyoit pas deux sur cent; au lieu que tous ceux de la saison ne manquoient pas de partir avec les oiseaux sauvages, dès qu'ils trouvoient quelques moyens de s'échapper.

J'attrapai ensuite des œufs de cols-noirs, nom que je donnai à des oiseaux qui, quoiqu'avec le corps de plusieurs couleurs, ont en effet le col d'un noir très-foncé. Ils sont aussi gros, & même plus, que des poulets d'inde, & d'un goût délicieux; je fis couver ces œufs par mes poules de bois; il fallut leur couper aussi les aîles comme aux autres pour les conserver. A la fin, ils s'apprivoisèrent, & revenoient tous les soirs pendant la saison obscure. La plus grande difficulté alors, étoit de trouver de quoi nourrir ces animaux pendant l'hiver; car ils auroient resté deux jours de suite juchés à la même place, si je ne les eusse appellés pour les faire manger. J'étois obligé de faire cette opération à la lueur de ma lampe, sans quoi ils seroient morts de faim dans la saison obscure. Je remédiai à la disette de mangeaille par une découverte que je fis par hasard. Je vis de mes cols noirs dans le bois, sauter à plusieurs reprises après une espèce de petites cosses ou têtes rondes fort sèches, qui croissent en abondance sur un

arbrisseau très-commun. J'en coupai plusieurs pieds que j'emportai chez moi pour les éplucher; chaque tête me donnoit une bonne cuillerée de petites graines jaunes; j'en jettai à mes oiseaux, & voyant qu'ils se jettoient dessus avec avidité, j'en fis une provision suffisante pour nourrir le double de ce que j'avois de volaille, de sorte que par la suite je n'en ai jamais manqué. J'essayai plusieurs fois aussi d'élever des oiseaux aquatiques, en faisant couver leurs œufs par mes poules; mais de plus de dix sortes; il s'en trouva peu qui fussent bons à manger, & ceux qui l'étoient ne purent jamais réussir chez moi: ils n'y voulurent pas même rester, & s'en allèrent au lac. Comme je n'avois point d'eau plus proche, mon projet d'élever des oiseaux aquatiques se trouva impratiquable, & je l'abandonnai. Mais en nourrissant des oiseaux terrestres dans ma ménagerie, je n'en manquois point; j'en mangeois souvent, & en peu d'années tout le canton du pays de mon côté du lac, devint comme une basse-cour si remplie de volaille, que je n'en savois pas le nombre; cependant dès que je faisois entendre mon sifflet, elle accouroit autour de moi de tous les côtés. A l'exception du bétail, j'avois alors de tout ce qui est nécessaire, tant pour

les besoins essentiels, que pour l'agrément de la vie; si j'avois pu avoir seulement une vache & un taureau, un bélier & une brebis, je me serois trouvé très-heureux, & je n'aurois pas changé mon sort pour la couronne d'Angleterre.

CHAPITRE XXII.

Réflexions de l'auteur. Il soupire après son vaisseau; projette d'y aller, mais en reconnoît l'impossibilité. Sa femme s'offre à y aller: ce qu'elle y fit. Remarques sur sa sagacité. Elle expédie en mer plusieurs caisses pleines, qu'elle conduit jusqu'au gouffre. Danger dont elle échappa. L'auteur a une maladie.

QUE les hommes sont bizarres! Plus ils possèdent, plus ils désirent. Avant d'avoir rien tiré du vaisseau, j'étois assez à mon aise: content de ce que j'avois, je ne désirois presque rien, sur-tout depuis mon union avec ma chère femme. Maintenant possesseur de bien des choses que je n'aurois jamais dû espérer, le reste qui me manquoit me donnoit des regrets, & je ne croyois pas pouvoir jouir d'un bonheur véritable, tant qu'il resteroit une planche au vaisseau. En quelque endroit que

j'allaſſe, quelque choſe que je fiſſe, j'avois toujours le vaiſſeau en tête. J'aurois ſouhaité qu'il fût dans le lac, & ſi j'avois pu l'y tenir, je ne me ſerois pas troqué pour un empereur. Rien ne me manquoit des beſoins de la vie, j'avois une femme aimable, & cinq enfans que je chériſſois. Une ſeule choſe que je n'avois pas, m'empêchoit de jouir de tout le reſte, & jettoit dans mon ame un dégoût qui en altéroit la paix. Je fus même aſſez fou pour ſonger à m'aventurer encore dans la caverne; l'impoſſibilité ſeule de l'entrepriſe m'en détourna. Je penſai enſuite que Youwarki pourroit aller encore au vaiſſeau. Mais, me diſois-je auſſitôt, que pourra-t-elle en apporter en comparaiſon de ce qu'elle ſera obligée d'y laiſſer? Toute ſa vie ne ſuffiroit pas pour en ôter ainſi par petites parcelles tout ce qu'il contient. A la fin il me vint dans l'eſprit qu'y ayant à bord quantité de caiſſes, ſi Youwarki en rempliſſoit quelques-unes & les faiſoit entrer dans le gouffre, peut-être débarqueroient-elles dans le lac. La choſe au premier coup d'œil me parut faiſable; enſuite j'enviſageai la difficulté de les amener du vaiſſeau au gouffre; je penſois qu'elles prendroient l'eau, & que cette eau avec la charge les feroit enfoncer; que quand même cet acci-

applique-t-on cette poix pour garnir le bord du couvercle, quand la caiſſe eſt fermée? Tout cela n'eſt pas poſſible, répliquai-je, n'en parlons plus. Mais, dit-elle, ſuppoſez que vous y fuſſiez vous-même, qu'en apporteriez-vous d'abord? Je lui fis alors une longue énumération de tout ce que je ſavois être dans le vaiſſeau, & de peur de n'avoir pas tout dit, j'ajoutai: enfin je crois que je n'y laiſſerois rien de tout ce qui peut être emporté.

Mais, mon cher, dit Youwarky, vous ſeriez comblé de richeſſes: cependant vous n'avez pas ſeulement parlé d'une pauvre robe pour moi. Vraiment, lui répondis-je, il y en auroit auſſi. Dites-moi donc, je vous prie, continua-t-elle, comment fondriez-vous la poix? Le voici, répondis-je. Il y a dans la chambre baſſe, à côté de l'âtre du feu, une boîte à fuſil & des méches; (alors je lui en fis voir une que j'avois, & lui montrai la manière de faire du feu avec le fuſil & la pierre). Hé bien, mon cher, me dit-elle, voulez-vous vous fier encore une fois à moi? Hélas! ma belle, à quoi cela ſervira-t-il? Peut-être à apporter de quoi faire une robe, ou quelqu'autre choſe ſemblable? Cependant ſi vous avez envie d'y faire un tour,

je

je ne m'y oppose: pas permettez-moi du moins de revenir le plutôt que vous pourrez.

Elle partit le soir, & je ne la vis que la nuit du troisième jour. J'observerai ici que, quoique le jour fût bien plus vif de l'autre côté du rocher où étoit le vaisseau, que chez nous à Graundevolet, je ne l'entendis jamais se plaindre du grand jour qu'elle craignoit si fortement, parce qu'elle avoit toujours ses lunettes sur les yeux. A la vérité, elle évitoit toujours le feu & la lampe à la maison, parce qu'en rentrant elle ôtoit ses lunettes; mais quand elle les avoit, elle regardoit l'un & l'autre sans en être incommodée.

Elle dit à son retour qu'elle avoit mis en mer pour moi quelques marchandises qu'elle espéroit voir arriver à bon port, & qu'elle les avoit chargées dans six caisses, après les avoir poissées suivant mes instructions. Ah! lui dis-je, vous les avez poissées dans la mer peut-être; car suivant mes instructions, cela est au-dessus de votre portée. Vous autres Glumms, répliqua-t-elle, vous prenez les Gawris pour des idiotes; mais je vous ferai voir que nous n'avons pas la tête si dure que vous pensez. Ne m'avez-vous pas montré un jour comment votre chaloupe est gaudronnée & calfatée? Cela est vrai, lui dis-je.

Hé bien, continua-t-elle, écoutez. Après avoir vuidé & nettoyé la première caiſſe, j'ai cherché votre poix, que j'ai reconnue enfin parce qu'elle s'attachoit à mes doigts. J'en ai mis un bon morceau dans un petit vaſe à long manche, qui étoit ſur la poix. Oui, dis-je, dans la cuillère à poix. Je ne ſais comment vous l'appellez, dit-elle; enſuite j'ai allumé du feu & fait fondre cette matière; puis tournant la caiſſe par les côtés, & enſuite par les bouts, j'ai verſé de la poix que j'ai fait couler dans les fentes; & avec un vieux bas comme les vôtres que j'ai trempé dans cette poix, j'ai frotté toutes les jointures des planches. Pour lors j'ai mis la caiſſe ſur le côté du vaiſſeau, & quand la poix a été durcie, je l'ai remplie de marchandiſes, & fermée avec le couvercle : mais voyant que ce couvercle ne fermoit pas ſi bien que je ne puſſe y paſſer la lame d'un couteau, j'ai coupé de longues bandes de la toile dont je me ſervois pour empaqueter; je les ai trempées dans la poix chaude, & appliquées tout autour des bords de la caiſſe; j'en ai même mis deux à des endroits où une ſeule ne bouchoit pas bien, & fermant le couvercle bien juſte par deſſus, je l'ai cloué tout autour comme je vous ai vu faire quelquefois : après cela, j'ai

mis une longue corde à la poignée, & j'ai jetté la caiſſe dans la mer en retenant la corde. Voyant qu'elle nageoit bien, j'ai pris mon vol en tenant la corde à ma main, j'ai tiré la caiſſe après moi juſqu'au gouffre, & je l'ai laiſſée aller au courant. J'en ai fait cinq autres de même; & me voilà arrivée, mon cher : j'eſpère tôt ou tard en voir déboucher quelques-unes dans le lac.

J'admirai dans tout cela la ſagacité des Gawris. Hélas! penſois-je, que les hommes ſont bornés! Ne regardois-je pas autrefois ces pauvres négres d'Afrique à peu près comme des brutes, juſqu'au moment que Glanlepze m'a convaincu par l'aventure du crocodile, par le paſſage de la rivière, & par d'autres actions, que malgré mon excellence & ma prétendue ſupériorité, j'aurois péri dans le déſert ſans ſon induſtrie? Maintenant qu'aurois-je pu faire moi, & tous les autres chefs-d'œuvres de la nature, & favoris particuliers du ciel, (car nous nous regardons comme tels) qu'aurois-je pu faire de plus que ce qu'a fait cette femme, dans une circonſtance où ſon éducation ne me permet pas de croire qu'elle eût la moindre idée de ce qu'elle alloit entreprendre?

Ce que Youwarki venoit de m'apprendre,

me rendit de bonne humeur ; la pauvre créature en étoit enchantée. Elle vint constamment avec moi au lac deux fois le jour pendant quelque tems, pour voir si rien ne débouchoit de la caverne ; elle commençoit à s'en impatienter, dans la crainte, à ce qu'elle m'a dit ensuite, que je ne crusse qu'elle n'avoit pas fait ce qu'elle m'avoit dit, ou qu'elle l'avoit mal fait. Un jour me promenant au bord du lac, je crus voir de bien loin quelque chose flotter sur l'eau. Youwarhy, lui dis-je, j'apperçois une voile. Alors courant à ma chaloupe, & l'y faisant entrer, je ramai avec force de ce côté, pour voir ce que c'étoit. En effet c'étoit une partie de la flotte d'Youwarky ; ce qui augmenta ma satisfaction, ce fut de la voir si enchantée, qu'elle ne pouvoit se contenir d'aise.

Mon cher, me dit-elle, ne soyez plus inquiet sur le sort de nos marchandises. Si cette caisse est arrivée, les autres viendront bientôt. Alors elle m'aida à la prendre dans la chaloupe ; nous eûmes peine à en venir à bout, tant le bois s'étoit imbibé d'eau. Nous allâmes ensuite à mon bassin où nous n'eûmes pas plutôt déchargé notre trésor, que nous découvrîmes deux autres caisses au

courant de l'eau. Nous allâmes les chercher l'une après l'autre; je ne me ſouciois pas de les prendre toutes à la fois, parce que ma chaloupe étoit vieille & un peu caduque.

Cette opération nous occupa une journée entière : après quoi ayant amarré la chaloupe, nous regagnâmes le logis dans le deſſein de revenir le lendemain avec la charrette pour conduire le tout dans ma grotte.

Après ſouper, Youwarki me regardant tendrement, & les larmes aux yeux; qu'auriez-vous penſé, me dit-elle, mon cher mari, ſi vous aviez vu votre femme ſortir de la caverne, attachée à une des caiſſes? Dieu me préſerve d'un tel malheur, ma belle, m'écriai-je, je ſerois le plus malheureux de tous les hommes. Mais, je vous prie, pourquoi me faites-vous une pareille queſtion? Elle fut fâchée d'en avoir tant dit. Pour rien, mon cher, dit-elle; c'eſt une fantaiſie qui m'a paſſé par la tête. Non, ma belle Youwarky, lui dis-je, je veux ſavoir ce que cela veut dire; & je vais être en peine, ſi vous ne vous expliquez plus clairement : il y a ſûrement ici quelque choſe de plus que de l'imagination. Ainſi, ma chère, ſi vous m'aimez ne me mettez pas plus long-tems à la torture Hélas! Pierre, continua-t-elle, il n'y a eu

qu'un instant entre la mort & moi l'autre jour; quand j'ai vu la corde de la dernière caisse, j'ai ressenti tant d'horreur, que je pouvois à peine me tenir sur mes jambes. Achevez, ma chère, lui dis-je; appaisez le tourment que j'endure, en m'apprenant le tout. Oui, mon cher Pierre, maintenant que le danger est passé, je vais vous raconter la manière dont je m'en suis sauvée, avec autant de plaisir que je présume que vous en aurez à l'entendre. Vous saurez donc qu'ayant jetté cette caisse à la mer, je la traînois avec peine par la corde, parce que c'est une des plus pesantes, & qu'elle nageoit lentement. Pour en venir à bout plus aisément, j'avois tourné deux fois la corde autour de ma main. Arrivée près du gouffre, le courant l'emporta avec tant de violence, & m'entraîna si vîte avec elle, que je n'eus pas le tems de débarrasser ma main de la corde, j'allai frapper contre le rocher où la caisse heurta rudement. Ma dernière pensée étoit pour vous, mon cher, (& en disant ces mots, elle se jetta à mon cou & m'embrassa tendrement); me croyant perdue, je ne faisois plus de résistance, lorsque par bonheur le rebondissement de la caisse contre le rocher lâcha un peu la corde qui tomba d'elle-même de ma main, & la caisse

retournant au rocher, enfila le courant. Pour moi, je fis un ou deux tours en l'air ſur mon graundy, pour me remettre de ma frayeur; & je retournai au vaiſſeau, réſolue de prendre mieux mes précautions une autre fois. A la vérité, j'eus de la peine à reprendre mes eſprits; & ce danger m'avoit tellement effrayée, que je penſai laiſſer au vaiſſeau les deux dernières caiſſes : mais comme le péril paſſé donne un nouveau courage, je me remis à travailler, & conduiſis encore au gouffre ces deux caiſſes, que vous recevrez ſans doute dans leur tems.

Le cœur me ſaignoit; tout le tems qu'elle parla, je ſentis mille fois plus de mal, qu'elle n'en auroit ſouffert dans le gouffre. Ma chère Youwarky, lui dis-je, pourquoi avez-vous tant tardé à me raconter cet accident? Hélas! répondit-elle, j'ai bien peur de l'avoir fait encore trop tôt. En effet je changeai de couleur, mes yeux ſe fermèrent, & je tombai en foibleſſe dans ſes bras. Elle jetta un grand cri, & courut à la caiſſe des liqueurs. Toutes les bouteilles étoient vuides : en les égouttant l'une après l'autre, elle en ramaſſa un verre qu'elle me fit avaler peu à peu; & en me frottant les poignets & les temples, elle me fit revenir. J'en fus ſi malade, qu'il ſe

passa plus d'une semaine avant que je pusse aller avec ma charrette chercher nos caisses.

Quand je fus en état d'aller au lac, Youvarky ne voulut pas me laisser seul, & m'y accompagna. Nous vîmes encore deux autres caisses nouvellement débarquées, & j'eus pour deux ou trois jours de travail à les transporter dans ma grotte, tant elles étoient pesantes, parce que le chemin à travers le bois étoit inégal & raboteux.

Nous en avions déjà cinq, & nous attendîmes la sixième pendant plusieurs jours; mais ne voyant plus rien revenir, nous la crûmes perdue. Un jour cependant que j'allois chercher de l'eau, Youvarky voulut venir avec moi, & me pressa de porter mon filet pour pêcher. Nous étant donc munis de tout ce qu'il nous falloit, nous prîmes le chemin du ruisseau, & y poussant la tête de la chaloupe, suivant ma coutume, afin de pouvoir remplir mon tonneau sans le décharger, Youwarki vit paroître ma sixième caisse, & s'écria, en me la montrant du doigt : Pierre, ce que nous avons long-tems désiré, & dont nous avions presque désespéré, est enfin arrivé : allons le féliciter de sa bonne venue. Cette imagination me fit plaisir, nous la prîmes dans la chaloupe, & nous retournâmes au logis. Nous

employâmes plusieurs jours à arranger notre cargaison, & à faire sécher les caisses; je dis les caisses, car les marchandises étoient arrivées en très-bon état; celles même de la dernière caisse qui avoit resté si long-tems dans l'eau, n'avoient pas contracté la moindre humidité.

Youwarky étoit attentive au succès de son expédition; mais elle reçut avec plaisir les louanges que je ne manquai pas de lui prodiguer plus d'une fois, en dépaquetant chaque caisse; je voyois ses yeux nager dans la joie, de ce qu'elle avoit si bien réussi dans son expédition.

Elle avoit en effet examiné presque tout ce qu'il y avoit sur le vaisseau, tant les choses que je lui avois décrites & qu'elle connoissoit, que celles qu'elle ne connoissoit pas; & elle avoit rapporté un peu de chacune pour échantillon. Mais sur-tout elle n'avoit pas oublié l'étoffe bleue; car dès l'instant qu'elle l'avoit vue, elle l'avoit destinée pour son usage & celui de ses enfans.

CHAPITRE XXIII.

Religion de la famille de l'auteur.

AYANT établi peu à peu une certaine règle dans nos actions, nous commençâmes, Youwarky & moi, à vivre en bons chrétiens, actuellement que nous avions abondamment toutes les néceſſités de la vie. Ce n'eſt pas que nous menaſſions auparavant une vie païenne: non aſſurément. J'avois appris à ma famille tout ce que je ſavois moi-même, & je ſuis perſuadé que cette ſimple connoiſſance, jointe à quelques inſtructions & à une vie réglée, ſuffiſoit pour les conduire au ciel. Mais j'aurois de bon cœur abandonné toutes mes prétentions ſur le vaiſſeau, pour une bible. Je regrettois du moins de ne pas avoir un petit livre de prières, propre à porter dans la poche. Je n'avois jamais ſongé qu'il y en eût à bord; & ſuppoſé qu'il s'en rencontrât, & que Youwarky pût les trouver, je comptois qu'ils ſeroient en langue portugaiſe; & comme j'ignorois cette langue, ils m'auroient été fort inutiles.

Puiſque j'en ſuis ſur l'article de la religion, il ne ſera pas inutile de vous donner, une fois

pour toutes, une esquisse de la mienne, depuis mon arrivée à Graundevolet. J'ai dû vous dire que dès l'instant que mon vaisseau frappa contre le rocher, je commençai à prier soir & matin sans y manquer; je ne saurois me flatter de l'avoir fait toujours avec la même ferveur. Cependant ma dévotion, toute imparfaite qu'elle étoit, ne laissa pas de produire de bons effets; & je suis persuadé que quiconque remplira ce devoir avec une intention droite, en ressentira tôt ou tard autant de consolation que j'en éprouvai moi-même; c'est-à-dire, qu'il aura plus de reconnoissance pour les biens que dieu lui envoye, & moins de sensibilité pour les maux, qu'il souffrira plus patiemment. Or un homme qui se trouve dans une pareille situation, doit goûter les véritables douceurs de la vie; & c'est à cette habitude que je me crois redevable du plus grand agrément qu'il m'étoit possible d'avoir dans ma solitude, je veux dire ma femme, dont après ce qu'on a déja vu, il n'est pas besoin de tracer ici le caractère, puisque ses actions prouvent suffisamment son mérite.

Depuis notre mariage, c'est-à-dire, après que nous fûmes convenus de vivre comme mari & femme, je priois souvent devant elle; elle entendoit passablement ma langue, & ne m'en

parut pas si surprise que je l'aurois cru; quelquefois même elle se mettoit à genoux, & prioit avec moi. Cette action me plût fort; & lui ayant demandé un jour après avoir rempli ce devoir, si elle concevoit ce que je venois de faire. Oui vraiment, me dit-elle, vous vous êtes adressé à l'image de Collwar (1). Comme je voulois l'amener doucement à une connoissance raisonnable de l'Etre suprême, je lui demandai quel étoit ce Collwar. C'est, me répondit-elle, celui qui nous envoye tout le bien & le mal. Ma chère, lui dis-je, vous avez raison en quelque sorte; cependant il ne sauroit par lui-même faire le mal comme une action qui lui appartienne. Je lui demandai ensuite où habitoit le grand Collwar. Elle me répondit que c'étoit au ciel, dans un pays charmant. Mais, lui dis-je, peut-il connoître ce que nous faisons? Oui, sans doute, répliqua-t-elle; car son image lui dit tout; je l'ai priée cette image que j'ai vue plusieurs fois; c'est un second lui-même. Il n'y en a qu'une dans tout le monde, & elle est si bonne, qu'elle communique sa vertu aux autres images de Colwar, qu'on lui présente & qu'on lui met sur les bras. La seule chose que j'aye regrettée depuis que je vous

(1) Dieu.

connois, c'eſt de n'avoir point ici une de ces images, pour nous conſoler & nous bénir nous & nos enfans.

Quoique je plaigniſſe l'abſurdité de ſes idées, je ne fus preſque pas fâché de la trouver ſi ignorante : je me réjouiſſois d'avance en lui voyant déja une notion confuſe de la divinité, & en penſant que bientôt j'aurois la ſatisfaction de lui en donner une connoiſſance plus raiſonnable.

Youwarky, lui dis-je, de quoi eſt fait votre dieu ? Il eſt de terre bien peinte, répondit-elle ; il a le regard ſi terrible, que ſa vue ſeule vous feroit trembler. Croyez-vous, lui demandai-je, que ce ſoit la vraie figure qu'auroit Collwar : ſi vous le voyiez lui-même ? Elle me dit que quelques-uns de ſes bons ſerviteurs l'ayant vu, avoient fait cette image d'après ſa vraie figure. Mais croyez-vous qu'il aime ſes ſerviteurs, comme vous les appellez, & qu'il ait des bontés pour eux ? N'en doutez point, dit-elle. Pourquoi donc, répliquai-je, quand ils l'ont vu, les a-t-il regardés d'une manière ſi terrible ? Car, quelque terribles que ſoient ſes regards pour les autres, je ne vois point de raiſon pour qu'il ſe fît voir ainſi à ceux qu'il aime. Je croirois plutôt, puiſqu'il eſt plein de bonté pour eux, qu'il auroit deux images différentes ; l'une douce pour ſes bons ſerviteurs, & l'autre terrible pour les

méchans. Autrement, qui pourroit dire en le voyant s'il eſt content ou fâché ? Vous-même, ma chère Youwarky, quand quelque choſe vous plaît, vous n'avez pas le même viſage que quand vous êtes en colère ; & le petit Pedro, à vous voir ſeulement, pourroit bien décider s'il a fait bien ou mal : au lieu que ſi, ſans faire de diſtinction, vous le regardiez du même œil dans tout ce qu'il fait, il pourroit auſſi bien penſer en faiſant une mauvaiſe action avoir bien fait que mal. Youwarky ne ſut que me répondre ; car ce raiſonnement étoit viſiblement ſans réplique.

Je lui demandai enſuite, ſi elle croyoit que l'image même pût entendre ſes prières ? Oui, me répondit-elle. Mais peut-elle vous répondre ? répliquai-je. C'eſt une faveur, dit-elle, qu'il ne fait qu'à ſes plus zélés ſerviteurs. Mais l'avez-vous jamais entendu ? Car à moins qu'il ne puiſſe parler auſſi, je ſoupçonnerois fort qu'il pût entendre : & ayant en vous une de ſes meilleures ſervantes, qui l'aime & le prie de bon cœur ; pourquoi ne vous parleroit-il pas auſſi-bien qu'aux autres ? Non, répondit-elle, il y a un certain nombre de Glumms deſtinés à le ſervir, qui le prient pour nous ; c'eſt à eux qu'il adreſſe ſes réponſes. A quel propos donc, lui dis-je, vous aviſez-vous de le prier, puiſque leurs

prières ſervent pour vous? Oh, me dit-elle, l'image les entend plutôt que nous; elle envoye les prières au grand Collwar, lui apprend de qui elles viennent, & l'engage à accorder ce dont on a beſoin. Suppoſons, par exemple, lui dis-je, que vous puiſſiez voir le grand Collwar, ſavoir où il eſt, & vous adreſſer à lui-même plutôt qu'à ſon image; croyez-vous qu'il ne pût pas vous entendre? Je ne ſaurois dire cela, répondit-elle. Comment donc, inſiſtai-je, peut-il répondre à ce que ſon image lui dit, puiſqu'elle eſt auſſi loin de lui que vous? Penſez-vous qu'une image qu'il n'a pas faite, qui ne s'eſt pas faite d'elle-même, & qui ne peut entendre, voir, ni parler, en ſoit plutôt entendue qu'un Glumm qu'il a fait, qui a cette image, & qui lui-même eſt capable d'entendre, de voir & de lui parler? Youwarky s'arrêta un peu, & dit: véritablement je ne ſaurois me perſuader que Collwar ne puiſſe auſſi bien, ou mieux m'entendre que ſon image. Pourquoi donc, lui dis-je, ne vous adreſſez-vous pas à lui plutôt qu'à elle? C'eſt par cette raiſon, ma chère, que je le prie lui-même, & non ſon image; je ſuis bien plus ſûr d'en être entendu & exaucé. En effet, dit-elle, je n'avois jamais fait cette réflexion; car nos Ragams (1) m'ont toujours dit de prier l'image,

(1) Prêtres ou hommes ſaints.

ou de leur faire connoître ce qui me manque, & qu'ils prieroient pour moi : je leur ai donné beaucoup de rappin (1) pour cela, & quelquefois j'ai doublé mes préfens, lorſqu'ils m'ont aſſuré que j'obtiendrois ce dont j'avois beſoin. Maintenant que vous m'avez convaincue qu'il vaut mieux prier Collwar, c'eſt à lui-même que je m'adreſſerai dorénavant.

Ayant amené mon écolière à ce point, je changeai de converſation, de crainte, en la ſurchargeant trop, de détruire les fondemens que je venois de conſtruire. Perſuadé que, pour être bâti lentement, un édifice n'en eſt que plus ſolide, je jugeai à propos de m'arrêter à ce premier principe, réſolu de travailler dans une autre occaſion à élever ſur cette baſe une doctrine plus étendue. Je ne commençai à donner à mes enfans des préceptes de religion & des notions de théologie, que quand ils furent capables d'en concevoir la vérité par les principes de la raiſon : juſqu'alors je me contentai de leur inſpirer l'amour de la vérité, de l'équité & beaucoup d'amitié pour moi, pour leur mère & pour leurs frères & ſœurs. Quand je fus parvenu à faire croire fermement à ma femme l'exiſtence d'un Etre ſuprême,

(1) Eſpèces de confitures.

(sous quelque nom que ce fût, n'importe) qui peut entendre nos prières, voir nos actions, & exaucer nos demandes quand il le juge à propos; & que je l'eus assurée qu'il a tant d'amour pour nous, qu'il fait toujours ce qui nous est le plus avantageux, quoique nous ne le jugions pas toujours tel; les grandes vérités de la création & de la rédemption, & de la nécessité de nos devoirs envers Dieu, allèrent de suite comme des conséquences directes de son amour pour nous; & elle en convint aisément. Ensuite je lui développai de mon mieux la doctrine de la création du monde. J'avoue que mon explication ne fut jamais si juste, si détaillée ni si claire qu'elle auroit pu l'être, si j'eusse eu une bible. Je lui expliquai de même le mystère de notre rédemption. Ma bonne volonté fut si efficace, que quoiqu'il fallut du tems pour lui faire croire fermement ces deux grandes vérités, l'opinion qu'elle avoit de moi & de ma fidélité pour elle, jointe aux raisons dont j'appuyai mes préceptes, lui persuada que je n'avois point tort, & la disposa à écouter mes leçons: ensuite sa propre application & la grace de Dieu l'amenèrent bientôt à croire fermement ces articles essentiels de la Religion, & à s'acquitter de ses devoirs envers Dieu & les hommes.

Quand j'eus commencé à inſtruire mes enfans, je les renvoyois ſouvent à leur mère ; ayant toujours éprouvé qu'une connoiſſance ſuperficielle jointe au déſir d'inſtruire, équivaut en quelque ſorte à une connoiſſance plus étendue : car alors on fait tous ſes efforts pour développer chaque principe, & l'on ſe rend par ce moyen les matières plus ſenſibles & plus claires.

Je parvins en peu d'années à former dans ma maiſon une petite égliſe chrétienne, d'autant plus floriſſante qu'il n'y avoit parmi nous ni héritiques, ni ſchiſmatiques.

CHAPITRE XXIV.

Enfans de l'auteur. Youwarky les exerce à se servir du graundy. Mauvais état de la chaloupe. Youwarki forme le projet d'aller voir son père : elle fait encore un tour au vaisseau ; envoie une chaloupe & des caisses dans le gouffre ; habille ses enfans ; devient enceinte, & remet sa visite à un autre tems. Inventaire de la dernière pacotille. Manière dont l'auteur traite ses enfans. Youwarki part pour le pays de son père avec son fils Tommy, & ses filles Patty & Halicarnie.

IL y avoit déja près de quatorze ans que j'étois dans mon domaine ; & outre les trois fils dont j'ai parlé, j'avois trois filles & un petit garçon. Pedro mon aîné avoit le graundy, mais trop petit pour pouvoir lui servir. Tommy & ses trois sœurs l'avoient bien complet ; au lieu que Jemmy & David ne l'avoient point du tout. J'avois nommé ma fille aînée Patty, du nom de ma défunte femme. Je dis ma défunte femme ; car quoique je n'eusse pas d'autres connoissances de sa mort que par mon songe, j'en étois aussi persuadé que si je l'eusse appris de la propre bouche de la tante. Youwarky

voulut que sa seconde fût appellée Halicarnie, du nom de sa sœur, & ma plus jeune se nommoit Sara, comme ma mère. Je vous rapporte ici leurs noms, parce qu'ayant souvent occasion dans la suite de parler de mes enfans séparément, il sera plus commode de les nommer par leurs noms, que de dire mon second fils, ma fille aînée.

Ma femme prenoit un grand plaisir à exercer au vol Tommy & Patty qui étoient déja assez grands; souvent elle faisoit avec eux tout le tour de l'île, avant que je fusse à moitié chemin du bois. Elle voulut aussi leur apprendre à nager ou voguer, je ne sais comment appeller cet exercice; car quelquefois ils s'élancent dans l'air le nez devant, comme s'ils alloient se jetter dans le lac; puis quand ils approchent de la surface, ils étendent leurs jambes horisontalement, & se tournent sur le dos, de sorte qu'on ne voit du rivage que l'apparence d'une chaloupe qui nage: le graundy se relève à la tête, aux pieds & sur les côtés, comme les bords d'une chaloupe; & l'on n'apperçoit alors ni leur visage ni aucune partie du corps. J'ai souvent envié le bonheur de faire comme eux cet exercice, dont ils s'acquittent avec plus d'aisance, que je ne pourrois remuer la jambe ou un bras.

Quoique nous euſſions ſouvent près de nous des ſwangeans, & que j'entendiſſe les voix, je ne pus jamais engager ma femme à ſe montrer, ni à faire connoiſſance avec ſes compatriotes. Ce qu'il y avoit de remarquable dans mes enfans, c'eſt que mes trois filles & Tommy qui avoient le graundy plein, avoient exactement la vue de leur mère; Jemmy & David avoient la mienne; & celle de Pedro tenoit des deux; quoique jamais aucune lumière ne l'incommodât beaucoup; mais je fus obligé de faire des lunettes pour ſervir à Tommy & à toutes mes filles, quand ils ſortiroient de la maiſon.

J'avois agrandi deux fois mon habitation à meſure que l'augmentation de ma famille rendoit ce travail néceſſaire. Le dernier changement ſe fit d'une manière plus commode & plus facile que les premières; car le retour de ma flotte m'avoit procuré une grande quantité d'outils néceſſaires, il y en avoit pluſieurs de fer garnis de manches plus peſans que ce fer même. A l'égard de ceux qui étoient tout de fer, ou pour la plus grande partie de ce métal, ils étoient allés s'attacher au rocher, ou s'étoient collés ſi fortement à la tête du vaiſſeau, qu'il étoit difficile de les en ſéparer; de ſorte que ma femme n'en avoit apporté

que bien peu de cette dernière espèce. Bien m'en valut d'avoir ces instrumens pour faciliter mon ouvrage ; car j'étois obligé de travailler plus fort que jamais à amasser des provisions pour nous tous ; & mes fils Pedro & Tommy m'aidoient le plus souvent. Une autre pacotille de marchandises qui m'étoient venues par le gouffre, augmentoit encore mes commodités. Mais la chaloupe me faisoit trembler toutes les fois que j'y entrois ; elle avoit fait tant de voies d'eau, & j'y avois mis tant de pièces, que l'on y reconnoissoit à peine un morceau du vieux bois. Quoiqu'elle me fût d'un besoin indispensable, je ne pouvois risquer de m'en servir sans la plus grande appréhension. Avec mes nouveaux secours j'avois eu envie plusieurs fois d'en construire une neuve ; mais il m'étoit toujours survenu quelque occupation qui m'en avoit empêché.

Vers ce tems-là Youwarky qui avoit environ trente-deux ans, avoit formé le projet de faire un tour à Arndrumnstake, ville du Royaume de Doorpt-swangeanty, dont son père, supposé qu'il fût encore vivant, étoit Colamb (1) sous les ordres de Georigetti, roi du pays. En me communiquant son dessein,

(1) Gouverneur.

elle me demanda permission d'y aller, & me proposa, si je voulois, de mener avec elle Tommy & Patty. Cette proposition fut assez de mon goût, par la grande envie que j'avois depuis long-tems de faire connoissance avec ses parens & ses compatriotes. Maintenant que j'avois tant d'enfans, dont la plus grande partie resteroit avec moi, je ne pouvois croire qu'elle pût se résoudre à me quitter, à moins qu'on ne l'y forçât, & à abandonner cinq enfans pour deux qu'elle emmeneroit, d'autant plus que je ne lui avois remarqué de prédilection pour aucun en particulier : ainsi je lui dis sans hésiter qu'elle pourroit partir quand elle voudroit.

Comme elle passa quelque tems sans me reparler de son voyage, je crus qu'elle avoit changé d'avis, & je ne jugeai point à propos de lui en rappeller la mémoire. Mais un jour pendant le dîner me regardant sérieusement, elle me dit : mon cher, j'ai songé au voyage que vous m'avez permis de faire ; il est nécessaire de préparer plusieurs choses pour nos enfans, & sur-tout pour ceux qui n'ont point de grandy ; je suis résolue de finir tout cela avant mon départ, afin que nous puissions paroître décemment tant ici qu'à Arndrumanstake ; car je suis sûre que mon père, dont je con-

nois parfaitement l'humeur, ſera ſi charmé de me voir & mes enfans, qu'il me pardonnera mon abſence & mon mariage, pourvu qu'il ait lieu de croire que je ne me ſuis point alliée d'une façon indigne de ma naiſſance. Après nous avoir gardés peut-être deux ou trois mois, il viendra me reconduire lui-même avec un grand cortège de parens & de domeſtiques; du moins s'il eſt mort ou hors d'état de voyager, mes autres parens viendront ou enverront une eſcorte pour nous accompagner. Or, mon cher, je leur ferai bien des éloges de vous & de la manière dont nous vivons ici. Je voudrois qu'en venant nous voir, ils fuſſent frappés de l'extérieur de notre domeſtique, enfin qu'ils me cruſſent heureuſe. Je voudrois donc non-ſeulement mettre ma famille en état de paroître devant eux, mais encore ſurprendre ce bon vieillard & ſa compagnie, qui n'ont jamais vu de leur vie des hommes avec d'autres habillemens que le graundy. J'approuvai ſon projet qui me parut très-prudent, & elle ſe mit auſſitôt en devoir de l'exécuter. Elle ouvrit toutes les caiſſes, & examina ce qu'elles contenoient; mais tandis qu'elle étoit occupée à cette recherche, & qu'elle choiſiſſoit ce dont elle croyoit avoir beſoin, elle ſe reſſouvint

de plusieurs choses qu'elle avoit remarquées dans le vaisseau, & qui convenoient mieux que tout ce que nous avions pour ce qu'elle vouloit faire. Elle me pria donc de permettre qu'elle fît encore un tour au vaisseau, & que Tommy y allât avec elle.

J'avois éprouvé tant de fois sa conduite prudente, que je consentis à son voyage : elle partit avec son fils. A son retour quelques jours après, elle me raconta, que m'ayant souvent entendu dire que ma chaloupe étoit trop vieille, & que je craignois de m'en servir, elle m'avoit envoyé un petit vaisseau qu'elle espéroit voir arriver heureusement dans son tems. Comme elle passa de suite à d'autres choses, je ne songeai point alors à lui demander ce qu'elle entendoit par ce petit vaisseau ; & j'avoue qu'en père tendre qui aime ses enfans, je fis plus d'attention à ce qu'elle me dit de Tommi, qui avoit fait pour lui un paquet rempli de bijoux d'enfans.

J'appris par la suite, lorsque ce petit garçon vint à moi, tout fier de son expédition, qu'il avoit fureté dans la chambre du vaisseau, tandis que sa mère étoit occupée à faire les caisses, & que voyant dans la menuiserie un petit bouton de cuivre qu'il prit pour un jouet, & qu'il voulut arracher, il ouvrit une armoire

où il trouva plusieurs bijoux fort jolis, qu'il réserva pour lui-même. Il y avoit entr'autres choses un petit anneau d'or & une bague de diamant qu'il mit à deux de ses doigts. Je m'étonnai que pour n'avoir jamais rien vu de semblable de sa vie, il en eût si bien découvert l'usage; mais il me dit, qu'en jouant avec la bague de diamant, il l'avoit fait glisser dans son doigt du milieu, & que n'ayant pas pu la retirer, il avoit mis l'autre bague à un autre doigt, pour tenir compagnie à la première.

Nous allions voir tous les jours s'il n'arrivoit pas quelque partie de notre flotte. Il est surprenant qu'aucune des caisses que Yonwarky envoya dans le gouffre, n'ait été à beaucoup près si long-tems en route que je l'avois été moi-même, mais qu'elles arrivoient en une semaine un peu plus ou moins. J'attribuai cette différence à ce qu'elles suivoient directement le fil de l'eau; au lieu qu'en voulant gouverner ma chaloupe & la tenir au milieu du courant, je ne faisois que retarder mon voyage. En moins de quinze jours toute la nouvelle pacotille arriva, à l'exception d'une caisse que je n'ai jamais revue, & qui sans doute se sera brisée contre les rochers.

Un jour étant sur le bord du lac, pour

voir si cette caisse n'arriveroit pas, j'apperçus de loin quelque chose de fort long, que je pris à sa couleur & à sa forme pour une jeune baleine. Voyant que pendant quelque tems elle ne faisoit pas beaucoup de chemin, j'entrai dans ma chaloupe, & j'allai de ce côté. Je n'osois en approcher trop, de peur que, d'un coup de queue que je croyois lui voir remuer, elle ne renversât ma chaloupe. Ainsi m'approchant peu à peu, & ne la voyant pas remuer, je la crus morte. Je pris donc courage, & j'allai si près, qu'enfin j'apperçus que c'étoit la seconde chaloupe du vaisseau, retournée sens dessus dessous. Cette découverte me remplit de joie; c'étoit, comme je l'ai déja dit, la chose dont j'avois le plus de besoin. Je m'en saisis aussi-tôt & l'amenai au rivage, où j'eus le plaisir de trouver que, quoiqu'elle eût été long-tems à see, elle étoit encore bonne, & que toutes les crevasses s'étoient bouchées dans le voyage. Il se trouva par la suite que cette chaloupe fut de tous les meubles du vaisseau celui qui me servit le plus.

Je transportai toutes les caisses dans mon chariot comme à l'ordinaire. Ma femme m'attendoit avec impatience, pour déballer les caisses, afin d'en prendre ce qui seroit né-

ceſſaire pour en équiper ma famille, en cas que le vieux Glumm vînt nous voir ; & elle avoit rangé toutes les caiſſes dans l'ordre où elle vouloit que je les ouvriſſe. Tommy accourut à moi, en me diſant : mon papa, ouvrez, je vous prie, cette caiſſe la première, donnez-moi mes joujoux. En même-tems, il me montroit celle qu'il regardoit comme ſon bien. Je ne voulus pas le refuſer, & tandis que je l'ouvrois, il ſembloit que ſes yeux perçaſſent au travers juſqu'à ce que j'arrivai à ſes bijoux. Oui, les voilà, mon papa, me dit-il, ſitôt que je les eus découverts. Je ne pus m'empêcher, en les voyant, de louer l'imagination de cet enfant ; car la première choſe qui ſe préſenta, fut une jatte à punch & une cuillère d'argent, enſuite une montre d'or, une paire de ciſeaux, un petit réchaud & une lampe d'argent, un grand étui de mathématique, un flageolet, une pierre d'aiman, une douzaine de grandes cuillères d'argent, & une petite boîte remplie de couteaux, de cuillères & de fourchettes ; en un mot je crois que c'étoit la plus grande partie des effets précieux du capitaine Portugais.

Tommy voulant s'approprier toutes ces choſes, je ne pus m'empêcher d'interpoſer mon autorité dans cette affaire. Mon fils, lui

dis-je, vous êtes plusieurs à qui ces choses plairont également ; il est juste que vous en ayez la meilleure part, les ayant trouvées, mais il faut que les autres en ayent aussi. Quant à certains meubles qui peuvent servir également à tous, il faut les réserver pour le besoin général ; ils seront considérés comme la part de votre mère & la mienne. Alors je leur distribuai à chacun une cuillère & une fourchette d'argent, sur lesquels je gravai les premières lettres de leurs noms, & je leur partageai également le reste des bagatelles. Maintenant Tommy, lui dis-je, en lui donnant le flageolet, pour votre peine, vous aurez ceci de plus que les autres. Quoique Tommy n'osât pas s'opposer à ce que je faisois, je vis bien son mécontentement ; il le prit froidement, & s'en alla d'un air triste. Tommy, lui dis-je, je croyois avoir fait un bon choix pour vous, mais je vois qu'il vous déplaît. Tenez, dis-je à Pedro, prenez cela, puisque votre frère n'en veut point. Tommy, murmurant entre ses dents, & d'un air plus opiniâtre que je ne l'avois jamais vu, dit : qu'il le prenne, s'il veut, je retrouverai assez de petits bâtons dans le bois.

J'avois pour maxime de ne point battre ni gronder mes enfans, pour être d'un autre avis

que moi ; mais je m'y prenois si bien, que leur propre raison leur faisoit sentir qu'ils avoient eu tort de s'opposer à mes volontés. Par ce moyen je les avois tellement accoutumés à se soumettre, qu'il me suffisoit de leur annoncer mes volontés pour déterminer leur choix : aussi je ne me conduisois point par caprice, mais avec tout le jugement dont j'étois capable.

Tommy ayant donc fait voir qu'il désapprouvoit mon procédé, je voulus le convaincre de sa faute. Pour cet effet je pris le flageolet des mains de Pedro, venez, Pedro, lui dis-je, que je vous apprenne comment on se sert de ce petit bâton, puisque Tommy l'appelle ainsi : voyons s'il en trouvera un pareil dans tout le bois. Alors je le portai à ma bouche, & j'en jouai plusieurs contre-danses & des musettes. Quoique ma mère m'eût à peine fait apprendre à lire, j'avois appris la musique & la danse qu'elle regardoit comme les talens d'un gentilhomme. Ma femme, mes enfans, & sur-tout Tommy, se regardoient les uns & les autres, tandis que je jouois ; mais je n'eus pas plutôt commencé une musette, que leurs pieds, leurs mains & leurs têtes furent agités de mouvemens convulsifs, ils se mirent à danser ; & après les

avoir exercés ainſi tant que je le jugeai à propos, je les endormis preſque avec un air tendre, après quoi je ceſſai.

Ils ne furent pas plutôt ſortis de cette eſpèce d'enchantement, que tous mes enfans vinrent m'entourer, parlant tous à la fois, & portant leurs petites mains ſur l'inſtrument. Je le donnai à Pedro. Tenez, lui dis-je, prenez cet inſtrument : quoique Tommy en ait fait peu de cas, ce préſent, comme vous voyez, n'eſt pas ſi mépriſable.

Le pauvre Tommy, qui pendant tout ce tems étoit reſté confondu, répandit un torrent de larmes en m'entendant parler ainſi. Il accourut à moi, & ſe mettant à genoux, il me demanda pardon. Je le relevai, & lui dis en le baiſant qu'il ne m'avoit point offenſé; que, comme il voyoit, j'avois d'autres enfans à qui pouvoit convenir une choſe que les autres mépriſoient ; qu'il m'étoit égal à qui la donner, pourvu qu'elle fût reçue avec reconnoiſſance. Cette raiſon ne le ſatisfit pas ; il me demanda s'il ne pourroit pas encore avoir le petit bâton, puiſque c'étoit à lui que je l'avois donné d'abord. Tommy, lui dis-je, je vous en avois fait préſent ; à votre refus je l'ai donné à Pedro, qui l'a accepté. Il auroit lieu de ſe plaindre, ſi je lui ôtois malgré

lui ; au lieu que vous n'en avez aucun, vous qui l'avez refusé. Ainsi, Tommy, je suis déterminé à observer tant que je pourrai, les règles les plus étroites de la justice & de l'équité ; ne m'en parlez plus. C'est ainsi que j'en agissois toujours avec eux ; comme ils me connoissoient inviolablement attaché à cette règle, il étoit rare que nous eussions de longs débats.

Quoique je dise que cette affaire se termina ainsi par rapport à ce qui me regardoit, il n'en fut pas de même de Tommy ; me connoissant inexorable, il fit toutes sortes de démarches auprès de sa mère & de sa sœur pour recouvrer son bâton. Celles-ci sollicitèrent fort son frère à lui céder. Pedro, qui étoit un bon garçon, promit de le faire, si je voulois le lui permettre. Pour moi, je déclarai que la chose ne me regardant plus, il pouvoit faire ce qu'il voudroit : il le céda généreusement à son frère. En effet, il ne pouvoit pas être en meilleures mains. Tommy, avoit l'oreille excellente : en moins d'un an que je lui montrai, il acquit beaucoup de souplesse & de vivacité dans les doigts, & apprit tous les airs que je savois, qui étoient en assez grand nombre.

Youwarky & ses filles travailloient sans relâche

relâche à habiller ma famille ; & leurs ouvrages venoient de finir, lorſque ma femme s'apperçut qu'elle étoit encore enceinte. Cette circonſtance n'étant pas favorable pour voyager, elle remit ſon vol à quinze mois delà. Pendant ce tems elle acoucha d'un fils que j'appellai Richard, du nom de mon maître de penſion. Cet enfant vint à merveille ; & ayant été ſevré, je me chargeai d'en avoir ſoin pendant l'abſence de ſa mère, qui perſiſtant dans ſa réſolution, après avoir ſerré tous ſes habits juſqu'à ſon retour, afin de les avoir tout neufs quand ſon père viendroit, prépara toutes les proviſions néceſſaires pour le voyage, & partit avec ſon fils Tommy & mes deux filles Patty & Hallicarnie ; car cette dernière étoit maintenant aſſez grande pour pouvoir accompagner ſa mère.

CHAPITRE XXV.

Route de Graundevolet à Arndrumſtake. Inquiétude de l'auteur pendant l'abſence de ſa femme. Préparatifs pour recevoir ſon beau-père. Comment il paſſoit le tems avec ſes enfans.

A La deſcription que ma femme m'avoit faite du chemin, il m'étoit impoſſible de découvrir en quel endroit ni à quelle diſtance de

mon île demeuroit ſon père ; car elle ne diſtinguoit point la route par lieues, mais par vols & par le nom des rochers, des mers & des montagnes, dont je ne pouvois concevoir la diſtance. Tout ce que je compris, c'eſt qu'il falloit traverſer une grande étendue de mer ; ce qui l'obligeroit à employer preſque un jour & une nuit de tems, ayant ſes enfans avec elle, pour arriver à Battingdrigg, quoiqu'elle auroit pu en faire ſeule le trajet dans une nuit d'été. Si les enfans venoient à s'affoiblir en chemin, comme il n'y avoit aucun lieu pour faire halte entre nous & ce pays, ils pouvoient courir quelques dangers ; ainſi elle vouloit prendre en leur faveur tout le tems néceſſaire. Je compris encore, qu'il y avoit un détroit de mer & une montagne prodigieuſe à paſſer, pour arriver à ſon pays, qui étoit ſitué un peu au-delà de cette montagne. Voilà en général tout ce que je ſavois de ſa route. Elle & ſes enfans avoient pris en partant une petite proviſion de nourriture qu'ils avoient pendue à leur col, dans une eſpèce de bourſe.

Quoique j'euſſe conſenti à ce voyage, leur départ me mit dans l'inquiétude. L'affection que j'avois pour eux tous, me ſuggéroit mille craintes imaginaires, que ma raiſon ne

pouvoit ſurmonter, & qui d'abord troublèrent ma tranquillité. Ceux de mes enfans qui étoient reſtés avec moi s'en apperçurent, & employèrent les petites careſſes dont ils étoient capables pour me diſſiper. En les menant avec moi quand je ſortois, & jouant avec eux dans la maiſon pour les amuſer, peu à peu mes appréhenſions ſe diſſipèrent : je me perſuadai que les abſens feroient un bon voyage, & que je les verrois revenir en bonne ſanté au tems marqué.

L'hiver étant venu, je ne ſortois plus guère : nous nous employâmes tous à préparer quantité de choſes pour ſervir au beſoin & orner ma maiſon, en cas que le vieux Glumm vînt nous voir : ces divertiſſemens nous faiſoient paſſer le tems avec moins d'ennui. Je me propoſai d'abord de faire une table : comme ma famille étoit nombreuſe, je voulus la faire aſſez grande pour ſervir à tous. Pour cet effet je pris deux caiſſes, & en déſaſſemblant les deux côtés de l'une, je les clouai à chaque bord, en les aſſujettiſſant par de fortes traverſes de bois miſes en deſſous à chaque angle & dans le milieu. Enſuite je pris deux couvercles de caiſſes avec leurs pentures ; j'en clouai une à chaque bout de ma table, ce qui fit deux bonnes allonges : après cela je fabri-

quai avec mes outils, dont j'avois alors une caisse toute pleine, quatre pieds forts & quarrés; que j'attachai avec des clous à chaque angle du milieu de la table: puis j'attachai d'un pied à l'autre des traverses tout autour, à six pouces de terre, ce qui les rendit fort solides. Tout cela finit, ma table étoit encore fort imparfaite; je ne pouvois relever les allonges, faute d'avoir de quoi les soutenir. Pour y remédier, je sciai une large bande d'un côté de caisse, & y perçant un grand trou vers le milieu, je l'attachai par-dessous la table avec un gros clou que je rivai bien, de manière que cette bande de bois pouvoit tourner sur ce clou comme sur un pivot: ainsi quand j'avois relevé mes allonges, je n'avois qu'à glisser cette bande de bois d'une certaine manière pour empêcher l'allonge de retomber. Cela produisit l'effet que j'en attendois: cependant comme mes allonges ne tenoient pas encore bien ferme, j'ajoutai sur les bouts deux autres petites pièces de bois semblables, de sorte qu'alors mes allonges avoient trois soutiens au lieu d'un. Quand j'eus achevé de fabriquer cet ustensile nécessaire, je m'occupai à l'applanir, & le rendre le plus propre qu'il me fût possible. Je réussis si bien à cet ouvrage, que je pus me vanter alors d'avoir une fort belle table. Ce qui me

rendoit encore mon travail plus agréable, c'eſt que mes petits enfans qui ne me quittoient pas, me marquoient à chaque inſtant leur étonnement & leur approbation.

Maintenant que j'avois une table, il falloit des chaiſes pour s'y placer. Juſqu'alors nous nous aſſeyons autour de la chambre ſur des caiſſes qui y formoient un banc; elles étoient ſi groſſes, qu'on ne pouvoit les remuer ſans beaucoup de peine, toutes les fois qu'il falloit ſe mettre à table. D'ailleurs, quand on auroit pu les déplacer aiſément, elles étoient trop baſſes. Ainſi je réſolus de faire quelques chaiſes, & même des eſcabeaux que l'on pût manier commodément. Je ne vous ennuyerai point du progrès de mon ouvrage; vous ſaurez ſeulement que je démembrai encore quelques caiſſes, dont je fabriquai ſix jolies chaiſes, & un aſſez bon nombre d'autres ſièges.

Etant donc devenu menuſier, j'entrepris de faire encore un autre meuble. Je n'avois rien pour enfermer mes denrées, & les garantir de la pouſſière: les caiſſes dont je m'étois ſervi juſqu'alors, n'étoient pas propres pour ſerrer des liqueurs, & quantité d'autres choſes qui reſtoient à l'air. Ainſi comme il me reſtoit pluſieurs planches provenant des caiſſes que j'avois dépecées pour fabriquer mes chaiſes,

je réſolus de les employer pour ſuppléer à ce beſoin. J'en formai une aſſez bonne armoire avec une douzaine de tablettes, à laquelle je fis une porte à deux battans, qui fermoit à clef.

Ces divers ouvrages m'occupèrent près de trois mois, & je ne crus pas mon tems mal employé, puiſque c'étoit pour le bien de ma famille. Je me vis donc libre de former d'autres projets. J'ignorois ſi ma femme reviendroit bientôt, ou ſi elle tarderoit encore long-tems; mais je ne pouvois rien faire de mieux en l'attendant, que d'employer toute mon induſtrie à augmenter les commodités de ma maiſon, afin de recevoir plus décemment ſon père, ou tous ceux qui, comme elle l'avoit prévu, pourroient la reconduire. Je vis clairement que je manquois de place pour les loger, & il étoit important d'y pourvoir. Je réſolus donc d'ajouter une longue pièce à mon appartement, & de la placer le long du rocher: mais réfléchiſſant que ce travail ſeroit inutile, ſi je ne pouvois le finir avant l'arrivée de mes hôtes, & n'étant pas informé au juſte du tems de leur départ, j'abandonnai ce deſſein pour un autre qui ne demandoit que quelques jours de travail.

Je me reſſouvins que parmi les choſes que

ma femme avoit empaquetées à bord du vaisseau, & qui m'étoient venues par la caverne, il y avoit deux grandes voiles & deux autres plus petites. Je les portai dans le bois, & je cherchai un endroit propre à les placer, pour en former une tente. En ayant trouvé un convenable à mon dessein, je coupai plusieurs perches pour servir de montans, & faisant des cordes avec ma ficelle, je dressai une belle tente, capable de contenir une compagnie nombreuse, & de la mettre à l'abri des injures du tems. Je plaçai à l'entrée de ce nouvel appartement un grand rideau de toile bleue qui faisoit un fort bel effet. J'ai presque oublié de vous dire que je suspendis une des petites voiles dans le milieu de la tente : on la pouvoit lever ou baisser quand on vouloit, ce qui formoit de la tente deux pièces ou appartemens séparés.

Mon logement étant ainsi augmenté, il me manquoit encore des sièges : j'avois bien encore des caisses pour s'asseoir ; mais il ne s'en trouvoit pas la moitié de ce qu'il en auroit fallu. Je pris ma hache & je coupai deux grands arbres, un pour chaque côté de la tente ; j'en sciai la tête & chacun des troncs en deux, vers le milieu : je roulai ces gros cilindres dans la tente avec bien de la peine ; j'en plaçai deux

dans la première chambre, & deux dans l'autre, pour ſervir de bancs des deux côtés: mais afin qu'ils fuſſent plus propres pour s'aſſeoir, j'en équarris le deſſus & le devant; & ôtant tous les nœuds & les inégalités qui s'y trouvoient, je parvins à les rendre fort unis. Je plaçai trois caiſſes en longueur dans le fond de la ſeconde chambre, pour ſervir de ſièges, & en même tems pour ſerrer beaucoup de choſes.

Pendant toutes ces opérations, nous travaillions fortement : perſonne n'étoit à rien faire, ſi ce n'eſt le petit Richard qui marchoit encore à peine, & Sally qui étoit occupée après lui. Pedro étoit un garçon vigoureux ; il travailloit avec moi, & m'apportoit tout ce dont j'avois beſoin. Jemmy & David, quoique fort jeunes, enlevoient les copeaux, me donnoient des clous, ou tenoient la lampe : enfin tous m'étoient utiles de façon ou d'autre ; car je leur prêchois toujours la néceſſité de gagner ſon pain avant de le manger, & de ne pas ſonger à vivre de mon travail & de celui de leur frère.

Les nuits étoient fort longues alors : quand l'ouvrage étoit fini, que Sara avoit fait ſouper ſon frère & l'avoit couché dans ſon hammac, nous nous mettions à table ; car nous n'avions de repas réglé que le ſoir. Après ſouper, mes

enfans me faiſoient répéter des hiſtoires qu'ils m'avoient déja entendu raconter cent fois. Mon papa, diſoit l'un, comment faiſiez-vous telle ou telle choſe en Angleterre? Alors tous étoient attentifs à ma réponſe, qui me conduiſoit toujours à leur apprendre quelque choſe de nouveau. De queſtions en queſtions, nous nous entretenions ainſi quelquefois pendant plus de trois heures, juſqu'à ce que des trois qui m'écoutoient, il y en avoit deux qui s'endormoient; & alors chacun s'alloit coucher.

Je crois véritablement que ces enfans, à force de leur avoir raconté des hiſtoires, & de leur avoir parlé de l'Angleterre, en avoient acquis aſſez de connoiſſance pour faire croire à tout anglois qui les auroit entendus, qu'ils y étoient nés.

Je remarquois ſouvent, qu'après avoir commencé à parler de Cornouaille, traverſé les mines, les côtes de la mer, & parlé des belles maiſons qui s'y rencontrent, il y en avoit toujours quelques-uns d'eux qui ſe levoient: pour le peu que la converſation languît, ils s'écrioient; mais, mon papa, que penſiez-vous, quand le crocodile vint après vous en ſortant de l'eau? Je n'avois pas encore répondu, qu'un autre étoit impatient de ſavoir l'hiſtoire du lion: & j'ai toujours remarqué

que la partie des aventures, sur laquelle chacun d'eux avoit le plus réfléchi, étoit celle qu'il aimoit le mieux. Mais la pauvre Sally ne laissoit jamais tomber une conversation sans me parler du mulet, qu'elle trouvoit un fort joli petit animal.

CHAPITRE XXVI.

Inquiétudes de l'auteur sur le retard de Youwarky; réflexions sur son état. Quangrollart, frère de sa femme, & un autre viennent le visiter. Il les reçoit dans sa grotte. Quangrollart se fait connoître pour son beau-frère, & Wilkins lui présente ses enfans.

J'AVOIS travaillé fortement pendant cinq mois à tout arranger pour la réception de Youwarky & de ses amis, mais ne voyant venir personne & l'été s'avançant, l'inquiétude commença à s'emparer de mon ame: je me formai mille chimères sur ce qui pouvoit causer son retard. Je crains bien, disois-je, que toutes les peines que j'ai prises ne soient inutiles: son père ne voudra pas la laisser revenir; peut-être a-t-elle pris d'elle-même la résolution de rester. Elle sçait que je ne puis pas la suivre; elle aura mieux aimé vivre

dans son pays avec les trois enfans qu'elle a emmenés, parmi ses amis & ses connoissances, que de venir passer ses jours avec moi dans cette solitude. Cette idée se fortifioit encore quand je songeois qu'elle avoit pris d'elle-même ce parti, ou que du moins elle en avoit été très-satisfaite. Cependant, me disois-je, elle m'a laissé la plus grande partie de nos enfans: à quoi puis-je donc attribuer son retard? Le tems des swangeans dans cette île est passé: elle n'amenera point ses parens, maintenant que la saison n'est plus favorable pour le voyage. Si elle eût voulu revenir, elle n'auroit pas tant tardé; du moins j'aurois eu de ses nouvelles: je crains fort de ne plus la revoir. Hélas! que n'avons-nous ici une poste comme en Angleterre; nous pourrions du moins nous communiquer nos pensées sans embarras & en peu de tems, quoiqu'absens. Est-il possible que je me voye fixé dans ce pays auquel je suis si peu propre! Si j'avois le graundy, j'aurois déja été la joindre en quelque endroit qu'elle fût. Mais tandis que chacun peut aller, venir, & faire tout ce qu'il voudra autour de moi, je suis attaché ici comme un arbre l'est à la terre; je ne puis en sortir sans mourir à la peine. Pourquoi ai-je donné ici le jour à des enfans? est-ce pour les rendre aussi

malheureux que moi ? Si j'en ai quelques-uns qui soient en état d'agir par eux-mêmes & de voler, c'est à leur mère & non à moi qu'ils en sont redevables. Ne suis-je donc père que pour donner lieu à mes enfans de me maudire un jour ? Cruelle réflexion que je n'avois pas encore faite jusqu'alors ! Après tout, reprenois-je, suis-je l'unique père dans ce cas ? Non assurément ; je n'ai pas lieu de bénir la mémoire du mien. Il auroit pu me faire un sort heureux, s'il eût voulu, au lieu que je rendrois les miens heureux, si je le pouvois. Combien n'y en a-t-il pas qui, qui pour s'être liés à des personnes vicieuses ou infirmes, ont exposé leur postérité à une plus grande misere ! Mes enfans sont tous sains, forts & vigoureux de corps & d'esprit ; n'est-ce pas le plus grand bien que nous puissions apporter en naissant ? Mais ils sont empriſonnés dans cette île. Hé bien, avec de l'industrie ils ne manqueront de rien ; à mesure qu'ils augmenteront en nombre, ils peuvent former des sociétés, & s'aider les uns les autres. J'y ai bien vécu pendant seize ans. C'étoit la volonté de dieu que j'y fusse ; & je ne saurois croire que je sois le seul pour qui ce grand commandement, croissez & multipliez, n'ait pas été fait. Autrement aurois-je reçu le seul

moyen de le remplir, comme s'il m'eût été envoyé du ciel ? Non ; en me donnant une femme comme par miracle, le créateur vouloit sans doute que j'eusse ici de la postérité. Cette terre est grande & abondante ; elle est susceptible de culture, quand il y aura assez de bras pour la travailler. Combien d'états sont moins considérables ? Cette terre a près de sept lieues de tour ; n'y a-t-il pas un nombre infini de gens qui vieillissent dans un arrondissement moins étendu ?

En faisant ces réflexions, j'étois seul dans ma tente assis sur un des arbres que j'avois travaillés en forme de banc. Je n'eus pas plutôt fini, que j'entendis une voix qui appelloit Pierre, Pierre. J'écoutai : qu'entends-je ? dis-je, ce n'est pas la voix de Youwarky : je l'entendis encore de fort loin. Qui que ce puisse être, dis-je en moi-même, il faut me présenter. En effet je sortis de la tente, & j'écoutai avec attention ; je n'entendis plus rien. Je courus chercher mon fusil, & me promenai dans le bois pour gagner la plaine au plus vîte ; mais je ne pus rien découvrir. J'espérois du moins voir quelqu'un sur le lac ; rien n'y paroissoit : j'étois absolument déterminé à me montrer, pour tâcher d'avoir quelques nouvelles de ma femme. Enfin perdant patience, je m'en retour-

nois, quand j'entendis encore de loin la même voix, qui m'appelloit d'un côté tout opposé au premier. Je m'arrêtai, il me sembla que la voix approchoit de plus en plus. Je sortis alors du bois, & j'apperçus deux hommes qui voloient préciſément au-deſſus de ma tête. Je criai: qui m'appelle ? auſſi-tôt ils appellèrent encore Pierre. Ors Clamgy, leur dis-je; c'eſt-à-dire, me voici. A ces mots ils prirent un petit circuit, & s'abattirent à mes pieds. Quand je vis qu'ils étoient compatriotes de ma femme, & habillés comme elle, (car ils avoient autour de la tête de larges chapelets, tels qu'elle m'avoit dit que les Glumms en portoient) je les ſaluai. Ayant appris que j'étois le Glumm Pierre, mari de Youwarky, ils me dirent qu'ils venoient de la part de Pendlehamby Colamb de Arndtumnſtake mon beau-père, & de Youwarky ſa fille. Je fus charmé de les voir & d'entendre le nom de ma femme; mais quelque envie que j'euſſe d'apprendre leur meſſage, je n'oſois m'en informer de crainte d'entendre quelque choſe de fâcheux. Ainſi je les priai de venir avec moi juſqu'à la grotte, où nous aurions plus de commodité de nous entretenir, & où ils pourroient en même tems prendre quelque rafraîchiſſement. Je leur demandai en chemin

des nouvelles de mon beau-père, si ma femme & mes enfans étoient en bonne santé, comment ils étoient arrivés à Arndrumnstake, & avoient trouvé leurs parens & amis? Ils me répondirent que tout le monde se portoit bien, & que Youwarky me prioit d'avoir toujours pour elle autant d'amitié qu'elle en avoit pour moi; (c'étoit le compliment du pays) mais je conçus bonne espérance de ce que j'avois tant appréhendé d'entendre.

Arrivé à la grotte, je présentai des rafraîchissemens à mes hôtes; & lorsqu'ils furent assis, j'allai leur préparer un repas. En voyant mon feu allumé & mes enfans autour, ils en furent étonnés, ne sachant où ils étoient, & lui tournèrent le dos. Je leur donnai des chaises, que je plaçai de manière que la lueur du feu ne pouvoit pas donner sur leurs yeux; & je m'apperçus qu'ils en aimoient assez la chaleur: je remarquai pourtant qu'ils supportoient beaucoup mieux la clarté que Youwarky.

Tandis que je faisois la cuisine, mes pauvres enfans qui n'avoient jamais vu d'autres personnes que ma famille, étonnés de la venue de ces étrangers, s'enfuirent dans ma chambre à coucher, & s'y cachèrent.

Un de mes hôtes avoit auprès de son camarade un air respectueux; & quoique leur

graundy ne mît entr'eux aucune distinction ; il me sembloit appercevoir dans l'air & la façon de se présenter du dernier, quelque chose de plus noble ; d'ailleurs voyant que c'étoit lui qui le premier m'avoit porté la parole, je crus devoir le traiter avec plus de distinction, sans pourtant risquer de choquer l'autre, dans le cas où je me serois trompé.

Je versai d'abord un grand verre de mon vin de Madère, & sans affectation je le présentai à celui que je jugeois le plus considérable. Il en but la moitié, & vouloit donner le reste à son compagnon ; mais je lui dis de le boire tout entier, & que j'en servirois un autre à son ami. Il le fit, & me remercia en portant la main à son menton. J'en donnai un pareil à l'autre ; il le but & me remercia comme le premier. J'en pris un moi-même ; & en leur demandant permission de suivre l'usage de mon pays, je bus à leur santé & à celle de toute la famille. Celui que je prenois pour le plus distingué fit un grand éclat de rire. Ha, ha, ha, dit-il, c'est ainsi que ma sœur fait tous les jours à Arndrumnstake. Votre sœur, monsieur, lui dis-je, a-t-elle été en Europe ou en Angleterre ? Hé bien, dit-il, je ne voulois pas me découvrir si-tôt ; mais

mais puiſque je l'ai fait ſans y penſer, c'eſt de votre femme, de Youwarky que je parle, mon frère Pierre.

Je ne ſçus pas plutôt qui il étoit, que je me levai, & lui prenant la main droite, je la portai à ma bouche & la baiſai. Il ſe leva auſſi, & nous nous embraſſâmes avec beaucoup de cordialité. Je lui dis alors, que puiſque j'avois le bonheur de poſſéder un parent auſſi proche de ma femme, je ſerois charmé d'apprendre de ſa propre bouche comment ſe portoit mon père, ma femme, mes enfans, & tous leurs parens & amis, dont ma chère Youwarky m'avoit ſi ſouvent parlé, & que je déſirois fort de voir.

Mon frère Quangrollart (car c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit) ſe préparoit à me ſatisfaire; mais voyant que j'avois ſervi ſur table, il me dit que le manger interromproit le fil de ſon diſcours, & qu'avec ma permiſſion il différeroit à me raconter le tout juſqu'après le repas. Je répondis qu'il avoit raiſon, & que je le priois lui & ſon ami de manger le petit ſouper que j'étois en état de leur donner.

Tandis que Quangrollart, qui n'avoit jamais vu d'aſſiettes, conſidéroit & manioit celle que j'avois ſervie devant lui, ſon compagnon porta à ſa bouche le manche d'un cou-

teau qu'il mordit de toute sa force : ne pouvant l'entamer, il le prit par l'autre bout, & alloit en mâcher la lame. Je ne pus m'empêcher de rire ; mais craignant qu'il ne se coupât, je lui ôtai des mains ce couteau, en disant : vous ignorez l'usage de cet instrument. C'est un des meubles de mon pays, qui sert à couper la nourriture par petits morceaux propres à être mâchés. Cet autre instrument qu'on appelle une fourchette, est destiné à porter les morceaux à la bouche sans se salir les doigts ; ce qui ne manqueroit pas d'arriver, si on manioit la nourriture même. Je lui montrai la façon de s'en servir, en coupant pour moi-même un morceau avec le couteau, & le portant à ma bouche avec la fourchette.

Ils sourirent tous les deux, & me regardoient avec attention. Ensuite je leur dis que l'assiette étoit la seule chose qui devoit toucher les nourritures, afin qu'après l'avoir ôtée, la table restât propre. Ainsi leur ayant montré la manière de manger pour la première fois, je les priai de se servir eux-mêmes comme ils le jugeroient à propos ; à vous dire le vrai, ils s'y prirent plus adroitement que je n'aurois cru.

Durant le repas ils me firent part de plusieurs

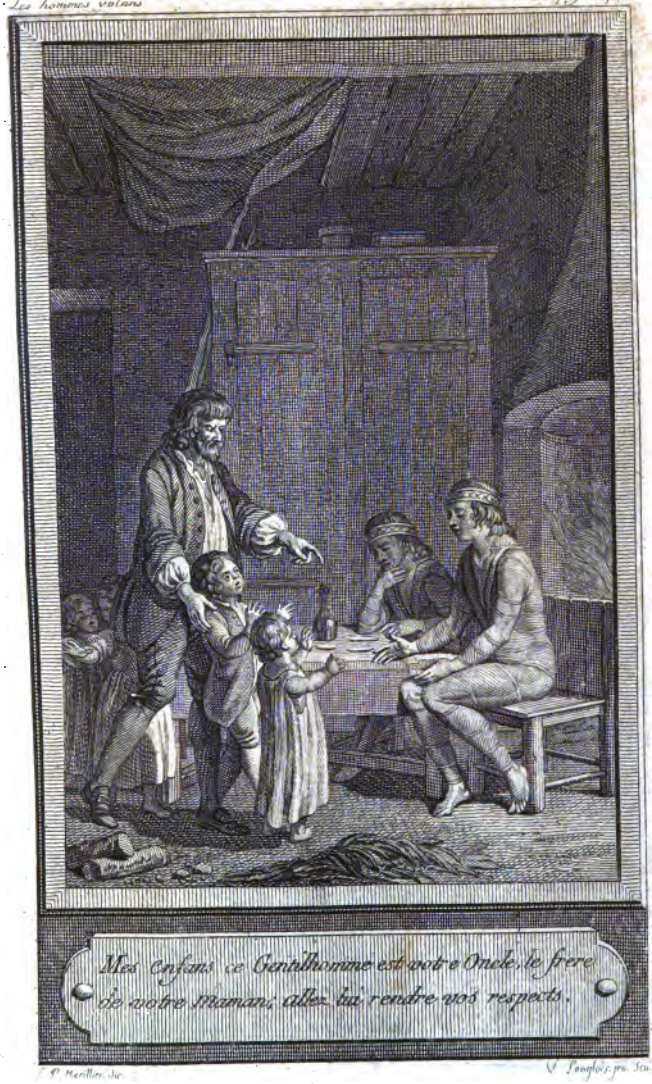
observations qu'ils avoient faites dans le voyage, & des endroits où ils s'étoient reposés. Je vis clairement par leur récit, qu'ils n'étoient jamais venu ni l'un ni l'autre dans mon île; car ils me firent entendre que s'ils avoient manqué quelques-uns de ces endroits, ils n'auroient jamais pu la trouver.

J'observai avec soin les mets dont ils mangeoient le plus volontiers afin de leur en servir quand ils n'en auroient plus; & je trouvai que, quoiqu'ils mangeassent très-bien du pain & des confitures, & qu'ils eussent presque goûté de tout, ils ne touchoient point au poisson: cela me donna l'idée de leur en servir un peu. Ils se regardèrent l'un l'autre, & s'excusèrent d'en goûter, sur ce qu'ils avoient déja bien mangé. J'en pris cependant un morceau sur mon assiette, & l'ayant mangé de bon appétit, mon frère m'en demanda un morceau: je lui en coupai un où il y avoit peu d'arrêtes; & pour plus de sureté, je l'avertis s'il s'en trouvoit quelques-unes, de les ôter & de ne les point avaler. Dès qu'il en eut porté un morceau à sa bouche; Rofig, dit-il à son ami, c'est du padsi. J'avois cru embarrasser mon frère en lui donnant du poisson; ce fut lui, au contraire, qui m'embrassa: car je ne savois ce qu'il entendoit par padsi; &

si ma femme ne m'eût pas dit qu'ils n'avoient point de poisson chez eux, j'aurois cru que padsi étoit le nom de quelque poisson particulier. J'en servis un tronçon à Rosig, qui convint aussi que c'étoit du padsi, & ils en mangèrent tous les deux avec plaisir.

Tandis que nous étions à dîner; mon frère, me dit-il, je crois avoir vu quelques-uns de vos enfans; ma sœur m'a dit qu'il y en avoit cinq à la maison; pourquoi ne mangent-ils point avec nous? Je m'en excusai sur ce qu'ils n'auroient fait que nous embarrasser; & je lui dis que quand nous aurions fini, je leur donnerois à souper. Il ne voulut pas attendre, & me pria de les faire venir. Je les appellai donc par leurs noms: ils vinrent tous, excepté Richard qui dormoit dans son hammac. Mes enfans, leur dis-je, en leur montrant Quangrollart, ce Gentilhomme est votre oncle, le frère de votre maman; allez lui rendre vos respects. Ils le firent l'un après l'autre. Ils saluèrent aussi Rosig, qui auroit voulu qu'ils se missent à table avec nous. Je m'y opposai formellement, & leur donnant à chacun de quoi manger, ils allèrent souper sur leurs caisses.

Le repas fini, les enfans m'aidèrent à débarrasser la table, & alloient se retirer dans



P. Marillier. Sc.

V. Langlois pro. Sc.

leur chambre ; mais je les rappellai, en priant leur oncle de permettre qu'ils reſtaſſent ; que comme il m'avoit promis des nouvelles de ma femme & de ſa famille, ces enfans ſeroient charmés de l'entendre. Il me parut bien aiſe lui-même qu'ils fuſſent préſens au récit qu'il alloit faire.

CHAPITRE XXVII.

Hiſtoire du voyage de Youwarky. Sa réception chez ſon père.

JE mis ſur la table de l'eau-de-vie & du vin de Madère, & leur ayant fait boire un verre de chacun, je leur marquai par mes regards & par une attitude attentive, que je déſirois qu'ils commençaſſent leur récit. Quangrollart prit la parole en ces termes. Mon frère Pierre, Youwarky dont je ne doute pas que vous ne ſoyez bien aiſe de m'entendre parler d'abord, arriva heureuſement à Arndrumnſtake, le troiſième jour après ſon départ : cette route fut aſſez pénible pour la chère petite Halicarnie, qui reſta un jour & une nuit ſous le graundy : elle auroit eu même bien de la peine à arriver à Battingdrigg ſans le ſecours de ma ſœur, qui, en la prenant

de tems en tems sur son dos pour lui donner le tems de reprendre haleine, la mit en état de fournir cette carrière. Après quelques heures de repos, ils partirent de Battingdrigg, gagnèrent aisément les montagnes blanches, où ils firent encore une petite pause, & arrivèrent à Arndrumnstake.

Ils s'abattirent près de notre palais; ils trouvèrent à l'entrée des gardes à qui ils ne voulurent point se faire connoître, & demandèrent qu'on avertît mon père. Quand il eut appris que des étrangers demandoient à le voir, il m'envoya pour les introduire, s'il étoit nécessaire, ou pour donner les ordres convenables à leur réception.

Arrivé à la garde, je trouvai trois Gawris (1) & un Glumm-Boff (2), dont j'avoue que l'air & la contenance me prévinrent en leur faveur. Je leur demandai d'où ils venoient, & quelles affaires ils avoient avec le Colamb? Youwarky me répondit qu'ils ne venoient pour aucune affaire publique qui concernât les fonctions du Colamb, mais seulement pour lui rendre leurs devoirs comme parens, & embrasser ses genoux. Je vais en informer mon père, leur

(1) Filles ou femmes.
(2) Jeune garçon.

dis-je ; auparavant apprenez-moi votre nom. Votre père ? répliqua Youwarky. Etes-vous donc mon frère Quangrollart ? En effet c'eſt mon nom, répondis-je; mais je n'ai qu'une ſœur qui eſt actuellement avec mon père, & je ne puis concevoir que je ſois votre frère. N'avez-vous jamais eu une autre ſœur ? me dit-elle. Oui, lui dis-je, elle ſe nommoit Youwarky ; mais il y a long-tems qu'elle eſt morte. Dès que j'eus prononcé ſon nom, les larmes lui vinrent aux yeux : elle ſe jetta à mon cou en criant : mon cher frère, je ſuis cette ſœur Youwarky que vous avec cru morte : ceux que vous voyez avec moi, ſont une partie de mes enfans ; car j'en ai encore cinq autres. Mais, je vous prie, comment ſe porte mon père & ma ſœur ? Je reculai en arriere à cette déclaration, craignant que ce ne fût quelque impoſture, & ne me rappellant aucun de ſes traits, après une ſi longue abſence : cependant je les priai d'entrer & d'attendre que j'euſſe parlé à mon père.

Les gardes voyant ce qui s'étoit paſſé entre nous, ne pouvoient imaginer qui m'avoit embraſſé ſi familièrement, d'autant plus que je m'y étois prêté avec aſſez de froideur.

Je ne jugeai pas à propos d'informer direc-

tement mon père de ce qui venoit d'arriver. Ainſi appellant ma ſœur Halicarnie, & lui ayant raconté le tout, je lui demandai ſon avis ſur ce qu'il y avoit à faire : car, lui dis-je, c'eſt vraiſemblablement une impoſture ; & comme mon père n'a pas encore oublié la perte de ma ſœur, ſi cette Gawry cherche à nous en impoſer, ſon affliction va ſe renouveller, & pourroit être fort dangereuſe pour ſa vie. Comment faut-il nous conduire dans une circonſtance ſi délicate ?

Halicarnie ayant peſé attentivement tout ce que je venois de dire, parut croire auſſi-bien que moi qu'il y avoit de la tromperie. Nous ne pouvions nous figurer que ſi Youwarky n'étoit pas morte ou mutilée, elle eût reſté ſi long-tems ſans donner de ſes nouvelles à ſa famille. Mon frère, dit Halicarnie, elle ne peut pas être ſi changée en quinze ans de tems, que vous ne l'euſſiez pas reconnue. Cependant vous êtiez ſi jeune alors ; vous pourriez bien avoir oublié ſes traits. Pour moi, depuis que nous en parlons, je me les ſuis rappellés ; je ne crois pas pouvoir m'y tromper.

Je la priai donc de venir avec moi vers ces étrangers, & de voir ſi elle pourroit les reconnoître. Nous ne fûmes pas plutôt entrés dans la chambre, que Youwarky s'écria ; voilà

ma sœur Halicarnie. Halicarnie reconnut aussi vîte Youwarky : toutes deux s'embrassèrent avec mille transports de joie. Ensuite votre femme nous présenta ses enfans, & il se passa entre nous la scène la plus tendre que j'aye jamais vue, du moins après celle que vous allez entendre.

Mon père gardoit son appartement depuis quelque tems, pour une fièvre qui lui étoit survenue; il ne sortoit pas encore, quoiqu'assez bien rétabli. Nous appréhendions que le trouble de son ame, en voyant sa fille & ses enfans, ne lui causât une rechute dangereuse. Ainsi nous consultâmes sur les moyens de les introduire sans lui causer trop de surprise. Nous convînmes à la fin que j'irois lui dire que des étrangers avoient demandé à le voir; qu'ayant trouvé leur affaire de trop peu de conséquence pour le déranger, je les avois dépêchés moi-même. Je devois lui dire encore que l'un d'eux ressembloit beaucoup à ma sœur Youwarky. Alors Halicarnie devoit entrer, & suivre la conversation jusqu'à ce que nous trouvassions le moment favorable de lui annoncer la nouvelle. J'allai donc dans la chambre de mon père : je n'eus pas plutôt prononcé le nom de Youwarky, qu'il poussa un grand soupir, & détourna son visage en fondant en larmes.

Halicarnie étant entrée comme par hazard: qu'avez-vous, dit-elle, mon père, qui vous attriſte ? Vous ſentez vous plus mal aujourd'hui ? Hélas ! dit-il, je viens d'entendre prononcer un nom qui ne ſortira jamais de mon cœur, juſqu'à ce que je deſcende dans l'Oximo (1). C'eſt celui de ma ſœur, ſans doute ? dit-elle. Oui, répliqua-t-il. Je l'ai tout d'un coup imaginé, ajouta-t-elle ; car j'ai vu tout à l'heure une étrangère qui a beaucoup de ſon air. Deux Dorrs (2) ne ſe reſſemblent pas mieux, & j'aurois juré que c'étoit elle, ſi cela eût été poſſible. J'ai bien penſé que mon frère auroit l'imprudence de vous le dire. Il a eu tort de rouvrir une bleſſure qui commençoit à ſe guérir, & de la renouveller par un pareil diſcours. Non, mon enfant, lui dit mon père, cette plaie ne ſe fermera jamais. Oh ! grande image, ne pourrai-je jamais découvrir ce qu'elle eſt devenue ?

Monſieur, lui dit ma ſœur, je crois que vous n'avez pas raiſon de vous affliger ainſi après une ſi longue abſence. Car ſi elle eſt morte, à quoi cela ſert-il ? Si elle ne l'eſt pas, vous la reverrez peut-être. Oh ! jamais, dit mon

(1) Le lieu où l'on enterre les morts.

(2) Eſpèce de fruits comme des pommes.

père : si j'étois sûr qu'elle est vivante, je prendrois mon essor, & ne fermerois jamais mon graundy que je ne l'eusse trouvée ; je mourrois plutôt à la peine. Mais si vous la rencontriez, lui dis-je, sa vue vous troubleroit & pourroit altérer votre santé. Non, mon fils, dit-il, croyez-moi, je serois tranquille & pleinement satisfait ; si elle entroit ici dans ce moment, je ne sentirois que du plaisir. Que du plaisir ! lui dis-je. Non, pourvu qu'elle fût vivante & en bonne santé, répondit-il. Hé bien, monsieur, dit Halicarnie, permettez donc que je l'aille chercher. A ces mots, elle sortit sans attendre sa réponse.

Quangrollart, me dit mon père d'un ton sévère, sitôt qu'elle fut partie, pourquoi vous jouer ainsi de ma foiblesse, vous & votre sœur ? Je ne vous le pardonnerai jamais. Il semble que je vous lasse, & que vous cherchiez à vous défaire de moi en m'attristant. A quel propos tout ce prélude ? Est-ce pour introduire ici quelqu'un qui, par une fausse ressemblance avec ma fille, m'expose à vos railleries ? C'est une action indigne dont je ne vous aurois jamais crus capables.

Monsieur, lui dis-je, la grande image m'est témoin que vous m'accusez à tort. Mais, pour ne pas vous laisser dans le doute plus long-

tems ; vous allez voir Youwarky avec ma sœur. Tout ce discours a été concerté entre nous pour vous préparer à la revoir elle & trois de ses enfans. Est-il possible, dit-il, que je puisse encore jouir d'un tel bonheur ! Oui, monsieur, lui dis-je, en voilà la preuve.

Pendant ce tems, nous les entendîmes venir. Mon pauvre père n'eut pas la force d'aller au-devant d'eux ; &, quand Youwarky s'approcha pour embrasser ses genoux, il lui prit une foiblesse, & sans pouvoir dire un mot, il tomba à la renverse sur une espèce de lit qui étoit derrière lui : il y resta sans mouvement, & nous le crûmes mort. Les femmes, saisies de cet accident, se mirent à crier & se désespéroient. Pour moi qui conservai un peu plus de présence d'esprit, j'appellai le calentar (1), qui en lui tirant le nez, lui pinçant les pieds, & lui appliquant quelques remèdes, le fit revenir en peu de tems.

Il est plus aisé de concevoir que de décrire le trouble où nous jetta l'évanouissement de mon père, & les complimens que nous lui fîmes quand il eut repris ses sens. Comme je ne pourrois vous en faire qu'un récit bien

(1) Espèce de médecin que l'on entretient dans les grandes maisons.

foible, je les passerai sous silence, & je passe à la conversation que mon père & votre femme eurent ensemble après s'être tenus long-tems embrassés sans parler.

Mon père jettant les yeux sur les trois enfans qui pleuroient aussi en voyant pleurer leur mère, demanda qui ils étoient. Monsieur, lui dit Youwarky, ce sont trois d'entre huit de vos petits enfans. Et où est votre barkatt? demanda-t-il. Monsieur, reprit-elle, il est resté chez nous avec les autres qui sont encore trop petits pour faire un si long voyage. Mais, monsieur, je m'apperçois que ma présence vous a causé beaucoup d'agitation; permettez que je diffère à répondre à toutes vos questions, jusqu'à ce que vous soyez un peu remis. Le calentar dit que vous avez besoin de vous tranquilliser: ainsi je vais me retirer avec ma sœur; nous reviendrons quand vous serez en état de voir compagnie. Mon père eut bien de la peine à y consentir; mais le calentar le détermina à prendre quelque repos.

Quangrollart vouloit poursuivre. Comme il étoit tems de se reposer, & que Rosig & lui devoient être fatigués d'un si long voyage, je lui dis qu'ayant déja entendu la meilleure partie de son récit, puisque mon père avoit reçu ma femme & mes enfans avec tant de bonté,

& qu'ils se portoient bien tous, je le priois d'en remettre au lendemain la suite. Ils y consentirent ; & leur ayant donné mon lit, j'allai me coucher dans un hammac que j'avois de relais.

CHAPITRE XXVIII.

Discours sur la lumière. Quangrollare explique à Wilkins le mot crashy. Il prend un roseau pour un fruit. Suite de l'accueil que Youwarky reçut de son père & du roi. Tommy & Halicarnie sont pourvus à la cour. Youwarky & son père vont voir les colambs, & en sont visités. Son retour est différé jusqu'à l'hiver suivant, avec son père, qui se propose de l'accompagner.

Le lendemain je préparai ce que j'avois de meilleur pour mes hôtes ; je tuai trois pièces de volaille, & j'ordonnai à Pedro, qui étoit presque aussi bon cuisinier que moi, de les accommoder, tandis que nous irions promener au lac. Quoique la matinée fût fort claire quand nous sortîmes, je ne les entendis point se plaindre de la lumière. Je demandai à mon frère si le jour ne lui faisoit point de mal, en lui observant que ma femme ne pouvoit le supporter

sans lunettes. Qu'entendez-vous par des lunettes? me dit-il. C'est, lui répondis-je, un instrument que j'ai imaginé, afin que le grand jour ne fît pas mal aux yeux de Youwarky. La lumière ne m'incommode point du tout, reprit-il; j'en ai vu de beaucoup plus grande que celle-ci, & j'y suis accoutumé; les Glumms qui voyagent souvent, supportent mieux le grand jour que les Gawrys qui ne sortent guère, & ne vont qu'en grande compagnie, où elles n'admettent que rarement les Glumms avant d'être mariées. Pour moi j'ai à Crash-Doorpt (1) une charge, qui, quoique j'y tienne toujours un lieutenant, m'oblige quelquefois à y demeurer long-tems de suite; comme ce pays est beaucoup plus éclairé qu'Arndrumnstake, la lumière m'est devenue familière; il est vrai pourtant qu'on ne parvient à s'y accoutumer que quand on y va de jeunesse; cette habitude est difficile à contracter.

Mon frère, lui dis-je dès qu'il eut cessé, en parlant de Crash-Doorpt, vous me rappellez une question que j'ai à vous faire. Qu'entend-on par le mot crashée ou mutilé, quand on l'applique à un Glumm ou à une Gawrys? Il n'est pas bien difficile, me répondit-il, de ré-

(1) Le pays des mutilés.

pondre à votre queſtion, puiſque vous connoiſſez la nature du graundy. La mutilation eſt la ſeule punition qu'on faſſe ſouffrir aux criminels incorrigibles. Quand quelqu'un a fait un crime grave, ou, ce qui revient au même, qu'il a multiplié les actes du crime, on lui attache au col une longue corde en forme de cravate; & deux Glumms placés à ſes côtés, la prennent chacun par un bout. Deux autres ſe placent, l'un devant & l'autre derrière, & ils prennent leur vol de manière que la corde tient le criminel au milieu d'eux. Dans cet état ils le conduiſent à Crash-Doorpt, un pays auſſi éloigné d'Arndrumnſtake de l'autre côté, que le vôtre l'eſt de ce côté-ci; mais beaucoup plus gros que votre île, & ſitué dans les rochers. A leur arrivée ils deſcendent au gouvernement, où mon lieutenant fait mutiler le criminel, de manière qu'il ne peut plus retourner à Normnbdſgrſutt, ni ſortir du pays, où il doit finir ſes jours. Voici comment on le mutile. On couche le criminel ſur le dos, le graundy ouvert, & après lui avoir fait une récapitulation de ſes crimes, & lu ſa ſentence, l'exécuteur avec une pierre tranchante lui fend les membranes d'entre les côtes du graundy; de ſorte qu'il ne peut plus voler. Ce qu'il y a de pire pour les nouveaux venus, ſur-tout quand ils ne ſont

pas

pas fort jeunes, c'eſt que la lumière de ce pays eſt ſi forte, qu'ils ſont pluſieurs années à pouvoir s'y accoutumer; quelquefois même ils n'y parviennent jamais.

Cette explication me fit plaiſir. Je lui répétai alors la converſation que j'avois eue avec Youwarky ſur cette matiere, & comment nous avions converſé long-tems enſemble ſans nous entendre. Mais, lui dis-je, comment vous êtes-vous ſi bien accommodé de ce pays éclairé? Le voici, me dit-il: le colambat de Grash-Doorpt paſſe pour un des plus honorables gouvernemens de l'état, parce qu'il eſt dangereux, & qu'il faut que la perſonne à qui on le confie ſoit jeune. Le crédit que mon père a à la cour, me le fit accorder dès l'âge de neuf ans. Roſig, qui eſt à peu-près du même âge que moi, s'eſt attaché à ma fortune; il y poſsède un emploi au-deſſous de moi. En un mot, j'ai été obligé d'y reſter ſi long-tems & depuis un âge ſi tendre, que je me ſuis fort bien accoutumé à toute ſorte de lumière.

En diſcourant ainſi, nous arrivâmes à la maiſon, où Pedro nous attendoit avec un dîner tel que le pays pouvoit le permettre; il nous ſervit de la marinade, des confitures, un plat d'œufs durs, & de la volaille bouillie avec des épinards.

Je m'attendois bien que mes hôtes seroient surpris quand ils verroient de la volaille sur la table; ils ne vouloient pas y toucher, ou du moins ne se mettoient point en devoir de le faire. Craignant que ce mets ne refroidît trop, je leur en servis à chacun une aîle, & j'en pris une cuisse sur mon assiette; mais voyant qu'ils attendoient comment je m'y prendrois pour en manger, j'y enfonçai la fourchette, & en ayant coupé un morceau, je le trempai dans le sel & le portai à ma bouche. Ils firent de même, & trouvèrent ce manger de fort bon goût. Jamais de ma vie, s'écria Rosig, je n'ai vu de crullmott (1) de cette forme. Puis tirant une patte, il vouloit l'arracher, la prenant, à ce qu'il me dit ensuite, pour un bâton qu'on y avoit enfoncé. Voyant qu'elle tenoit: M. Pierre, me dit-il, vous avez là les plus singuliers crullmotts du monde: en quel endroit des bois croissent-ils? Où ils croissent? lui demandai-je. Oui, dit-il, je vous demande si vos arbres de crullmott sont faits comme les nôtres, ou non? Mais, répondis-je, ces oiseaux sont à la vérité dans le bois, car ils couvent dans ma ménagerie. Quoi, dit-il, c'est une plante courante comme les callebasses? Non, non, lui dis-je, c'est un

(1) Espèce de fruit semblable à un melon.

oiſeau que j'ai élevé chez moi; & ceci, en lui montrant les œufs, ce ſont les œufs de ces oiſeaux, & d'où ils viennent. Ne nous embarraſſons pas de ce que c'eſt, dit Quangrollart, mon frère Pierre ne nous donnera rien dont nous ne puiſſions manger en ſureté.

La nuit nous ayant pris à table, je préſentai à mes hôtes une jatte de punch fait avec ma caſſonade, & du jus fermenté de corne de bélier, qu'ils trouvèrent très-bon. Après en avoir bu quelques raſades, je priai mon frère de reprendre ſon récit où il l'avoit quitté.

Volontiers, me dit-il. Quand mon père eut pris quelques heures de repos, ſon premier ſoin fut de faire appeller Youwarky : elle vint ſe jetter à ſes pieds; il la releva, l'embraſſa, & congédia tout le monde, à l'exception de ma ſœur Halicarnie & moi. Puis nous ayant fait aſſeoir, il dit à votre femme : ma fille, j'ai long-tems pleuré votre mort; votre retour me donne la plus grande conſolation que je pouvois jamais eſpérer; & j'eſpère qu'il va contribuer à ma ſanté, & allonger mes jours. Vous craignez, m'a-t-on dit, que je n'aye quelque reſſentiment de votre conduite paſſée (en effet elle en avoit dit un mot à Halicarnie & à moi), que vous imaginez avec raiſon mériter quelque cenſure : non, ma chère, ne craignez rien; je

me regarde aujourd'hui comme le père d'un enfant nouveau né ; & je ne veux pas que ce jour ſoit paſſé dans la triſteſſe, ni que rien interrompe notre félicité mutuelle. Je vous défends même de m'en demander pardon par la ſuite, & de chercher à vous excuſer. Sachez, mon enfant, qu'une faveur accordée généreuſement, a deux fois plus de mérite que quand elle a été demandée. Ainſi, en préſence de la grande image, de votre frère & de votre ſœur, j'efface pour toujours de mon eſprit toute idée capable d'altérer l'amour que je vous porte, comme je veux que, de votre côté, vous oubliiez ce qui peut nuire à cette confiance ſans réſerve que vous avez toujours eue en moi. Allons, Quangrollart, continua-t-il, renvoyez la garde de devant ma maiſon ; que tout le pays ſoit défrayé à mes dépens pendant ſept jours ; qu'on rende la liberté aux priſonniers ; & que le chagrin ne paroiſſe ſur la face de qui que ce ſoit dans tout mon colambat.

Je ſortis pour faire exécuter les ordres de mon père : à l'inſtant la joie régna par-tout ; & pendant ſept jours tout le diſtrict d'Arndrumnſtake retentit du nom de Youwarky.

Si-tôt que mon père eut donné ſes ordres, il envoya chercher les enfans, qu'il baiſa & bénit en levant les yeux au ciel, & remerciant la

grande Image, du bonheur inespéré dont il jouissoit dans cette occasion. Ensuite il dit à Youwarky de lui raconter tout ce qui lui étoit arrivé pendant son absence, & de l'informer du pays où elle demeuroit, & avec qui.

Youwarky alloit commencer par s'excuser; mon père le lui défendit absolument, & lui dit de ne lui raconter que des faits sans aucun embellissement. Ainsi elle commença par la partie de plaisir qu'elle avoit faite avec ses compagnes : ensuite elle nous fit l'histoire de sa chute, & nous apprit comment vous la reçûtes & lui sauvâtes la vie. Elle nous raconta que vous aviez eu tant de bonté pour elle, qu'elle n'avoit pu s'empêcher de vous aimer, sans pourtant vous le faire connoître, jusqu'à ce que vous trouvant digne d'elle, elle avoit consenti à devenir votre femme. Elle ajouta qu'elle n'avoit jamais voulu se laisser connoître à ses amis dans leurs swangens, quoiqu'elle eût grande envie de nous voir, de crainte qu'on ne la forçât à vous quitter: qu'enfin elle étoit venue avec votre consentement, & qu'elle auroit pu le faire beaucoup plutôt, parce que vous aviez toujours eu envie qu'elle se montrât à ses compatriotes, que vous désiriez fort de connoître vous-même.

Mon père fut si touché de votre tendresse &

de votre affection pour ſa fille, que vous avez déja preſqu'autant de part qu'elle dans ſon eſtime ; il croit ne pouvoir jamais faire aſſez pour vous & pour vos enfans.

Le bruit du retour de Youwarky, & des réjouiſſances que faiſoit mon père, ſe répandit bientôt dans tout le royaume de Normnbdsgrſutt. Le roi Georigetti lui envoya dire par un exprès de le venir voir à Brandleguarp ſa capitale, avec ſa fille & ſes enfans. Nous y allâmes tous en grand cortége, & y reſtâmes vingt jours. Le roi & les dames de la cour prirent beaucoup de plaiſir à entendre Youwarky & ſes enfans parler anglois, & s'informèrent de vous & de votre façon de vivre. Yaccumbourſe, maîtreſſe du roi, prit tant de goût pour mon neveu Tommy, qu'au retour de mon père, elle voulut le garder avec elle, & aſſura ma ſœur qu'il ne ſortiroit d'auprès d'elle que pour être placé plus avantageuſement. Jahamel, ſœur du roi, voulut auſſi prendre Patty à ſon ſervice ; mais celle-ci ayant demandé la permiſſion d'accompagner ſa mère à Arndrumnſtake, Halicarnie ſa ſœur, qui voulut bien reſter avec Jahamel, fut reçue à ſa place.

De retour à Arndrumnſtake, mon père trouva au moins quinze meſſagers de la part d'autant de colambs, qui déſiroient le congratuler ſur

le retour de sa fille, & le prioient d'aller passer quelques jours chez eux avec elle. Mon père n'aime la pompe qu'autant qu'il en faut pour soutenir sa dignité; cependant il ne put se dispenser d'aller les visiter avec Youwarky & une grande suite, & de rester chez chacun d'eux plus ou moins de jours. Il espéroit du moins qu'après cela, il auroit quelque tems à jouir en liberté de sa fille avant son départ, qu'elle commença bientôt à presser, parce qu'assurément, disoit-elle, son retard vous jetteroit dans de mortelles inquiétudes. Mais, au retour de toutes ces visites, ils ne se trouvèrent pas plus libres que le premier jour. Les colambs inférieurs, qui épioient tous ce moment, vinrent les uns après les autres rendre leurs respects à à mon père; & tous les magistrats des districts particuliers envoyèrent lui demander son jour pour venir s'acquitter des mêmes devoirs. La pauvre Youwarky, voyant que cela ne finissoit point, en marqua sa peine à mon père, qui ne pouvant arrêter la bonne volonté du peuple, ni songer à se séparer si vîte de sa fille, avant qu'elle eût reçu tous ces complimens, résolut de la retenir encore tout l'hiver, en lui promettant de la reconduire lui même à Graundevolet. Cependant, pour ne pas vous laisser dans l'inquiétude, il m'a ordonné de

vous envoyer un exprès pour vous informer de la cauſe de ſon retard. J'ai répondu que, s'il le trouvoit bon, je m'acquitterois moi-même de cette commiſſion avec Roſig. Il y a conſenti avec plaiſir, & m'a enjoint de vous aſſurer de ſon affection, & de ſa reconnoiſſance pour toutes les bontés & l'affection que vous avez pour ſa fille.

Mon frère, ajouta Quangrollart, je crois avoir rempli ſes ordres à votre ſatisfaction; il ne me reſte plus qu'à vous remercier de la bonne réception que vous nous avez faite. Je voudrois bien vous en marquer ma reconnoiſſance à Arndrumnſtake; mais j'appréhende de n'en avoir jamais l'occaſion, tant à cauſe de l'éloignement, que parce que vous n'avez pas le graundy. Demain matin, nous comptons prendre congé de vous, mon ami & moi, & aller rejoindre mon père.

Quangrollart ayant fini, je lui dis que j'étois confus des louanges qu'il me prodiguoit ſans les avoir méritées; mais que n'étant connu de lui que ſur le rapport d'une femme qui, par amitié, avoit ſans doute exagéré mon mérite, je ferois bien ſatisfait ſi lui-même avoit aſſez bonne opinion de moi pour en parler comme d'un homme fort ordinaire; que, quoique je ne puſſe ſonger ſans peine à me voir privé pour ſi long-

tems de ma chère Youwarky, les nouvelles qu'il venoit de me donner de ſa ſanté, & l'eſpoir de la voir revenir en ſi bonne compagnie, me dédommageroit de ma perte. Je le priai, ſi la choſe pouvoit ſe faire commodément, de m'envoyer un meſſager la veille de leur départ, pour me donner avis de leur arrivée. Quant à ſon voyage du lendemain, je le conjurai de ne pas y ſonger ſitôt, d'autant que je m'étois propoſé de pêcher en ſa préſence, dans le lac, du poiſſon frais pour lui donner à dîner; de lui montrer ma chaloupe, & de lui apprendre comment & par où j'étois arrivé dans cette arkoé, comptant, autant que je pouvois en juger, que ce ſeroit une nouveauté pour lui. Ainſi lui ayant fait promettre de reſter encore un jour, nous nous ſéparâmes juſqu'au lendemain.

CHAPITRE XXIX.

L'auteur montre sa basse-cour à Quangrollart & à son ami, qui en sont surpris. Il les mène avec lui à la pêche. Ils sont étonnés de voir son chariot, & de lui voir tuer un oiseau d'un coup de fusil.

J'ÉTOIS véritablement fâché de perdre sitôt mon beau-frère, & encore plus en songeant que je serois encore long-tems sans revoir ma femme. Il fallut prendre mon parti de la meilleure grace, & ne rien négliger, pendant le peu de tems que j'avois à voir Quangrollart, pour gagner de plus en plus son estime, & lui inspirer de l'affection pour moi & pour les enfans qui me restoient. Je me levai dès le matin, afin de préparer un bon déjeûner à mes hôtes; &, comme nous devions passer la plus grande partie du jour dehors, je leur fis manger d'une soupe de poisson chaude, & leur présentai une bonne bouteille d'eau-de-vie, dont je leur fis boire dans ma tasse d'argent. Pour cette dernière pièce, je la leur montrai comme un échantillon de mes richesses & de l'aisance avec laquelle je vivois; car je voulois réserver la plus grande partie de mes meubles précieux

jusqu'à l'arrivée de Pendlehamby mon beau-père, jugeant qu'il y auroit de l'imprudence à ne pas conserver quelque chose à déployer de nouveau pour le recevoir.

Après avoir bien déjeûné, nous allâmes à notre partie de plaisir: j'eus soin de dire à Pedro ce que je voulois qu'il préparât pour le dîner, & que nous reviendrions fort tard.

Nous fîmes d'abord un tour dans le bois; mais je n'eus garde de les conduire auprès de ma tente; je ne voulois pas que ma femme en fût rien jusqu'à son retour. Je leur montrai ma basse-cour & ma volaille; ils furent singulièrement étonnés de voir tant de petites créatures venir à moi quand je les appellois, & accourir dans mes jambes, quoiqu'auparavant ils en eussent à peine apperçu deux ou trois. Ils me firent cent questions sur ces oiseaux: je leur dis que c'étoient les pareils de ceux qu'ils avoient mangés la veille, & qu'ils avoient nommés des crullmorts. Ensuite je les menai entendre la musique des fromages à la crême; précisément il faisoit alors un peu de vent qui agitoit ces plantes, & leur faisoit rendre leur son ordinaire.

Quand nous nous fûmes amusés quelque tems dans le bois, nous allâmes à mon bassin; je leur montrai ma chaloupe: au premier coup-

d'œil ils ne purent concevoir l'uſage de cette machine. Pour les ſatisfaire, je m'élançai dedans & les priai de me ſuivre : mais voyant l'agitation de la chaloupe, ils n'osèrent pas s'y riſquer, juſqu'à ce que je les eus aſſurés qu'ils pouvoient le faire ſans aucun riſque. Après bien des difficultés & des aſſurances réitérées de ma part, je les déterminai à ſe livrer avec confiance, & à y entrer avec moi.

Nous ramâmes d'abord juſqu'au pont, où je leur racontai par quel accident j'avois été entraîné par le courant de l'autre côté du rocher ; & qu'après une traverſée longue & dangereuſe, j'avois débouché heureuſement dans le lac par l'ouverture qu'ils voyoient.

Je leur dis enſuite combien j'avois été ſurpris, immédiatement avant que de connoître Youwarky, à la vue de ſes compatriotes, que j'apperçus ſur le lac, & enſuite prenant leur vol de deſſus le pont : je leur racontai quelles avoient été mes penſées à cette occaſion, & les frayeurs qu'ils m'avoient cauſées.

Après avoir viſité le pont, je les menai à mon ruiſſeau ; car alors ils étoient familiariſés avec ma chaloupe, & m'aidoient même à ramer; & je leur montrai comment j'allois puiſer de l'eau quand j'en avois beſoin. Enſuite je les

descendis à terre, pour leur apprendre ma manière de prendre du poisson. Dans ce dessein, j'avois mis mon filet en bon ordre, & l'attachant à mon ordinaire, j'embrassai un bon espace d'eau à l'embouchure du ruisseau, & je fis un beau coup de filet, que je les priai de m'aider à tirer à terre : car quoique j'eusse pu aisément le faire seul, je voulus leur donner ce plaisir, & ils en furent bien aises. Je m'apperçus cependant que le poisson leur faisoit peur, & que quand il en approchoit quelqu'un d'eux, ils évitoient d'y toucher. Néanmoins ayant amené le filet à terre, je le laissai à découvert, & je ne pus m'empêcher de rire en moi-même, sans en faire semblant, de l'étonnement que le poisson leur causoit, & de ce qu'ils reculoient en arrière dès qu'ils en voyoient quelques-uns auprès d'eux.

Je pris de ce seul coup de filet vingt-deux poissons, dont quelques-uns avoient près d'une aune de longueur ; il y en avoit de deux pieds, & d'autres plus petits. Quand il me virent manier les plus gros avec les mains pour les jetter dans la chaloupe, ils prirent tous les deux, sans que je les en priasse, des plus petits qu'ils y jettèrent aussi. Mais dès qu'ils leur sentoient remuer la queue, ils les lâchoient aussi-tôt, de sorte que le poisson fai-

ſoit deux ou trois chûtes avant que d'être dans la chaloupe.

Je leur demandai alors ce qu'ils penſoient de cet amuſement. Ils me dirent qu'ils étoient bien ſurpris que je ſçuſſe à point nommé où étoit ce poiſſon, qu'ils n'en avoient vu aucun avant que je les euſſes tirés de l'eau, & que cependant ils ne m'euſſent pas entendu ſiffler. Je vis bien par-là qu'ils s'imaginoient que j'appellois les poiſſons auſſi-bien que mes volailles ; je ne voulus pas les détromper, charmé en moi-même qu'ils me cruſſent expert dans quelque genre, comme je les croyois réellement ſupérieurs à moi, à cauſe de leur graundy.

A notre retour, & quand j'eus remis ma chaloupe dans ſon baſſin, voyant qu'il y avoit trop de poiſſon pour pouvoir le porter à bras dans ma grotte, je priai mes hôtes de ſe promener un peu ſur le bord de l'eau, tandis que j'irois chercher mon chariot. Je fis le plus de diligence que je pus, & j'apportai avec moi un fuſil, dont j'eſpérois trouver l'occaſion de tirer quelques coups : car je comptois bien qu'ils ſeroient beaucoup plus ſurpris de l'exploſion de la poudre, que de tout ce qu'ils avoient vu juſqu'alors. Ayant donc chargé mon poiſſon, ils me ſuivirent par derrière : ils conſidéroient beaucoup ma charrette, &

cherchoient ce qui pouvoit faire ainſi tourner les roues, qu'ils prenoient pour des jambes ſur leſquelles la charrette marchoit, juſqu'à ce que je leur en eus expliqué la raiſon. Pour lors ils demandèrent à la traîner, ce qu'ils firent avec beaucoup de facilité l'un après l'autre; & pendant ce tems-là celui qui n'étoit pas occupé, en obſervoit tous les mouvemens.

Comme nous avancions du côté du logis, un gros oiſeau de la groſſeur d'une oye ſauvage vint paſſer au-deſſus de notre tête. Je leur dis de le conſidérer, ce qu'ils firent. Je voudrois bien l'avoir, me dit mon frère. Si vous en avez envie, lui répondis-je, je vais vous le donner. Oui vraiment, me dit-il, car jamais je n'ai rien vu de ſemblable. Reſtez donc là, lui répliquai-je, & m'avançant deux ou trois pas, je le tirai & le jettai par terre. Me retournant pour voir l'impreſſion que le feu & le bruit de mon fuſil avoit fait ſur mes hôtes, je ne pus m'empêcher de rire de leur frayeur. Avant que j'euſſe eu le tems de me retourner, Roſig étoit déja à plus de cinquante pas, & mon frère étoit couché derrière ma charrette chargée de poiſſon.

Je les appellai, en les priant de venir à moi ſans rien appréhender. Je voulus même

donner le fusil à tenir à mon frère ; il n'en voulut rien faire, & courut joindre Rosig.

Voyant qu'ils faisoient de cette badinerie une affaire sérieuse, car je les voyois marmotter quelque chose ensemble, je craignis que cette idée, qui m'étoit venue fort innocemment, n'eût des suites désagréables pour moi. Quoi, pensai-je, si dans ce moment ils alloient prendre leur vol sans vouloir m'entendre, & raconter à Arndrumnstake que j'ai voulu les tuer, ou faire à mon beau-père quelque méchante histoire à mon désavantage, je serois perdu, & je ne reverrois plus Youwarky ? Je jettai donc mon fusil auprès du poisson, & marchant à eux tout doucement, je leur demandai pardon de l'effroi que je leur avois causé, en les assurant que quoique l'effet de mon fusil eût pu les surprendre, c'étoit un instrument tout ordinaire dans mon pays, avec lequel chacun attrapoit des oiseaux de la même manière. Je leur protestai que par lui-même il ne pouvoit faire aucun mal, à moins que l'on eût le secret de s'en servir, & qu'ils pouvoient compter que jamais je ne l'employerois que pour leur rendre service. Ces raisons & beaucoup d'autres que je leur alléguai, nous réconcilièrent ensemble. Quand nous vînmes à raisonner de sang froid, ils me blâmèrent de ne les avoir

pas

pas avertis. En vérité, leur dis-je, je n'avois pas le tems de vous expliquer l'effet du fusil, tandis que l'oiseau étoit en l'air ; il eût été hors de ma portée avant que j'eusse pu vous rien détailler, & se seroit échappé; ce que je ne voulois pas qu'il fît, dès que vous m'aviez prié de vous le donner. Pouvez-vous avoir quelque défiance contre moi ? Ce seroit une action horrible d'homme à homme, mais sur-tout envers un parent, & un parent qui m'apporte les meilleures nouvelles du monde, en m'apprenant l'amitié que mon beau-père a pour moi, & sa réconciliation avec ma femme.

Je parvins peu à peu à les faire avouer que leur frayeur avoit été mal fondée, & que ce que je leur avois dit étoit vrai. Ensuite j'allai chercher l'oiseau & le leur apportai. C'étoit de tous les oiseaux que j'ai vus, celui qui avoit le plus beau plumage : ils furent enchantés de sa beauté, & me prièrent de le mettre sur ma charrette, & de l'emporter avec nous dans ma grotte.

Pendant tout le chemin, ils ne cessèrent de chanter mes louanges, & de dire que le frère Pierre étoit un homme plein de sagesse. Il ne faut plus s'étonner, dit Quangrollart, si ma sœur Youwarky, dès qu'elle l'a connu, n'a pu se résoudre à le quitter. Ce n'étoit pas

à moi à les détromper ; la modeſtie avec laquelle je reçus leurs complimens ne ſervit qu'à augmenter la bonne opinion qu'ils avoient de moi ; & je trouvai après le retour de ma femme, que Quangrollart m'avoit dépeint à ſon père avec les couleurs les plus flatteuſes.

J'eus encore une fois le plaiſir de les régaler avec de mes anciennes proviſions, & un peu de poiſſon frais, tant bouilli que frit. Ils préférèrent ce dernier à l'autre. Le ſouper fut fort gai ; nous parlâmes beaucoup des aventures de la journée, & du voyage qu'ils alloient faire, après quoi nous nous ſéparâmes fort contens les uns des autres. Le lendemain nous nous levâmes de bonne heure, & nous fîmes un petit déjeûner, après lequel Quangrollart & Roſig garnirent leur chapelet des plus longues & plus belles plumes de l'oiſeau que j'avois tué. Enſuite étant prêt à partir, ils m'embraſsèrent moi & mes enfans. Ils alloient prendre leur vol, quand je m'aviſai que, comme la maîtreſſe du roi avoit pris Tommy ſous ſa protection, ce ſeroit peut-être un moyen de le faire aimer encore plus, que de lui envoyer le flageolet : car pendant l'abſence de ma femme, j'en avois fait deux preſqu'auſſi bons que celui-là, & ſur le même modèle. C'eſt pourquoi je leur demandai ſi l'un d'eux voudroit

se charger d'un petit morceau de bois que j'avois dessein d'envoyer à mon fils. Rosig me dit qu'il s'en chargeroit bien volontiers, & que s'il n'étoit pas trop long, il le mettroit dans son colapet (1). Ainsi j'allai le chercher, & je le présentai à Rosig. Mon frère le voyant tout garni de petits trous, demanda à le manier, après s'être assuré que ce n'étoit pas un petit fusil. Il le regarda avec beaucoup d'attention, & m'en demanda l'usage. Je lui dis que c'étoit un instrument de musique, & je me mis à en jouer plusieurs airs. Lui & son compagnon furent enchantés; & je ne doute pas qu'ils n'eussent resté une semaine entière avec moi pour m'entendre. Mais ayant prié Rosig d'avoir soin qu'il ne se perdît pas, il le mit dans son colapet, & tous les deux prirent leur essor.

(1) Espèce de sac qu'ils portent toujours autour du col.

CHAPITRE XXX.

Pierre se prépare à recevoir son beau-père. Embarras au sujet de sa barbe. Il attend sa femme. Réflexions sur son retard. Il apperçoit un messager au-dessus du rocher, qui lui annonce l'arrivée de Pendichamby.

Les nouvelles que mes hôtes m'avoient apportées remirent le calme dans mon esprit; ainsi ayant tout l'été devant moi, je songeai aux préparatifs que j'avois à faire pour le retour de ma femme : car suivant le discours de mon beau-frère, je conclus que sa suite seroit nombreuse, que mon beau-père feroit sans doute parade de son équipage, & que si toute sa compagnie n'appercevoit en moi qu'un homme tout ordinaire, j'en serois mépriſé, & peut-être aussi ma femme, ou que du moins je perdrois la bonne opinion que son récit leur avoit donnée de ma personne.

Je commençai donc par visiter encore mes caisses, où je savois qu'il se trouvoit beaucoup d'habits du capitaine Portugais, pour y prendre ceux qui me paroîtroient les plus propres dans la circonstance présente. J'y trouvai

un habit galonné de drap bleu, avec de gros boutons & de larges boutonnières d'or, & doublées de soie blanche ; une culotte de velours noir, un chapeau bordé d'or, & une cravatte de point ; deux ou trois bonnes chemises ; deux paires de souliers à talons rouges ; deux paires de bas de soie, l'une blanche & l'autre écarlate ; deux épées à garde d'argent, & plusieurs autres bonnes hardes : mais la façon de ces habits, & deux lettres que je trouvai dans les poches, me firent juger qu'ils étoient du capitaine Anglois, qui avoit été pris en Afrique par le vaisseau Portugais. J'en essayai aussi-tôt quelques-uns qui se trouvèrent bien à ma taille, & j'en remplis des caisses particulières, que je plaçai dans une de mes chambres, pour m'en servir au besoin.

Je trouvai dans une autre caisse un long manteau de drap écarlate galonné, une trousse de rasoir, une paire de ciseaux, & un petit miroir de toilette ; une perruque longue & deux autres plus courtes : je mis le tout à part, pour paroître le plus magnifique que je pourrois, dans une circonstance qui vraisemblablement devoit être la plus intéressante de ma vie.

Quand j'eus arrangé dans ma tête en quelle occasion je me servirois de ces meubles, nous

allâmes à la pêche plusieurs jours de suite ; Pedro & moi, nous prîmes quantité de poissons. J'en salai une partie, & fis sécher le reste. Nous coupâmes beaucoup de foin pour garnir ma tente, & servir de lit à la suite de mon beau-père : nous coupâmes aussi & emplîmes bien du bois à brûler ; & comme j'avois une trentaine de peaux de poisson-bêtes, dont chacune pouvoit couvrir quatre caisses, j'en fis des couffins, & pris le parti de coudre les autres ensemble pour servir de couvertures.

J'avois remarqué que mon frère Quangrollart & Rosig avoient le menton ras ; ce qui me fit conjecturer que les gens de son pays n'avoient point de barbe. Si cela est, dis-je en moi même, puisque j'ai des ciseaux & des rasoirs, je couperai la mienne pour être plus semblable à eux. Alors tirant mon miroir, & prenant des ciseaux, je me mis en devoir de l'abattre. Quand j'en eus coupé une pincée, je songeai que n'étant pas de leur pays, & différant d'avec eux à bien d'autres égards, j'aurois peut être l'air plus majestueux de paroître avec ma barbe : toute réflexion faite, je me déterminai à la garder. Cette idée me revenoit souvent dans la tête, ma résolution en fut ébranlée : je me préparai quelques jours après à cette exécution, & j'en enlevai encore

une groſſe pincée. Cependant, me dis-je, je n'ai jamais eſſayé à me raſer : ſi par haſard je ne pouvois en venir à bout, je ſerois beaucoup plus ridicule avec des flocons de poil diſperſés çà & là, qu'avec ma barbe entière. J'avoue que de ma vie je n'avois été ſi indécis. Cet examen m'occupa près de deux mois, pendant leſquels je changeois d'avis chaque fois que j'y penſois. Un jour ayant mis un habit que je n'avois pas encore eſſayé, & me regardant dans le miroir, je m'écriai : aſſurément cette barbe vénérable ne convient pas avec de ſi beaux habits ; il faut la ſacrifier : allons, j'y ſuis déterminé. Je n'en eus pas plutôt coupé une pincée, qu'appercevant le manteau, j'eus envie d'examiner comment il m'alloit. Je vois bien maintenant, me dis-je, qu'il faut porter ma barbe, ou ne point mettre ce manteau. Que cet habit a un air majeſtueux ! cette gravité que ma barbe y ajoute, annonce de la prudence & de la ſolidité. Ces gens ont déja bonne opinion de moi ; ne ſerois-je pas un fou de les faire changer d'avis, pour vouloir m'habiller en jeune homme ? Après cette réſolution, je remis tous ces ajuſtemens dans la caiſſe. Le dernier de ces meubles étant le miroir, je voulus m'y regarder encore avant que de le ſerrer : mais ma barbe déja coupée à

trois endroits, me donnoit un air si effrayant, que, quoique j'eusse formé la résolution de la conserver, je pris mes ciseaux, & sans y songer davantage, je l'abattis entièrement; après deux ou trois essais, je parvins à me servir assez bien du rasoir.

L'hiver s'approchant, je sentis que j'avois bientôt besoin de provisons plus que jamais, pour l'augmentation des bouches que j'attendois : ainsi j'amassai des vivres de quoi suffire à une petite armée : cela fait, j'allois souvent à la découverte, pour voir s'il n'arrivoit personne. J'eus une fois envie de placer ma tente dans la plaine pour y recevoir ma compagnie; mais n'ayant pas assez de monde avec moi, j'abandonnai ce projet. Je menois tous les jours l'un ou l'autre de mes enfans à la découverte, & je m'impatientois de ne rien appercevoir. Comme une attente incertaine donne naturellement de l'inquiétude, je songeois continuellement à mille circonstances qui pouvoient ou retarder leur voyage, ou l'empêcher entièrement.

Youwarky, pensois-je, viendroit surement, si elle le pouvoit; mais le voyage est long, & peut-être trop pénible pour un vieillard qui ne songe plus qu'à vivre tranquilement chez lui; (car je m'étois figuré mon beau-père beaucoup plus vieux qu'il ne me parut ensuite.)

Il tient sa fille avec lui ; peut-être a-t-il envie de la garder. Que lui importe que je sois inquiet ? Il trouvera aisément un prétexte pour différer son départ, jusqu'à ce que la saison obscure soit passée : alors il sera peut-être trop clair pour partir ; & ainsi je me trouverai réduit à attendre jusqu'à l'année prochaine. Que sais-je même si mon frère, qui ne l'est peut-être pas plus que le grand Turc, n'a pas pris ce prétexte pour venir m'examiner ; & si malgré tous ses beaux complimens, ne trouvant pas sa sœur mariée au goût de son père, il ne lui conseillera pas de la garder ? Alors toute la peine que j'ai prise pour eux, ne seroit plus qu'un monument subsistant de ma sotte crédulité. D'ailleurs, j'ai déja eu un messager pour m'apprendre que Tommy & Halicarnie sont pourvus ; ce qui signifie assez clairement que je ne les reverrai plus. Qui sait si je n'en recevrai pas bientôt un autre pour m'annoncer que ma femme & Patty le sont aussi ; & que je dois encore remercier mes protecteurs de m'avoir débarrassé d'un si grand fardeau ? grand Dieu ! si je le croyois, je jetterois au feu la tente, les habits, les chaises, & toutes les marques de ma sottise ; & j'exterminerois d'un seul coup les restes malheureux d'une famille abondonnée.

A peine finissois-je mon soliloque, que j'entendis dans les airs un bruit effrayant semblable à un tonnerre dans l'éloignement. Qu'est-ce que cela ? dis-je à Pedro. Mon papa, me dit-il, je n'ai jamais rien entendu de semblable. Regarde, mon enfant, lui dis-je, si tu ne vois rien ; j'entends encore ce bruit. Tenez, me dit Pedro, il vient du bout du lac ; j'apperçois au-dessus du rocher une espèce de nuage noir que je ne voyois pas tout à l'heure. Pedro, lui dis-je, il change de place, ce sont des nouvelles assurément, bonnes ou mauvaises. Mon papa, reprit-il, je voudrois bien que ce fût maman. Non, Pedro, lui dis-je, je ne l'attends pas avant que de recevoir de ses nouvelles. Vraiment, dit Pedro, ils approchent ; je distingue trois personnes. Si c'étoit mon frère Tommy, mon papa ? Non, mon fils, lui dis-je, je n'espère pas de si bonnes nouvelles ; car ils m'ont dit que Tommy étoit pourvu : n'est-ce pas assez me dire qu'il est perdu pour moi ? Cependant, Pedro, si je pouvois vous procurer un bon établissement en Angleterre, j'y consentirois de bon cœur ; mais pour Tommy, je ne sais pas ce qu'il est.

Pendant ce tems ces trois personnes approchoient. En nous appercevant, ils appellèrent, Pierre. Je leur fis signe de venir. Alors s'abat-

tant devant moi, ils me dirent que Pendlehamby & Youwarky arriveroient le lendemain à la pointe du jour.

Quand j'entendis cette nouvelle, loin de vouloir mettre le feu à la tente, je les invitai de venir à ma grotte, & je leur fis la meilleure chère que je pus. J'étois si charmé, que pour vouloir faire plusieurs choses à la fois, je faisois tout de travers.

Je leur demandai si la suite de mon père étoit considérable ? Ils me répondirent qu'elle étoit de deux cens gardes. J'en fus étonné d'abord, car je ne m'étois préparé que pour environ soixante. Allons, dis-je en moi-même, voilà tout mon système renversé. Je m'informai ensuite de ce grand bruit que j'avois entendu en les appercevant au-dessus du rocher. Ils me dirent qu'ils n'avoient entendu que le gripsack ou trompette, qu'ils avoient avec eux, pour les distinguer des messagers ordinaires. Alors l'un d'eux me le montra; c'étoit un long instrument creux qu'il avoit à la main, & que j'avois pris pour un bâton. Mais, me dit-il, demain avant qu'ils arrivent, vous entendrez bien un autre bruit, & qui durera bien plus long-tems.

Après les avoir bien régalés, je les envoyai prendre du repos, sans leur faire d'autres

queſtions ; car je ne voulois pas anticiper ſur le plaiſir que j'aurois d'apprendre toutes les nouvelles de la bouche même de Youwarky. Cependant mes enfans & moi, nous nous occupâmes à préparer tout ce que nous pûmes de volaille & de poiſſon, afin que chacun pût ſe mettre à table en arrivant : enſuite nous allâmes nous coucher.

CHAPITRE XXXI.

Pierre règle le cérémonial pour la réception de ſon beau-père. Deſcription de la marche & de leur arrivée. Il reçoit ſon père, le conduit à la grotte, & lui demande excuſe de ſon mariage. Pendlehamby l'en empêche. Il ne reconnoît point ſa fille habillée à l'angloiſe. On place les officiers dans la tente.

JE m'occupai toute la nuit à régler le cérémonial que je voulois obſerver pour recevoir Pendlehamby. Le matin je dreſſai le couvert le plus proprement qu'il me fut poſſible ; & ayant habillé Pedro, Jemmy & David, nous marchâmes vers la plaine, où je portai une chaiſe, & chacun de mes enfans un tabouret. J'avois un juſte-au-corps de couleur canelle à boutons d'or, une veſte d'écarlatte, une cu-

lotte de velours, des bas de soie blancs, ma perruque naissante, un chapeau bordé d'or avec un plumet, une cravatte de point, une épée d'argent, & mon manteau par-dessus le tout. Pour mes enfans, ils avoient les habits que ma femme leur avoit faits avant que de partir.

Quand nous les entendîmes, je disposai mes enfans dans l'ordre où ils devoient s'asseoir: je leur ordonnai de se tenir quelques pas derrière moi, & de faire précisément tout ce qu'ils me verroient faire. Ensuite m'étant assis sur la chaise, je fis mettre Pedro sur son tabouret à ma droite, Jemmy à ma gauche, & David à la gauche de Jemmy.

J'envoyai deux des messagers au-devant, pour instruire Youwarky de l'endroit où je les attendois, afin qu'ils s'abattissent à quelque distance avant que d'arriver à moi. Ma femme en donna avis à son père, & l'ordre fut donné à toute la suite.

Il m'est impossible de décrire combien cette arrivée avoit l'air majestueux en débordant de dessus le rocher. Comme le lecteur est curieux sans doute d'en connoître l'ordonnance, je vais tâcher de lui en donner une idée.

Après avoir entendu quelque tems un bruit tel que celui d'un tonnerre éloigné, ou plutôt

d'un millier d'ours en amour, qui avoit quelque chose d'effrayant, nous apperçûmes dans l'air, à la faveur du crépuscule qui éclairoit le bord du rocher, une file noire qui paroissoit avoir quarante pas de largeur. A mesure que le bruit augmentoit, la file s'élargissoit. Alors nous vîmes des rangées de gens armés d'espèces de perches, & d'espace en espace un étendard. Sitôt que le corps principal parut au-dessus du rocher, il se fit dans l'air un bruit général qu'augmentoit encore le retentissement des échos du rocher opposé. A ce bruit succède un concert de voix ravissantes, qui ne cessèrent de chanter jusqu'à ce que le cortège fût arrivé assez près de moi. Pour lors la première file, composée des trompettes, s'éleva à une hauteur considérable, pour faire place aux rangées suivantes qui s'avancèrent immédiatement au-dessous, & qui étoient d'environ vingt hommes de front. Chacune de ces rangées se partageant par le milieu, s'abattirent à environ vingt pas de moi, à droite & à gauche, formant une espèce d'allée, au bout de laquelle Pendlehamby & ses deux filles descendirent, suivis d'une vingtaine de gardes. Le reste du cortège composé d'environ vingt autres gardes, s'avança en volant au-dessus de ma tête, & alla descendre derrière moi:

mais pendant toute la cérémonie les gripsacks ne cessèrent de sonner avec un bruit surprenant.

La pauvre Youwarky qui n'étoit pas prévenue de mon habillement, ni que j'eusse coupé ma barbe, fut frappée d'étonnement en me voyant le visage enveloppé dans ma grande perruque & dans mon chapeau ; mais faisant bonne contenance, persuadée que si la personne qu'elle voyoit n'étoit pas moi, elle trouveroit bientôt son mari, puisqu'elle reconnoissoit ses enfans à leurs habits. Elle s'avança à la droite de son père jusqu'à environ trente pas de l'endroit où j'étois assis comme un potentat. Alors je me levai d'un air grave, & ôtant mon chapeau, je les saluai respectueusement. J'en fis autant à dix pas plus loin, de sorte que je fis ma troisième révérence immédiatement aux pieds de Pendlehamby. Je mis un genou en terre, & j'embrassai sa cuisse droite ; mais il me releva & me baisa. Puis me retirant trois pas en arrière, je m'avançai de nouveau, & j'embrassai Youwarky. Pendant ce tems, les enfans faisoient avec Pendlehamby les mêmes cérémonies qu'ils m'avoient vu faire. Il les releva aussi, & les baisa les uns après les autres.

Je demandai tout bas à Youwarky, s'il y

avoit dans la compagnie quelque-uns de ſes parens, pour les ſaluer. Elle me dit qu'il n'y avoit que ſa ſœur Halicarnie placée derrière ſon père. J'allai lui faire mon compliment, & je m'avançai à la gauche du vieillard, que je conduiſis à travers les files de ſes gardes juſqu'à ma chaiſe, où je le fis aſſeoir avec Youwarky, & Halicarnie à ſes côtés; & je me plaçai à la gauche d'Halicarnie.

Après avoir remercié Pendlehamby de l'honneur de ſa viſite, je lui dis que j'avois à un demi mille dans le bois une petite grotte où nous irions quand il le jugeroit à propos, & que je n'avois placé ici ce ſiège que pour le repoſer un moment à ſon arrivée.

Pendlehamby ſe levant, tous les *gripſacks* ſonnèrent; il prit Youwarky par la main, & je préſentai la mienne à Halicarnie.

Arrivés à la grotte, dès que mon père fut aſſis, je pris Youwarky par la main, & nous lui rendîmes nos devoirs. Je voulus lui demander excuſe d'avoir épouſé ſa fille ſans ſa permiſſion, & j'allois lui débiter un diſcours que j'avois préparé exprès; mais il m'interrompit, en m'aſſurant que je m'étois trompé, & qu'il y avoit conſenti. J'allois répliquer que, quoique je ſçuſſe qu'il avoit eu aſſez de bonté pour nous le pardonner, je lui devois

des

des excuſes : il m'interrompit encore. Dès que je l'approuve, & que je vous eſtime, dit-il, que pouvez-vous demander de plus ? Voyant donc que ce diſcours ne lui plaiſoit pas, je n'inſiſtai point davantage.

Je préſentai enſuite à chacun d'eux du vin de Madère dans un gobelet d'argent, & Youwarky ſe retira. Je pris un prétexte pour la ſuivre, afin de ſavoir ſi elle approuvoit ce que j'avois fait. Mon cher, me dit-elle, que vous eſt-il arrivé ? Je vous aſſure que, ſans la crainte de ſurprendre mon père, je ne vous aurois pas reconnu pour mon mari. Ma belle, lui dis je, cet habillement eſt à la mode d'Angleterre. Pierre, me répondit-elle, il eſt beau : je m'apperçois qu'il a attiré tous les yeux ſur vous, & je l'approuve à cauſe de ceux à qui nous devons chercher à plaire ; mais ne vous imaginez pas que je vous aime mieux ainſi, que dans votre habit ordinaire. C'eſt Pierre que j'aime, de quelque manière qu'il ſoit mis : mais rentrez ; je vais m'habiller ; & j'irai vous joindre.

Ma femme ayant mis ſa robe à l'Angloiſe, traverſa la chambre où étoit mon père, pour aller voir ſon fils Richard qui étoit dans une autre. J'étois aſſis pour lors à côté de lui. Mon fils, me dit-il, en la voyant, je croyois

que vous n'aviez point d'autre femme que ma fille dans cette Arkoé : car assurément vous n'avez pas d'enfans si grands que cela (en me montrant ma femme. (Non, monsieur, lui dis-je, c'est une amie. Elle vous est donc venue, me dit-il, pendant l'absence de ma fille ? Pardonnez-moi, lui répondis-je, ma femme la connoît très-bien.

Tandis que nous causions ainsi, Youwarky entra avec Richard sur ses bras qu'elle avoit couverts jusqu'aux poignets avec la manche de sa robe, afin de cacher son graundy ; & jouant avec l'enfant, elle lui parloit Anglois. Est-ce-là votre plus jeune enfant, me dit mon père ? Je lui dis que oui. Madame, ajoutai-je, apportez-le à mon père. Vous avez là, madame, lui dit-il, un joli enfant sur vos bras ; sa mère l'a-t-elle vu depuis son retour ? Il lui parloit dans sa langue ; & Youwarky me regardant, comme si elle ne l'eût pas entendu, je lui expliquai en Anglois ce qu'il disoit. Ma sœur voulut aussi voir l'enfant ; & je lui servis d'interprête. En un mot, ils causèrent près d'une demi-heure avec ma femme sans la reconnoître, jusqu'à ce qu'enfin, parlant dans sa langue, elle lui dit : c'est votre grand papa, mon cher Richard. Le bon vieillard, tout étonné : que je sois mutilé, dit-il, si ce n'est Youwarky. Cela n'est pas

poſſible ; dit Halicarnie. En vérité, ma ſœur, vous vous trompez, dit Youwarky, c'eſt moi-même. Mon père jura qu'il n'en avoit pas eu le moindre ſoupçon, juſqu'à ce qu'elle eût parlé dans ſa langue. Il l'embraſſa elle & l'enfant, & la pria de reſter toujours dans cet habit pendant ſon ſéjour.

Je demandai à Pedro quelle proviſion il avoit faite pour les gardes. Mon fils, dit Pendlehamby, je n'ai point amené tous ces gens pour vous être à charge ; ils ont apporté avec eux de quoi manger, & je ne veux pas ſouffrir qu'on leur en donne. Je lui demandai alors s'il y avoit quelques officiers qu'il fallût traiter avec un peu plus de diſtinction ? Pierre, répondit-il, je vois que vous êtes attaché au point d'honneur. Je ſerois fâché de vous incommoder pour eux ; mais ſi vous pouvez donner une chambre à coucher, ou quelqu'endroit couvert pour une vingtaine d'entr'eux qui ſont ſupérieurs, ou du moins pour dix, tandis que les dix autres ſont en fonction, je vous ſerai obligé. Je lui répondis que j'avois dreſſé pour cela une tente qui pourroit en contenir aiſément un bien plus grand nombre ; & que comme c'étoient des gens d'une certaine diſtinction, je ſouhaitois qu'il me permît de les régaler. Il y conſentit après quelques inſtances.

Quand Pendlehamby ſe fut rafraîchi, il voulut viſiter le quartier des officiers, & je lui montrai ma tente. Il n'avoit jamais rien vu de ſemblable, & alloit y grimper par le dehors qu'il prenoit pour de la terre. Monſieur, lui dis-je, vous ne pouvez pas y entrer ainſi. Alors lui préſentant la main, je le conduiſis par le devant, & détournant le rideau bleu, je le fis entrer. Il en fut extrêmement ſatisfait, & me demanda comment elle étoit faite. Je lui dis en peu de mots; mais j'aurois pu lui dire toute autre choſe, car il n'y comprit rien. Il l'approuva beaucoup cependant, & appellant le premier officier: voilà, lui dit-il, votre quartier. Pour lors m'adreſſant à cet officier, je le priai de commander dans ma maiſon, & qu'on lui donneroit des proviſions chaque jour. Comme il héſitoit à les accepter, je l'aſſurai que mon beau-père me l'avoit permis. Sur quoi il ſe frotta le menton en ſigne de reconnoiſſance.

Je lui demandai enſuite s'il avoit quelque homme habile pour le ſervir & préparer leur manger; monſieur, me dit-il, il faudroit que cela fût tout prêt, car mes gens n'y entendent rien; pour toute autre choſe, vous pouvez en diſpoſer ils ſont à mes ordres.

CHAPITRE XXXII.

Dîner. Ils prennent le poiſſon & la volaille pour des fruits. Pierre entend venir ſon frère & les colambs. Comment il les couche. Réflexion de Pierre ſur le défaut de graundy. Ils vont viſiter l'île. Serviteurs plus difficiles à contenter que les maîtres. Raiſon pour laquelle on change d'habits pluſieurs fois le jour.

PENDLEHAMBY ayant envie de viſiter mon île, alla faire avec Halicarnie une longue promenade dans le bois juſqu'à l'heure du dîner. Comme il m'avoit dit, avant de partir, qu'il y avoit toujours quelques-uns de ſes gardes qui le ſervoient à table, je mis ordre à leur dîner avant ſon retour. Pour cet effet, j'envoyai un grand plat de volaille froide coupée par morceaux, que je fis étendre ſur des feuilles nettes placées ſur les caiſſes, & j'y joignis une quantité ſuffiſante de pain & de poiſſon. Alors je priai les officiers, qui étoient préſens, de ſe rafraîchir, en leur diſant, que quand les autres auroient été relevés, on leur en ſerviroit auſſi. J'apperçus dans leur air un embarras que je ne compris pas d'abord

mais me tournant aussitôt vers le chef : monsieur, lui dis-je, cette nourriture ne vous est peut-être pas ordinaire ; c'est celle que mon île fournit, & vous ne la trouverez pas mauvaise, quand vous en aurez goûté. En parlant ainsi, je pris un morceau de volaille, & le trempant dans le sel, j'en mangeai moi-même, puis je lui en présentai un autre. Il n'en eut pas plutôt goûté, que tous les autres en prirent sans scrupule ; sur-tout ils louoient le sel comme une chose dont ils n'avoient jamais mangé, quoiqu'ils parussent connoître le goût du poisson & de la volaille.

Je leur enseignai ensuite où je me fournissois d'eau, & je leur dis d'en envoyer chercher par leurs gens.

Après le retour de mon père & de ma sœur, le gripsack sonna le dîner. Quatre officiers de service entrèrent, & demandèrent à porter les plats, comme une des fonctions de leur emploi. Je m'apperçus que l'un d'eux, après avoir mis le premier plat sur la table, ne bougea pas de derrière Pendlehamby ; au moindre signe, il ordonnoit aux autres ce qu'il falloit apporter, & il le présentoit lui-même à mon père, qui lui donnoit souvent de ce qu'il avoit sur son assiette : les autres officiers servoient à table indistinctement.

Après le dîner, je fis une jatte de punch; & demandant à mon père permiſſion de ſuivre l'uſage de mon pays, je bus à ſa ſanté. Ma fille, dit-il, à Youwarky, nous voilà revenus à l'ancien uſage. Mon fils, ceci n'eſt pas nouveau pour moi: votre femme buvoit toujours à la ſanté de ſon cher Pierre & de ſes enfans de Graundevolet, & nous obligeoit à lui faire raiſon. Je vous remercie, & j'en vais faire autant. Auſſitôt prennant un verre: mon fils & ma fille, dit-il, je vous ſouhaite une longue ſanté, beaucoup de tendreſſe & d'union, à vous & à mes petits-enfans. Nous nous levâmes, Youwarky & moi, & le remerciâmes.

Quand nous eûmes reſté quelque tems aſſis: mon fils, dit mon père, vous avez vécu ſi retirés, vous & votre femme, que je crains fort que ma compagnie & mes gens ne vous cauſent de l'embarras. Mon fils a deſſein auſſi de vous faire une viſite avec pluſieurs Colambs, mes confrères; ſi nous vous ſommes trop à charge, dites-le-moi franchement; car ils doivent s'arrêter demain à Battingdrigg, pour ſavoir ſi leur viſite ne vous gêne point. Mon fils, ajouta-t-il, la bouche eſt un grand diſſipateur; à force de multiplier le nombre, on peut trouver un jour la fin des proviſions qui ſuffiroient à votre famille pour une année.

Dites-moi donc sans façon, en quel état sont vos provisions : il ne faut pas que pour nous recevoir vous en souffriez du dommage. Je lui répondis que j'avois du poisson séché en abondance, & que ma basse-cour étoit si bien garnie, que je n'en savois pas le nombre : que pour du pain, je n'en manquois pas, & que j'en pourrois avoir quand je voudrois, ainsi que du poisson frais, dont j'aurois de quoi regaler toute la province d'Arndrumdstake, & qu'il n'y avoit que les confitures dont je n'étois pas si bien fourni.

Si cela est, mon fils, dit mon père, je puis envoyer dire à votre frère de continuer son voyage. En effet, il dépêcha aussitôt dix messagers avec un gripsack pour presser son arrivée.

Le vieillard donnoit de fréquentes atteintes au punch, & je m'apperçus à sa bonne humeur, que cette boisson lui plaisoit. Il étoit tems de se reposer ; ainsi je conduisis mon père au lit que je lui avois destiné ; & après avoir pourvu à tout le reste de la famille, nous nous retirâmes Youwarky & moi.

Vous pouvez imaginer que je fus bien charmé de me retrouver seul avec ma chère Youwarky. Je lui demandai comment Pendlehamby l'avoit reçue d'abord. Elle me raconta le tout

avec des circonſtances ſi touchantes, que j'en pleurai de tendreſſe ; & j'ai toujours aimé depuis ce bon vieillard, comme s'il eût été mon propre père.

Elle m'apprit que Tommy étoit déja en faveur à la cour avant le voyage de ſon frère ; mais que depuis que je lui avois envoyé le flageolet, il avoit été careſſé ſans meſure, & qu'il ne tarderoit pas à devenir un grand ſeigneur. Qu'Halicarnie ma fille ne quittoit point Jehamel, qui la mettoit de toutes ſes parties de plaiſir, & qui, ſans doute, lui procureroit un bon mariage dans le tems. Quant à Patty, elle me dit que ſon père vouloit, avec ma permiſſion, l'adopter comme ſa propre fille.

Ma femme qui étoit fatiguée du voyage, dormit de bon cœur ; mais l'agitation de mes eſprits ne me permit pas de fermer l'œil. Je n'avois jamais tant regretté qu'alors, de n'avoir point le graundy ; car, penſois-je, maintenant que j'ai goûté les douceurs de la ſociété, comment pourrai-je en ſupporter la privation totale, comme il arrivera dans quelques jours, quand toute cette compagnie ſera partie, & que je me trouverai réduit à reprendre mon ancien train ? Si j'étois ſemblable à mes hôtes, je ferois bien meilleure figure qu'eux, par la ſupériorité de mes connoiſſances ; tout le monde

ſeroit à moi; je pourrois m'envoler dans mon pays ou dans quelqu'autre partie du monde; la ſeule curioſité qu'on auroit de me voir, ſuffiroit pour m'enrichir. Mais auſſi, continuai-je, ſi, avec le graundy, ma vue s'affoibliſſoit de façon que je fuſſe obligé de vivre dans l'obſcurité en Angleterre, je me trouverois auſſi mal que je le ſuis ici: perſonne ne pourroit me tenir compagnie, puiſque mes heures, pour ſortir, ſeroient préciſément le tems du repos des autres; perſonne ne voudroit, pour avoir ma compagnie dans un endroit obſcur, abandonner la clarté du jour, où ils pourroient jouir de la converſation des autres. En ſerois-je donc mieux pour avoir le graundy? à moins que je ne priſſe la réſolution de vivre ici, ou dans les environs; & alors, pour avoir compagnie, il faudroit me retirer dans des pays encore plus obſcurs, auxquels mes yeux ne ſont pas propres; en un mot, il faudroit me refondre entièrement avant de pouvoir remplir mes deſirs. Sois donc content, Pierre, ajoutai-je; tu as été heureux ici ſans cela avec ta femme & tes enfans: ne vas pas te rendre malheureux en deſirant un changement impoſſible, & qui, s'il pouvoit ſe faire, altéreroit peut-être ton bonheur; au contraire, ne cherche que ce que tu peux embraſſer, en peſant toutes les circonſ-

tances; tu trouveras ta félicité en reſtreignant tes deſirs, affranchis des deux plus grands maux de la nature, l'eſpoir & la crainte, compagnons inſéparables, mais ennemis mortels de la paix. Car l'homme qui ſe livre le plus à l'eſpoir, eſt alarmé par la crainte du moindre contretems. Ces idées me rendirent un peu de tranquillité. A coup sûr, me dis-je à moi-même, je ſuis l'être le plus indéfiniſſable de la nature; je ne réfléchis jamais, que quand je ſuis accablé par le chagrin. O Glanlepze, je n'oublierai jamais ce que tu me dis après avoir vaincu le crocodile, qu'il n'y a rien dont on ne puiſſe venir à bout avec de la réſolution, quand on embraſſe d'un coup-d'œil les deux faces d'une affaire, & qu'on peut en peſer les avantages & les inconvéniens! Ces paroles ſont dignes d'être gravées ſur l'airain, & plût à Dieu qu'elles le fuſſent dans mon cœur; elles m'épargneroient bien des heures de chagrin, m'aideroient à ſaiſir plus facilement les objets poſſibles, & à me tranquilliſer quand les obſtacles ſont inſurmontables. Dès que je ſerai levé, je les placerai en quelqu'endroit apparent, pour les bien inculquer dans ma mémoire & celle de mes enfans.

En effet, la première choſe que je fis, à mon réveil, fut de chercher un endroit commode pour écrire cette ſentence; & prenant un bout

de tiſon, au lieu de pinceau, j'écrivis ſur une des portes de mon armoire: « Quiconque veut » venir à bout d'un objet, doit en appercevoir » les deux faces d'un ſeul coup-d'œil; &, après » avoir examiné mûrement la fin & les moyens, » ſuivre ce que lui dictera la ſaine raiſon » J'écrivis ces mots d'abord en anglois, & enſuite dans la langue de Doorſptſwangeanti; & après les avoir relus deux ou trois fois, j'allai chercher de l'eau & du poiſſon; & je revins avant que mes hôtes fuſſent levés. Je pris ſoin auſſi le même jour, que les officiers fuſſent ſervis du mieux qu'il m'étoit poſſible; s'il devoit manquer quelque commodité, j'aimois mieux que ce fût à mon père qu'à eux; car j'ai toujours remarqué qu'il eſt plus aiſé de ſatisfaire les maîtres que les domeſtiques. Les maîtres ſe prêtent aux circonſtances, & par une complaiſance naturelle, interprètent favorablement une erreur ou une omiſſion; au lieu que les domeſtiques les attribuent à une eſpèce de mépris que l'on a pour eux.

La compagnie étant ſortie, je m'habillai comme la veille, à l'exception de mon manteau, je mis une perruque noire & courte, & ſentant approcher le moment de leur retour, je ſortis pour aller au-devant d'eux.

Pendlehamby m'appercevant le premier à

travers les arbres : ma fille, dit-il à Youwarky, je crois que vous avez un mari pour tous les jours de la semaine ; qui apperçois-je là-bas ? Eſt-ce mon fils Pierre ? Il n'eſt pas le même qu'hier. Elle lui répondit qu'elle m'avoit toujours oui-dire que nous changions ſouvent d'habits en Angleterre, & même juſqu'à deux ou trois fois par jour. Quoi donc, dit Pendlehamby, ces gens ſont-ils aſſez méchans pour craindre d'être connus le ſoir de ceux qui les ont vus le matin ?

Pendant ce tems j'arrivai près d'eux, & après les avoir ſalués, Youwarky m'adreſſa la parole : mon père ne vous reconnoiſſoit pas, mon cher Pierre, tant cette perruque vous change ; je lui ai dit, que dans votre pays on change, non-ſeulement de perruque, mais encore d'habillemens deux ou trois fois le jour. Pierre, me dit Pendlehamby, je ne conçois pas pourquoi un homme cherche à ſe rendre ſi différent de lui-même ? Monſieur, lui dis-je, cela vient des différentes choſes que l'on a à faire pendant le jour. Qu'un homme ſorte le matin pour quelques affaires avec ſes inférieurs, ou qu'il aille au café pour apprendre les nouvelles du jour, il met un habit uni, ſans façon, propre pour le travail ; s'il doit aller dîner avec un ami, devant qui, par égard, il ne veut pas paroître

avec un mauvais habit, il en met un plus propre ; & après y avoir passé quelque tems, s'il a quelques rendez-vous à la cour, aux spectacles, ou chez sa maîtresse, il est de la décence de mettre alors les plus beaux habits qu'il ait. S'il mettoit toujours ces derniers, ils seroient bientôt gâtés, & il n'oseroit plus sortir dans cet équipage. En vérité, reprit mon père, les coutumes des différens pays sont bien singulières. Pour nous, nous naissons avec nos habits qui nous servent toujours, petits ou grands, & ils ne s'usent jamais pour être portés ; aussi sommes-nous toujours les mêmes, au lieu que vous êtes obligés de changer continuellement de couleur, de taille & d'habillemens. Mais où prend-on toutes ces choses ? chacun se les fait donc à sa fantaisie ? Non, monsieur, lui dis-je, il y a des gens qui s'occupent à faire ces choses pour les autres. Mais, continua-t-il, ce sont donc des esclaves ? Non, monsieur, ils sont libres, répondis-je ; c'est leur métier, ils le font pour vivre ; & ceux qui les employent, les payent. Un habit complet, comme celui-ci, ajoutai-je, en maniant le pan de mon habit, coûte la valeur de douze ou quatorze livres sterlings de notre monnoie. Je ne vous entends pas, me dit mon père. Monsieur, ajoutai-je, c'est-à-dire, autant d'argent qu'il en faudroit à un homme

rangé, pour lui fournir pendant trois mois toutes les néceſſités de la vie. Il faut donc, dit mon père, que ces gens ſoient bien riches? Monſieur, lui répondis-je, cela n'eſt point néceſſaire; car qu'un homme riche & connu pour tel, ſoit négligé dans ſes habits, on dira que c'eſt par goût qu'il ſe met ainſi; au contraire, un homme qui ne paſſe pas pour riche, ou qui réellement ne l'eſt pas, fait quelquefois croire qu'il l'eſt, par ſon extérieur: il ſort peu, & vit durement chez lui, pour épargner de quoi avoir ce bel habit; & il continue de même pour le conſerver, juſqu'à ce que quelque circonſtance favorable lui fourniſſe les moyens d'en avoir d'autres; & il arrive quelquefois qu'un tel homme s'enrichit par un bon mariage. Car, comme il ſe montre rarement en public, il ſe met ſi bien lorſqu'il y paroît, que les femmes qui ſe laiſſent ſouvent prendre par l'extérieur, l'admettent d'abord dans leur ſociété, & s'il a quelqu'adreſſe, il les arrête dans ſes filets: l'une d'elles, en l'épouſant, l'enrichit, & le met en état d'être réellement ce dont il n'avoit auparavant que l'apparence.

Pendlehamby eut de la peine à entendre ce que je lui diſois, & je compris, par ſes diſcours, que toutes les richeſſes qu'ils poſſedent, ſe réduiſent à la nourriture & à des eſclaves.

En effet, lorſque j'allai demeurer chez eux, j'eus lieu de connoître qu'ils n'avoient beſoin de rien de plus. Je crains bien qu'en tâchant de les civiliſer, je ne leur aye fait prendre une autre façon de penſer.

CHAPITRE XXXIII.

Quangrollart arrive avec les colambs. Ils ſe trouvent trop à l'étroit, paſſent dans la tente. Youwarky n'en eſt point reconnue. Pierre raconte une partie de ſes voyages. Diſpute ſur les peaux de poiſſon-bêtes.

AYANT dormi plus qu'à l'ordinaire, je fus réveillé le lendemain matin par un gripſack de Quangrollart. Si-tôt que je l'entendis, je me levai, penſant qu'ils étoient déja à ma porte; mais le meſſager me fit entendre à ſa manière (car ils ignorent l'uſage de diviſer le tems en heures), qu'ils n'arriveroient pas de plus de deux heures. Ainſi je m'habillai à mon aiſe; & éveillant Youwarky, ma chère, lui dis-je, votre frère va arriver; je voudrois que vous vous habillaſſiez, afin de paroître devant lui comme ma ménagère.

Nous allâmes enſuite dans la plaine : il étoit tems; car l'avant-garde étoit déja dans l'île, &

le

le cortége étoit si nombreux, qu'il sembloit en occuper toute la longueur. L'ordre & la régularité de leur vol étoit admirable; trente bandes de gripsacks pour autant de colambs, faisoient un si grand bruit, que je ne sçais comment ils pouvoient le supporter eux-mêmes. Les principaux, avec chacun cinquante hommes de suite, descendirent à environ cent pas de moi. Les gripsacks restèrent en l'air, & sonnèrent tant que la cérémonie dura.

Elle fut assez ennuyeuse; car les gardes s'abattant avec leurs colambs, se rangeoient précisément dans le même ordre que ceux de Pendlehamby; mais ils garnissoient un espace de terrein à perte de vue. A mesure qu'ils s'avançoient, Youwarky & moi, après nous être tenus debout quelque tems, allâmes à eux à petits pas.

Vous auriez été surpris des honneurs qu'ils nous rendirent; je crois que les gardes nous prenoient pour quelque chose de plus que des hommes. Youwarky avoit mis des bas de soie blancs & des souliers à talons rouges; & pour cacher son graundy, elle avoit descendu les manches de sa robe jusqu'aux poignets, de sorte que personne ne la reconnut.

Le premier que nous rencontrâmes fut mon frère; nous n'eûmes que le tems de lui faire

notre compliment en paſſant ; un autre colamb vint enſuite, qui fut remplacé par un troiſiéme, & ainſi de ſuite. Ils étoient venus au nombre de trente ; les uns par conſidération pour mon père & mon frère ; les autres par la ſimple curioſité de me voir. A meſure qu'ils nous avoient ſalués, ils paſſoient outre tant qu'il n'y en eût plus à recevoir ; après quoi nous retournâmes joindre la compagnie.

La grotte ſe trouva ſi pleine, que nous pouvions à peine y tenir tous debout ; il n'y avoit pas moyen de s'aſſeoir. Mon père s'en étant apperçu, leur dit : mes amis, ſi mon fils eût été informé à tems de l'arrivée d'une ſi nombreuſe compagnie, il ſe ſeroit pourvu de ſiéges pour tous ; mais quand vous conſidérerez que tout ce que vous voyez eſt l'ouvrage de ſes mains, vous ſerez plus étonnés des commodités qui ſe trouvent ici, que fâchés qu'il n'y en ait pas davantage. Mon fils, me dit-il, nous ſommes ici un trop grand nombre ; croyez-moi, paſſons au quartier des officiers, & qu'ils prennent le nôtre. Je remerciai mon père de cette idée, & leur montrant le chemin, ils me ſuivirent tous à la tente où nous eûmes ſuffiſamment de place.

Youwarky s'occupa pendant tout le dîner à ſervir nos hôtes. Nous n'eûmes pas plutôt fini,

que Quangrollart me dit tout haut: frère Pierre, ne verrons-nous pas ma sœur ? Je vis bien que c'étoit à moi qu'il parloit; mais je feignis de ne pas l'entendre. Où est donc ma sœur Youwarky, dit-il ? pourquoi ne paroît-elle pas ? Voici plusieurs de ses amis qui seront charmés de la voir ainsi que moi. Mon père se mit à rire de si bon cœur, que les autres s'en apperçurent, & mon pauvre frère fut couvert de confusion. Quoi, dit mon père, vous ne connoissez pas votre sœur ? Nous ne l'avons pas encore vue, dit un des colambs, ni aucune dame, excepté votre fille Halicarnie & celle qui nous sert. Mon frère s'étant alors apperçu de son erreur, se leva pour saluer ma femme; il ne sçavoit encore qu'en penser jusqu'à ce qu'il la vît sourire: il lui demanda pardon de sa mépriſe, en disant, que comme il l'avoit vue un peu derrière moi dans la plaine, il s'étoit contenté de porter sa main au menton, la prenant pour quelqu'un de ma suite. Tous les colambs à son imitation la saluèrent, protestant que le peu d'égards de Quangrollart, qui devoit sçavoir mieux qu'eux à qui il rendoit ses devoirs, avoit été cause de leur incivilité; & chacun d'eux en avouant sa mépriſe, la rejetta sur l'exemple de celui qui l'avoit précédé. Cette erreur nous ayant beaucoup réjoui,

ils proposèrent d'aller promener dans les bois, comme une nouveauté pour eux. Mais je restai chez moi, afin de préparer tout pour leur retour.

Après s'être rafraîchis, les colambs firent signe à Quangrollart, qui me dit que je ne pouvois faire plus de plaisir à la compagnie, qu'en leur racontant mes aventures. Je leur ai déja dit la nuit dernière toutes celles dont je me suis ressouvenu, dit-il; mais le nombre en est si grand, que ne pouvant les raconter par ordre, je les leur ai dites à mesure qu'elles me revenoient à la mémoire; & j'en ai fait des histoires séparées, plutôt qu'une suite de faits.

Tous les colambs se joignirent à mon frère, & me prièrent de commencer. Je fis débarrasser la table, & servir une jatte de punch; je bus à la santé de toute la compagnie, & commençai mon histoire. Je comptois la finir le soir même; la chose fut impossible, ils voulurent que j'entrasse dans les plus grands détails. Souvent on me demandoit des explications sur des faits particuliers. L'un faisoit une remarque; un autre y répondoit; & un troisième répliquoit: enfin, ils m'interrompirent si souvent & si longtems, qu'oubliant eux-mêmes la suite de l'histoire, ils se perdoient dans leurs raisonnemens. Un autre qui, en réfléchissant sur un fait, avoit

perdu la meilleure partie de la ſuite, vouloit que je repriſſe à tel endroit, de manière que je fus ſouvent obligé de recommencer. Auſſi ma narration tira fort en longueur; & au lieu de finir le même jour comme je l'avois eſpéré, elle étoit à peine commencée quand il fallut s'aller coucher. Ainſi les ayant conduits juſqu'à mon arrivée à Angola, je leur dis que, comme il étoit tard, il falloit remettre le reſte au lendemain. Ils y conſentirent.

Quangrollart demanda alors à mon père s'il avoit été à la pêche depuis ſon arrivée. Mon père lui avoit répondu qu'il ne ſçavoit ce que c'étoit, toute la compagnie ſouhaita de prendre ce plaiſir, & nous projettâmes d'y aller le lendemain matin. Mais, meſſieurs, leur dis-je, votre logement pour la nuit m'inquiéte; je ne ſçais comment faire. J'ai un petit nombre de peaux de poiſſon-bêtes qui ſont fort douces & chaudes; mais je n'en ai pas ſuffiſamment pour tant d'amis. Je ne vois point d'autre moyen que d'étendre ce qu'il s'en trouvera ſur autant de foin & de joncs qu'il vous plaira. J'envoyai alors un domeſtique demander les peaux à Youwarky. Ils s'écrièrent tous que, pourvu qu'ils euſſent des joncs bien ſecs, il ne leur en falloit pas davantage. En un moment, j'en fis apporter une bonne quantité dans la tente, puis en ayant

donné auſſi à ceux qui reſtoient à la grotte, Youwarky alla coucher avec ſa ſœur; & je retournai à la tente pour y loger avec ceux que j'y avois laiſſés.

En entrant j'entendis un tumulte conſidérable : tous parloient enſemble, & ſi haut, que je crus qu'ils ſe querelloient, & alloient en venir aux coups. Dès qu'ils me virent, pluſieurs accoururent à moi; ils avoient chacun une peau à la main, & les autres ſuivoient. Meſſieurs, leur dis-je, je vous croyois tous couchés. Auſſi le ſerions nous déja, dit l'un d'eux, ſans ſes machines-ci. Il eſt malheureux pour moi, leur dis-je, de n'en avoir pas davantage, & de ne pouvoir vous en fournir une à chacun. Je n'en ai pas beſoin, dit un autre, je l'ai vu aſſez. Meſſieurs, continuai-je, je voudrois qu'il y en eût beaucoup de l'avis de ce Colamb, afin que ceux qui veulent de ces peaux, en euſſent chacun une. Nous ne nous entendions ni les uns ni les autres. Un vieux Colamb s'appercevant de la méprife : monſieur Pierre, me dit-il, nous diſputions.... J'en ſuis fâché, lui dis-je; je me ſuis apperçu en entrant que vous étiez un peu échauffés; il faut tâcher d'arranger les choſes à votre ſatisfaction. Je veux dire, dit le Colamb, que nous avons eu une diſpute ſur la nature de ces

choſes, & rien de plus. Je demeurai confus de mon étourderie, & ſi honteux qu'ils puſſent croire que je les avois ſoupçonnés de s'être querellés pour les peaux, que je ne ſavois comment me tirer d'embarras. Excuſez-moi, monſieur, lui dis-je, ſi j'ai eu quelque peine, c'eſt de ce que chacun ne pouvoit pas avoir une de ces peaux, on n'auroit pas été obligé d'attendre, & chacun eût pu les examiner, & faire ſes remarques en même-tems. Cela ne fait rien, monſieur Pierre, il n'en faut pas davantage, me dirent-ils tous enſemble, nous aurons demain tout le loiſir de les voir: dites-nous ſeulement ce que c'eſt que ces peaux, & en quel endroit elles croiſſent. Meſſieurs, leur dis-je, chacune de ces peaux eſt l'habillement d'un poiſſon. Où croiſſent-elles? demandèrent-ils. Dans le lac, leur répondis-je; c'eſt une créature vivante qui habite dans l'eau. J'en prends ſouvent quand je vais à la pêche: demain vous en aurez le plaiſir.

J'eus peine à leur perſuader que ces poiſſons ne venoient pas ſur les arbres. Mais les ayant convaincus enfin en leur diſant, que peut-être ils en verroient un vivant le lendemain; ils furent ſatisfaits, & nous allâmes tous prendre du repos.

CHAPITRE XXXVI.

Ils vont à la pêche, où l'on prend un poiſſon-bête. Ils ſont effrayés d'un coup de fuſil. Commencement de Pierre avoit perfectionné ſon filet. Dîner en poiſſon pour les gardes.

LE lendemain matin je parus devant eux avec mon vieil habit, & un chapeau dont les bords étoient rongés juſqu'à la forme, une camiſole de laine, & une chemiſe déchirée. Comment mon fils, me dit mon père, qu'avez-vous-là ? Monſieur, lui dis-je, c'eſt pour vous faire voir l'utilité de la mode d'Angleterre, dont je vous parlois l'autre jour. Vous me voyez avec ce méchant habit, parce que l'ouvrage que j'ai à faire le demande. Mais quand nous ſerons de retour, & que je n'aurai plus à travailler, je m'habillerai le plus proprement qu'il me ſera poſſible, pour paroître en votre compagnie.

Meſſieurs, dit mon frère : êtes-vous prêts à partir ? je crois qu'il eſt tems. Tous ſe levèrent, nous allâmes au lac, où j'entrai dans ma chaloupe, en diſant que cinq ou ſix pouvoient venir avec moi. Ceux qui n'avoient

encore rien vu de ſemblable, s'en excusèrent; mais mon frère les ayant aſſurés qu'il n'y avoit rien à craindre & qu'il y avoit déja vogué l'autre voyage, trois ou quatre d'entr'eux y entrèrent avec mon père & Halicarnie qui avoient envie de me voir pêcher. Je pris mon fuſil ſelon ma coutume & nous remontâmes une grande partie du lac.

J'eus un plaiſir infini à voir ſur le graundy tous ces gens qui étoient dans l'île : une partie planoit au-deſſus de nos têtes ; le reſte voltigeoit, les uns d'un côté, les autres d'un autre, juſqu'à ce que rencontrant un endroit propre à la pêche, je gagnai le bord, & ſortis de la chaloupe. Alors tous vinrent s'abattre autour de moi, & regardèrent mon filet avec des yeux étonnés, ne ſachant ce que j'allois en faire. J'embraſſai un grand eſpace d'eau, ſuivant l'uſage, & je pris quelques gardes pour m'aider. Quand le filet fut à ſec, & qu'ils virent le poiſſon donner des coups de queue en ſortant de l'eau, tous mes ſoldats s'enfuirent : cependant le filet étant fort rempli, & la pente du rivage un peu roide, je ne pouvois ſeul tirer ma pêche à terre : mon frère voyant que perſonne ne ſe préſentoit pour m'aider, vint me prêter la main.

Vous ne ſauriez vous imaginer l'étonnement

qui parut sur tous les visages à l'ouverture du filet, & quand ils virent les poissons à terre : ils s'approchèrent peu-à-peu pour les considérer. Dès qu'ils virent les gros poissons se débattre de la queue avec force, ils reculoient vîte. J'en jettai bien plusieurs dans la chaloupe ; mais ne pouvant en soulever deux qui étoient fort gros, je demandai un peu d'aide, & personne ne se proposa. Je m'attendois que quelques-uns des Colambs ordonneroient à leurs gens de travailler avec moi. Ils étoient si effrayés eux-mêmes de me les voir manier, qu'ils n'osèrent commander à leurs gens de me prêter la main. Il vint pourtant un garde qui prit ces poissons par la queue, tandis que je les prenois par la tête, & nous les jettâmes tous les deux dans la chaloupe.

Je remontai le lac plus haut qu'à l'ordinaire, dans l'espérance de leur faire voir un poisson-bête. J'eus plusieurs bons coups de filets où je trouvai trois ou quatre de mes écrevisses de mer. C'étoit le second essai que je faisois de mon filet depuis que je l'avois changé ; je pouvois maintenant d'un seul coup prendre autant de poisson qu'auparavant en dix : j'avois trouvé que mon filet, quoique fort long, avoit besoin d'une espèce de sac ou bourse pour contenir le poisson ; faute de quoi celui qui s'y trouvoit

pris, nageant vers le bord tandis que je tirois le filet, il s'en fauvoit une grande partie. Ainſi traçant un cercle de ſix pieds de diametre autour d'un arbre dont je ſciai la tête, j'enfonçai de petites chevilles à deux pouces les unes des autres tout autour de ce cercle, & je clouai au haut de l'arbre tout autour du tronc autant de clous: puis ayant tendu de mes ficelles depuis chaque cheville juſqu'au clou correſpondant, j'en mis pareillement d'une cheville à l'autre tout autour du cercle, & enſuite d'autres rangées en remontant, & à deux pouces de diſtance les unes des autres; j'en formai un rézeau, dont j'aſſujettis les mailles en les liant avec des bouts de ficelle. Enſuite faiſant un trou au milieu de mon filet, j'y attachai ce ſupplément par le côté le plus large, & je liai bien ſerré l'ouverture du milieu. Par ce moyen, dès que le poiſſon étoit une fois entré dans le filet, il ne pouvoit plus s'échapper.

Ayant ſi bien réuſſi, je continuai ma pêche; & comme je pouvois aiſément fournir de quoi manger à tout le monde, je voulus jetter encore un ou deux coups de filet, pour avoir de quoi bien régaler tous les ſoldats. Je m'étois placé pour cet effet à l'embouchure du ruiſſeau, & trouvant beaucoup de réſiſtance

à tirer le filet, je demandai deux ou trois hommes pour le faire avec moi. Quand la compagnie vit le filet hauſſer, baiſſer & rouler, chacun prit la fuite de peur, juſqu'à ce que je les appellai, en leur diſant que c'étoit un des poiſſons dont je leur avois montré les peaux. Pendant que je déchargeois les autres poiſſons du filet, ils revinrent tous autour de moi. Le poiſſon-bête ſe ſentant en liberté, ſe dreſſa en remuant ſes nageoires en cercle, & fit en même-tems un hurlement ſi fort, que toute la compagnie s'enfuit, en diſant qu'il falloit que je fuſſe plus qu'un homme pour faire face à un ennemi ſi terrible. J'eus beau les engager à venir le voir, perſonne n'approcha; ainſi ne pouvant les perſuader, je tournai autour du poiſſon juſqu'à ce qu'il fût entre l'eau & moi, & je le tuai d'un coup de fuſil.

Le bruit de mon fuſil fit enlever tous mes gens comme une bande d'oiſeaux, & je croirois bien que quelques-uns s'en retournèrent droit chez eux, & ne revinrent plus.

Je fus un peu fâché de les avoir tant effarouchés, & je jettai mon fuſil par terre. Mon frère qui, quoiqu'éloigné quand je tirai, ſavoit ce que c'étoit, vint à moi; les autres ſuivirent ſon exemple, & tous s'abattirent à quelque diſtance les uns après les autres.

Mon père & les Colambs furent les premiers qui osèrent approcher. Ils ne savoient comment j'avois tué ce poisson, ni d'où venoit tant de feu & de fumée, d'autant plus que je n'en avois point apporté avec moi. Ils me firent quantité de questions. Je sentis bien qu'il me faudroit répondre vingt fois la même chose ; ainsi je remis à les satisfaire après notre retour, afin que tous pussent entendre à la fois ce que j'aurois à leur dire. Je répondis donc que le plus nécessaire pour le présent étoit de charger le poisson dans ma chaloupe ; que ce poisson étant le plus gros que j'eusse encore pris, je ne pourrois jamais le porter tout seul. Je fis en effet plusieurs efforts inutiles pour en venir à bout. Le même soldat qui m'avoit déja aidé, s'offrit encore, & demanda ce qu'il falloit faire. Les autres voyant la peine que nous avions, il s'en détacha un ou deux, à l'aide desquels nous parvînmes à le mettre dans la chaloupe.

Ensuite appellant les Colambs ; je suis fâché, leur dis-je, de vous avoir fait peur en tuant le poisson : j'ai été obligé de le faire, car vous étiez trop loin pour vous aller dire mon dessein, & le poisson se seroit échappé avant mon retour ; d'ailleurs mon fusil ne pouvoit vous faire aucun mal. Pour dédommager vos

gens de la frayeur qu'ils ont eue, permettez-moi de leur préſenter un repas en poiſſon, ſi nous pouvons trouver moyen de l'accommoder. Il me faut pour cela des gens qui puiſſent ſoutenir la clarté d'un grand feu. Ils ſecouèrent tous la tête, à l'exception de mon frère qui me dit qu'il avoit avec lui ſix hommes du mont Alkoé (1), qu'il gardoit à cauſe de leur vue forte pour l'accompagner toujours à Grashdoorpt, & qui pour le bien des autres, entreprendroient la cuiſine ſous mes ordres & avec mes inſtructions. Je leur fis dire d'aller m'attendre de l'autre côté du lac où je les inſtruirois à mon arrivée; après quoi je ramai de ce côté avec ma capture.

En débarquant, je trouvai les gens du mont Alkoé qui m'attendoient. Je leur demandai s'ils pouvoient ſupporter la vue du feu. Ils me répondirent que leurs yeux étoient accoutumés à la plus forte lumière. Hé bien, leur dis-je, que trois de vous entrent dans la chaloupe, & mettent ce poiſſon à terre. Je vis bien qu'ils craignoient plus le poiſſon que le feu; car aucun ne bougea. Après en avoir débarqué pluſieurs petits, j'en pris un gros: hé bien, leur dis-je, quelqu'un veut-il m'aider? Ils

(1) Montagne brûlante.

le regardoient les uns & les autres; enfin l'un d'eux s'étant aventuré de le prendre, les autres se mirent à travailler de bon cœur, & l'affaire fut faite en un clin d'œil. J'en mis alors une partie dans mon chariot pour nous & les officiers, & l'envoyant à la grotte, j'en donnai aux cuisiniers leur charge. Allons, dis-je, mes enfans, en éventrant un poisson, & jettant les entrailles, vous ferez aux autres ce que vous me voyez faire à celui-ci. Je vous enverrai à chacun un couteau comme le mien, & je ferai porter dans la plaine six gros tas de bois. Quand vous aurez accommodé le poisson, vous allumerez ce bois, & le laisserez brûler jusqu'à ce que la flamme soit passée, & que les charbons soient vifs: après quoi vous étendrez les poissons dessus; s'ils sont trop gros, vous les couperez par morceaux; & avec des bâtons que je vous enverrai, vous les retournerez, en vous promenant autour du feu. Quand ils seront cuits, vous óterez les plus petits d'abord, & ensuite les plus grands avec le côté fourchu de vos bâtons; & vous aurez soin de jetter les poissons le plus loin du feu que vous pourrez, afin que vos gens puissent les prendre sans s'incommoder: vous continuerez ainsi jusqu'à ce qu'il y en ait assez, ou que tout le poisson soit cuit. Après quoi

vous viendrez à la tente chercher votre récompense.

Je fis amasser ensuite six monceaux de bois à deux cens pas les uns des autres, & préparai six bâtons longs, pointus & fourchus par un bout. Tandis que les uns étoient occupés à partager le poisson en six parts, j'en envoyai d'autres chercher du sel & du pain, & leur dis de m'avertir quand tout seroit prêt.

Pendant ce tems, mes hôtes de la tente avoient dîné; & mon char étant revenu avec le poisson-bête, toute la compagnie voulut le voir. Chacun en dit ce qu'il pensoit, & on fit une longue dissertation sur les ouvrages merveilleux de Colwar. Quoique je n'approuvasse pas toutes leurs idées, je ne voulus pas les contredire; persuadé qu'on ne gagne rien à vouloir s'opposer aux sentimens d'une multitude obsédée par de vieilles erreurs enracinées. J'ai toujours remarqué que quand une fois elle a adopté un préjugé dès l'enfance, elle ne manque pas de raisons bonnes ou mauvaises pour le soutenir. Et comme personne ne peut l'abandonner sans être blâmé des autres; ils s'encouragent tous dans leur obstination, & tombent impitoyablement sur quiconque n'est pas de leur avis: alors les rieurs se mettent du côté le plus fort, & il est difficile

bile de les faire revenir. Mais quand un homme ſeul qui eſt dans le tort, entend les raiſons d'un adverſaire qu'il ne peut contredire, il en ſaiſit toute la force, & ſe range du même côté, juſqu'à ce qu'on lui apporte de meilleures raiſons pour le faire changer.

Pendant notre diſſertation ſur le poiſſon-bête, on vint nous annoncer qu'on alloit faire cuire le poiſſon: comme je m'attendois que ce ſeroit un grand amuſement pour ma compagnie, je l'invitai à m'y accompagner, en lui promettant qu'elle y auroit autant de plaiſir qu'elle en avoit goûté à la pêche. Nous paſſâmes donc à travers le bois, & arrivâmes dans des broſſailles, où je les plaçai de manière que le feu qui n'étoit plus pour ainſi dire que des charbons, ne pouvoit leur faire aucun mal. Nous vîmes d'abord ſix hommes qui ſe promenoient autour des feux, & paroiſſoient comme des hommes enflammés à la lueur des cendres, & à la tranſparence de leurs graundys. C'étoit une choſe plaiſante que de voir chaque feu environné d'un cercle de deux cens pas de diametre garni de gens ſerrés les uns contre les autres. Mais quand les cuiſiniers commencèrent à jetter le poiſſon, ce fut un vrai plaiſir de voir ces gens courrir par centaines avec un morceau de pain & du ſel dans leurs

mains. Tandis qu'ils se disputoient un poisson, on en voyoit un autre tout brûlant leur tomber sur le dos ; un autre l'arrachoit, & se brûlant la bouche en y en fonçant les dents, il le jettoit à la face d'un troisième. Alors il en survenoit deux ou trois qui les mettoient en pièces & en emportoient des lambeaux. Les différentes postures de ces gens, leurs courses & leurs débats pendant cet exercice, offrirent la farce la plus agréable que mes hôtes eussent jamais vue. Cet amusement nous tint près de trois heures. Personne ne remua jusqu'à ce que tout fût fini.

La plus grande partie de la soirée se passa à discourir sur les aventures du jour. Ces réflexions nous conduisirent jusqu'à l'heure du repos. On remit la suite de mes aventures au lendemain au soir; mais avant de se retirer, on arrêta pour le lendemain matin une partie de tirer au blanc ; car ils avoient envie de sçavoir comment je m'y prenois, sur-tout dans un moment où ils auroient la commodité de me voir, & de pouvoir faire des remarques. Pour moi, qui ne voulois pas qu'ils me prissent pour un sorcier, je consentis à leur expliquer tout le mystère de la poudre, & l'effet des balles.

CHAPITRE XXXV.

L'on propose une partie de tirer au blanc. Tous ont peur du fusil, à l'exception d'un simple garde que Pendlehamby avance à la prière de Pierre. Discours de l'auteur à cette occasion. Suite de son histoire. Départ des colambs.

JE nettoyai dès le matin mon meilleur fusil; & ayant préparé des balles, nous allâmes tous nous promener du côté du pont. Chacun admiroit mon fusil en chemin, & on me fit à ce sujet plus de cinq cens questions auxquelles il me fallut répondre; mais je ne pus jamais en déterminer aucun à le porter. J'eus beau les assurer qu'il ne falloit pas en avoir peur, & que ce n'étoit que du bois & du fer. Tout cela fut inutile: ils n'avoient aucune connoissance du fer. Je leur montrai comment je lui faisois faire feu en lâchant le chien; ils trouvèrent cela fort étrange. Alors mettant un peu de poudre dans le bassinet, & l'ayant fait brûler, je leur montrai le bassinet vuide; ils ne pouvoient s'empêcher de croire que j'avois ôté la poudre; sans quoi, disoient-ils, elle n'auroit jamais pu se perdre en faisant du feu; car c'étoit une

quantité de petites boules; (c'eſt ainſi qu'ils appellent en général tout ce qui eſt arrondi, comme une graine ou une noix). Je priai l'un d'eux d'y mettre un peu de poudre, & de lâcher la détente lui-même; il y conſentit. Si je n'avois pas eu la précaution de porter la main au canon, le fuſil ſeroit tombé par terre; car à peine eut-il fait partir la détente, qu'il le lâcha & s'enfuit.

Comme j'avois envie de détruire leurs préjugés, j'employai bien des raiſonnemens pour leur prouver que le fuſil par lui-même étoit auſſi incapable de faire du mal que la baguette que je tenois alors; mais que la poudre, quand on y met le feu, occupant plus d'eſpace qu'auparavant, ſe fait un paſſage en pouſſant hors de l'embouchure du canon, & écartant tout ce qui lui fait obſtacle, avec aſſez de violence pour occaſionner le bruit qu'ils entendoient. Nous étions alors près du rocher. Meſſieurs, leur dis-je, vous allez voir la preuve de ce que je vous dis. Ils me répondirent qu'ils ſeroient bien charmés, ſi je réuſſiſſois à leur faire comprendre une choſe ſi étrange. Hé bien, meſſieurs, continuai-je, remarquez bien: je mets d'abord un peu de poudre, & avec ce chiffon je la preſſe fortement. Vous voyez maintenant par la longueur de cette baguette, que

la poudre & la bourre n'occupent dans l'intérieur du canon que la longueur d'un doigt. Ils me dirent qu'ils le voyoient clairement, mais qu'ils ne concevoient pas comment cela pouvoit tuer quelque chose. Regardez encore, leur dis-je, je mets un peu de poudre dans le bassinet; vous voyez qu'il y a un petit trou qui communique de cette poudre à celle qui est dans le canon. Oui, dirent-ils, nous le voyons. Hé bien, ajoutai-je, quand je mets le feu à celle-ci, elle le communique à celle qui est dedans, & cette poudre enflammée n'ayant pas assez de force, pousse du côté de l'embouchure du canon. Pour vous faire voir avec combien de force elle pousse, voyez cette balle ronde; maniez-la, vous sentez qu'elle est pesante: quelqu'un de vous pourroit-il la jetter jusqu'au rocher qui est à cent pas d'ici? Non vraiment, me dirent-ils. Hé bien, continuai-je, ne pensez-vous pas que si cette poudre mise en feu peut lancer cette balle jusqu'au rocher, il faut qu'elle ait bien de la force? Bon! me dirent-ils, la chose est impossible. Pardonnez-moi, leur dis-je, cette balle ira jusqu'au rocher; elle en abattra même un morceau; essayons. Je mis la balle dans le fusil; & ensuite j'ordonnai à l'un d'eux d'aller marquer une partie du rocher avec de la boue, & de considérer d'abord tout autour s'il n'y avoit

pas quelqu'endroit nouvellement brisé. Il y alla, & nous dit en revenant, que le rocher étoit uni par-tout & de la même couleur. Avez-vous mis de la boue par dessus ? Oui, me répondit-il. Alors levant mon fusil, j'apperçus qu'ils se fauvolent tous; je le posai de nouveau, & les rappellant, je raisonnai avec eux sur leur peur. Quel mal pouvez-vous craindre de ce fusil qui est dans ma main, leur dis-je ? Suis-je capable de m'en servir pour vous blesser ? N'êtes-vous pas tous mes amis ou mes parens ? Si le fusil par lui-même pouvoit blesser, oserois-je le manier comme je fais ? Ayez donc un peu plus de courage; servez-vous de votre raison, & restez près de moi. J'aurai attention de ne pas vous faire de mal. Il semble que vous vous défiiez de mon amitié; ce fusil ne peut rien, si je ne le dirige.

Par ces raisonnemens, je parvins à engager la plus grande partie des colambs & des officiers à rester près de moi, & alors je tirai. Malgré toutes mes raisons, je n'eus pas plutôt lâché la détente, que tous ouvrirent leur graundy pour s'envoler. Cependant ils le refermèrent aussitôt, & me firent cent questions auxquelles je répondis. Nous allâmes ensuite au rocher, & je dis à celui qui avoit appliqué la boue, de nous faire voir les changemens qu'il y avoit. Il

nous répondit qu'il y avoit un trou rond dans la boue, quoiqu'il n'y en eût pas auparavant; & en voulant ôter cette boue, il emporta en même-tems un gros éclat du rocher. Tous convinrent qu'il falloit que la balle eût fait ce trou & éclaté le rocher; ils en étoient surpris sans pouvoir le comprendre. J'eus beau faire, il ne me fut pas possible d'en engager un seul à tirer un coup, jusqu'à ce qu'enfin j'entendis derrière moi un simple soldat qui disoit qu'il n'en auroit pas peur, pourvu que je lui montrasse la manière de le tirer.

J'appellai cet homme; il me dit, d'un air modeste, qu'il avoit toujours pensé que ce qu'un autre faisoit, il pouvoit bien le faire aussi, & qu'il n'auroit point de repos qu'il ne l'eût essayé. Monsieur, ajouta-t-il, si ce fusil ne vous blesse pas, pourquoi me blesseroit-il? Et si vous pouvez le faire frapper ce rocher, pourquoi ne le pourrois-je pas aussi, quand vous m'aurez montré comment il faut s'y prendre? N'êtes-vous pas, lui dis-je, celui qui m'a aidé hier à porter le grand poisson? Il me répondit que c'étoit lui-même. Je fus charmé de ce garçon. Mon ami, lui dis-je, si vous voulez, je me flatte qu'avant qu'il soit peu, vous toucherez le but. Je lui montrai le fusil, & comment il falloit le tenir; quand il fut au fait, &

que je l'eus bien placé : fermez votre œil gauche, & regardez avec le droit jusqu'à ce que vous apperceviez sur la même ligne les deux visières & le milieu de la marque ; pour lors vous tirerez ce petit morceau de fer avec le second doigt, en tenant le fusil appuyé contre votre épaule. Il suivit si exactement mes instructions, qu'il toucha précisément le milieu du but sans s'émouvoir ; ensuite il se promena avec le fusil à la main, comme il m'avoit vu faire ; & se tournant vers moi : monsieur, me dit-il gravement, je l'ai touché. Je lui répondis que le meilleur tireur du monde ne pouvoit en approcher davantage. Il se frotta le menton ; & me rendant mon fusil, il alloit se remettre à sa place ; je l'arrêtai, & voyant dans son air beaucoup de modestie, je lui demandai à quel colamb il appartenoit ? Il me répondit qu'il étoit au colamb Pendlehamby. A mon père ? lui dis-je. Il ne me refusera sûrement pas. Aussitôt je le pris avec moi, & le menai au colamb qui n'étoit point encore arrivé au rocher. Monsieur, lui dis-je, j'ai une grace à vous demander. Mon fils, parlez, me répondit-il, je n'ai rien à vous refuser. Monsieur, continuai-je, cet homme est un de vos gardes ; je trouve tant de noblesse dans son esprit & de douceur dans son air, que si vous voulez m'obliger, vous le

ferez officier. Il a trop de mérite pour n'être qu'un simple garde. Mon père me regardant alors, me dit : mon fils, il y a une cérémonie à faire avant qu'il soit en état d'être ce que vous souhaitez. Je pris cette réponse pour une défaite, & insistant encore : monsieur, lui dis-je, que peut-il manquer à un homme de sens & de courage pour en faire un officier ? Quelque chose, dit-il, que personne ne peut lui donner que moi, & que je lui accorde en votre faveur. Alors mon père l'appellant : *Nasgig, Bonyoe*, c'est-à-dire, esclave Nasgig, couche-toi. Nasgig (car c'étoit son nom) se coucha aussi-tôt sur le visage, les bras & les mains étendus sur ses côtés. Alors mon père lui mettant le pied gauche sur la tête, prononça ces paroles : « Esclave, » je te donne la vie, tu es libre ». Alors Nasgig se relevant sur ses genoux, rendit obéissance à mon père, puis s'étant levé tout-à-fait en se frottant le menton, mon père le prit par la main en signe d'égalité, & la cérémonie fut finie. Maintenant, me dit mon père, voyons ce que vous demandez. C'est, lui dis-je, monsieur, d'avancer cet homme comme il le mérite. Mon père lui demanda s'il connoissoit les fonctions du gorpel qui est une espèce d'enseigne. Nasgig, pour toute réponse, lui fit en peu de mots le détail de ces fonctions. Tous les colambs en

furent surpris ; car même ses camarades n'avoient jamais imaginé qu'il fût plus au fait qu'eux des fonctions militaires. Mon père lui demanda ensuite s'il savoit bien le devoir d'un cluff ou capitaine. Il n'hésita pas plus pour répondre à cette question qu'à l'autre, & il fit le dénombrement des différentes fonctions de cet officier en paix & en guerre, au dedans comme au dehors. Mon fils, me dit alors Pendlehamby, comment avez-vous pu en découvrir plus en une heure, que moi en un demi-siècle ? C'est un mystère que je voudrois que l'on m'expliquât. Cet homme est né dans ma ville ; il étoit mon esclave, & a appartenu depuis quarante ans à mon père & à moi. Je serois bien aise que vous examinassiez un peu tous mes esclaves ; j'ai peut-être parmi eux d'autres gens de mérite. Je lui répondis que des gens tels que Nasgig ne se rencontroient pas souvent ; & que quand on avoit le bonheur d'en trouver, il falloit en profiter. Monsieur, ajoutai-je, la nature travaille différemment sur la même espèce de matière ; tantôt elle s'en joue ; tantôt elle y joint de l'ame & du génie. Mais quand une fois elle accorde à quelqu'un les qualités propres à faire un grand homme, il est bien rare qu'il ne s'attache pas à en perfectionner quelques-unes, quoique le public ni lui-

même ne s'en apperçoive que quand il se rencontre une occasion favorable. Plus un génie élevé devient curieux d'acquérir des connoissances & de les perfectionner, moins il fait paroître d'ostentation. Ce n'est pas dans des vues d'intérêt qu'il cherche à s'instruire; la vraie connoissance est la propre récompense qu'il ambitionne. S'il m'est permis de vous indiquer comment vous devez placer vos faveurs, c'est sur de pareils gens. Un homme instruit, mais qui en tire vanité, & qui cherche toujours à briller, ne travaille souvent que pour avancer par-là sa fortune. Il ne voudroit pas se donner la peine d'apprendre sans cette espérance; & comme il n'a point d'autres vues que son élévation, s'il pouvoit imaginer des moyens plus prompts pour y parvenir, il n'y auroit rien qu'il ne se crût permis pour satisfaire son ambition; au lieu qu'un homme qui vise à la perfection par une inclination naturelle, doit, pour atteindre à son but, éviter toutes les mauvaises pratiques, comme autant d'obstacles à cette perfection qu'il se propose. Puisque le mérite de Nasgig est si peu connu, je répondrois bien que c'est son caractère d'en avoir; & j'en conclus qu'il y a peu d'hommes qui méritent plus d'être avancés. Car je tiens pour maxime, que celui qui cherche la vérité

pour l'amour d'elle-même, ne peut y parvenir par de fauſſes méthodes. Tel eſt aſſurément celui qui ne ſe propoſe aucune vue d'intérêt ; il eſt toujours ami véritable, ſujet affectionné de ſon maître, & fidèle ſerviteur de ſon Dieu.

Mon père ſe tournant alors vers moi, me dit : mon fils, vous m'avez plus donné de lumières en un moment, que je n'en ai encore eu en toute ma vie. Vous venez de m'inſpirer une nouvelle facon de penſer, dont je vous ai ſincérement beaucoup d'obligation. J'ai perdu depuis peu un officier général très-brave, que je deſtinois pour commander dans la guerre d'occident, qui va ſe faire. J'ai déja cherché long-temps dans ma tête à qui je confierois ce corps d'armée ; ſans le danger évident de l'entrepriſe, j'en chargerois Naſgig ; mais je ſerois fâché de le perdre ſi-tôt, après avoir connu ſon mérite ; ainſi je ſongerai à l'attacher plus près de ma perſonne dans quelque poſte moins dangereux, quoique peut-être auſſi honorable.

Monſieur, lui dit Naſgig, je ſuis trop ſenſible à l'honneur que vous m'avez déja fait, pour regarder aucun poſte où je pourrai continuer à vous ſervir, comme trop bas ou trop périlleux pour moi ; la valeur ne brille jamais plus que dans les grands dangers ; ainſi je croirai tout mon ſang bien employé dans toute

entreprise où le devoir me conduira sous vos ordres. Je vous prie donc très-instamment de m'accorder ce poste dangereux, afin que je puisse mourir à votre service, ou survivre pour justifier dans toute la nation la faveur que vous m'avez faite. Quel moyen aurois-je, en vivant dans l'inaction, de faire connoître mon zèle ardent pour votre personne ? A ces mots toute l'assemblée retentit des louanges de Nasgig.

Mon père prit la main de Nasgig en signe d'amitié, & lui promettant de lui conférer ce poste vacant, on entendit crier dans toute la plaine : vive Pendlehamby & son serviteur Nasgig.

Mes hôtes ayant résolu de partir le lendemain, quelques-uns proposèrent de retourner de bonne heure, pour entendre le reste de mon histoire. Ainsi nous reprîmes le chemin de la tente. Tout en marchant, Nasgig me tira en particulier pour me remercier. Il me dit, en voyant mon fusil, que dans son pays il n'en croisoit point de pareils. Je lui répondis que, quand il en auroit un, il ne lui serviroit de rien sans ma poudre. Alors je lui expliquai ce que j'avois entendu dire de notre manière de combattre en Europe ; & quand je lui parlai du canon : sans doute, me dit-il, il tue tous les hommes qu'il touche ? Non, lui dis-je, il n'est

pas si méchant. Quelquefois il n'atteint que la chair; pour lors la bleſſure eſt facile à guérir: quelquefois il caſſe un bras ou une jambe; on peut auſſi en guérir avec le tems, & même aſſez parfaitement pour ſe ſervir encore du même membre. Souvent auſſi un membre eſt tout-à-fait emporté: on en guérit encore; mais ſi le boulet touche la tête ou les parties nobles, on en meurt. Hélas! me dit-il, plaiſe à la grande image que j'aye la tête emportée, plutôt que des membres caſſés!

Après le dîner, je repris mon hiſtoire à l'endroit où je m'échapai avec Glanlepze juſqu'à l'aventure du crocodile; je leur répétai la maxime de Glanlepze, & leur dis qu'elle avoit fait ſur moi une telle impreſſion, que pour me la rendre toujours préſente à l'eſprit, je l'avois écrite ſur une porte dans ma grotte, afin de ne pas la perdre de vue toutes les fois qu'il ſe préſenteroit quelque circonſtance embarraſſante.

Un des colambs m'interrompant, dit qu'il entendoit fort bien le ſens du diſcours de Glanlepze; mais qu'il ne ſavoit comment je pouvois l'avoir écrit & le voir dans ma grotte, & que je lui ferois plaiſir de le lui expliquer. Pour me faire mieux entendre, je lui répondis que nous avions dans mon pays une méthode pour expliquer à quelqu'un de fort loin tout ce que

nous avions envie de lui dire, de manière qu'aucun autre ne pût en être informé. Puis m'arrêtant un peu pour considérer le moyen le plus facile de leur démontrer sensiblement cette vérité, ils me dirent que, quelque loin qu'ils eussent porté leurs conjectures sur cette matière, ils n'avoient pu rien trouver de plus commode, que d'envoyer un messager. Je leur dis que c'étoit en partie notre méthode; mais que le messager ne savoit pas lui-même le message qu'il portoit. Ce discours les embarrassa beaucoup; & ils s'accordèrent à dire que la chose n'étoit pas possible. Pendant ce tems j'avois envoyé chercher du charbon, & je me mis à écrire sur la table: je vous prie, mon cher père, de me donner des nouvelles de votre arrivée à Arndrumnstake. Puis les appellant tous: supposons, leur dis-je, que je veuille savoir si mon père a fait un bon retour, j'écris autant de mots qu'il en faut pour exprimer à mon père ce que je veux dire, comme vous le voyez sur cette table; & je laisse une petite distance entre chaque mot, comme vous en mettez vous-même en parlant; car si vous confondiez tous vos mots les uns dans les autres, sans donner à chacun le son qui lui est propre, qui pourroit vous entendre? Il n'y auroit que de la confusion, concevez-vous

ceci ? Oui, me dirent-ils. Hé bien, continuai-je, voilà les mots que je veux faire entendre à mon père chez lui, tandis que je ſuis ici : mais il faut ſuppoſer que nous ſommes compatriotes, & que nous entendons tous les deux la même méthode. Le premier mot veut dire je, le ſecond vous, & ainſi de ſuite. Par la même méthode, dès qu'il voit tous ces mots que j'ai écrits, il les comprend quoique de loin, comme ſi je les prononçois devant lui. Je m'imaginois en être quitte, & j'allois continuer mon hiſtoire. Monſieur Pierre, dit un des colambs, quoique cette matière demande de la réflexion, je vois clairement qu'en formant tous ces traits tels qu'ils ſont ſur votre table, vous êtes convenus auparavant qu'ils ſignifieroient telle choſe ; mais n'avez-vous pas mis un mot de Arndrumnſtake ? Oui, lui dis-je. Hé bien, reprit-il, aucun des gens de votre pays ne pourroit entendre ce que cela ſignifie. Non ? lui dis-je en ſouriant. Pardonnez-moi, il le pourroit. Si vous êtes convenus, ajouta-t-il, que des traits formés d'une telle manière ſignifient un mot, comment pourroit-il connoître ceux que vous avez formés pour ſignifier Arndrumnſtake ? Vous ne pouvez pas en être convenu avec lui, puiſque

que vous ne saviez ni l'un ni l'autre qu'il y eût un tel endroit dans le monde.

Je fus embarrassé comment répondre à ce raisonnement, sans me jetter dans un trop long discours. Lui parler de syllabes & de lettres, c'eût été embarrasser encore plus la matière. Je lui dis donc, pour me tirer d'affaire, que chaque mot étant composé d'un ou plusieurs sons distingués, & quelques-uns des mêmes sons se rencontrant dans différens mots, nous n'étions pas tant convenus de faire certains traits pour exprimer les mots, que pour exprimer les sons, & que ces sons ajoutés ensemble formoient des mots particuliers. Par exemple, lui dis-je, Arn est un son, drumn en est un autre, & stake un troisième. Or, quand on sait écrire les différens sons séparément, on peut les joindre ensemble pour faire tels mots que l'on veut; & conséquemment un homme voyant ces trois sons ensemble, sait que je veux dire Arndrumnstake, & peut le prononcer aussi-bien que moi, quoiqu'il ne l'ait jamais entendu prononcer par d'autres. j'ai quelque idée de ce que vous voulez dire, répondit le Colamb, mais elle n'est pas encore assez claire; poursuivez votre histoire: que fîtes-vous en sortant des roseaux?

Je repris donc mon récit où je l'avois laissé,

& j'achevai ma narration le ſoir. Mais j'apperçus que mon père avoit les larmes aux yeux, lorſque je racontai la chûte de Youwarky, & l'état où je la trouvai.

Quand j'eus fini, il réglèrent l'ordre de leur vol. Pour éviter la confuſion, ils convinrent d'aller à une certaine diſtance les uns des autres, & que les plus jeunes Colambs partiroient les premiers.

Le lendemain matin on n'entendit que des gripſacks; les gardes étoient tous rangés en ordre pour partir chacun avec leur Colamb. Après les complimens ordinaires, le plus jeune ſe levant, alla juſqu'à moitié chemin du bois où ſon gripſack qui l'attendoit, marchant devant lui juſqu'à la plaine, le gripſack ſuivant ſe tenant prêt à ſonner ſitôt que le premier ſeroit parti. Alors le ſecond Colamb ſe mit en marche, & ainſi des autres; de ſorte que chaque Colamb partoit à demi-quart d'heure de diſtance. Mon Père fut un des derniers. Je n'oublierai jamais la tendreſſe qu'il marqua en quitant ſa fille, ſes petits-enfans & moi-même; car il avoit conçu une haute opinion de moi. Patty s'en alla avec mon père; elle reſſembloit beaucoup à ma femme; & mon père dit que par ce moyen il auroit toujours ſes deux filles ſous ſes yeux.

En quittant Nafgig, je lui fis préſent d'une épée dont je lui montrai l'uſage : il m'en remercia beaucop, & prit ſon eſſor pour aller joindre les autres.

CHAPITRE XXXVI.

Pierre trouve ſes proviſions bien diminuées. Il envoie Youwarky au vaiſſeau. Il reçoit une invitation de la part de Georigetti de ſe rendre à ſa cour.

QUAND notre compagnie fut partie, Youwarky ne put s'empêcher, ſur-tout les premiers jours, de pleurer de tems en tems la perte de ſon père & de ſa ſœur. Je fis ſemblant de n'en rien voir, de crainte qu'en cherchant à la conſoler, je ne paruſſe blâmer une ſenſibilité qui prouvoit la bonté de ſon caractère. Cette triſteſſe ſe diſſipa peu à peu. Les jours étant encore clairs, il nous en fallut pluſieurs pour rétablir un certain ordre dans nos affaires ; après quoi nous recommençâmes à aller & venir, & converſer enſemble avec la même tendreſſe qu'auparavant.

Elle me dit que ſans ſes inquiétudes pour un père ſi tendre, & ſans la crainte de me déplaire en le déſobligeant, rien n'auroit été

capable de la retenir ſi long-tems abſente ; que jamais elle n'avoit mené une vie ſi douce & ſi tranquille qu'avec moi & ſes enfans, & que ſi la choſe étoit à refaire, & qu'elle eût à choiſir ſon établiſſement & ſa ſociété ; ce ſeroit avec moi qu'elle voudroit vivre dans cette île. Je lui dis que, ſans avoir plus de goût qu'elle pour une vie turbulente, j'aimois un peu la compagnie ; ne fût-ce que pour converſer, & tenir nos facultés en haleine. Mais, Youwarky, lui dis-je, je crois qu'il ſeroit à propos d'examiner les proviſions qui nous reſtent, afin de n'en pas manquer juſqu'à la ſaiſon d'en faire de nouvelles. Elle y conſentit ; nous nous diſtribuâmes chacun une portion de ces ſoins ; nous les trouvâmes en aſſez bon état ; & la première choſe qu'il y avoit à faire, étoit de tirer de l'huile de poiſſon-bête.

En examinant l'eau-de-vie & le vin, je les trouvai fort diminués ; ainſi je dis à Youwarky : il faudroit, ma chère, quand vous aurez du tems de reſte, aller faire un tour au vaiſſeau. Vous chercherez tous les petits tonneaux de vin, d'eau-de-vie, ou de quoi que ce ſoit ; pourvu qu'ils ne ſoient pas plus de moitié pleins, ils nageront ſur l'eau, & vous pourrez les envoyer dans le gouffre. Nous aurions beſoin d'une pelle à feu & de pin-

cettes : il y a quantité de bonnes cordes entre les ponts ; envoyez-les moi, ainſi que tout ce qui vous ſemblera devoir nous être utile, des aſſiettes, des plats, tous les ſabres & les piſtolets qui ſont ſuſpendus dans la chambre ; enfin tout ce que vous pourrez trouver. Je ſerois bien aiſe d'avoir encore une cargaiſon qui ſera vraiſemblablement la dernière ; car le vaiſſeau ne peut pas toujours durer.

Youwarky, qui en avoit autant d'envie que moi, m'écouta avec attention, & dit que ſi je voulois, elle partiroit dès le lendemain ; & j'y conſentis.

Son voyage dura quatre jours. Déja je commençois à craindre qu'il ne lui fut arrivé quelqu'accident. Elle revint en bonne ſanté, en diſant qu'elle m'avoit expédié tout ce qu'elle avoit pu enpaqueter. Quiconque auroit vu l'arrivée de ſa flotte, auroit jugé qu'il y avoit de quoi charger un vaiſſeau. Il me fallut trois ſemaines pour débarquer & conduire le tout à la grotte. Auſſi eûmes-nous alors une ſi grande abondance de toutes choſes, que je fus obligé de les entaſſer les unes ſur les autres juſqu'au plancher de mon appartement.

Les jours commençant à s'allonger, j'entendis le gripſack un matin que j'étois encore

au lit. J'éveillai Youwarky, & nous allions dans la plaine, lorſque nous rencontrâmes dans le bois ſix Glumms précédés d'un gripſack qui venoient à la grotte. Le trompette connoiſſoit le chemin ; mais les autres qui paroiſſoient d'un rang plus diſtingué, n'avoient jamais mis le pied dans mon île. Nous nous ſaluâmes réciproquement ; & ma femme en ayant reconnu un, nous les conduiſîmes à la grotte.

Ils nous dirent qu'ils venoient de la part de Georigetti, pour nous inviter Youwarky & moi, d'aller paſſer quelque tems à ſa cour. Je leur répondis qu'il étoit fâcheux pour moi de n'être point né avec le graundy ; que la Providence m'avoit fait naître dans un pays où cet avantage m'eût été plus grand que dans cette contrée ; que ſans cette privation, j'aurois tenu à un très-grand honneur d'aller me jetter aux pieds de leur maître. Après quelques autres diſcours, ils me preſsèrent de donner vîte ma réponſe, parce qu'ils avoient peu de tems à reſter. Vous voyez clairement, leur dis-je, en découvrant ma poitrine, que je ſuis abſolument hors d'état d'entreprendre ce voyage, & de ſatisfaire la plus forte paſſion que j'aurois au monde. Car je ſuis tellement confiné dans mon île, que je ne puis franchir les barrières de ce rocher. L'orateur me

demanda ſi je voudrois bien y
qu'il fût poſſible de m'y port
qu'il ne devoit pas douter q
ſur le champ à ſon maître , ſ
égaloit mon envie. Je ſuis bi
ſieur , me dit-il , des égards
pour mon maître : en ce cas ,
de reſter un jour de plus. Je lu
me feroit honneur. Je ne ſonge
tout cela aboutiroit.

Nous paſſâmes le tems fort
me parlèrent du grand nombre
j'avois eues , & entr'autres pa
l'aventure de Naſgig , qui de
avoit été préſenté par Pendl
Georigetty ; près de qui il
une très-grande faveur pour
ſa pénétration. Ils m'apprirent
le point de faire la guerre , &
nouvelles auxquelles je prenoi

Le lendemain matin ils eurer
ter ce qu'il y avoit de remarqu
& ſur-tout de me voir tir
dont ils avoient entendu parl
noir pour leur faire plaiſir ,
le bord. Ils ne furent point d
du bruit. Je leur en fis com
apprenant combien les autres

peur, même la seconde fois. Mais, me dit celui qui portoit la parole, le second effroi n'a été causé, que parce qu'ils virent que le premier avoit donné la mort. Quoique vous eussiez à faire à des soldats, & que leur devoir les porte à moins craindre la mort que d'autres, il ne faut pas vous imaginer qu'elle ne leur inspire point de frayeur. Cet homme me pria ensuite de lui montrer à tirer; ce que je fis : je crois même qu'il toucha le rocher; mais il ne me parut pas goûter beaucoup cet amusement : comme il me restoit fort peu de balles, je ne le proposai point aux autres.

Un peu avant de se coucher, ces étrangers me dirent que je verrois Nasgig le lendemain matin. Je sentis aussi-tôt qu'il y avoit dans cette visite quelque chose d'extraordinaire. Ils ordonnèrent au trompette de se tenir le lendemain de bonne heure sur le rocher, & de sonner du gripsack aussi-tôt qu'il apercevroit le cortège de Nasgig, afin que nous nous préparassions à le recevoir.

CHAPITRE X

Naſgig vient chercher Pierre. Le voyage. Il eſt chagrin du refi lui raconte une prédiction, & ce conſéquence à la cour. Pierr rendre, & prépare une machine p

Nous fûmes éveillés par le gr donnoit avis de l'arrivée de Na tois pas ſoucié de demander particularités de ſon ambaſſade. le motif, penſois-je, Naſgig e amis pour me l'apprendre; ou je pé, ou il eſt trop honnête hon impoſer. Je n'eus pas long-tems en entrant dans la plaine, nou battre devant nous avec une fu ſonnes au moins.

Nous nous embraſsâmes de nous eûmes bien du plaiſir à no vés à la grotte, je compte, me êtes informé du ſujet de ma vi plus grand honneur que vous faire à notre pays. Puis portant barbe que je n'avois point raſée

de mon père, & qui avoit alors près de cinq mois, il m'assura qu'il étoit charmé de la voir. N'êtes-vous pas bien-aise de me voir aussi? lui demandai-je. Oui, sans doute, répondit-il; car je n'estime cela que pour l'amour de vous. Mais, continuai-je, parlez-moi franchement: que voulez-vous dire par être informé du sujet de votre visite? Oui, du message de Georigetti. Vous rendrez un service essentiel à ma patrie. Si vous n'y eussiez pas consenti, les messagers seroient revenus, & je serois retourné avec eux. Véritablement, lui dis-je, un des messagers m'a dit que le roi seroit bien-aise de me voir; mais comme il sait aussi bien que moi que cela est impossible, j'ai cru pouvoir répondre à son compliment, que ce seroit un bonheur pour moi de pouvoir y aller. Apprenez-moi donc quel est le motif de votre ambassade; car étant en grande faveur à la cour, vous ne seriez pas venu ici en cérémonie, & avec une telle suite, si vous n'en aviez quelques raisons importantes.

Mon cher Pierre, me dit Nasgig, votre réputation s'est étendue au loin depuis que je ne vous ai vu. Notre état, quoique grand & peuplé, l'étoit autrefois du double. Depuis la révolte de sa partie occidentale qui s'est choisie un roi, il a été déchiré par des guerres civiles;

les révoltés qui cherchent à per
corde & la rebellion parmi nous
jours de nouvelles entrepriſes, c
ront enfin à n'être plus qu'une pr
domination ; ce qui nous rendroi
pouvoir uſurpé ſur le légitime ſo
ces malheurs ont été prédits, il y
mais voyant la tranquillité régne
aucune apparence à ce qui eſt a
nous n'avons cherché le remède
mal eſt devenu preſqu'incurable
dis-je, ces choſes ont-elles été
un ancien & ſage ragam, me r
a plus de quatre fois l'âge de l'h
vieux. Quand a-t-il dit que tout c
répliquai-je. Cela n'étoit pas t
alors, dit Naſgig. Mais, inſiſtai
ſavez-vous que ce ragam ait p
choſe étoit ſi ſingulière, & le ra
cée ſi poſitivement, que depu
ſucceſſeurs l'ont toujours répété
douze fois l'année mot pour m
peuple en conſervât la mémoir
devoit lui venir du ſecours. O
long-tems attendu eſt arrivé ; il
d'autre eſpérance, ſinon que
l'uſurpateur. Moi le détruire ? lu
l'eſt que par moi, je crains bien

ne soit dans un état désespéré. Mon bon ami Pierre, ajouta-t-il, vous le détruirez, ou personne ne le pourra. Nasgig, lui dis-je, je vous croyois homme de trop bon sens, malgré les préjugés de votre éducation, pour penser que, pour avoir tué à vingt pas de distance un poisson-bête qui ne pouvoit me faire aucun mal, je puisse tuer votre usurpateur à la distance où il est de moi. Non, mon bon ami, ajouta Nasgig, je pense que vous me croyez plus de jugement que cela. Que puis-je donc faire autre chose, lui dis-je, à moins qu'il ne vienne ici pour être tué de ma main? Mon cher Pierre, ajouta Nasgig, vous ne voulez pas m'entendre. Pardonnez-moi, lui dis-je, je le veux bien; parlez. Etant donc, comme je vous l'ai déja dit, la seule personne qui, selon la prédiction, peut détruire cet usurpateur, & rétablir la paix chez nous, Georigetti mon maître, & tout l'état de Normnbdsgrsutt, étoit sur le point de vous envoyer une ambassade solemnelle; votre beau-père ayant proposé de me charger de la commission, tout le monde y consentit, & je suis venu exprès vous inviter à passer à Brandleguarp. Vous allez m'objecter que, faute d'avoir le graundy, vous ne pouvez pas y aller; mais vous avez quelque chose de mieux. Votre prudence vous fera surmonter une difficulté que

tout notre moucheratt ne pourroi
Et je ſuis sûr que ſi vous y emplo
des efforts que vous ſemblez faire
ner des excuſes, vous en viendr
bout. Allons, mon cher ami, con
me refuſez pas; car ſi je dois mo
votre faveur, vous pouvez comp
refus entraînera néceſſairement m

Mon cher Naſgig, lui dis-je, v
je vous aime; je ne puis rien vo
ſoit en mon pouvoir. Mais de pr
m'élève dans l'air, je ne ſais co
deſſus ces rochers, & qu'enſuit
en tombant dans la mer, ce qui
néceſſaire d'une entrepriſe auſſi
cela pour exécuter un projet fond
de vieille, c'eſt une chimère don
de bon ſens ſe moqueroient; n'y a
tres moyens de me détruire, que
piter dans l'océan avec une garde
mes? Je ferois vraiment un plaiſa
de rebèle! Il feroit beau me voir
vie contre les flots, juſqu'à ce qu
vague achevât de m'engloutir!

Naſgig me regarda alors d'un
que je crus qu'il n'en feroit plus
une courte pauſe: Pierre, me
fâché que vous mépriſiez ainſi

crées, une prédiction faite il y a ſi long-tems par un ſaint ragam, qui a été tranſmiſe depuis par une tradition inconteſtable, qui eſt juſtifiée en partie par l'événement, & qui n'attend plus que vous pour la terminer. Si je ne puis vous gagner, je périrai à mon retour; mais je crains bien qu'on ne vous oblige, malgré vous, à faire une démarche qui vous combleroit de gloire en l'entreprenant généreuſement.

Naſgig, lui dis-je, je vois maintenant que vous parlez ſérieuſement. Qu'eſt-ce donc que cette fameuſe prédiction? Ah! Pierre, me répondit-il, de quoi me ſervira de raconter une prédiction ſi ſacrée à un homme qui y eſt le plus intéreſſé, & qui en fait une ſi cruelle raillerie?

Ce mot *intéreſſé* excita ma curioſité; je le priai encore une fois de m'en faire le récit. A quoi bon vous la rapporter, me répondit-il, ſi vous n'êtes pas dans le deſſein de l'accomplir? Je n'ai pris de réſolution, lui dis-je, contre rien de ce qui peut être utile à moi ou à mes amis; la grande queſtion eſt de ſavoir ſi j'y ſuis véritablement intéreſſé. Oh! très-clairement, il n'y a point de doute à cela: c'eſt vous qu'elle regarde, ou perſonne. Naſgig, répliquai-je, je ne puis en juger que par ſes propres termes; tant que la raiſon ne me dira pas que

c'eſt moi qu'elle a eu en vue, il
d'obtenir mon conſentement. H
il, me promettez-vous d'en juger
quand vous l'aurez entendue, &
moi, ſi vous pouvez vous en
tion? Je ne puis m'engager juſq
pondis-je; je vous promets d'en
tialité; & ſi je ne puis m'appliqu
tion de ſorte que ce ſoit néce
qu'elle ait eu en vue, j'irai avec
que vous m'aſſuriez que je puis
avec ſûreté.

Naſgig fut ſi charmé de cette
ne ſachant comment exprimer
cria: mon cher Pierre, vous me
notre état eſt libre; nos perſonn
nous ſommes libres; nous ſomme
tenant que j'ai donné cours à m
t-il, écoutez la prédiction. Un ſa
vivoit il y a quatre ſiècles, ayan
lations en ſonge, entreprit de ren
de la grande image. La ſainteté
ſes raiſonnemens ſolides gagnère
qui régnoit alors, & qui goûta
ſans doute il y eût réuſſi, ſi les
ne s'y fuſſent oppoſés. Voyant
pouvoit exécuter ſon projet, il ſe
& paſſa pluſieurs années dans la r

diatement avant ſa mort, il fit appeller le roi & tous les ragams, & leur dit qu'il mourroit certainement le même jour, mais qu'il ne mourroit pas ſatisfait, s'il ne les informoit de ce qu'il lui avoit été révélé, les priant de regarder ce qu'il alloit leur dire, non comme une conjecture, mais comme une vérité certaine qui auroit ſon exécution dans le tems. « Vous ſavez, » leur dit-il, que vous avez rejetté les changemens que je propoſois dans votre religion, » & que Begſurbeck vouloit accepter. Ecoutez ce que vous vous êtes attiré par cette » opiniâtreté. Begſurbeck aura le règne le plus » long & le plus heureux de tous nos rois » paſſés & à venir; mais au bout de deux fois » la durée de ſon règne, l'occident ſe ſépa- » rera de l'orient. Cette diviſion entraînera » bien des malheurs, de la confuſion & des » maſſacres, juſqu'à ce que les eaux de la » terre produiſent un glumm velu tout autour » de la tête, nageant & volant ſans graundy, » qui, avec un feu & une fumée inconnue, » détruira le traître de l'occident, rétablira » les anciennes limites de la monarchie, exé- » cutera d'un conſentement général ce que je » voulois vous enſeigner, changera le nom du » pays, introduira des loix & des arts nou- » veaux, ajoutera des royaumes à cet état, » tirera

» tirera du ſein de la terre des
» ſes qui auront été inconnues
» juſqu'alors, & dont on ne
» par la ſuite; enfin retourne
» dont il ſera ſorti. Prenez
» point manquer l'occaſion lor
» contrerez; une fois échapp
» retrouverez plus jamais: nor
» malheur, malheur à ma pau
ragam ayant fini de parler, mc
diction fit une telle impreſſion
qu'il manda tous les ragams ſ
leur fit répéter. Quand il l'eu
cœur, il ordonna qu'elle ſero
bliquement douze fois par an e
ratt, afin que le peuple pût l'
& qu'eux & leurs enfans l'ay
ne manquaſſent pas à en faire l'
que l'homme ſorti des eaux
ainſi, mon cher Pierre, contin
prédiction nous eſt devenue a
mémoire, que ſi elle eût été
nouvellement.

Je conviens, lui répondis-
avoir une prédiction qui, com
ait été tranſmiſe exactement d
Begſurbeck juſqu'à préſent. M
regarde-t-elle? quel intérêt y

si quelques signes eussent dénoté que je suis cet homme, les colambs qui sont venus me voir, & qui ont resté plusieurs jours avec moi, les auroient apperçus dans ma personne, ou dans les différentes actions de ma vie que je leur ai racontées.

Les colambs, après leur retour, dit Nasgig, ont dit à sa majesté ce qu'ils avoient vu & entendu à Graundevolet. Cette histoire a couru dans tout le royaume; mais tout le monde n'a pas le don du discernement. Un des ragams ayant entendu parler de vous, & nous appliquant la prédiction, a trouvé notre libérateur en votre personne; & après avoir prononcé la prédiction en plein moucheratt, il s'est adressé ainsi à l'assemblée.

« Grand prince, honorables colambs, respectables ragams, & vous peuples de ce » royaume, vous savez tous que le fameux » roi Begsurbeck, qui régnoit au tems de la » prédiction, a vécu encore soixante ans dans » la plus grande splendeur, & n'est mort qu'à » l'âge de cent vingt ans, après en avoir régné » quatre-vingt-dix. Vous conviendrez avec » moi, qu'aucun de nos rois avant lui, ni » depuis, n'a eu un règne si long. Vous savez » tous pareillement, que deux cens ans après » la mort de Begsurbeck, c'est-à-dire environ » deux fois son règne de quatre-vingt-dix ans,

» la rébellion de l'occident a
» toujours continué depuis ; (
» révoltés augmentant à mesu
» diminuent, nous ne somme
» leur réſiſter, mais nous cra
» ſubjugués. Juſques-là vous
» ces circonſtances cadrent a
» diction. Maintenant il faut ſ
» & ſaiſir l'occaſion qui ſe pr
» rétablir; car, une fois perdu
» dra plus jamais. Si j'ai quel
» dans l'art des interprétation
» tre délivrance eſt arrivé.

» Notre prédiction annonc
» leur accroiſſement & leur
» que les eaux de la terre proc
» J'en appelle à tous les ho
» ici préſens, ſi les eaux ne
» ce glumm dans la perſonne
» de Graundevolet, comme
» lui-même ».

Tous les colambs ſe levè
le roi, déclarèrent que c'étoi

« La prédiction dit qu'il d
» tour de la tête ; c'eſt aux c
» à déclarer ſi ſa perſonne ne
» cet égard avec la prédictio

Les colambs ſe levant al

qu'ayant vu le glumm Pierre, & converſé avec lui, ils n'avoient pas remarqué qu'il fût velu ſur le devant de la tête. Mais je répondis qu'en vous quittant j'avois apperçu des poils fort courts ſur vos joues & ſur votre menton. Je n'eus pas plutôt fini de parler, que votre père ſe leva, & dit à l'aſſemblée qu'il n'y avoit pas pris garde étant chez vous, mais que ſa fille lui avoit dit un an auparavant que vous aviez du poil ſur le viſage auſſi long que par derrière. Cette déclaration donna un nouveau courage au ragam, qui continua ainſi :

« On peut vérifier ce fait en envoyant une » ambaſſade au glumm Pierre ; ſi le fait ſe rap- » porte à la prédiction, il n'y a plus lieu de » douter du reſte. D'ailleurs, il eſt clair par le » rapport des colambs, que le glumm Pierre » n'a point de graundy. L'article ſuivant porte » qu'il doit nager & voler ; or je ſuis informé » qu'il nage tous les jours dans une choſe qu'il » appelle chaloupe, & tous les colambs en » conviennent. Il faut auſſi qu'il vole, afin que » la prophétie ſoit accomplie ; car chaque » terme doit avoir ſon interprétation ; en effet, » il faudra bien qu'il vole, ſi jamais il vient » ici. C'eſt pourquoi je ſuis d'avis que l'on » imagine quelque moyen pour amener chez » nous le glumm Pierre dans les airs, & pour

» lors nous remplirons encor
» la prédiction. Je crois la ch
» & même je n'en doute pas.
« Voyons maintenant les av
» ſont prédits, & qui doiven
» rivée du glùmm Pierre. I
» qu'il détruira le traître de l'
» feu & une fumée inconnue.
» plus clair ? Les colambs i
» qu'il fait du feu & de la fum
» appelle à leur témoignage.
» nous avons heureuſement r
» couverte de la perſonne ; m
» ne ſe bornent pas à la mort
» en a d'autres qui ſont rappo
» diction. Ce ſont des bénéd
» Qui peut en connoître le
» donc avoir rempli mon obj
» viens de dire ; je laiſſe au ſo
» il appartient d'empêcher q
» heurs prononcés contre no
» ne point perdre une occaſi
» laiſſe échapper, ne ſe pré
» mais ».

L'aſſemblée étoit déterminée
une ambaſſade pompeuſe ; r
opina à ce qu'on m'envoyât
dit-il, mon fils penſe plus fa

ſon compte que ſur le reſte de notre nation. On m'a donc chargé du ſoin de cette importante affaire, avec ordre d'imaginer un moyen de vous amener; c'eſt ce que je ne puis effectuer par moi-même; je m'en rapporte à vos lumières pour l'invention de ce moyen.

J'avois écouté attentivement Naſgig. Après ce qu'il m'avoit déclaré, je ne pouvois pas nier qu'il n'y eût une grande reſſemblance entre moi & la perſonne prédite. Cependant, diſois-je, ce ſont des idolâtres: la providence voudra-t-elle coopérer à une affaire où toute la gloire du ſuccès doit retourner aux idoles? Après tout, n'eſt-il pas ſouvent arrivé la même choſe d'après les oracles, dans des cas où toute la gloire retournoit aux fauſſes divinités? D'ailleurs il eſt prédit que la religion doit être changée ſur le plan du vieux ragam: ce ſera peut-être d'abolir l'idolâtrie. Je ne ſais qu'en dire; mais ſi je croyois, en y allant, attirer une ſeule ame à la vérité, je n'héſiterois pas un inſtant à haſarder ma vie dans l'entrepriſe.

J'appellai alors Youwarki, & lui ayant raconté la prédiction, je trouvai qu'elle en avoit ſouvent entendu parler, & qu'elle auroit pu même me la répéter au beſoin. Je lui dis que le roi & les états avoient jetté les yeux ſur moi, comme ſur la perſonne déſignée; & qu'on

avoit envoyé Nasgig pour m'ar
ma chère, lui dis-je, si c'est
diction, elle me paroît assez
personne. Oui vraiment, me r
l'apperçois maintenant que je l'
même point de vue que le raga
ties, lui dis-je, ne sont jamais
de nommer les personnes; ce
elles s'accompliſſent, elles
intelligibles. Les circonstance
rapportent très exactement. Q
Irai-je, ou n'irai-je pas? All
comment le pourriez-vous? N
point de cela, lui dis-je; s
d'en haut, les moyens seront
La providence ne prescrit
donner les moyens de l'exécut

Youwarky, qui ne songeoi
de l'entreprise, éprouvoit un
Elle étoit tellement partagée
son pays, & celui qu'elle av
ses enfans, qu'elle étoit incapa
seil. Je la pressai de me dire
me dit-elle, ce que vous di
Sans la crainte de vous perdre
tude pour mes enfans, mon a
donné, puisqu'il est question
pays; mais vous savez mieux
faut faire.

Youwarky, lui dis-je, plus j'y penſe, plus je trouve la prédiction claire. Le changement de religion me paroît le plus intéreſſant de tout. Si je puis faire ſortir un état entier de l'eſclavage de l'idolâtrie, & l'amener à la connoiſſance du vrai Dieu, vraiſemblablement par ſes ordres, dois-je héſiter à riſquer ma vie? Souffrira-t-il que je périſſe avant que d'avoir exécuté ſa volonté? Que ſais-je même ſi ce n'eſt pas pour cela que la providence m'a amené ici! Ne craignez rien, ma chère Youwarky; j'irai.

J'appellai Naſgig, & lui dis que ma réſolution étoit priſe, & qu'il n'avoit qu'à préparer les moyens de me conduire. Il me répondit qu'il s'en rapportoit à moi, perſuadé que mes propres réflexions me ſuggéreroient le plus sûr & le plus facile.

Je voulois d'abord me riſquer ſur le dos de quelque Glumm vigoureux & robuſte; mais Naſgig dit qu'un ſeul ne pouvoit pas ſoutenir le poids de mon corps dans une traverſée ſi longue. Ce qui me charma le plus, c'eſt que l'aimable Youwarky s'offrit à me porter elle-même. Si je ne puis pas aller juſqu'au bout, mon cher, me dit-elle, du moins nous tomberons tous les deux enſemble. J'embraſſai cette femme charmante, les larmes aux yeux,

ſans pourtant vouloir eſſayer ce
Je dis à Naſgig qu'il falloi
peſanteur entre deux ou quatre
qui me paroiſſoit aiſé à faire, &
dai ſi chacun d'eux en pourroit
Il me répondit qu'il n'en doute
qu'il craignoit que je ne gliſſa
graundys, ou que je ne les
voler. Il s'imaginoit que je voul
ſur leur dos, & m'appuyer a
perſonne. Je lui dis donc que ſi
Glumms pouvoient ſans diffic
pendant un ſi long eſpace de c
en ſorte de ne leur donner d
que celui de mon propre pe
cette peſanteur partagée entre
une bagatelle, & me dit qu'il
lontiers un des quatre. Si qu
me porter commodément, lu
pourront-ils ? Il me répondit
ce que je voulois dire, & ne p
qu'il fût poſſible de diviſer un
que le mien en huit poids diffé
voit répondre à ma queſtion
faiſois part de ma méthode,
ſon avis.

Alors l'ayant quitté, je pris
choiſis une forte planche

m'avoit envoyée du vaiſſeau, & qui pouvoit avoir douze pieds de long ſur un pied & demi de large; j'y attachai vers le milieu une de mes chaiſes. Alors prenant une corde de 34 pieds de longueur, à chaque bout de laquelle je fis un nœud pour pouvoir la tenir avec la main, je la clouai par le milieu au-deſſous de la planche, & le plus près du bout qu'il me fut poſſible. J'en pris une autre de même longueur, que je clouai pareillement à l'autre bout de la planche: enſuite j'en attachai encore deux autres de vingt pieds de long à trois pieds de chaque bout de la planche, au moyen de quoi les cordes les plus longues étant à égale diſtance des plus courtes, les Glumms qui les tenoient pouvoient voler plus haut & plus en avant que ceux qui tenoient les plus courtes, afin qu'eux & leurs cordes ne cauſaſſent point d'embarras dans le vol; ce qui ſeroit arrivé ſi les cordes euſſent été de même longueur, ou à des diſtances inégales. Enſuite conſidérant qu'une ſecouſſe vive pouvoit me renverſer de ma chaiſe, je pris une autre corde plus courte pour m'y attacher par le milieu du corps; & j'étois sûr qu'en cas que je tombaſſe dans la mer, j'aurois du moins ma planche & ma chaiſe pour me ſoutenir, juſqu'à ce que les Glumms euſſent le tems de deſcendre pour me ſecourir.

Ayant fait porter ma machine
par deux des hommes de Nafgi
étoit allé à la promenade, &
encore vue, je fis asseoir un de
ma chaise, & je dis à huit autr
les cordes & de s'envoler; mai
leur effor, ils ne purent pas mo
lement, & enlever la machine
égale; & le derrière s'étant éle
le devant retomba encore sur
cet homme hors de la chaise.
les faisant arrêter, j'appellai hu
mes, à chacun desquels je fis
cordes le plus haut qu'ils pouv
de leurs têtes. Alors je dis aux
élevez-vous en l'air, & venez d
à deux par derrière; prenez cha
puis planant dans l'air, jusqu'
soyez tous prêts, élevez-vou
tenant toujours les yeux sur la
qu'elle ne monte pas plus d'un
autre: lorsque vous sentirez
votre poids, traversez le lac
revenez. Ils exécutèrent mes o
tèrent la machine avec autant
s'ils n'eussent rien eu à leurs mai
moi-même de l'essayer; ainsi, p
du Glumm, je me mis dans la

liant fortement, je leur demandai ſi quelqu'un ſavoit de quel côté étoit allé Naſgig. L'un d'eux me montrant du doigt le lieu où il l'avoit vu auparavant dans le bois, je leur commandai de m'enlever comme ils avoient fait leur camarade, & de me porter de ce côté.

En arrivant à l'endroit où l'on m'avoit dit que Naſgig étoit, je l'appellai de toutes mes forces. Il reconnut ma voix, accourut au bord du bois, & me vit dans ma chaiſe volante. Je lui dis en badinant que je partois, & lui demandai s'il n'avoit rien à m'ordonner. Il vola auſſitôt juſqu'à nous, & voyant la facilité avec laquelle ces gens me portoient: êtes-vous certains tous, leur dit-il, de pouvoir le mener ainſi juſqu'à Battinggrid? Oui, *répondirent-ils*, très-aiſément. Hé bien, repliqua Naſgig, je vous en charge. Si vous ne le faites pas, vous ſerez tous mutilés; ſi vous portez notre libérateur, & qu'il arrive ſans accident, vous êtes tous libres. Il croyoit véritablement que je partois; mais je le détrompai en ordonnant à mes porteurs de retourner, & de me deſcendre où ils m'avoient pris.

Naſgig s'étant abattu auſſi, & voyant le ſuccès de mon invention: hé bien, Pierre, me dit-il, vous voyez que c'eſt une choſe bien ſimple. Oui, lui dis-je, voilà ce que j'ai pu

faire de mieux. Ah ! Pierre, aj
dites pas cela ; car ſi les plus gran
que toute ma nation & moi trou
tranſporter dans mon pays, vo
peu à vaincre, que ſera-ce donc
choſes ! Non, Pierre, ſi j'ai dit c
ſimple, ce n'eſt pas que cela fût
mais je l'ai dit relativement à cel
venté. Ici, le plus court chemin p
un but eſt toujours le meilleur, &
moins d'inconvéniens. Je crois
que, quoique la chute ou l'éléva
pays dépendent de vous, vous ſe
reſté à Graundevolet ſans cette i
bien, quand partirons-nous ? Je l
falloit quelque tems pour arrang
de ma famille, & pour voir ce
emporter avec moi, & qu'il m
moins trois jours pour tout cela

Naſgig, honnête homme & for
patrons, fut fâché de ce retard
ſongeant que ce délai étoit enco
pour un homme qui alloit s'em
une telle entrepriſe, il fut char
différaſſe pas plus long-tems. A
pêcha un gripſack pour annonce
trième jour il s'abattroit à la ha
tingdrigg, & que je devois l'acco

une machine que j'avois imaginée moi-même.

Je commençai à considérer ensuite quel personnage j'avois à faire à Doorpt-Swangeanti ; car je ne pouvois ni ne voulois l'appeller autrement après mon arrivée : c'étoit même ce que l'on attendoit de moi, d'après les *termes* exprès de la prophétie. Je dois tuer un traître, me dis-je ; cela peut être : il faut donc que je porte un fusil & des munitions. Pourquoi ne porterai-je pas aussi des pistolets & des sabres ? Si je n'ai pas occasion de me servir de tout cela, je puis en apprendre l'usage à d'autres. J'en prendrai donc plusieurs, & tous mes fusils, à l'exception de deux, & d'une paire de pistolets dont je peux avoir besoin si je reviens. Je prendrai aussi deux de mes *meilleurs habits*, & le reste de l'ajustement ; car, si je dois faire tout ce qui a été prédit, il se passera du tems avant que je revienne. Youwarky, pensois-je, restera ici avec les enfans : si je me plais là-bas, je pourrai toujours les envoyer chercher. Je sentis alors qu'il étoit nécessaire au moins de faire une autre machine pour porter mes effets. Comme ils seront fort pesans, il faudra un plus grand nombre d'esclaves pour se relayer en les portant : car j'en veux avoir seize pour ma propre machine. Comme la distance est fort grande, ils pourront par ce moyen se reposer les uns & les autres.

M'étant arrêté à cette réſoluti
Naſgig, & je lui demandai en
claves pour accompagner mon
me les choiſit auſſi-tôt. Ainſi ayar
chez moi, & pris congé de ma
mes enfans, je les chargeai de ne
la grotte que je ne fuſſe parti ;
en pleurs, je me rendis, le cœ
la plaine, où je trouvai toute l'e
deux machines qui m'attendoient

CHAPITRE XX

Diſcours de Pierre aux ſoldats.
la liberté. Son voyage. Le roi v
de lui. On le renvoie, & p
deſcend dans le jardin du roi.
Deſcription de ſon ſouper & d

EN arrivant dans la plaine, je
d'arranger tous ſes gens autour
leur demandai qui d'entr'eux
de me porter ? Il n'y en eut p
m'offrît ſes ſervices, & ne de
appelloient le poſte d'honneur. M
dis-je, je ne vous fais cette queſ
de néceſſité, afin de ſavoir ſu
compter ; car mes porteurs étan

je n'en ai besoin d'autres qu'en cas d'accidens; mais, comme vous méritez tous autant par l'offre de vos services, que si vous étiez acceptés, y en a-t-il quelques-uns d'entre vous qui aient envie de devenir libres ? Tous répondirent ensemble : c'est moi, c'est moi. Alors m'adressant à Nasgig : avant que de partir, lui dis-je, faisons une capitulation, vous & moi; votre honneur me répondra de l'exécution des articles. Il faut que vous sachiez que je suis ennemi de l'esclavage : ainsi, sur le point d'entreprendre ce qu'aucun homme n'a jamais fait encore, de quitter mon pays, ma famille, & toutes les douceurs de la vie, pour aller dans un pays que je ne connois point, & d'où je ne reviendrai peut-être jamais; je veux, en cas que je sois assez heureux pour arriver sûrement chez vous, avoir la satisfaction de voir tous mes compagnons de voyage aussi heureux que moi : ainsi je prétends que tous ces gens qui arriveront heureusement avec moi, soient affranchis au moment que nous toucherons la terre; si vous ne me le promettez sur votre honneur, je vous déclare que je ne bouge point d'ici.

Nasgig s'arrêta un peu avant de me répondre; car, quoique mes porteurs fussent de ses esclaves, & qu'il pût en disposer, les autres

étant

étant au roi, il ne savoit jusqu
pouvoit s'engager. Il auroit soul
déjà au-dessus des rochers; &
ques-là que je changeasse d'av
d'obtenir du roi leur liberté: p
j'en faisois, étoit pour rendr
zélés à mon service.

Alors, leur ayant permis d
m'emportèrent au-dessus des r
que la pensée. Dès que je f
cette façon d'aller, je sentis
rien à craindre pour moi; c
sûrs de leur vol, que je n'
moindre secousse pendant tout
qu'un demi-pouce de dérange
ou plus bas, auroit suffi pour
machine sa direction perpendi
teurs ne se relayèrent que d
notre arrivée à Battingdrigg, &
de ma chaise, leur en enfei
J'ordonnai aux porteurs frais d
de ceux qu'ils devoient rempla
leurs mains jusqu'à ce qu'ils att
des autres; & alors les ancien
soient glisser au-dessous de
nouveaux continuoient la rot
tion se faisoit un à un, jusq
fussent changés. Je remarquai

vigoureux qui tenoit la première corde courte à ma droite, & qui voyant que je le regardois plus que les autres, eut l'ambition de ne pas vouloir être relevé jusqu'à ce que nous eûmes atteint Battingdrigg; je le pris dans la suite à mon service.

Comme nous étions alors dans les grands jours, j'espérois jouir d'une belle vue pendant ma route; mais quand la clarté auroit été plus grande, je n'en aurois pas été plus avancé pour cela. Quoique j'eusse passé autrefois sur des montagnes très-hautes en Afrique, je n'avois jamais été assez haut pour ne plus appercevoir les objets qui étoient au-dessous; mais ici, au plus élevé de notre vol, nous ne pouvions distinguer la terre qu'à travers une espèce de brouillard, & tout avoit pour moi la même face. Quelquefois mes porteurs, d'une hauteur inexprimable où nous étions, s'élançoient obliquement comme une étoile qui file, parcouroient un espace incroyable, presque jusqu'à la surface de la mer. J'étois alors sur mon siège aussi grave qu'un Espagnol. Je leur demandai la raison d'une descente si prodigieuse, voyant sur-tout qu'ils avoient beaucoup à travailler ensuite pour remonter à la même hauteur qu'auparavant. Ils me répondirent que, par cette méthode, ils reposoient leurs graundys, & d'ail-

leurs qu'ils en alloient moit
s'ils voloient horiſontalement
me parût pénible de s'élever
hauteur, ils alloient néanmoi
qu'en deſcendant, la vîteſſe
au-deſſus de toute comparai
raiſon: dans leur deſcente, u
n'auroit pas pu nous atteindre

En moins de ſeize heures
porté ma montre), nous arri
teur de Battingdrigg; je crus
mon île, tant celle-ci lui reſſe
beaucoup plus grande. Nous n
quatre heures. J'ouvris ma ca
chacun de mes porteurs un cc
Naſgig & moi ne fîmes qu'en
bouche, & nous mangeâmes
conſerve pour nous rafraîchi
de notre ſuite s'affirent, & m
avoient apporté dans leur co
ils ont de longues traites à fai
eſt de porter quantité de frui
& plats comme mes fromages
beaucoup plus petits, rempli
farine qu'ils mangent toute sèc
ils boivent, renfle dans leu
gonfle autant qu'un bon rep
choſe. Nous vîmes quantité

étoit le volcan du mont Al
entendu nommer autrefois,
montagnes brûlantes plus pe
mandai ſi ces volcans étoien
de Georigetti. Non, me ré
appartenoient autrefois à un r
étoient auſſi amateurs du fe
Georigetti le déteſtent. Beauc
s'occupoient à y travailler,
bruit inſupportable.

Cette réponſe me fit naître
être, ces ouvriers étoient d
travaillent en fer, ou autres
haitai de tout mon cœur d'êtr
ayant frequenté autrefois une
voiſinage, lorſque j'étois enfa
ſois tous les inſtrumens; ain
la ſuite de m'informer plus
ce pays. Mes porteurs repren
& ſe préparant à continuer la
de leur parler: car ayant obſ
Angleterre quantité de gens
travailler quand on leur par
qu'en répondant à mes queſt
chemin, mes porteurs ne n
devoir, & ne me laiſſaſſent to

Sur la fin du voyage, Naſg
où je voulois deſcendre. Che

répondis-je ; car, quoique je sois venu faire visite à votre roi, il ne seroit pas respectueux de paroître devant lui tout en arrivant. J'aurois pu me dispenser de régler ce point ; car dès que nous eûmes passé les montagnes *noires*, qu'on appelle ainsi de ce côté, quoique de l'autre elles portent le nom de montagnes blanches, nous entendîmes les gripsacks, & une espèce de musique bruyante & très-forte. Nasgig me dit que le roi étoit sur le graundy. Comment connoissez-vous cela ? lui dis-je. Je ne vois personne. C'est, me répondit-il, par le gripsack & la musique, qui ne jouent jamais que dans cette occasion. Bientôt après, je crus que tout le royaume étoit en l'air. J'allois ordonner à mes porteurs de *retourner* à la montagne, de peur de les rencontrer ; car, pensois-je, ils vont me culbuter à force de civilités, & je me casserai le col pour satisfaire leur curiosité. Ainsi je dis à Nasgig, que, s'il ne trouvoit pas quelques moyens d'arrêter cette multitude, je voulois retourner à la montagne, pour ne point aller heurter contre cette troupe.

Nasgig s'avança vers le Roi, & l'instruisit de ma crainte ; mais sa majesté ne voulant point renvoyer son peuple, de crainte de le dégoûter, ordonna à toute sa suite de se ranger à

droite & à gauche, de laiſſer
de chaque côté, & de nous ſuiv
ſur-tout il défendit expreſſém
de moi, de crainte de malheu
la troupe ſe partagea en deu
cercles, qui ſe placèrent en q
tement derrière ma chaiſe.

Naſgig avoit auſſi perſuadé
retirer dans ſon palais, en lui
étoit pas de moi comme des a
qui peuvent s'aider eux-mêmes
dent; & qu'étant conduit pa
une ſituation où tout autre qu
peine à ſe riſquer, il étoit cert
plus ſatisfait de ſa bonne vol
recevoir en cet endroit. Mais,
afin que votre majeſté puiſſe v
je le ferai deſcendre dans les ja
où vous pourrez le conſidérer

Le roi étant retourné, fit aſſ
colambs qui attendoient mon
ſant ſur la ville, je fus ſurpris
ſocher dont elle eſt compoſé
monde; & une grande quanti
l'air, qui ſe réjouiſſoient de ma
nous n'étions guères plus élev
cun avoit quelque choſe à m
s'étonnoient de ma machine;

qu'ils avoient vu ſur ma face des cheveux auſſi longs que le bras, & tous en général faiſoient des vœux à la grande image pour ma ſanté.

Le roi étoit préſent lorſqu'on me deſcendit dans le jardin; & lui-même m'étant venu tirer de ma chaiſe, je mis un genou en terre pour lui baiſer la main; mais me prenant dans ſes bras, il m'appella ſon père, & dit qu'il eſpéroit que je rendrois ſon règne auſſi glorieux que celui de ſon illuſtre ancêtre Begſurbeck. Après quelques complimens, il me mena dans une petite ſalle, où il me fit goûter du vin à leur manière: j'y trouvai auſſi des cornes de belier, & des confitures sèches & liquides. Il me dit alors qu'il y avoit encore une cérémonie à faire; après quoi il eſpéroit pouvoir jouir librement de ma préſence. Je lui répondis que les cérémonies d'uſage, quelles qu'elles fuſſent, devenoient néceſſaires, & que je m'y conformerois volontiers.

Alors ſa majeſté dit à une des perſonnes de ſa ſuite, qu'elle alloit à la ſalle d'audience, & lui ordonna de m'y conduire quelque tems après. Je ſuivis mon guide. Après avoir traverſé une eſpèce de place fort longue, nous entrâmes par une voûte magnifique, & ſculptée avec ſoin, dans une ſalle ſpacieuſe, éclairée d'un nombre infini de globes de lumière. Il

m'y fit asseoir sur un piédestal d
couvert de feuillages, & dont le
aussi garnis de feuilles courantes
vaillées. On voyoit gravées su
des figures de Glumms dans plusi
sur-tout s'exerçant au combat,
fonctions militaires, le tout repr
relief fort hardi, & entremêlé d
Je m'assis après avoir salué le
différens colambs qui étoient ra
côtés à la gauche & à la droite

Celui qui m'introduisoit, s'a
lieu de la salle, parla ainsi : « I
» vous honorables colambs, v
» Pierre de Graundevolet : j'a
» dres ; de quelle manière vou
» le reçoive » ?

Alors le roi & tous les
levés, une autre personne vin
regardant, car j'étois debout :
de Graundevolet, me dit-il,
Georigetti, & tous ces hono
vous félicitent de votre arrivée
& m'ont ordonné de vous plac
mérite. Alors le roi & les col
& l'on me conduisit à la droite
me fit asseoir sur la même pie
jesté, & à quelque distance.

Le roi me témoignant enſuite le plaiſir que je lui faiſois, & aux colambs, d'être venu ſi promptement après leur meſſage, dit qu'il ne déſiroit autre choſe pour le préſent, que ſavoir comment je voulois être ſervi. Il me pria de demander à un officier qu'il m'enverroit, tout ce dont j'aurois beſoin. Alors donnant ordre à un officier de me mener au logement qui m'étoit deſtiné, on me permit d'aller me rafraîchir.

Je fus donc conduit à mon appartement par une rampe de pierre fort longue & voûtée. Je crois qu'elle avoit bien au moins cinquante pas de longueur; mais, comme la montée en étoit unie & facile, j'y arrivai ſans la moindre fatigue. Par-tout où j'allois, je trouvois des globes de lumière, comme dans la ſalle d'audience. L'eſcalier, ſi on peut l'appeller ainſi, étoit artiſtement ſculpté, tant à la voûte que ſur les côtés. J'arrivai enfin dans une galerie de quatre-vingt pas de longueur & de vingt de largeur, où il y avoit auſſi des globes ſuſpendus de chaque côté. A l'extrémité de la galerie, j'entrai par une voûte étroite & très-bien travaillée, dans une chambre ovale, au milieu de laquelle, à main droite, étoit un autre petit paſſage voûté. Quand j'y eus fait environ dix pas, je trouvai à droite & à gauche

deux voutes plus petites, où il
pas à monter ; & nous arrivâmes
d'auge de pierre plate, de six
de long & autant de large, q
m'apprit être le lit où je devoi
lui demandai s'il étoit d'uſage
coucher ſur la pierre nue. Il me
quelques-uns le faiſoient, mais qu
de me fournir un coucher. Auſſi
trer quatre hommes avec de gran
du moins qui me parurent telle
de mes globes, remplies de quel
à les leur voir porter ſi aiſéme
être fort léger. Ils l'étendirent
pierre ; & après l'avoir battu d
grands bâtons, & enſuite av
houſſines, ils ſe retirèrent.

Tandis que je conſidérois la
lieu, mon conducteur s'en étoit
dis-je, tout le monde s'en va ! il
ment deſſein que je me couche
J'allai donc dans ma chambre
il y avoit auſſi des globes d
voyant mon lit élevé de quatre
de la pierre, je voulus tâter
mais en mettant la main deſſu
ſi mollet, que je ne ſentis de réſ
l'avoir preſſé quelque tems ;

mouche y auroit enfoncé, tant la matière en étoit légère. Fort bien, dis-je en moi-même, ce lit n'eſt pas mauvais; je n'ai jamais été ſi bien couché.

J'allai enſuite faire un tour dans ma ſalle ovale : j'y remarquai le plancher & les murs. Le tout étoit d'une pierre fort unie, ſans être polie ; & tout ce qui étoit ſuſceptible d'ornement, étoit garni de ſculpture & de gravure.

Il n'y avoit encore perſonne avec moi ; mais je ne me ſouciois pas de m'informer de tout à la fois : j'aurois voulu ſavoir ſeulement ce que l'on brûloit dans ces globes qui rendoient une lumière ſi douce, & qui cependant paroiſſoient renfermés tout autour ſans aucune ouverture pour paſſer la fumée. Sûrement, *penſois-je*, ces globes, qui ſont de verre, doivent être extrêmement échauffés du feu qui y eſt renfermé, ou avoir quelque ouverture que je n'apperçois pas : alors m'élevant ſur la pointe des pieds pour les tâter, car ils n'étoient pas fort hauts, je les trouvai tout-à-fait froids.

Tandis que je m'amuſois ainſi, j'entendis venir quelqu'un le long de la galerie, & je vis arriver une bande de domeſtiques, avec des vivres autant que cent hommes en auroient pu manger, & des vins à proportion. Ils placèrent le tout à la partie ſupérieure de la cham-

bre ovale, ſur une groſſe pierre
avoit laiſſée exprès, en conſtruiſa
pour ſervir de table. Les mets q
quides, étoient ſervis dans des eſp
d'une pierre griſe ; & ceux qui
dans des corbeilles de bois à jour.

Les domeſtiques s'étant tous re
galerie, à l'exception de mon o
demandai ſi quelqu'un devoit man
Il me répondit que non. En ce c
je ſuis étonné que l'on m'envoie t
Il m'apprit que c'étoit la fourniti
avoit ordonnée pour mon apparte
qu'il y avoit bien vingt mets diffé
Je ne ſavois par où commencer, &
lu trouver quelque prétexte pou
officier qui reſtoit toujours derriè
afin de pouvoir tâter de tous ce
que d'en manger ; car je n'en conn

Je demandai donc à cet hom
ſon poſte à la cour. Il me dit
des cinquante officiers deſtinés a
favoris du roi, quand ils ſont à
ajoutai-je, êtes-vous prépoſé pc
Je ſuis le principal, me dit-il ;
au moins ſoixante autres qui ont
dans cet appartement. En ce cas
ſavoir votre nom, lui dis-je. E

du poiſſon. Ah ! répondit-il, le padſi croît ſur un buiſſon dans les mêmes bois. Bon ! lui dis-je, voilà le premier pays que j'aie jamais vu, où le poiſſon & les oiſeaux croiſſent ſur les arbres. Il y a dix contre un à parier, qu'avant de vous quitter, je trouverai un bœuf pendant à quelque arbre par la queue.

J'avois fait un fort bon repas de ces deux ou trois choſes dont j'avois mangé ; & refferrant mon couteau dans ma poche, je demandai à boire. Mon officier me pria de lui dire ce que je voulois. Ce que vous voudrez vous-même, lui répondis-je. Alors il m'apporta un vaiſſeau plein d'un vin de fort bon goût, quoique trop doux : en y mettant un peu d'eau, je le trouvai aſſez bon.

Mes meſſagers étant de retour, & ayant mis tout mon bagage dans la galerie, je priai Quilly de faire deſſervir. A l'inſtant il vint plus de domeſtiques qu'il n'y avoit de plats : en un tour de main, tout fut enlevé. Je me fis laiſſer un peu de vin & d'eau.

Quilly, lui dis-je, je vois ici deux lits ; pour qui ſont-ils ? Il y en a un pour vous & un pour moi, répondit-il ; car nous autres officiers nous ne quittons point les favoris du roi. Pourquoi, lui demandai-je encore, toutes les chambres où j'ai été n'ont-elles point de portes ? De portes !

portes! dit-il, je ne connois pc
lui dis-je, vous ne fermez po
mens la nuit? Non, dit-il: fer
n'ai jamais entendu dire rien de
Quilly, qu'il eſt tems de ſe
dites-vous? Non, répondit-il,
point ſonné. Alors je lui dema
ſavez-vous dans ce pays-ci,
coucher & ſe lever? car ma fe
vous n'aviez point d'horloge. N
d'horloge. Comment, lui dis-je
& ſe couche-t-il quand il veut
vous & vous couchez-vous to
tems? Oh! dit Quilly, vous e
l'heure le gripſack; il y a p
chargés tour-à-tour de ſonner
alors nous ſavons qu'il eſt tems
& quand il ſonne une autre fo
ſe lever. Je trouvai par la ſuit
étoit ſi accoutumé à deviner
d'un ſon à l'autre, il y avoi
juſte de diſtance, à quelques n
je réglai ma montre en la metta
ſur ſix heures. Je me trouvois
mon voyage; car quoique j
choſe à faire que de reſter aſſis
ceſſive de ce mouvement, a
point accoutumé, m'avoit re

autant que le travail le plus pénible. Il faut vous imaginer que d'abord j'étois toujours dans l'appréhenſion à la moindre variation que faiſoit ma chaiſe ; & quoique je ne puſſe pas rectifier tout-à-fait ce mouvement en m'inclinant de côté ou d'autre, nous avons naturellement une diſpoſition qui nous porte à garder l'équilibre, & d'après laquelle nous nous penchons malgré nous de côté ou d'autre pour le conſerver : d'ailleurs, la reſpiration me manquoit preſque par la viteſſe du vol, & par un effet de ma crainte : joignez à cela qu'ayant été près de trente heures dans cet exercice, & près de quarante ſans dormir, j'avois beſoin de repos. Ainſi je dis à Quilly que j'allois me coucher, & qu'on me laiſsât *tranquille juſqu'à* ce que je m'éveillaſſe de moi-même.

Je ne pus empêcher mon domeſtique officieux de me mettre au lit, & de me couvrir de ce duvet dont j'ai parlé ; car n'ayant point de draps, je n'ôtai que mon habit, ma perruque & mes ſouliers ; & mettant mon bonnet de nuit, je me couchai ſans façon.

Fin du premier volume des Hommes Volans.

TAB

DES VOYAGES IM

CONTENUS DANS C

HOMMES VC

AVERTISSEMENT DE L'ÉDI

INTRODUCTION,

CHAP. Ier. *Naiſſance de l'au ſa mère : il eſt mis en penſi ſon ami ; ſes réflexions à ce*

CHAP. II. *Comment Wilkins penſion ; ſon intrigue avec ſecrettement. Il demande à ſ ſon beau-père le refuſe. Patty chez ſa tante, revient enſuit vice, & devient groſſe une J*

CHAP. III. *Wilkins s'applique ſon maître du mariage de ſa n dont on agit avec lui. Il en choiſit ſon maître pour tuteu ſe mettre en poſſeſſion de ſon ſa mère a tout donné au be ſur ſon état & ſur le crime*

CHAP. IV. *Il quitte ſecrettement ſon maître; voyage à Briſtol; ſes réflexions religieuſes en chemin; il entre dans un vaiſſeau en qualité de munitionnaire du capitaine,* 24

CHAP. V. *Sa réception dans le vaiſſeau. On met à la voile. Combat contre un corſaire françois. Wilkins eſt fait priſonnier & mis aux fers. Vingt priſonniers & lui ſont abandonnés en mer dans une chaloupe avec des proviſions pour deux jours,* 32

CHAP. VI. *La chaloupe ſe trouve à deux cens lieues de terre; bien loin d'en approcher, elle eſt chaſſée plus avant en mer par le vent. Wilkins & ſes compagnons vivent pendant neuf jours à un quart de ration: il en meurt de faim neuf avant le quatorzième jour, & le lendemain un autre qu'ils mangent. Ils apperçoivent un vaiſſeau qui les reçoit, & obtiennent leur paſſage à la côte d'Afrique; ils ſont envoyés à une expédition ſecrète; tombent dans une embuſcade, ſont faits eſclaves, & conduits fort avant dans les terres,* 36

CHAP. VII. *L'auteur ſe ſauve de priſon avec Glanlepze. Fatigues de leur voyage. Il pille une chaumière. Ses craintes. Aventure d'un crocodile. Paſſage d'une rivière. Aventure de la lionne & du lionceau. Il arrive à la maiſon de Glanlepze: entrevue tendre du mari & de la femme. Réflexions de l'auteur,* 44

CHAP. VIII. *Comment l'auteu*
avec Glanlepze : il fait conn
ques prisonniers anglois, qu
vader. Il se joint à eux.
vaisseau portugais, & se me
leur manque. Ils jettent l'a
déserte, & envoyent la chalou
aiguade. Ils perdent leur anc
& l'auteur avec un nommé
en mer, & arrivent miracule
Adams est noyé. Etat déplor
CHAP. IX. *Wilkins veut se*
réflexion à ce sujet. Etran
de cale. Sa surprise. Il ne p
le rocher. Sa méthode pour
met en mer dans la chaloupe
& prend beaucoup de poisso
verse par une anguille.
CHAP. X. *Wilkins embarque*
damment, & va faire le to
trois semaines de voyage,
rocher dans une caverne o
maines. Description de ce
flexions & ses embarras. Il
grand lac, & débarque da
Graundevolet.
CHAP. XI. *Sa joie en déba*
du lieu ; il n'est point hab

d'eau. Il s'établit dans une grotte. Il trouve de l'eau, visite le pays, & porte ses provisions dans sa grotte, 96

CHAP. XII. *Description de la grotte. L'auteur y ajoute une chambre. Il fabrique une petite charrette, & une espèce de petit bassin pour y mettre sa chaloupe. Il va chercher des provisions. Description de diverses plantes & fruits ; il en rapporte une voiture de différentes espèces chez lui, & les éprouve. Grand embarras. Il fait de bon pain ; ne voit jamais le soleil,* 105

CHAP. XIII. *L'auteur fait un magasin pour lui servir dans la saison obscure. Il entend des voix. Pensées à ce sujet. Il se persuade que c'est un songe. Il les entend encore : il se détermine à voir si quelqu'un habite dans le rocher, & se convainc qu'il n'y a personne. Réflexion sur ce qu'il a vu. Il trouve une herbe qui ressemble à de la ficelle ; il en fait un filet pour pêcher, & prend un monstre : sa description. Il en fait de l'huile,* 121

CHAP. XIV. *L'auteur entend les voix pendant l'hiver, sort & voit un spectacle singulier sur le lac : il en est troublé. Songe. Soliloque. Il entend encore les voix. Quelque chose tombe brusquement sur sa maison : il trouve une femme qu'il croit morte ; il la fait revenir. Description de cette femme ; elle reste avec lui,* 137

CHAP. XV. *Wilkins appréhende velle maîtresse. Ils passent enfe & commencent à apprendre l l'autre. Longue conversation en devant lui. Ils s'engagent comme mari & femme,*

CHAP. XVI. *Embarras de l'aute coucher avec sa nouvelle épous plusieurs questions qu'il lui fai doutes au sujet des voix. Des appellés swangeans;*

CHAP. XVII. *Youwarky ne peut jour. Wilkins lui fait des lunet sa vue : description de ces lunet*

CHAP. XVIII. *Youwarki devient sions de Wilkins. Il n'y a ni dans le pays de Youwarki. voix : ses raisons pour ne pas elles venoient. Elle accouche d aigres à cette occasion. Ils app oiseaux ; en conservent les œuf Wilkins comptoit les tems,*

CHAP. XIX. *Embarras de Wilki Pedro son fils aîné. Conversatio au sujet du vaisseau : elle y Réflexions tristes de l'auteur ju Ce qu'elle y fit, & ce qu'elle e habille ses enfans, & fait un vaisseau.*

CHAP. XX. *L'auteur observe le vol de Youwarki. Description d'un Glumm avec le graundy : elle trouve le gouffre à peu de distance du vaisseau ; rapporte encore un paquet, dont elle se fait une robe, avec les instructions de son mari,* 203

CHAP. XXI. *Par quel moyen l'auteur parvient à élever une couvée de volaille : il construit un poulailler. Comment il s'y prit pour les garder pendant l'hiver,* 213

CHAP. XXII. *Réflexions de l'auteur. Il soupire après son vaisseau ; projette d'y aller, mais en reconnoît l'impossibilité. Sa femme s'offre à y aller : ce qu'elle y fit. Remarques sur sa sagacité. Elle expédie en mer plusieurs caisses pleines, qu'elle conduit jusqu'au gouffre. Danger dont elle échappa. L'auteur a une maladie,* 220

CHAP. XXIII. *Religion de la famille de l'auteur,* 254

CHAP. XXIV. *Enfans de l'auteur. Youwarky les exerce à se servir du graundy. Mauvais état de la chaloupe. Youwarki forme le projet d'aller voir son père : elle fait encore un tour au vaisseau ; envoie une chaloupe & des caisses dans le gouffre ; habille ses enfans ; devient enceinte, & remet sa visite à un autre tems. Inventaire de la dernière pacotille. Manière dont l'auteur traite ses enfans. Youwarki part pour le pays de son père avec son fils Tommy, & ses filles Patty & Halicarnie,* 243

CHAP. XXV. *Route de Gra*
drumnſtake. Inquiétude de l'au
ſence de ſa femme. Préparatifs
beau-père. Comment il paſſoit
enfans,

CHAP. XXVI. *Inquiétudes de l'a*
de Youwarky ; réflexions ſur
grollart, frère de ſa femme, &
le viſiter. Il les reçoit dans
grollart ſe fait connoître pour
Wilkins lui préſente ſes enfans

CHAP. XXVII. *Hiſtoire du voya*
Sa réception chez ſon père,

CHAP. XXVIII. *Diſcours ſur l*
grollart explique à Wilkins l
prend un roſeau pour un fruit.
que Youwarky reçut de ſon père
& Halicarnie ſont pourvus à la
& ſon père vont voir les cola
viſités. Son retour eſt différé
ſuivant, avec ſon père, qu
l'accompagner,

CHAP. XXIX. *L'auteur montre*
Quangrollart & à ſon ami, qu
Il les mène avec lui à la pêche.
de voir ſon chariot, & de lui vo
d'un coup de fuſil,

CHAP. XXX. *Pierre ſe prépare à r*

père. Embarras au sujet de sa barbe. Il attend sa femme. Réflexions sur son retard. Il apperçoit un messager au-dessus du rocher, qui lui annonce l'arrivée de Pendlehamby, 308

CHAP. XXXI. *Pierre règle le cérémonial pour la réception de son beau-père. Description de la marche & de leur arrivée. Il reçoit son père, le conduit à la grotte, & lui demande excuse de son mariage. Pendlehamby l'en empêche. Il ne reconnoît point sa fille habillée à l'angloise. On place les officiers dans la tente,* 318

CHAP. XXXII. *Dîner. Ils prennent le poisson & la volaille pour des fruits. Pierre entend venir son frère & les colambs. Comment il les couche. Réflexion de Pierre sur le défaut de graundy. Ils vont visiter l'île. Serviteurs plus difficiles à contenter que les maîtres. Raison pour laquelle on change d'habits plusieurs fois le jour,* 325

CHAP. XXXIII. *Quangrollart arrive avec les colambs. Ils se trouvent trop à l'étroit, passent dans la tente. Youwarky n'en est point reconnue. Pierre raconte une partie de ses voyages. Dispute sur les peaux de poisson-bêtes,* 336

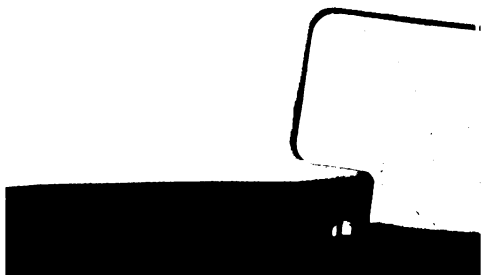
CHAP. XXXIV. *Ils vont à la pêche, où l'on prend un poisson-bête. Ils sont effrayés d'un coup de fusil. Comment Pierre avoit perfectionné son filet. Dîner en poisson pour les gardes,* 344

CHAP. XXXV. *L'on propose une partie de tirer*

au blanc. Tous ont peur du fi
d'un ſimple garde que Pendleh
prière de Pierre. Diſcours d
occaſion. Suite de ſon hiſto
colambs,

CHAP. XXXVI. *Pierre trouve J*
diminuées. Il envoie Youwarl
reçoit une invitation de la pa
ſe rendre à ſa cour,

CHAP. XXXVII. *Naſgig vien*
Long débat ſur le voyage. Il e
de Pierre. Il lui raconte une
qui eſt arrivé en conſéquence
conſent à s'y rendre, & prép
pour cet effet,

CHAP. XXXVIII. *Diſcours de F*
Il leur promet la liberté. Son vo
au-devant de lui. On le renv
Pierre deſcend dans le jardin
dience. Deſcription de ſon ſ
lit,

Fin de la Table